NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE,
OU

DISTRIBUTION DES MALADIES
EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

Suivant l'Esprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES; Confeiller & Médecin du Roi, & ancien Profeffeur de Botanique dans l'Univerfité de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upfal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE fur la derniere édition latine, par M. GOUVION, *Docteur en Médecine.*

On a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoife à côté.

TOME SIXIEME.

A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



SOMMAIRE
DE LA SEPTIEME CLASSE.

DOULEURS.

ORDRE I. *DOULEURS & anxiétés souvent universelles ou cutanées, qu'on ne doit point mettre au nombre des phlegmasies.*

I. GOutte, *Arthritis*, douleur spontanée & périodique des articles.

II. Douleur des os, *Osteocopus*, douleur fixe & profonde dans les os des membres.

III. Rhumatisme, Fourbure, *Rheumatismus*, douleur continue dans la partie charnue des membres.

IV. Catarrhe, *Catarrhus*, douleur dans les parties voisines du cou, occasionnée par le froid, & accompagnée de toux, de coryza, &c.

V. Inquiétude, *Anxietas*, agitation excessive, qui oblige le malade à changer sans cesse de place.

VI. Lassitude, *Lassitudo*, anxiété compliquée de foiblesse, qui invite à prendre du repos.

VII. Engourdissement, *Stupor*, désordre de la faculté animale, qui émousse le sentiment du tact.

VIII. Prurit, Démangeaison, *Pruritus*, sentiment incommode qui oblige à se gratter.

IX. Froideur, froid excessif, *Algor*, sentiment incommode, pareil à celui que cause la froideur excessive de l'air.

X. Chaleur excessive, *Ardor*, sentiment incommode, pareil à celui que cause la chaleur excessive de l'air.

ORDRE II. *DOULEURS de tête, savoir, de la partie chevelue ou du visage.*

XI. Céphalalgie, *Cephalalgia*, douleur de tête gravative.

XII. Céphalée, *Cephalea*, douleur de tête périodique, invétérée & tensive.

XIII. Migraine, *Hemicrania*, douleur aiguë qui afflige la moitié de la tête, soit du côté droit, soit du côté gauche.

XIV. Ophthalmie, *Ophthalmia*, douleur des yeux, accompagnée de rougeur, qui met hors d'état de supporter la lumiere.

XV. Otalgie, *Otalgia*, douleur d'oreille.

XVI. Odontalgie, *Odontalgia*, douleur des dents ou des mâchoires.

ORDRE III. *Douleurs de poitrine ou de gorge sans essouflemens, qui n'ont rien de commun avec l'asthme.*

XVII. Difficulté d'avaler, *Dysphagia.*

XVIII. Crémason, *Pyrosis*, chaleur excessive de l'œsophage, qui se communique à l'estomac.

XIX. Anévrisme du cœur, *Cardiogmus*, douleur du cœur, accompagnée de battement.

ORDRE IV. *Douleurs internes du bas-ventre.*

XX. Cardialgie, *Cardialgia*, douleur d'estomac, accompagnée de défaillances.

XXI. Colique d'estomac, *Gastrodynia*, douleur violente de l'estomac ou de l'épigastre.

XXII. Colique, *Colica*, douleur des intestins.

XXIII. Douleur du foie, *Hepatalgia*,

douleur de l'hypocondre droit ou du foie.

XXIV. Douleur ou anxiété dans la région de la rate, *Splenalgia.*

XXV. Colique rénale, *Nephralgia*, douleur dans les lombes, qui s'étend le long des ureteres, accompagnée de nausée, & de la rétraction des testicules dans les hommes, & d'une stupeur dans les jambes dans les femmes.

XXVI. Accouchement laborieux, *Dystocia*, douleur utérine dans les femmes grosses, accompagnée d'efforts pour accoucher.

XXVII. Mal de mere, *Hysteralgia*, douleur de matrice sans effort pour accoucher.

ORDRE V. *Douleurs locales des membres & des parties externes.*

XXVIII. Douleur des mamelles, *Mastodynia.*

XXIX. Colique de Poitou, *Rachialgia*, douleur dans le bas-ventre & dans

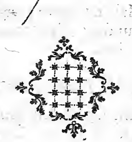
l'épine du dos, qui se termine par la paralysie des bras, ou par des convulsions.

XXX. Mal des reins, *Lumbago*, douleur dans les lombes, qui fait qu'on ne peut tenir le corps droit.

XXXI. Sciatique, *Ischias*, douleur du bassin & du coccyx, qui fait souvent boiter.

XXXII. Douleur du fondement sans tenesme, *Proctalgia.*

XXXIII. Douleur des parties génitales sans dysurie, *Pudendagra.*





NOSOLOGIE *MÉTHODIQUE.*

THÉORIE *DE LA SEPTIEME CLASSE.*

MALADIES DE DOULEUR, *OU DOULEURS.*

1. ELLES sont appellées par les Grecs *Algemata*, & ce mot dans *Hippocrate* signifie en général quelque espèce de maladie que ce soit. Par les François *Douleurs*, *maladies de douleur*; par les Anglois, *Pein*, *Asch*; par les Espagnols, *Lastimas*; par les Italiens, *Dolori*.

2. *Caractere.* Ce sont des maladies dont le principal symptome est une sensation, ou une imagination fâcheuse & incommode, telle que celle qui est occasionnée par le déchirement, l'érosion, la brûlure, la pression, ou la distraction des parties nerveuses.

3. Toute sensation incommode n'est pas une maladie de douleur, car il n'y a point de maladie qui ne cause une pareille sensation, d'où vient qu'*Hippocrate* définit la maladie, une sensation incommode; il faut pour la rendre telle, une douleur constante ou notable qui l'emporte sur les autres symptomes; & lors, par exemple, que la fievre, l'inflammation, la convulsion, le transport, l'évacuation, sont accompagnées de douleur, pour lors la maladie appartient à cette classe.

Théorie mécanique de la Douleur.

4. La douleur est une perception confuse & incommode, telle que celle qui est causée par la distraction, l'érosion, le picotement, ou autre semblable lésion des parties nerveuses.

5. La perception incommode qui

naît de la ſenſation ou de l'action de quelque corps que ce ſoit ſur les fibres nerveuſes, eſt une douleur ſenſitive ; mais celle qui provient d'une pareille action ſur les fibres médullaires du cerveau, ou qui, ſans qu'on agiſſe ſur le corps, dépend de l'affection de l'ame, eſt une douleur imaginaire, pareille à celle que ſentent les perſonnes qui rêvent, les hyſtériques, ceux à qui on a coupé un membre, ou qui ſont agités de quelque paſſion, ſans aucun vice corporel.

6. La douleur ſenſitive ordinaire dépend matériellement de la violence que l'on fait aux nerfs, & qui les met en danger de ſe rompre ou d'être détruits ; & formellement de la perception, ou de la crainte du danger dont on eſt menacé.

7. L'action de cette cauſe eſt proportionnelle à la force qui agit ſur les fibres, & à l'attention que l'ame donne au danger qu'elles courent de ſe rompre.

8. Plus les fibres nerveuſes ſont déliées, nues, iſolées, tendues, & plus elles ſont aiſées à rompre.

9. Plus un corps eſt gros, plus il a de force, & plus il déchire de fibres,

& plus sa vîtesse est grande, & plus il pénetre avant, & offense un plus grand nombre de fibres à la fois.

10. Si la force des corps qui agissent sur nous, diminuent la résistance des parties, plus la masse qui agit sur celles-ci est grande, plus la douleur est étendue; mais elle est moins intense, parce que leur action est répartie à un plus grand nombre de fibres.

11. Lorsque l'action des corps qui agissent sur nous, l'emporte sur la résistance des parties, la douleur qui résulte de l'activité de leur action est extrêmement vive, mais passagere, parce que les fibres nerveuses venant à se rompre, perdent leur sentiment, & que la douleur s'évanouit.

12. C'est ce qui fait que l'on sent infiniment plus de douleur lorsqu'on nous tire un cheveu, que lorsqu'on nous les prend par touffes, & que la sensation que nous cause une plume qu'on nous passe sur les levres, est plus incommode que celle que nous éprouvons lorsqu'on nous tiraille les chairs du bas-ventre avec la main, parce que les fibres nerveuses étant seules, dépouillées & plus tendues, souffrent

infiniment plus que les troncs nerveux qui sont lâches & enveloppés dans les chairs.

13. Lorsqu'un corps sphérique choque contre notre main, son action est comme sa vîtesse totale, lorsque la main reste immobile; elle est moindre lorsque la main cede, & nulle lorsque la main recule avec la même vîtesse que le globe l'a frappée; mais elle est extrêmement grande, lorsque la main va au devant du globe. On peut juger par-là du degré de collision & de douleur que causent l'action & la réaction d'un corps contendant.

14. Il suit de-là que la douleur doit être extrêmement grande, soit que le corps choque contre une muraille, ou que la muraille tombe sur lui, soit qu'un calcul choque les reins d'un homme qui est en voiture, ou que les reins ou la vessie étant affectés d'une contraction spasmodique, compriment le calcul avec plus de force.

15. L'action d'un corps qui agit sur le nôtre lorsque la résistance est égale, est comme sa force, ou comme la masse & le quarré de la vîtesse ensemble, quelle que soit sa figure. Par exemple,

une petite balle de plomb suffit pour briser les parties les plus dures de notre corps, pourvu qu'elle s'émeuve avec beaucoup de vîtesse.

16. Pour que les petites molécules d'un fluide puissent ronger & dissoudre les parties solides de notre corps, il faut que leur petitesse soit compensée par la vîtesse avec laquelle elles s'émeuvent, ou leur petit nombre par le temps qu'elles mettent à agir.

17. C'est donc sans fondement que quelques-uns attribuent la force corrosive, stimulante & dissolvante d'un corps à la figure aiguë & à la roideur de ses parties, vu que la figure aiguë ne fait rien à l'action, & ne fait que la faciliter, lorsqu'on y applique une force suffisante.

18. L'eau pure ronge les métaux les plus durs, l'huile la plus douce dissout le cuivre, & de même les molécules d'un fluide, quoique dénuées de sels, & de particules aiguës & roides, peuvent lacérer & ronger les nerfs; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'un fluide possede une qualité corrosive & irritante, que ses particules soient roides & aiguës.

19. Les molécules des fluides agissent avec d'autant plus de force sur les corps auxquels ils s'attachent, que leur contact mutuel est plus grand, ce qui dépend de l'affinité de leur gravité spécifique, & de celle des molécules & des pores qui les reçoivent; d'où il suit que les molécules des fluides peuvent agir avec plus ou moins de force sur les fibres nerveuses du corps, quoiqu'elles soient sphériques, obtuses & molles.

20. Les corps les plus mous, l'eau, par exemple, étant frappés avec la main avec beaucoup de vîtesse, ne répercutent pas moins que s'ils étoient durs, & la même chose a lieu par rapport aux fluides qui choquent les parties d'un corps dur qui oppose une résistance, vu que la collision est égale de part & d'autre; d'où il suit qu'un corps peut agir fortement sur les nerfs sans avoir pour cela aucune dureté.

21. Voilà comment on peut bannir les erreurs que la Philosophie de *Descartes* a introduites dans les écoles, & qui ont si souvent abusé les Mécaniciens; mais il n'est pas si aisé d'en revenir, lorsqu'on leur a laissé prendre ra-

cine, & que le préjugé les a autorisées

22. Les principes des maladies de douleur sont, 1°. les instrumens piquans, les esquilles pointues, les calculs raboteux engagés dans les reins, ou qui les pressent, de même que ceux qui sont sphériques, lisses; tout ce qui est capable de luxer les os & de les faire sortir de leur place; tout ce qui cause des plaies ou des contusions; l'action des corps qui nous choquent, notre corps même qui heurte contre ceux qu'il trouve sur son chemin.

23. Ou 2°. l'engorgement ou l'obstruction des vaisseaux occasionnée par un fluide abondant ou épais, lors surtout que le fluide qui suit l'augmente; les vaisseaux engorgés s'appesantissent, se distendent, d'où s'ensuit une douleur gravative, ou bien ils souffrent une distraction violente, ce qui cause une douleur distensive; ou bien la partie enflammée se déchire à son sommet, d'où s'ensuit une douleur poignante, lancinante, pulsative, lorsque les arteres s'engorgent avant que de former le réseau ou les veines.

24. Cet engorgement est d'autant plus grand, que les émissaires du fluide

s'oppoſent davantage à ſon écoulement, ſoit à cauſe de la contraction ou de la compreſſion des ſolides, ſoit à cauſe de la viſcoſité & de la denſité du fluide, & que les immiſſaires en reçoivent une plus grande quantité, ce qui peut venir de la trop grande contraction du cœur, de la pulſation trop forte, ou de la contraction ſpaſmodique de l'immiſſaire; il arrive de là que la partie engorgée ſe diſtend avec plus de force, ſouffre une preſſion & une concuſſion violente, comme il arrive dans le phlegmon, ce qui cauſe une très-forte douleur.

25. 3°. La douleur peut venir du vice des ſolides, par exemple, de leur trop grand éréthiſme, de leur tenſion, de la trop grande affluence du fluide nerveux, d'une phlogoſe, de leur ſenſibilité, que la crainte, la foibleſſe, les paſſions, une action ſubite & inaccoutumée ont augmentée, de la délicateſſe de la partie. C'eſt ainſi que la crainte rend la titillation douloureuſe & inſupportable; que l'habitude où l'on eſt de ſe couvrir la tête & le viſage, les rend ſenſibles au moindre froid; que les yeux qu'on a tenus long-temps couverts à

cause d'une ophthalmie, ne peuvent supporter la lumiere après qu'elle est guérie; qu'une partie qu'on a longtemps fomentée & ramollie, a beaucoup de sensibilité; que les malades que le mal a affoiblis sont très-délicats, & sont affectés de la moindre chose; que les fibres nerveuses sont extrêmement sensibles aux atteintes de l'air, que les tendons qui ont été tiraillés, ne peuvent souffrir la moindre pression; que les yeux affectés d'une phlogose, ne peuvent point supporter la lumiere, & que les convulsions des intestins causent la colique & le miséréré.

26. 4°. L'*acrimonie* des humeurs, telles que la bile, l'urine, l'ichor, le pus, le virus vérolique, l'humeur tabide, scabieuse, chancreuse, &c. cause des douleurs prurigineuses, corrodantes, âcres, chaudes, brûlantes dans les parties où elles s'attachent; & comme les divers visceres solides du corps, de même que les couloirs, ont une gravité spécifique différente, comme nous l'apprenons des expériences statiques de *Hamberger*, le même fluide âcre s'attache à une partie plutôt qu'à l'autre, par la même raison que la secrétion de la bile

se fait plutôt dans le foie qu'ailleurs, parce qu'elle a la même gravité spécifique, celle de l'urine dans les reins, celle de la salive dans les parotides, & non point dans d'autres parties. On voit par là d'où vient que la matiere arthritique se fixe dans les articles, la rhumatique dans les muscles, la vérolique invétérée dans le périoste, la scabieuse dans la peau, &c. & y cause des douleurs.

27. 5°. Les efforts que fait la nature pour chasser ou corriger la matiere morbifique, soit âcre ou douce, qui incommode par son abondance ou sa situation, soit que ces efforts soient raisonnables ou erronés, volontaires ou involontaires, causent souvent des douleurs. Les maux de tête sont souvent occasionnés par les efforts que fait la nature pour exciter un saignement de nez; celles de la poitrine par ceux qu'elle fait pour procurer l'expectoration de la matiere morbifique; & de là vient que tant de douleurs opiniâtres de tête, de poitrine, d'uterus, cessent d'elles-mêmes lorsqu'il survient une hémorrhagie, un crachement de sang, un flux menstruel. Les douleurs de l'en-

fantement ne ſont certainement point cauſées par la peſanteur du fœtus ; car ſi cela étoit, elles ſe feroient ſentir avant. D'où vient donc que ces douleurs ſurviennent à la fin du neuvieme mois, & que le poids étant le même, elles ceſſent & reviennent dans des intervalles plus courts ? Ces douleurs ſont excitées par les contractions naturelles de la matrice, qui diſtendent les ligamens larges ; elles reviennent le jour ſuivant après que le fœtus eſt ſorti, lorſqu'il eſt queſtion d'évacuer les caillots de ſang qui reſtent dans la matrice ; & comme la même force qui fait contracter l'uterus, dilate avec violence ſon orifice qui eſt encore douloureux, il faut néceſſairement que les douleurs ſoient extrêmes. Perſonne n'ignore que dans l'accouchement la volonté vient ſouvent au ſecours de la nature pour hâter la ſortie du fœtus.

28. L'indication raiſonnée eſt la connoiſſance de l'utilité ou de l'opportunité du ſecours qu'on doit employer dans une maladie ; c'eſt elle qui détermine la volonté à faire ou à preſcrire ce que nous connoiſſons être utile & avantageux.

29. L'indication empirique eſt le ſouvenir de l'utilité dont on a été un remede dans un cas pareil à celui où nous nous trouvons, quoique nous ignorions la maniere de l'employer, & la cauſe ou l'état de la maladie. Cette indication a lieu dans l'uſage des ſpécifiques & des arcanes, dont on ne connoît l'utilité que par l'expérience ou l'hiſtoire.

30. Les remedes indiqués dans toute douleur ſenſitive ſont, 1°. les laxatifs, qui diminuent la trop grande tenſion des fibres; 2°. les anodins, qui détruiſent ou émouſſent la ſenſibilité de l'ame. Car, comme les laxatifs & les anodins détruiſent néceſſairement la ſenſibilité & la diſtraction, qui jointes enſemble conſtituent la douleur, il eſt aiſé de ſentir que le malade doit en recevoir du ſoulagement, & par conſéquent on doit les employer.

31. Mais comme la laxité des parties nuit à leurs fonctions, & que le ſommeil & la ſtupeur de l'ame empêchent ſes actions libres, cet état ne peut durer long-temps ſans nuire à la ſanté, & l'on ne peut continuer l'uſage des narcotiques. Il faut donc néceſſairement détruire les principes de la douleur, ou les

causes de cette trop grande tension. Ces principes sont ou les instrumens tranchans, ou l'engorgement, ou l'acrimonie, ou l'éréthisme, ou enfin les efforts de la nature, & ces principes détruits, on fait cesser la tension qui est la cause matérielle de la douleur; d'où il suit qu'on doit employer les remedes propres à détruire ces principes.

32. Les irritans mécaniques sont ou externes, comme un justaucorps qui serre la poitrine, un soulier qui presse le pied, un collier qui serre le cou, & il faut les ôter; ou internes, comme un calcul dans la vessie, qu'il faut extraire par la lithotomie; un fœtus mort, dont il faut procurer la sortie; des excrémens endurcis, des saburres qu'il faut évacuer par des lavemens, des émétiques, ou des cathartiques; un fragment du crâne, qu'il faut lever avec le trépan; le pus enfermé dans un abscès, dont il faut procurer l'issue, par les moyens que la Chirurgie prescrit.

33. L'engorgement est occasionné, ou par une fluxion, comme dans le phlegmon & l'érysipele, dont il faut chercher les remedes à la classe des in-

flammations ; ou par une congeſtion cauſée par la viſcoſité, la denſité ou la ſéchereſſe des humeurs, leſquelles indiquent des réſolutifs, ou des remedes phyſiques qui rendent aux humeurs leur premiere fluidité. Ces remedes agiſſent en diminuant la cohéſion de l'humeur épaiſſie, ou en interpoſant entre ſes parties des molécules aqueuſes ſphériques, comme les délayans & les émolliens ; ou en mettant entre deux des particules ignées, qui diviſent les molécules adhérentes, comme les remedes chauds ; ou en entremêlant des particules d'un fluide plus léger, comme les gommes, les réſines, les onguens ; ou en empêchant la perſpiration, ou la raſſemblant, au moyen de quoi la partie engorgée ſe trouve comme dans un bain de vapeurs, à quoi ſervent les emplaſtiques & les ſubſtances onctueuſes.

34. Mais comme l'engorgement dolorifique eſt accompagné de la tenſion des nerfs, & que cette tenſion diminue à l'aide des laxatifs & des anodins, il faut préférer les réſolutifs, qui ſont tout à la fois émolliens & anodins ; & qui pénetrent aſſez avant dans la peau pour arriver juſqu'à la partie affectée.

35. De ce nombre ſont les fleurs de camomille & de mélilot, les feuilles de ciguë & de juſquiame, qu'on fait cuire dans de l'eau ou du lait, & dont on fait des cataplaſmes, ou dans leſquels on trempe des linges qu'on applique tout chauds ſur la partie ; les quatre farines réſolutives, d'orobe, de lupin, de fenugrec, réduites en pâte, auxquelles on ajoute un peu de ſafran, d'huile de lin, &c. les jaunes d'œufs le blanc de baleine, les petits chiens, les pigeons, les poulets, qu'on ouvre & qu'on applique ſur le côté ou ſur la tête malade ou contuſe, ainſi que ſur le bubonocele, & qui réſolvent & appaiſent très-bien. On peut employer au même uſage les axonges, les graiſſes, les huiles, le beurre de lait, le cacao, que l'on applique chaudement ſur les parties dont la douleur eſt produite par une cauſe froide, & que l'on couvre enſuite d'un papier brouillard; le vin rouge dont on fait un cataplaſme réſolutif avec de la mie de pain ; on fait encore avec une once de camphre & une livre d'eſprit de vin un réſolutif pénétrant & antiphlogiſtique; le ſavon diſſous dans l'eau-de-vie, & appliqué ſur la partie malade,

les arroſemens, les demi-bains d'eau thermale ſulfureuſe, appaiſent les douleurs rhumatiques qui ont beſoin d'être réſoutes.

36. Les réſolutions internes propres à calmer les douleurs ſont les racines de ſquine, la ſalſepareille, la dulcamara, & ſur-tout l'électriſation. On pile la racine de ſquine & on la fait bouillir dans de l'eau ou dans du bouillon, à la doſe de demi-drachme juſqu'à une; on compoſe encore avec demi-once de ſalſepareille, & une livre d'eau une boiſſon excellente; les tiges de dulcamara cuites dans du lait, lui communiquent une vertu réſolutive & anodine, pourvû qu'on en boive tous les jours copieuſement. Mais dans les douleurs rhumatiques cauſées par une lymphe épaiſſie; dans la ſciatique, rien n'eſt meilleur que de ſe faire électriſer journellement, & de ſe faire tirer des étincelles du cou, ajoutant à la fin une légere fulmination, ce qui guérit tous les jours quantité de malades. On peut encore employer les étuves, ou les fomentations chaudes faites avec des feuilles d'hieble ou de lierre cuites dans l'eau ou ſous la cendre, & appliquées ſur

la partie douloureuse ou œdémateuse.

37. En cas d'acrimonie, & dans les douleurs chaudes occasionnées par l'appauvrissement du sang, & la sécheresse de la lymphe, rien n'est plus utile que les adoucissans composés avec de jeunes poulets, des grenouilles, de la chair de veau, que l'on donne au malade en forme de tisane ou de bouillon, après avoir fait précéder les remedes généraux & les bouillons, & donné entre-deux un léger cathartique. Le lait d'anesse, de vache, de chevre ont aussi leur utilité, & on les ordonne avec succès pour toute nourriture à ceux qui ont la goutte & des rhumatismes. Les fleurs de mauve, de violette, les racines de guimauve, la graine de lin infusée dans une quantité suffisante d'eau, fournissent une boisson excellente à ceux qui ont le calcul ou la dyssenterie. Les adoucissans externes sont les cataplasmes faits avec de la mie de pain, du lait & du safran, la pulpe de racine de guimauve, les axonges récentes, le beurre sans sel, l'onguent d'althæa, pourvu qu'il soit nouveau, l'huile d'olive, d'amande.

38. Rien n'est meilleur pour calmer l'éréthisme

l'éréthiſme & les efforts de la nature que les laxatifs & les anodins, tels que les bains d'huile, de décoction de feuilles de mauve, de violette, les lavemens de la même décoction, les linimens, les potions délayantes & adouciſſantes, ſur-tout l'huile d'amandes douces employée tant au dehors qu'au dedans. La ſaignée & les ſangſues ont auſſi leur utilité dans les douleurs aiguës ou fébriles. Enfin lorſque la douleur n'eſt point gravative, & que le malade n'a point de maux de tête internes, rien ne calme plus ces éréthiſmes & ces efforts effrénés de la nature que les anodins & les narcotiques, ſur-tout dans les douleurs ſpaſmodiques, où l'on n'a point de léthargie à craindre, dans les affections hyſtériques, dans les divulſions violentes des membranes, dans la colique, le miſéréré, la néphritique.

39. Les plus doux ſont le ſirop de pavot blanc, que l'on donne aux enfans à la doſe d'une drachme, & aux adultes depuis demi-once juſqu'à une; le diacode, compoſé avec une partie d'opium, que l'on donne en plus petite

dose. On fait aussi bouillir une tête ou deux de pavot blanc dans une petite quantité d'eau, & l'on fait boire cette décoction au malade. Dans le cas où une dose de sirop de pavot ne suffit point, on a recours au laudanum liquide, on le fait aussi avaler aux enfans depuis une goutte jusqu'à six; & l'on pousse la dose jusqu'à vingt & plus pour les adultes qui en ont déjà pris une moindre dose. On donne le laudanum solide à la dose d'un demi-grain, & on l'augmente peu-à-peu, ou bien on le réitere toutes les quatre heures, ou bien on commence par une plus forte dose, lorsque la douleur est violente. On use aussi de la thériaque récente, dont chaque drachme contient un grain d'opium; ou bien du diascordium, dont chaque drachme contient à peine un demi-grain d'opium; ou bien des pilules de cynoglosse, dans huit grains desquelles il en entre un d'opium & un de graine de jusquiame, ou du savon de Starkey, dont on a fait jusqu'ici peu d'usage dans ces occasions.

40. En mêlant trois grains de laudanum solide avec une once d'onguent

d'althæa, on compoſe un liniment anodin, & avec quelques grains de laudanum, & de tacamaacha ou de galbanum, on fait des emplâtres que l'on applique ſur les tempes.

41. On peut quelquefois employer en forme de topiques les narcotiques qu'on ne peut donner intérieurement, tels que les feuilles de juſquiame, de cynogloſſe, de ſtramonium, que l'on fait bouillir dans de l'eau ou dans du lait, & que l'on réduit en pulpe ou en cataplaſme. Par exemple, en pilant du ſuc du ſolanum des jardins avec de l'huile dans un mortier de marbre, on compoſe un onguent pour les ulceres carcinomateux; on applique de même le baume tranquille chaud ſur les parties.

42. Dans le cas où il eſt beſoin de réparer les forces, de fortifier l'eſtomac, de réſoudre des humeurs épaiſſies, de réjouir l'ame, d'appaiſer des douleurs ſpaſmodiques, on uſe des gouttes minérales anodines que l'on ſaupoudre avec un peu de ſucre. On peut employer le nitre dans les douleurs néphrétiques accompagnées de douleurs

& d'altération ; dix ou vingt grains suffisent pour chaque livre de tisane ; il tempere la chaleur & dissout le sang.

43. Le sel sédatif d'*Homberg* est excellent dans les douleurs hystériques ; on en donne deux grains, ou en forme de tisane, dix dans les anxiétés de l'ame, l'insomnie. La liqueur éthérée d'*Hoffmann*, ni le nitre, ni le sel sédatif d'*Homberg*, ne causent aucun assoupissement.

44. Si l'on emploie les opiats avant que d'avoir évacué les premieres voies, il est à craindre qu'elles ne causent des cardialgies & des nausées ; & lorsque le sang n'est point édulcoré, & les solides relâchés, le délire, un assoupissement turbulent, inquiet, qui est pire que l'agrypnie.

45. Les narcotiques suppriment les évacuations, suspendent les efforts de la nature, & de là vient qu'on doit s'en abstenir lorsque ces évacuations & ces efforts sont nécessaires, comme dans l'asthme. Ils réparent les forces qui ont été affoiblies par des évacuations immodérées telles que la dyssenterie, le cholera morbus, & n'empêchent point le cours

du flux menſtruel que la douleur & les ſpaſmes ont interrompu. Mais il eſt difficile de les abandonner lorſqu'on s'en fait une habitude, à moins qu'on ne les remplace peu-à-peu par des édulcorans.

46. On ne vient jamais plus heureuſement à bout de réprimer les efforts de la nature, qu'en détruiſant leurs principes; je veux dire, en détruiſant la matiere morbifique, par exemple, en faiſant arracher la dent cariée dans l'odontalgie, en évacuant les ſinus frontaux dans la migraine, en évacuant les ſaburres qui excitent la cardialgie; en tirant du ſang dans le rhumatiſme chaud, & dans les maladies inflammatoires; en extrayant le calcul dans la dyſurie qu'il occaſionne; 2°. ou en corrigeant la matiere morbifique, par exemple, le virus vénérien avec le mercure; la matiere ſcorbutique, avec le laitage; la matiere ſcabieuſe, avec le ſoufre, &c. Ce ſont là les remedes les plus doux qu'on puiſſe employer pour calmer les douleurs; 3°. ou en la détournant ailleurs avec des irritans, ce qui eſt une méthode qu'il faut laiſſer

aux Empiriques. Par exemple, les habitans de Java guériſſent la colique au moyen d'un cautere actuel appliqué aux pieds. Les Chinois brûlent le dos du malade avec du *moxa* pour calmer la douleur du côté, l'abducteur du pouce, pour calmer le mal de dents, que nous guériſſons en faiſant couler du jus d'ail dans l'oreille. *Homberg* a vu guérir une céphalalgie en mettant le feu aux cheveux. *Hippocrate* guériſſoit la ſciatique en appliquant le feu ſur la cuiſſe, & il aſſuroit que le feu guériſſoit ce que le fer ne pouvoit guérir, comme on peut le voir dans la diſſertation de *Hertelius* qui a pour titre *de ſtimulantium effectu ſedativo*. On voit par là d'où vient que les émétiques appaiſent la céphalalgie.

47. On peut mettre au rang des ſédatifs la preſſion mécanique des nerfs qui aboutiſſent à la partie malade; par exemple, celle du maxillaire inférieur qui paſſe près de l'oreille, ou de l'artere temporale dans la céphalalgie, la ligature de la tête dans la même maladie, laquelle appaiſe les efforts de la nature qui cauſent la douleur.

Théorie psycologique de la Douleur.

48. La Psycologie est la science des choses qui sont possibles à l'ame. Wolf. *Psychologia rational. prælim.*

49. La raison & l'expérience nous apprennent que l'ame n'agit point passivement dans les maladies, & qu'elle a si fort la douleur en horreur, qu'elle emploie tout le pouvoir qu'elle a, en tant que principe actif, pour éloigner ou pour détruire les principes qui l'occasionnent.

50. La théorie psycologique de la douleur nous instruit des motifs qui font agir l'ame dans ces maladies, des fins qu'elle se propose, & des moyens qu'elle met en usage pour la faire cesser.

51. Il n'y a point de proposition géométrique plus certaine que celle-ci, savoir, que l'homme désire de jouir d'un bonheur continuel & non interrompu, & que c'est là l'unique but de ses pensées & de ses actions; de sorte qu'on peut dire que c'est l'amour de soi-même qui conduit & dirige toutes ses actions.

52. Ceux qui ont le mieux écrit ſur les paſſions, entr'autres, *La Chambre*, nous enſeignent que l'amour de ſoi-même n'eſt pas moins la ſource des actions libres que des actions naturelles; & ceux qui regardent les mouvemens de la colere, de la crainte, de la convoitiſe, comme des mouvemens purement fortuits & mécaniques, & dirigés par le cours du fluide nerveux, ne ſont pas moins dans l'erreur que ceux qui regardent les mouvemens des yeux, des paupieres, de la prunelle comme fortuits, parce que nous ne nous en appercevons point, quoiqu'ils tendent à rendre la viſion plus parfaite.

53. L'amour de ſoi-même exige que l'ame ſe réjouiſſe autant de l'intégrité, de la force, de la beauté & de la ſanté de la machine, qu'elle s'afflige de ſa deſtruction, de ſa foibleſſe, de ſa difformité & de ſes infirmités. Car la triſteſſe n'étant qu'une connoiſſance intuitive de notre imperfection, & la machine n'étant parfaite qu'autant qu'elle eſt entiere, robuſte, belle, ſaine, & qu'elle concourt avec toutes ſes parties au bonheur de l'homme, il faut

néceſſairement, lorſque ſa ſtructure eſt altérée de quelque maniere que ce puiſſe être, & qu'elle devient imparfaite, que l'ame, qui lui eſt unie & qui veille à ſa conſervation, s'en afflige.

54. Toute plaie en général coupe, rompt, déchire les nerfs; & comme ceux-ci ſont l'office d'une ſentinelle, & avertiſſent les ſens du danger dont ils ſont menacés, il faut néceſſairement que la léſion, le déchirement qu'ils ſouffrent, ſoient extrêmement incommodes; & c'eſt cette ſenſation incommode que le tact apperçoit lorſque les parties ſont ſur le point de ſouffrir une rupture qu'on appelle *douleur.*

55. On diviſe toute perception en *ſenſitive* & en *imaginaire*. La perception ſenſitive eſt celle qui ſe rapporte à l'objet qui eſt hors du cerveau, & qui eſt produite par ſon action; ainſi la viſion d'une étincelle eſt ſenſitive, ſi tant eſt qu'une étincelle extérieure agiſſe ſur les organes de la viſion.

56. La perception imaginaire ou phantaſtique, eſt celle qui, quoiqu'elle ſe rapporte à un objet extérieur, eſt cependant produite par le ſeul chan-

gement qui se fait dans le cerveau, sans qu'aucun objet semblable agisse sur les organes ; c'est ainsi que quoique nous ne voyions aucune étincelle dans certaines maladies du cerveau, nous ne laissons pas d'en voir, de même que lorsque nous recevons un coup dans l'œil dans l'obscurité; & c'est cette vision qu'on appelle imaginaire.

57. Le tact est également sujet à des illusions. Quelques-unes de ses opérations sont sensitives, & se rapportent à l'objet qui est présent, telle que la douleur que cause une aiguille qui nous pique la main; il y en a d'autres qui sont purement imaginaires, comme la douleur qu'on ressent dans la main, & qui est pareille à celle que cause la piqûre d'une aiguille, quoiqu'on nous l'ait coupée depuis plusieurs années. Nous avons vu il y a quelques années un exemple de cette douleur imaginaire, dans un mendiant à qui l'on coupa l'humerus, dans l'Hôpital de Saint Eloy.

58. Comme l'ame ne peut être attristée qu'elle ne néglige tous les autres objets, pour s'occuper entiérement de

celui qui cauſe ſon chagrin, de là vient que la douleur fait languir toutes les fonctions qui dépendent de ſon action, comme d'un principe mouvant, & que les actions libres, telles que la parole, le marcher, les travaux les moins utiles à la vie, toutes les actions des membres ſoumis à la volonté languiſſent, ſont interrompues, retardées, ou exécutées mollement.

59. Les actions naturelles dépendent de l'ame, quoique l'entendement ne les dirige point, & que la volonté n'y ait aucune part. On peut mettre de ce nombre le mouvement du cœur, la reſpiration, les excrétions, qui ſont excitées par les choſes qui nous flattent, témoin celle de la ſalive, lorſque nous voyons quelque mets qui nous plaît, & qui languiſſent, & ceſſent dès que la néceſſité le requiert. Par exemple, dans les douleurs violentes, le pouls eſt petit, foible, rare; la reſpiration éprouve les mêmes altérations, elle eſt pouſſive, interrompue, troublée, plaintive, le pouls eſt quelquefois intermittent, troublé.

60. A l'égard des actions qui ne ſont

point néceſſaires à la vie actuelle, telles que les excrétions dont on vient de parler, l'action de manger à certaines heures réglées, la promenade, on les ſuſpend quelquefois des heures & des jours entiers. Rien ne flatte l'odorat ni la vue, tout déplaît, les alimens, les boiſſons, les femmes, le tabac, le café, &c. quoique ces choſes ayent fait autrefois nos délices. On remarque même que ceux qui ont du chagrin, ont peine à avaler, & que lorſqu'ils s'efforcent de manger, les alimens leur reſtent ſur l'eſtomac, & leur cauſent une indigeſtion.

61. Toutes les parties agiſſent de concert, ou s'aident mutuellement; par exemple, nous ne pouvons nous tenir debout, que les muſcles des pieds, des tibias, des jambes, des lombes, de la poitrine, du cou, &c. ne favoriſent cette poſture; nous ne pouvons même changer le pied de place, que les muſcles dont on vient de parler n'agiſſent tous enſemble, à notre inſu & malgré nous; mais ſi un muſcle, par exemple du cou, nous fait mal, il ſouffre conſidérablement lorſqu'il vient à ſe contracter, & lorſque nous remuons

le pied étant debout, il se contracte sans que nous le voulions, & à notre insu, & ce mouvement du pied rend sa douleur plus vive. Il en est de même des autres parties plus éloignées; lorsque nous avons un pied luxé, que les mariscas que nous avons au fondement nous font mal, pour peu que nous remuons le bas ou le tronc, la douleur augmente, elle s'irrite pour peu que nous toussions ou que nous crachions.

62. De là cette attention scrupuleuse des personnes qui ont la goutte, un rhumatisme, un membre fracturé ou luxé, ces efforts qu'elles font pour empêcher le mouvement sympathique des parties les plus éloignées; de là ce choix de situation dans ces maladies, qui épuise une partie de leurs forces, & les affoiblit.

63. L'aversion que nous avons pour la douleur, excite en nous un violent désir de détruire sa cause, & ce désir est si grand, que les personnes les plus patientes ne peuvent souffrir dans ces occasions le moindre délai, attendent les remedes avec impatience, & se mettent en colere contre ceux qui ne

peuvent les ſoulager. La douleur les force à changer de ſituation, à en chercher de nouvelles; ils ſont inquiets, ils s'agitent, quoiqu'ils ſachent que ce changement de poſture augmente leurs douleurs, épuiſe leurs forces, intercepte la reſpiration, & leur cauſe ſouvent de plus grands maux. L'homme eſt extrêmement affecté du mal préſent, il ne connoît rien de pire, & il aime mieux tenter des remedes incertains, que de ſupporter avec patience l'état où il ſe trouve.

64. Dieu s'eſt ſervi des paſſions pour lier les hommes entr'eux; & le conſeil que nous donne ſa divine ſageſſe, de ne faire à autrui que ce que nous voulons qu'on nous faſſe, s'accorde parfaitement avec l'amour de nous-mêmes. Voulez-vous que je pleure? commencez à pleurer le premier. Les paſſions ont quelque choſe de contagieux; & ſoit qu'elles ſoient agréables ou déſagréables, elles ſe communiquent à ceux qui en ſont témoins, lors même qu'ils ſont étrangers; & qu'ils n'entendent point notre langue. Lorſque nous voyons quelqu'un dans la ſouf-

france, soit qu'il l'ait mérité ou non, nous prenons part à ses peines, & nous nous sentons du penchant à le secourir. Que les Savans m'expliquent par quel mécanisme un homme que la douleur presse, pleure comme un enfant, se plaint, sanglotte, met tous ses voisins en alarme par ses cris & ses gémissemens, & exprime par des contorsions de visage, d'ailleurs ridicules, involontaires, & dont on ne peut rendre raison, la douleur qu'il souffre. Qu'un Stoïcien se moque tant qu'il lui plaira de ces mouvemens déréglés & inutiles de la nature, qui ne font qu'irriter la douleur : pour moi j'admirerai la bonté de l'Etre suprême, qui a établi ces signes pour émouvoir la pitié de ceux qui ont des sentimens d'humanité, & pour les porter à secourir leur semblables, lorsqu'ils se trouvent dans la peine. On comprend maintenant avec quelle sagesse ces mouvemens, ces distorsions du visage, que l'on trouve ridicules, parce qu'on n'en connoît point la fin, ont été établis par la nature ; c'est la langue dont elle se sert lorsqu'elle est dans la peine, & qu'elle a

besoin de secours ; elle se fait entendre à tous les hommes, de quelque nation qu'ils puissent être ; ils en comprennent le sens malgré le désordre qui y regne, & elle nous fait obtenir ce que nous ne saurions nous procurer avec le secours ordinaire de la parole.

65. On voit encore par là d'où vient que les grandes douleurs sont muettes, & pourquoi les maux qu'un ennemi nous fait de propos délibéré, n'excitent en nous aucunes larmes ; c'est que nous n'attendons aucun secours, & qu'elles nous seroient inutiles ; mais si nous voyons quelqu'un qui prenne part à notre peine, & que nous manquions de forces pour nous venger nous-mêmes, nous avons aussi-tôt recours aux larmes & aux gémissemens.

66. Qu'on ne m'objecte point que la même chose se passe dans les animaux, que la nature ne se propose aucune fin dans cette conduite, & que ces mouvemens ne sont que l'effet d'un mécanisme aveugle. Il faudroit, pour que cela fût, que les animaux n'eussent aucun sentiment, & ne cherchassent

aucun remede phyfique ou moral à leur douleur, ce qui eft démenti par l'expérience. L'entendement n'a pas befoin d'agir pour difcerner ces fins, l'inftinct fuffit, & les animaux, non plus que nous, ne peuvent être dans la douleur, qu'ils ne cherchent auffi-tôt les moyens de s'en délivrer, & qu'ils ne mettent les mouvemens, tant libres que naturels, en ufage pour la faire ceffer.

67. Les mouvemens libres ont lieu toutes les fois que le principe matériel de la douleur affecte les fens. Un os s'arrête-t-il dans le gofier, & y caufe-t-il de la douleur, les animaux eux-mêmes contractent auffi-tôt les mufcles qui font dans le voifinage, pour l'en faire fortir, au cas qu'ils ne puiffent l'avaler; ils baiffent la tête, & appuient leur cou fur quelque corps voifin; ils s'efforcent de le tirer avec leurs pattes, ils touffent, pour que l'air forte avec plus de vîteffe & l'entraîne; ils s'efforcent de vomir à différentes reprifes, & ils continuent leurs efforts jufqu'à ce que les forces leur manquent, ou que l'os foit forti. Une étincelle de feu tombe-t-elle fur la patte d'un chat;

il s'enfuit auſſi-tôt, & ſecoue en courant ſa patte pour la faire tomber; ſi quelque arête lui pique le tendon & s'y arrête, il tâche de la tirer avec les dents, ou de la faire tomber en ſecouant ſa jambe. Ces efforts qui ſont purement naturels dans les brutes, ſont ſouvent volontaires dans l'homme.

68. Si le piquant eſt tellement enfoncé qu'on ne puiſſe l'appercevoir, la nature met alors en uſage le ſeul remede qui reſte, & elle l'emploie tant à l'égard des hommes que des animaux. Ce remede conſiſte à détruire le piquant, ou à le faire ſortir : ce moyen n'eſt pas ſûr; mais peu importe, dit *Celſe*, qu'il le ſoit ou non, lorſqu'il n'y en a point d'autre. Il ſe forme un abcès, & le piquant ſe pourrit, ou ſi c'eſt une particule métallique, elle ſurnage ſur le pus, & ne fait plus aucun mal; & comme preſque tous les abcès s'ouvrent en dehors, elle ſort enfin avec la matiere qu'il renferme. L'inflammation eſt ici néceſſaire, elle augmente la douleur, & cauſe dans les vaiſſeaux & les tendons des ſoubreſauts, qui briſent le corps nuiſible &

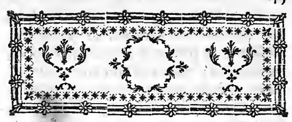
le détruisent. Mais comme l'instinct ignore la dureté de la matiere morbifique, & que dans le cas en question les douleurs sont souvent causées par un fluide qui séjourne, par un sang coagulé, pour lors les soubresauts, les contractions spasmodiques, & l'action des vaisseaux suffisent pour détruire la cause du mal, d'où vient que la nature met ces moyens en usage.

69. Le savoir & l'intelligence du Médecin ne sont jamais plus nécessaires que dans ces circonstances, & il doit s'en servir pour connoître la cause du mal, & pour y apporter les remedes convenables. Ces remedes sont pour l'ordinaire inutiles, lorsque la nature n'entre point pour sa part dans la cure.

70. Je viens de déduire les principaux symptomes de la douleur tels que l'anxiété, les gémissemens, les larmes, la foiblesse, des principes psycologiques que j'ai établis. Il m'en reste plusieurs autres à expliquer, entr'autres la veille, mais on peut la déduire des mêmes principes. Par exemple, les lois de la sensation sont telles, que

nous ne pouvons nous former une idée vive d'un objet, que celles qui lui sont nécessaires ne se réveillent aussi-tôt en nous; & comme la veille n'est qu'une suite de plusieurs idées sensitives, il aisé de comprendre pourquoi elle rend les douleurs plus vives.





CLASSE SEPTIEME.

DOULEURS.

HIPPOCRATE les appelle *Ponoi* & *Algemata*, & comprend ſous ce nom toutes les autres maladies, lorſqu'il dit que *toute douleur eſt un mal.* Les Arabes les appellent *Paſſions*, comme la paſſion colique, iliaque, &c. Galien, *Odynes;* & pluſieurs, *Copoi;* d'où vient qu'on appelle la douleur des os *oſtocopus.* Le mot d'*algeia* a la même ſignification, & c'eſt de là que ſont dérivés les mots de *cardialgie*, d'*otalgie*, douleur de cœur, d'oreille. On appelle encore la douleur *agra*, proie, capture, d'où l'on a fait les mots *podagra*, *gonagra*, *&c.*

La douleur conſidérée ſimplement

en elle-même & d'une maniere abſtraite, n'eſt proprement qu'un *ſymptome*, ainſi que le prétendent les anciens Pathologiſtes; mais elle devient une maladie lorſqu'elle eſt accompagnée d'autres accidens, & l'on peut dire que les douleurs notables ſont des maladies, toutes les fois que la douleur en eſt le principal ſymptome; mais dans le cas où elle accompagne une maladie grave, comme une fievre, une inflammation, une convulſion, un flux, &c. on doit la regarder comme un accident de ces maladies. Les Méthodiſtes ont mis les douleurs dans la claſſe des maladies qui viennent de conſtriction, comme on peut le voir chez Proſper Alpin, *medic. method. lib.* 9. Felix Platerus, *lib.* 3. *de doloribus*, a inſtitué le premier cette claſſe, & l'a diviſée par ordre anatomique; mais il a eu tort de mettre les fievres au rang des douleurs.

Juncker & *Nenter* les déſignent par le nom de *congeſtions*, ſubſtituant la cauſe à la place de la maladie.

Les Anciens ont diviſé les douleurs en *graves*, *fixes*, *mordicantes*, *poignantes*, *aiguës*, *pulſatives*, *tenſives*, *froides*, & un grand nombre d'autres qu'*Archigene*

a imaginées ; mais il vaut mieux diſtinguer les maladies par leur ſiege que par l'idée de la douleur, vu qu'elle eſt très-confuſe, & qu'on ne ſauroit la définir quoiqu'elle ſe faſſe très-bien ſentir. Ajoutez à cela, que dans la même maladie, par exemple, la colique, le mal de dent, la douleur paroît ſouvent différente, quoique le genre de la maladie ſoit le même & ne varie que par rapport au degré, comme chacun en eſt convaincu par ſa propre expérience.

Ceux qui poſſedent la théorie des douleurs n'auront point de peine à connoître les accidens qui accompagnent celles qui ſont notables, ni pourquoi, lorſqu'elles ſont violentes, elles ſont ſuivies d'inſomnie, d'anorexie, d'impuiſſance, de foibleſſe, de maigreur, de pâleur, de ſyncope, &c.

Comme l'ame s'occupe continuellement de la conſervation du corps, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit affectée de la douleur qu'il ſouffre & qu'elle néglige les beſoins les moins urgens, & c'eſt l'attention qu'elle donne à la partie malade, qui cauſe l'inſomnie inſéparable de la douleur, qui bannit le ſommeil, & produit les phénomenes qui en ſont la ſuite.

Le ſommeil produit une ſecrétion plus abondante du fluide nerveux, & ranime la faculté motrice; au contraire le défaut de ſommeil épuiſe les forces, & cet épuiſement eſt ſuivi de la langueur & de la foibleſſe des membres & des organes.

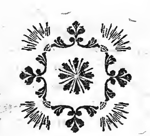
Le fluide nerveux qui ſuinte par les extrémités des nerfs, ſe mêle avec les ſucs digeſtifs, & par conſéquent il ne ſauroit diminuer que ces ſucs ne perdent leur force & leur activité, & ne deviennent moins propres à procurer la digeſtion & à exciter la faim, d'où s'enſuit l'anorexie. La même choſe a lieu par raport aux organes de la génération : ſi ce fluide s'y porte en moins grande quantité qu'à l'ordinaire, & que les forces languiſſent, on ne ſent aucun déſir amoureux, ou l'on devient impuiſſant, de même que l'on prend du dégoût pour ce qui flatte les ſens, par exemple, le tabac, le café, la promenade, les affaires, le jeu, &c. lorſque les forces du cœur languiſſent, & que la circulation ſe ralentit; à quoi l'on peut ajouter que ce fluide ne circulant que dans les gros vaiſſeaux, & ne pénétrant point dans les vaiſſeaux capillaires,

capillaires, il faut de toute néceſſité que la pâleur s'empare du corps. Il n'y a perſonne qui ne ſente la raiſon pour laquelle la diſſipation continuelle du fluide nerveux, le défaut de digeſtion, l'épuiſement des forces ſont ſuivies de la maigreur du corps.

J'appelle douleur, non-ſeulement cette ſenſation vive qu'occaſionne la diſtraction des fibres nerveuſes, ainſi qu'on le croit communément dans les écoles; mais encore tout ce qui affecte l'ame, l'inquiete, l'afflige par une ſuite de la diſpoſition du corps, en quoi elle differe des paſſions morales. Par exemple, je mets au rang des douleurs le prurit, l'anxiété, le froid, la chaleur exceſſive; au nombre de celles du foie & de la rate, cette anxiété, ce ſentiment de peſanteur, qui proviennent ſouvent de l'engorgement de ces viſceres; en quoi elles different du chagrin, de la triſteſſe purement pathétiques inſéparables de la folie, laquelle ne dépend point d'un vice d'une partie déterminée, mais de l'erreur ou de l'hallucination de l'ame, ainſi qu'il arrive dans la mélancolie.

La dure-mere, la plevre coſtale, le

périoste & les aponévroses sont douées d'un sentiment exquis, de même que la langue, la peau, la tunique veloutée des intestins, & la membane qui tapisse l'intérieur de la trachée artere. Le sentiment est moins vif dans la plevre pulmonaire, dans le médiastin, dans le péricarde, dans la partie du péritoine qui enveloppe les visceres du bas-ventre, ainsi que dans les muscles, si on excepte ceux qui sont parsemés d'un grand nombre de nerfs, tels que ceux du cou. Le tissu cellulaire & la partie du péritoine qui tapisse l'abdomen, ne sont point sensibles. Cét exposé peut faire connoître le siege des douleurs les plus aiguës qui accompagnent les maladies.



ORDRE PREMIER.

Douleurs vagues.

CE font celles qui affligent les divers membres, & qui n'empruntent point leur caractere d'aucun siege déterminé & individuel, ni de la partie droite ou gauche du corps.

On appelle membres, les bras, les jambes, qui sont les principaux organes du mouvement local, d'où vient que je comprends dans cet ordre la difficulté ou l'impossibilité de ce mouvement, du moins dans la partie affectée; & comme on a besoin des pieds & des jambes pour transporter son corps de côté & d'autre, dans les cas où la douleur s'empare de ces membres, ce mouvement de tout le corps devient difficile ou impossible, ce qui n'a point lieu à l'égard des extrémités supérieures.

On met les maladies qui empêchent le mouvement local de tout le corps, ou qui affectent plusieurs parties à la fois, ou successivement, comme la goutte, le rhumatisme, la sciatique,

au nombre des maladies générales, & les autres, comme la colique, la céphalalgie, au rang des particulieres; ce qui n'empêche point que celles-ci, lorsqu'elles sont violentes, n'épuisent les forces & n'affoiblissent le corps au point que le malade est obligé de garder le lit.

Les douleurs vagues violentes causent souvent au commencement une fievre passagere, en quoi elles different des phlegmasies membraneuses comme la phrénésie, la pleurésie, l'inflammation du foie. Celles même qui commencent par la fievre, ne sont point accompagnées de froid ni de frisson, à l'exception du catarrhe, en quoi on peut les distinguer des fievres. Les douleurs, en tant que telles, sont des maladies qui se manifestent par la continuité de la sensation incommode qui les accompagne, par son intensité ou son étendue, & de là vient qu'on ne doit point rapporter à cette classe les maladies des autres classes dans lesquelles cette sensation est simplement passagere & symptomatique. Par exemple, la diarrhée, la dyssenterie, le tenesme sont accompagnés de douleur; mais le

flux de ventre étant évident & conſtant, on doit les rapporter au flux plutôt qu'aux douleurs, de même qu'on doit regarder la pleuréſie & la péripneumonie comme des phlegmaſies, plutôt que comme des maladies de douleur. Mais de peur que les Médecins ne ſe trouvent arrêtés dans la pratique, lorſqu'ils rencontrent des maladies qui tiennent de l'une & de l'autre claſſe, par exemple, des flux & de la douleur, ou même des phlegmaſies, j'ai jugé à propos de rapporter les eſpeces douteuſes à l'une & l'autre claſſe, & de répéter deux fois les mêmes choſes, plutôt que de leur laiſſer le moindre doute ſur ce ſujet, d'autant plus que cela pourroit retarder leurs études.

I. *ARTHRITIS ; la Goutte.*

On la connoît à la douleur ſpontanée, vague & périodique des articles. Elle eſt ſpontanée, en tant qu'elle ſurvient pour l'ordinaire ſans aucun principe évident ; car on ne ſauroit dire qu'un homme ait la goutte, lorſque la douleur qu'il reſſent dans les membres

eſt la ſuite des coups ou des bleſſures qu'il a reçues.

Les Anciens l'ont appellée *goutte*, dans la fauſſe perſuaſion où ils ont été qu'elle étoit cauſée par une fluxion de quelque humeur ſur les articles.

Si l'on confond le genre avec l'eſpece de goutte ordinaire qu'on appelle *podagre*, ainſi qu'on le fait ordinairement, il en réſultera des erreurs très-dangereuſes, & cependant cela arrivera tant que les Médecins ne renonceront point aux préjugés dont ils ſont imbus, & qu'ils ne diſtingueront point les genres des eſpeces.

1. *Arthritis podagra; Podalgia Dioſcoridis;* Goutte ordinaire ou réguliere. *Podagra* de Boerhaave, *aph.* 1244. Les malades *Podagres*, Chirac, *conſult.* 1.

C'eſt une goutte réguliere ſimple, ſoit héréditare, ſoit accidentelle, qui attaque fréquemment les adultes & les vieillards, rarement les femmes; ſi ce n'eſt celles qui ſont âgées, & jamais les enfans. Elle commence par le gros orteil, & gagne enſuite le talon: elle produit dans ces endroits des douleurs plus ou moins aiguës, accompagnées de

rougeur & de tenſion ; elle s'appaiſe au chant du coq, elle attaque le lendemain l'autre pied, & après pluſieurs petits paroxyſmes elle ceſſe pour revenir de nouveau dans le printemps ou dans l'automne.

Sydenham décrit cette maladie d'une maniere qui ne laiſſe rien à déſirer ; il y étoit ſujet, & il remarque qu'elle attaque plutôt les ſages que les fous, les riches que les pauvres, ſur-tout ceux qui ſe ſont livrés de bonne heure au vin & aux femmes, qui paſſent d'une vie tumultueuſe & agitée par les paſſions, à une vie tranquille & ſédentaire, qui mangent beaucoup, & qui ne mâchent point aſſez leurs alimens.

Le venin de la goutte paroît être une terre calcaire ſemblable à celle qui entre dans la compoſition des os, qui ſe ſépare de la lymphe avec laquelle elle eſt mêlée dans les cavités des articles, & y engendre des tophus gypſeux. C'eſt cette même terre, qui forme des calculs dans les reins des podagres ; il eſt très-vraiſemblable, d'après l'hiſtoire de la ſixieme eſpece de diabete, de la dixieme d'aſthénie, & de la huitieme de rachialgie, que la baſe calcaire des

os se laisse dissoudre par quelque acide; & que de cette dissolution résultent ces filamens que *Dover* a observés dans les urines des goutteux & qu'il prétend être un signe de la goutte; c'est cette matiere blanche & crétacée, que le sang tient en dissolution, que la nature dépose quelquefois sur les articles ou sur d'autres parties.

M. le Baron du *Bouchet* sujet à la goutte, quoiqu'il ne boive que de l'eau, & qu'il se donne beaucoup d'exercice à la chasse, a coutume d'être délivré du paroxysme de sa goutte par un crachement abondant d'une espece de poudre sableuse, grenue, dure, semblable à du tartre, qui crépite sous les doigts, il mouche aussi en abondance une pareille matiere; le paroxysme lui durant une fois plus long-temps que de coutume, le Docteur *Fontfrede*, son Médecin, accéléra l'excrétion de cette matiere sableuse au moyen des sialogues & des vapeurs qu'il lui fit recevoir par la bouche & par les narines, ce qui dissipa le paroxysme. Ce Baron vit encore, sujet à la néphralgie calculeuse.

L'opinion commune de *Sydenham*

& de *Boerhaave* eſt que cette maladie doit ſa premiere origine à la débilité de l'eſtomac. Il eſt certain que ſon accès eſt précédé pendant quelques ſemaines de ſignes d'indigeſtion, quoique l'appétit augmente la veille; enſuite pendant tout le temps que durent les paroxyſmes, l'appétit languit, le bas ventre eſt ſerré, l'urine peu abondante, haute en couleur, & le malade ſent vers le ſoir une eſpece de friſſon. Ce paroxyſme, au commencement, & avant que la podagre ſoit invétérée, eſt plus court, plus inconſtant dans le période; mais à meſure que le ſujet avance en âge, il devient plus violent, & ſon type plus certain.

Le paroxyſme fini, on ſent de la démangeaiſon dans le pied affecté, la peau ſe détache par écailles furfuracées, l'appétit & la ſanté reviennent. Plus les accès ſont violens, & plus ils ſont long-temps à revenir, & au contraire; & dans cette eſpece réguliere, ils ne durent pas plus de deux ou trois mois, & même ils ſont extrêmement courts lorſque la maladie commence.

Quoique cette eſpece réguliere ſoit accompagnée de douleurs extrêmement

aiguës, qui augmentent au plus léger mouvement du pavé, qu'elles mettent le malade de très-mauvaise humeur, & qu'elles soient compliquées d'une petite fievre au commencement, le malade n'en a rien à craindre pour sa vie, & elle présage plutôt sa durée que sa fin; & qui plus est, dans les intervalles des paroxysmes, les malades sont vermeils, bien portans de bonne humeur, & enclins à l'amour & aux plaisirs; mais lorsque la maladie devient invétérée, ou qu'on la traite mal, elle devient anomale & dangereuse.

Cure. La saignée ne vaut rien dans cette maladie, & encore moins lorsqu'elle est réitérée. On peut à la vérité l'employer dans le fort du paroxysme, & lorsque le sujet est jeune pour calmer la douleur; mais on ne sauroit la réitérer impunément. Les purgations réitérées ne valent rien non plus, & l'on ne doit y avoir recours qu'après le paroxysme, & encore doit-on se borner à purger le malade avec la manne & le petit-lait. On ne doit pas non plus user de sudorifiques, malgré le succès qu'ils ont souvent eu dans les tempéramens froids; tous ces remedes

ſont cauſe que les paroxyſmes ſuivans ſont plus forts & plus opiniâtres, & qui pis eſt, ils rendent la goutte anomale. Le Médecin doit principalement s'attacher à fortifier l'eſtomac de ſon malade, & à tempérer l'acrimoine & la chaleur exceſſive des humeurs, ſur quoi l'on peut conſulter *Sydenham*. Le ſujet goutteux doit s'abſtenir de toute nourriture, à l'exception de la viande bouillie & rôtie, ne boire que de l'eau de fontaine, ſur laquelle il mettra un cinquieme, & s'il eſt âgé, un quart de vin vieux, ſur-tout d'Eſpagne, s'abſtenant avec ſoin des vins blancs de France, principalement de ceux qui ſont verts. Il doit faire tous les jours de l'exercice, ſe promener, monter à cheval, aller en voiture; éviter le froid, les veilles, tout ce qui occupe l'eſprit, ne point étudier après avoir mangé, s'abſtenir des femmes, ou du moins n'en uſer que modérément. Il prendra, s'il en eſt beſoin, un bol de thériaque pour ſe fortifier l'eſtomac, il garantira ſes mains & ſes pieds du froid, & ſe couchera de bonne heure. Les perſonnes âgées qui ne boivent que de l'eau, affoibliſſent leur eſtomac, & aigriſſent

leur maladie ; il s'eſt trouvé des jeunes gens bilieux qui ont été guéris de la goutte, en ſe réduiſant à cette ſeule boiſſon.

Les jeunes gens dont les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, ſe délivrent ſouvent de la goutte, en ne vivant conſtamment que de lait.

Les chauſſons de toile cirée ſont très-propres à attirer la goutte ſur les pieds; mais il eſt à craindre qu'ils ne répercutent la ſueur.

Pluſieurs perſonnes ont prévenu les accès de goutte dont elles étoient menacées, en uſant pendant trois jours d'une diete légere, & d'une tiſane ſudorifique dont *Helvetius* donne la compoſition.

Rien n'eſt meilleur pour calmer l'accès qu'une nourriture légere, une boiſſon légérement diaphorétique, & un cataplaſme fait avec de la mie de pain, du lait & du ſafran. Dans le cas où la douleur eſt très-violente, le malade doit prendre du laudanum en ſe couchant. Le Docteur *Lazerme* a guéri un goutteux que ſes affaires obligeoient de voyager, en le ſaignant du pied malade.

Variétés de la Goutte.

2. *Arthritis hiemalis*; Goutte froide. L. P.

Cette espece de goutte revient presque pendant toute l'année, à l'exception de trois mois d'été; & l'on peut en voir la description dans *Sydenham*, qui y étoit peut-être sujet. Elle est très-familiere aux personnes âgées & pituiteuses, & elle est accompagnée d'une moindre chaleur pendant le paroxysme, & d'une démangeaison moins forte après qu'il a cessé. Elle demande des sudorifiques, comme une tisane de racine de squine, de salsepareille, de gayac, de sassafras, des électuaires stomachiques & antiscorbutiques composés avec le jonc odorant, l'angélique, le quinquina, l'énule campane, l'extrait de genievre, la noix muscade, la thériaque. Cette goutte est la plus fréquente de toutes : on l'appelle *chaude*, lorsque la tumeur de la partie malade est rouge, chaude, tendue, compliquée, d'une petite fievre, & que le sang est couvert d'une croûte inflammatoire. On dit qu'elle est *froide*, lorsqu'on n'apperçoit aucun de ces symp-

tomes; mais ce ne ſont là que des variétés, qui ne different que par le plus ou le moins.

3. *Arthritis rheumatica; Arthritis rheumatiſmo ſuperveniens*, Muſgrave, *cap.* 2. Goutte rhumatique, de Meyſerey, *n°. 396.* P. L.

Cette eſpece eſt preſque ſemblable à la froide, mais elle n'eſt que ſymptomatique, je veux dire, qu'elle ſuccede au rhumatiſme, lequel engendre dans les parties muſculeuſes des tumeurs ovales de la groſſeur d'une noix. Elle n'engendre jamais des tophus dans les articles comme la podagre, ſes périodes ne ſont pas non plus réguliers; mais elle cauſe continuellement des accès légers non-ſeulement aux pieds, mais aux mains & aux genoux.

On la croit occaſionnée par la lenteur & la viſcoſité de la lymphe, laquelle dépoſe dans les articles une ſynovie ſemblable à de la gelée. Ses paroxyſmes ſont très-fréquens en automne; ils reviennent en hiver, pour peu qu'on ſe refroidiſſe, & il ſurvient une enflure œdémateuſe dans la partie malade. Elle affecte ſur-tout les doigts, la main ſe retire, & ſouvent elle dure

toute la vie. Son accès ſurvient de même que celui de la goutte chaude, quoiqu'on ne faſſe aucun abus des cardiaques, & le ſang que l'on tire dans le paroxyſme eſt couenneux de même que dans le rhumatiſme. Les tumeurs dans cette eſpece de goutte ne tendent pas à la ſuppuration.

La cure exige des atténuans. Le ſang & la lymphe, ſi l'on en croit *Muſgrave*, ont une qualité ſi alkaleſcente dans cette maladie, qu'ils teignent en vert le ſirop violat. Cependant il preſcrit non-ſeulement les antiſcorbutiques, comme la rave ſauvage, l'oignon, le pied de veau, le cochlearia, le ſyſimbrium, qui contiennent un alkali volatil; mais encore l'eſprit de corne de cerf, d'urine, de ſuie, de ſel ammoniac, qui ſont les plus forts alkalis de cet ordre. Il prétend que quelques perſonnes robuſtes ont été guéries de cette goutte par des émétiques réitérés, les efforts qu'elles faiſoient pour vomir ayant atténué la lymphe; mais cette méthode convient à peu de gens. Il veut auſſi que le malade prenne en ſe couchant quatre gouttes d'huile de térébenthine, & qu'il oigne deux fois par jour avec du baume de

ſoufre térébenthiné les membres qu'ont perdu leur mouvement. Il preſcrit auſſi le camphre tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, & veut que l'on pompe la ſynovie qui s'eſt amaſſée dans les jointures par le moyen d'un petit chalumeau qu'on introduit dans les chairs, que l'on baſſine enſuite les articles avec du vin brûlé, & qu'on applique deſſus un emplâtre magiſtral. Une femme âgée de quarante ans, habituellement bien réglée, douée d'une bonne conſtitution, fut attaquée au commencement de l'hiver d'une goutte rhumatique qui dura deux mois; elle ſe plaignoit de douleurs dans toutes les articulations des extrémités avec enflure aux mains, aux pids, & aux genoux; les bouillons délayans ne lui procurerent aucun ſoulagement; mais ayant pris de l'extrait de juſquiame blanche, elle ſe trouva beaucoup mieux au bout d'une ſemaine; la doſe de cet extrait eſt depuis un grain juſqu'à dix en l'augmentant par degrés; cela lui fit naître l'eſpece de berlue appellée *danaes*. Elle fut entiérement rétablie au bout d'un mois par ce ſeul remede.

4. *Arthritis æſtiva*; Goutte chaude, L. P.

Je vais décrire celle dont je suis affligé depuis dix ans, & que j'appelle chaude, parce qu'elle me fatigue durant tout l'été, & qu'elle me quitte l'hiver. Elle differe de la réguliere, en ce qu'elle n'observe aucun période constant; & d'ailleurs elle est si douce, qu'elle ne me retient jamais au logis, & que j'en suis quitte pour marcher avec un peu plus de peine. Son premier accès fut très-violent, il me prit dans l'automne, & me retint un mois au lit. Il m'a laissé une douleur dans le pied & la main gauche, qui s'étend rarement jusqu'au coude, & qui après qu'elle a cessé, y laisse une foiblesse & une sensibilité, sans aucune altération dans l'enflure ni la couleur. Dès que le printemps ramene la chaleur, les pieds & les mains me font mal; la douleur s'appaise dès que l'air se refroidit, & revient à l'instant que l'atmosphere s'échauffe; elle augmente dans le fort de l'été, & cesse tout-à-fait dès que le froid de l'hiver se fait sentir. Je dois cette maladie partie à mes parens, & partie à ma trop forte application à l'étude. Les accès violens sont suivis de démangeaisons violentes dans le dos; j'étois extrême-

ment ſenſible au froid du côté gauche ; mais depuis neuf ans l'hiver ne m'incommode preſque plus. Quoique la matiere de cette maladie ſoit extrêmement âcre, que la chaleur de l'air la mette en mouvement, & que les bains domeſtiques me ſoulagent, je fais rarement uſage de lait & de bouillons rafraîchiſſans, tant parce que j'ai l'eſtomac foible, qu'à cauſe que je ſuis d'un âge avancé ; je ne ſaurois m'abſtenir de vin, que je n'aye auſſi-tôt la diarrhée, & j'emploie quelquefois des ſtomachiques chauds ; l'électriſation ne m'a procuré aucun ſoulagement.

5. *Arthritis chlorotica*, Muſgrave, *de arthrit. ex chloroſi*, *vel arthritis alba*, du même ; *Goutte chlorotique*. L. P.

Cette eſpece attaque les femmes qui ſont nées de parens goutteux, qui ne ſont point réglées, ou qui ont les pâles couleurs, même dans leur plus tendre jeuneſſe. Elle eſt familiere auſſi aux femmes ſtériles qui ſont mal réglées, corpulentes, ſédentaires, qui ont la voix mâle, & ſouvent auſſi à celles qui ont de la barbe.

Elle approche de la froide, elle attaque les femmes avancées en âge ; &

quoique fort incommode, elle leur aſſure une longue vie.

Les jeunes femmes en guériſſent par l'uſage des emménagogues, tels que les chalybés, le borax, &c. mais plus ſûrement encore par le mariage & l'accouchement. Dans le cas où elles ſont ſtériles, il faut tenter les emménagogues, & même les cathartiques, tant qu'on a eſpérance de rappeller leurs ordinaires, mais ſeulement une fois par mois; mais cet âge paſſé, on doit recourir aux cauteres & aux décoctions ameres.

Ce que je viens de dire a lieu pareillement, par rapport à la goutte qui ſuccede à l'aſcite, avec cette différence qu'il faut réitérer la purgation.

6. *Arthritis melancholica*, Muſgrave, *cap. 5.* Goutte cauſée par la mélancolie. L. P.

Cette eſpece eſt familiere aux perſonnes que l'étude, les chagrins & les ſoucis ont affoiblies, de même qu'aux ſujets hypocondriaques & hyſtériques; le chagrin & la goutte ſe ſuccedent tour à tour, elle vient lorſque le chagrin ceſſe, & elle s'en va, lorſque celui-ci revient. L'Auteur appelle ici

mélancolie, ce que l'on nomme vulgairement triſteſſe, & non point le délire; quoique les vrais mélancoliques n'en ſoient point exempts. Cette eſpece eſt auſſi douce que celle à laquelle je ſuis ſujet, & dont j'ai donné la deſcription ci-deſſus. Elle n'exige point dans le paroxyſme d'autre traitement que les autres; mais il convient pour la prévenir, 1°. de tenir le ventre libre; 2°. de rétablir la digeſtion; & pour cet effet, le malade uſera en été d'eau acidule ferrugineuſe avec la manne, d'une infuſion de thé avec des martiaux préparés, par exemple de limaille de fer dans une cuillerée de ſoupe. L'uſage du quinquina eſt auſſi fort ſalutaire, pourvu que la doſe en ſoit modérée, & l'on peut y joindre la décoction de racine d'eſquine, de ſalſepareille, &c. On doit prendre garde de ne point employer la limaille de fer en trop forte doſe, elle rendroit les accès plus fréquens; & le plus ſûr, eſt de n'en prendre que quelques grains à la fois.

7. *Arthritis ſcorbutica*, Muſgrave, *cap. 6.* Goutte ſcorbutique.

Cette eſpece attaque les perſonnes

ſujettes au ſcorbut chaud ; elle reſſemble à la podagre chaude ordinaire, avec cette différence qu'elle eſt plus douce, & que ſes accès durent plus long-temps ; elle eſt ordinairement accompagnée de la gale, de taches livides, d'ulceres aux gencives, d'un prurit âcre, du craquement des os.

On appliquera dans le paroxyſme ſur la partie malade de légers attractifs, tels qu'un cérat vert, dont on fait les étuis de chapeaux. Ne ſeroit-ce point de la toile cirée, ou des feuilles de chou ?

Le paroxyſme fini, on travaillera à corriger l'acrimonie du ſang, par le moyen du mercure, du calomel, des anti-ſcorbutiques, des cathartiques, des martiaux, &c. en prenant garde cependant de ne point détourner l'humeur qui ſe porte aux pieds.

Il y a actuellement à l'Hôpital-général deux hommes ſexagénaires qui ſe plaignent depuis ſix mois d'une douleur brûlante continuelle dans l'intérieur des pieds, qui n'eſt accompagnée d'aucune enflure, qui les tourmente principalement la nuit, les empêche de dormir, & ne leur permet point de

ſouffrir la plus légere couverture, à cauſe de la chaleur qu'ils reſſentent dans ces parties. Ils ſont tous deux maigres, pâles, & ils ont la peau obſcure & preſque jaune; mais on n'apperçoit aucune altération dans la couleur de leurs yeux. L'un n'a preſque point de dents, & celles qui lui reſtent ſont cariées. L'autre a les gencives molles, ſanguinolentes; ils ont tous deux depuis ſix mois le dégoût & la diarrhée. Le laudanum eſt juſqu'ici le ſeul remede qui leur ait procuré du ſoulagement. Il y en a un dont les jambes commencent à devenir livides; le métatarſe s'eſt roidi, a noirci & s'eſt deſſéché. La noirceur & la ſéchereſſe ont gagné les pieds & une partie de la jambe dans l'un & dans l'autre.

Perſonne n'a décrit juſqu'ici exactement cette maladie, quoiqu'elle ne ſoit pas rare. Ses ſymptomes eſſentiels ſont une douleur chaude qui augmente la nuit, & qui eſt accompagnée d'une contracture ſcorbutique, de la noirceur des pieds, ſans aucun ſigne de gangrene, & d'un *ſtomacace*. Voyez catochus ſcorbutique.

Les remedes indiqués dans cette ma-

ladie, indépendamment des cathartiques légers, composés avec le rhapontic, sont les opiats absorbans, les bouillons avec les cloportes, l'énula campana, & le lait; & en cas de diarrhée, les bouillons faits avec les plantes antiscorbutiques, ameres & stomachiques.

8. *Arthritis syphilitica*, Musgrave, *cap.* 7. *Arthritis paturfæ succedens*, du même. Goutte vérolique. L. P.

Je l'ai observée deux fois derniérement, & quoi qu'en dise *Musgrave*, je l'ai vue accompagnée d'éruptions vérolique & de pustules, tantôt aux pieds, tantôt aux mains, & de douleurs arthritiques qui augmentoient la nuit. Cette espece est souvent causée par une gonorrhée supprimée, & on la guérit par les frictions ordinaires. Lorsqu'on emploie les préparations nécessaires, non-seulement les symptomes véroliques, tels que les pustules, les rougeurs disparoissent; mais il arrive même souvent que les douleurs arthritiques s'appaisent entiérement; ce qui n'arrive cependant que plusieurs mois après les frictions. Lorsque la vérole se joint à la goutte, & que celle-ci est essentielle, je doute

qu'on puiſſe calmer les douleurs qui l'accompagnent. Je n'ai employé ni la ſalivation ni le mercure doux, quoique *Muſgrave* recommande l'un & l'autre. Les fumigations dont on ſe ſervoit jadis en Italie, ont guéri un malade pour quelques mois. *Muſgrave* prétend que cette goutte, lorſqu'on la néglige, conduit plus ſouvent que les autres à l'apoplexie. Je n'ai connu que des vieillards qui en fuſſent attaqués.

9. *Arthritis aſthmatica*, Muſgrave, *cap. 8*. Goutte aſthmatique. L. P.

C'eſt celle qui ſe joint à l'aſthme humide vers l'âge de cinquante ans, & pas plutôt. Elle eſt aſſez douce, ſans nœuds, elle ceſſe l'hiver, & par conſéquent elle eſt chaude. Elle s'aigrit ou revient lorſqu'on uſe de purgatifs draſtiques.

Cette goutte appaiſe l'aſthme, & eſt par conſéquent ſalutaire aux aſthmatiques; de ſorte qu'au cas qu'elle manque ou qu'elle ceſſe, il faut la rappeller avec un cérat vert, ou tel autre épipaſtique léger. Le paroxyſme fini, on purgera légérement le malade, après quoi l'on paſſera aux décoctions ameres, aux martiaux & aux béchiques.

10. *Arthritis febrisequa;* Goutte qui succede à la fievre ou continue, ou érysipélateuse, ou quarte intermittente. *Musgrave, cap. 9.*

Cette espece de goutte est fort rare, & l'on peut voir ce que l'Auteur en dit. Je l'appelle *febrisequam*, parce qu'elle accompagne la fievre, comme une suivante sa maîtresse.

11. *Arthritis febricosa*, Werlhof, *obs. de febribus, pag. 55.* Goutte fébrile. A. P.

C'est une goutte vague, ou un rhumatisme goutteux compliqué d'une fievre rémittente, ou d'une quarte continue double dans le cas de l'Auteur, & occasionnée par un virus fébrile.

Après avoir employé les remedes généraux, & observé le type pendant trois semaines, le Docteur *Werlhof* prescrit dans la rémission le quinquina avec la poudre des vers de terre, & ordonne de le continuer même après que la fievre a cessé, en y ajoutant de la racine de pied de veau, infusée dans du vin. La fievre & la goutte cesserent pour toujours; la malade recouvra l'appétit, ses ordinaires revinrent, & elle ne fut

plus sujette au vomissement, à la débilité, &c.

12. *Arthritis rachialgica; Arthritis à colicâ*, Musgrave, *cap. 10.* Goutte causée par la colique de Poitou. L. P.

Cette espece succede à la colique de Poitou, laquelle est très-familiere dans certains pays à cause du cidre verd & acide dont on fait usage, comme *Musgrave* & derniérement *Huxham* l'ont observé. Elle est entiérement semblable à la Podagre, & demande le même traitement dans le paroxysme. A l'égard des prophylactiques, ils se réduisent aux stomachiques & aux cordiaux, aux eaux thermales, sulfureuses, & aux cathartiques doux.

13. *Arthritis exanthematica; Arthritis morbis cuticularibus subjecta*, Musgrave, *cap. 11.* Goutte exanthémateuse. L. P.

C'est celle qui succede aux maladies cutanées exanthémateuses, soit aiguës, comme la miliaire, l'érysipele, soit chroniques, comme les dartres, les ulceres, les hémorrhoïdes, les mariscа, &c. sur quoi l'on peut consulter l'Auteur.

Dover établit pour signe de la goutte

en général les filamens qui nagent dans l'urine ; je les ai cherchés sans avoir pu les trouver.

14. *Arthritis rachitica*, voyez Duverney, *malad. des os, tom.* 2. du Rachitis, *obs. 1. pag.* 296. d'après Saviard. Goutte rachitique. C. P.

C'est celle dans laquelle on sent de la douleur dans presque tous les os & dans laquelle ils se fracturent au moindre effort que l'on fait. Elle est sans fievre, mais accompagnée des symptomes du *Rachitis*.

Une femme âgée de trente ans souffroit depuis quatre mois des douleurs cruelles dans tout le corps, sans avoir aucune fievre, ce qui obligea ses parens à la faire conduire à l'hôpital. Sa maladie lui laissoit la liberté d'agir, mais les douleurs augmentoient pour peu qu'on la touchât. Elle fut enfin obligée de s'aliter ; au bout de trois mois ses os se fracturerent, les douleurs augmenterent, & elle mourut au bout de dix après avoir souffert différentes fractures. On lui trouva les os du fémur extrêmement tendres, fracturés, & si fragiles, qu'ils se brisoient entre les doigts comme une écorce d'arbre vermoulue ; ils étoient

pleins d'une moelle rougeâtre. Les os du crâne s'affaissoient sous les doigts ; ses chairs étoient molles & blanchâtres ; les cartilages, les articles & les visceres n'avoient souffert aucune altération.

15. *Arthritis Americana;* le Pian. C. P.

C'est une maladie qui commence par des douleurs arthritiques, chroniques, auxquelles succedent des tumeurs de la grosseur d'une aveline, crustacées, des ulceres phagédéniques, la carie des os, & enfin des rhagades aux pieds & aux mains, d'où naissent des excroissances fongueuses, appellées *frambesia*. Les remedes mercuriels ne sont d'aucun secours dans cette maladie, & les seules qui lui conviennent sont les sudorifiques, par exemple, la décoction de salsepareille, d'esquine, &c. *Voyez* le mot *Frambesia*, dans la classe 10.

16. *Arthritis Bahamensis, Philos. trans.* n°. 114. art. 5, 6.

Les poissons qu'on pêche dans les environs de l'île de *Bahama*, excitent à ceux qui en mangent, de violentes douleurs dans les articulations. Ces douleurs se terminent quelque temps après par un prurit, qui dure trois jours.

II. *Ostocopus*, Gorræi, *Definit. Dolor oſſium* ; Douleur des os.

C'eſt une douleur conſtante & notable dans les os, occaſionnée par un vice du perioſte interne, laquelle augmente la nuit par la preſſion du corps.

Elle differe de la goutte en ce qu'elle n'eſt point périodique, qu'elle n'augmente point par la preſſion, & qu'elle n'affecte point les épiphyſes ſeules. Elle eſt ainſi appellée d'*oſteon*, os ; & *copos*, douleur.

1. *Oſtocopus ab ſpinâ ventoſâ* ; Epine venteuſe ; en Grec, *Teredon. Spina ventoſa*, de Rhaſes ; Freind, *hiſtor. medic. anno 900. pag. 102.* Petit, *maladie des os, de l'exoſtoſe, chap. 16.* C.

C'eſt une douleur profonde dans les os tubuleux, tels que le tibia, le péroné, le fémur, occaſionnée par la carie de la moelle & du périoſte interne, accompagnée de l'enflure de l'os ou d'exoſtoſe. *Voyez* les diverſes eſpeces d'exoſtoſe, *claſſe 1. ordre 5.* La chancreuſe & la vérolique ſont de toutes ces eſpeces celles qui cauſent les

douleurs les plus cruelles, elles corrompent la moelle, elles carient les lames internes, le périoste externe se gonfle en même temps ou après, & la douleur subsiste aussi long-temps que l'enflure continue. Lorsque l'exostose externe ne fait plus de progrès, la douleur se calme, & l'on peut toucher l'os sans que le malade souffre; mais l'ostéocope & la douleur interne ne laissent pas que de continuer. L'indication curative consiste à trépaner l'os, ainsi qu'*Argillata* l'a pratiqué le premier, vers le milieu du quinzieme siecle. On le perce dans plusieurs endroits, surtout vers le bas, avec un maillet de plomb & un ciseau. On découvre la cavité pour pouvoir déterger la carie avec un fer rouge, ou par tel autre moyen usité en pareil cas.

Lorsque le spina ventosa est vérolique, & que les frictions sont administrées comme il faut, on peut se dispenser de l'opération que je viens d'indiquer. *Voyez* Petit, *de l'exostose*. Heister, *dissert. de tumorib. ossium.*

2. *Ostocopus cancrosus;* Douleur des os causée par un cancer. C.

Une femme qui avoit un cancer à la

mamelle de la grosseur de la tête, ayant passé par les frictions sans aucun soupçon de vérole, se trouva soulagée au point que son cancert se réduisit à la grosseur du poing; mais dans le cours de sa maladie, elle fut attaquée d'une douleur violente dans le milieu de l'humerus, qui ne changeoit point de place lorsqu'on y touchoit. Elle mourut, & lorsqu'on vint à lui disséquer le bras, on trouva dans l'endroit où la douleur s'étoit fixée, le périoste quelque peu détaché de l'os, une goutte d'eau entre deux, & rien de plus. L'ichor chancreux n'auroit-il pas corrodé la partie, & affecté la moelle? Cet exemple est rare, mais il n'est pas unique. Cette affection paroît avoir beaucoup d'affinité avec le panaris du périoste.

3. *Ostocopus à pædarthrocace. Pædarthrocacé* de Severinus, *de absconditâ abscessuum naturâ.* C.

Le pædarthrocacé differe du spina ventosa, en ce que dans celui-ci la douleur & la tumeur commencent par le milieu de l'os, au lieu que dans le pædarthrocacé elles affectent les apophyses, & que la douleur au commencement est légere ou nulle, qu'elle augmente

ou qu'elle ſurvient dans la ſuite; à quoi l'on peut ajouter que le pædarthrocace eſt familier aux enfans, & approche du rachitis ou de l'exoſtoſe, ſoit ſcrophuleuſe ou variolique. Petit, *de l'exoſtoſe.*

On ne ſait point au juſte ce que les Grecs entendent par *oſtocope* ou *oſteocope*, à moins, comme le prétend *Gorrée*, qu'ils ne veuillent déſigner par là un certain degré de laſſitude. Ceux qui en ſont affectés ne ſauroient ſe mouvoir d'un pas; ils ſentent dans les tendons qui entourent les os, une chaleur mordicante, accompagnée de tenſion, laquelle provient d'une humeur vicieuſe répandue dans tout le corps.

4. *Oſtocopus à gummatis*, Heiſter. *Diſſert. de oſſium tumoribus*, 1740. Douleur des os cauſée par des gommes. C.

Les gommes (*gummata*) ſont des tumeurs ou des tubéroſités inégales, qui affectent les os du viſage & ſur-tout ceux du crâne dans la vérole invétérée, & qui ont la conſiſtance d'un tuf friable.

Quelques-uns appellent *tophus*, certains *nodus* qui ne cauſent aucune douleur au commencement, mais qui au

troisieme degré affectent les os qui sont dessous, & occasionnent quelquefois des douleurs cruelles.

La cure exige 1°. les remedes généraux, comme la saignée chez les adultes, la purgation avec le jalap & le mercure doux chez les enfans. 2°. Que l'on corrige le sang avec des décoctions sudorifiques, faites avec les racines de glouteron, d'esquine, de salsepareille, de pimprenelle blanche; les bois de sassafras, de gayac, de genévrier, avec le mercure doux, la panacée, l'æthiops minéral en petites doses souvent répétées. 3°. Après que ces gommes sont venues à suppuration, il faut promptement les ouvrir jusqu'à l'os, que l'on trouve presque toujours carié jusqu'aux meninges. 4°. Après que le pus est sorti, on couvre la plaie avec de la charpie, & on le laisse couler pendant quelque temps. 5°. On déterge ensuite les os avec une essence de succin & de myrrhe, que l'on mêle avec de la teinture d'euphorbe, & quelque peu d'onguent digestif, retirant avec la tenette la partie de l'os qui est cariée, ce que l'on doit faire tous les jours. Il convient même de panser la

plaie deux fois par jour en été; & au bout de quelques mois, il se forme un nouveau calus, une nouvelle chair, mais il reste une cicatrice profonde. Il est bon sur ces entrefaites que le malade use de lait, prenne les bains, & le soir des narcotiques.

5. *Ostocopus scorbuticus*, Lind. *de scorbuto;* Douleur des os scorbutique. C.

C'est une douleur aiguë dans les os, accompagnée de craquement, de carie & d'érosion; les côtes craquent même quelquefois pendant qu'on respire, & après la mort; la partie osseuse se trouve séparée de la cartilagineuse, de maniere que l'on distingue dans les articles les apophyses du corps de l'os; les côtes, lorsqu'on les presse, rendent un sang noir; & l'on trouve dans les articles, au lieu de la synavie, une humeur verdâtre. Tels sont les symptomes que *Lindius* a observé dans le scorbut invétéré. *Voyez* Goutte scorbutique.

Lindius prétend, contre l'opinion de tous les Médecins, que les douleurs scorbutiques ne sont pas plus fortes la nuit que le jour.

6. *Ostocopus syphiliticus*, Astruc, *liv. 4. chap. 11. des maladies vénériennes*,

où l'on trouve l'histoire & la cure de cette maladie. *Douleur des os, causée par la vérole.* C. P.

Cette douleur, suivant l'illustre Professeur que je viens de citer, est occasionnée par la suppuration & la putréfaction de la moelle, d'où il s'ensuit qu'on ne peut la guérir qu'en perçant l'os & détergeant l'ulcere, ce qui est extrêmement difficile. Cette douleur résiste non-seulement aux frictions mercurielles, elle en est même souvent la suite, & elle est accompagnée de l'exostose de la partie malade, par exemple, de l'humerus, du tibia.

7. *Ostocopus ab osteocosarcosi, Transf. philosf. n°.* 470. à Sylvano Bevan.

Cette espece se manifeste par des douleurs aiguës, qui commencent & subsistent avec le diabete. Elles ont leurs sieges dans les épaules, au dos, aux extrémités, & sont accompagnées d'anorexie & de fievre lente; tous les os du dos se ramollissent, même ceux qui étoient les plus durs; la moelle rougeâtre & membraneuse conserve encore assez de fermeté dans les épiphyses. Cette maladie paroît être l'effet de la dissolution de la substance calcaire

des os par un acide, & semble indiquer l'usage de l'eau de chaux, propre à énerver cet acide. On sait que l'usage de cette eau est très-utile dans le diabete des Anglois.

III. *Rheumatismus*; *Rhumatisme*, *Fourbure*.

C'est une douleur de longue durée qu'on sent dans les muscles, sur-tout dans les membres, sans coryza, ni enrouement, ni rhume.

Il differe de la *goutte* & de l'*ostéocope*, en ce que la douleur a son siege dans les parties charnues, & non dans les articles & dans les os.

Du *catarrhe* & de la *lassitude fébrile* par sa durée, qui est de plusieurs mois & même de plusieurs années, (il faut en excepter celui qui est aigu;) & en outre, parce que le catarrhe commence par le coryza, l'enrouement, &c.

De la *céphalalgie*, de la *douleur de poitrine*, de la *sciatique*, du *mal des reins*, *&c.* en ce que le rhumatisme affecte tantôt les bras, tantôt les jambes, & n'a point de siege fixe, en quoi il differe aussi des phlegmasies douloureuses,

telles que la pleurésie, la phrénésie, &c.

De la *colique de Poitou*, de la *douleur du foie*, de la *colique rénale*, par les signes qui sont propres à ces genres.

Ce genre tient quelquefois des maladies inflammatoires, à cause de la fievre aiguë, de la croûte inflammatoire dont le sang est couvert; de sorte qu'on feroit peut-être mieux de le diviser en deux autres, l'un aigu & l'autre chronique.

Le genre du rhumatisme est moderne; *Cœlius Aurelianus* donne ce nom à la diarrhée, *Riviere*, à la goutte vague. Les malades sont appellés *rheumatici*, ou plutôt *rheumatismales*, pour ne point confondre le rhumatisme avec le rhume.

Frédéric Hoffmann comprend plusieurs genres sous ce nom de rhumatisme, comme le mal de dent, d'oreille; & qui plus est, la colique & tous les maux de douleur, ce qui est contraire aux regles de la saine Logique.

1. *Rheumatismus acutus*; *Rhumatisme chaud. Rheumatismus* de Sydenham, *cap. 5. sect. 6.* appellé par quelques-uns *arthritis vaga*; goutte vague. A.

Cette eſpece de rhumatiſme eſt accompagnée d'une fievre continue aiguë, ſavoir du ſynochus, qui ceſſe dans la ſuite.

Il differe du fébrile, qui eſt dû au venin de la fievre intermittente, & que l'on guérit avec le quinquina.

Il commençe par le friſſon & le friſſonnement, la chaleur & la fievre ſe ſuccedent enſuite avec des douleurs qui ſe font ſentir nuit & jour dans divers muſcles des membres & du tronc, & qui empêchent le malade de ſe mouvoir. Il ſurvient une ſueur, quelquefois abondante & continue, & la douleur augmente pour peu qu'on ſe refroidiſſe : la fievre eſt cependant exempte de putréfaction, la langue eſt nette, nul rapport, nulle cardialgie, le ſang eſt couvert d'une couenne blanche, tranſparente, épaiſſe, molle, en quoi elle differe de la pleurétique, qui eſt ferme & épaiſſe. Au bout d'environ deux ſemaines, à l'aide de quelques ſaignées & d'une boiſſon délayante, la fievre ceſſe, & pour lors on emploie des purgatifs légers, les bouillons rafraîchiſſans, les crêmes, & les douleurs qui reſtent ſe diſſipent enfin par l'uſage du lait.

Cette maladie attaque sur la fin de l'automne les jeunes gens qui sont bonne chere, qui font de l'exercice, & qui sont bilieux, pléthoriques.

Le pronostic en est assez sûr, si ce n'est qu'étant mal traitée, elle dégénere en un rhumatisme chronique sans fievre.

Cette espece est vraiment inflammatoire. Si les sueurs sont peu abondantes, il faut les provoquer avec une tisane chaude de chicorée, de capillaire, & si elles le sont trop, on doit les modérer avec une tisane rafraîchissante, par exemple, de l'eau & de la crême de riz. Il faut, après que la sueur a cessé, que le malade se leve tous les jours, ou reste assis pour tempérer la chaleur du lit. On doit user avec précaution de narcotiques, ils fixent la matiere morbifique, ou retardent la cure. On saigne chez nous les malades cinq fois & plus dans les sept premiers jours. Ce sont là les principaux remedes de cette espece.

Avant *Sydenham* on n'avoit aucune histoire exacte de cette espece.

2. *Rheumatismus vulgaris ; Rhumatisme simple chronique*, appellé vulgai-

rement *Douleurs rhumatiſmales.* L.

Cette eſpece revient par intervalles ſans fievre, ſans ſueur, & a beaucoup d'affinité avec les douleurs catarrhales, excepté que les ſignes du catarrhe manquent. On croit qu'elle eſt occaſionnée par l'épaiſſiſſement ou la viſcoſité du ſang & de la lymphe; & comme elle ſe fait principalement ſentir en hiver, & qu'on la guérit avec des diaphorétiques, on l'appelle vulgairement rhumatiſme froid, ou occaſionné par une cauſe froide. Dans cette eſpece, il ſe forme quelquefois dans différens endroits du corps des tumeurs molles, de même couleur que la peau, demi-ſphériques, de la groſſeur d'une noix, ſur-tout dans les ſujets pléthoriques, & les femmes qui ne ſont point réglées. Il n'y a point de fievre, ou s'il y en a, elle eſt légere & de peu de durée; cependant le ſang eſt couvert d'une couenne blanchâtre & tranſparente.

On le guérit dans les paroxyſmes par des ſaignées réitérées, mais moins cependant que dans l'aigu, à moins qu'on ne ſuive la méthode de M. *Uffroy*, Médecin de Sette. On provoquera la ſueur par le moyen d'une décoction diapho-

rétique de fcabieufe, ou d'une infufion de capillaire; le malade aura foin de fe garantir du froid, & prendra en fe couchant des narcotiques.

Pour prévenir le rhumatifme, le malade aura foin dans l'intervalle des douleurs, de porter fur la peau une chemife de flanelle, de boire chaud, furtout en hiver, d'ufer de bouillons de viperes & d'écreviffes d'eau douce; & après s'être purgé, de boire pendant un mois du lait de vache ou de chevre, coupé avec une décoction de bois fudorifiques, tels que le buis, le gayac, l'efquine. Ceux qui font d'un tempérament froid, prendront les étuves dans les mois les plus chauds, les eaux de Balaruc au mois de Mai ou d'Octobre, en forme de boiffon, de bain, de douche; & ce qui produit fouvent des effets merveilleux, ils fe feront électrifer tous les jours un quart d'heure pendant quinze jours, fuppofé que le temps foit froid & fec, ils fe feront tirer quelques étincelles du cou & des parties affectées, & y joindront quelques fulminations. *Voyez* les Actes de l'Académie de Suede.

3. *Rheumatifmus arthriticus*; Rhu-

matiſme goutteux, rhumatiſme de *Riviere*. L.

C'eſt celui qui affecte ſi conſtamment les articles & les parties charnues, qu'il tire preſque également ſur le rhumatiſme & la goutte, & qui en tant que tel, exige le même traitement que l'une & l'autre de ces maladies. Il ſuccede quelquefois à la goutte vague, & il a cela de commun avec les maladies aiguës qu'il tient le malade un mois au lit avec la fievre & des douleurs dans les articles, les pieds, les genoux, la tête, les reins & les membres. Cette maladie eſt d'ailleurs chronique, vague, ſans fievre; elle attaque indiſtinctement toutes les parties, lors ſur-tout que la tranſpiration eſt interceptée, elle maigrit le corps, & rend les doigts roides & immobiles. Les remedes les plus propres à la calmer ſont les tiſanes légérement diaphorétiques faites avec le gayac, la ſquine, le laitage, les eaux minérales ſulfureuſes, telles que celles de Barege, de Lamalou, de Rennes près d'Aleth, de Bagnols, de Saint-Laurent en Suiſſe, &c.

4. *Rheumatiſmus ſcorbuticus*, Frid. Hoffmanni, *de rheum.* Lind. *de ſcorbuto*,

1. vol. pag. 375. Rheumatiſmus cruralis, Ettmulleri, *pag. 446*. Rhumatiſme ſcorbutique. L.

Il eſt ou le *compagnon* ou le *ſuivant* du ſcorbut.

Dans le premier cas, les douleurs ne ſont pas plus fortes la nuit que le jour, elles changent ſouvent de place & ſe font ſentir dans les lombes, les articles, les jambes, dans la poitrine, lors ſur-tout que ces dernieres ſont enflées, & ſont accompagnées de dyſpnée pour peu que l'on faſſe d'exercice. Le malade ſent une laſſitude dans tout le corps, il a le bas-ventre enflé & tendu, le viſage pâle & œdémateux; il eſt pareſſeux & engourdi; il a des maux de dents, des douleurs dans les mâchoires.

Le ſecond, qui eſt une ſuite du ſcorbut, eſt auſſi arthritique, chronique & accompagné de douleur & de ſtupeur dans les articles. L'un & l'autre s'aigriſſent par le mouvement, dégénerent en contracture, cauſent des taches aux jambes; mais n'affectent point la bouche.

Ces deux eſpeces, indépendamment des remedes généraux, tels que les

bouillons anti-ſcorbutiques, les différens laitages, demandent l'équitation, des épithemes avec l'eſprit de vin, le vinaigre & un peu de camphre, des fomentations avec la décoction de joubarbe, qu'il eſt même bon de prendre tous les matins à la doſe de trois onces en la mêlant avec une double quantité de biere. Ce remede provoque quelquefois le vomiſſement, & pour lors il ſoulage plus promptement le malade.

La ſaignée eſt pernicieuſe dans cette maladie.

Dans le cas où la douleur ſe fixe dans une partie, il faut la baſſiner avec une leſſive de cendre ordinaire, dans laquelle on fera bouillir des fleurs de camomille & de ſureau, des feuilles de rhue & d'abſinthe & de l'écorce de citron.

Les véſicatoires ſont nuiſibles & attirent la gangrene. Le malade prendra tous les jours une cuillerée de graine de moutarde. On doit provoquer la ſueur, & même paſſer par les frictions mercurielles, ſi l'on en croit *Lindius;* mais je ne ſuis pas de ſon avis. *Voyez* mal des reins & douleur de poitrine ſcorbutiques.

5. *Rheumatismus calidus ;* Rhumatisme chaud. L.

Par une lymphe âcre & épaisse, Jac. Lazerme, *curat. de morbis cutaneis*, au rang desquelles cet Auteur met mal-à-propos le rhumatisme.

Cette espece differe de la scorbutique en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucun vice dans la bouche, ni d'aucune tache sur la peau ; mais elle convient avec elle eu égard à l'acrimonie du sang : ce rhumatisme differe de l'aigu en ce qu'il est chronique & sans fievre. On le connoît à la sécheresse, la chaleur, la maigreur, au tempérament bilieux, chaud & sec des malades. On le calme par l'usage du lait, des bouillons diurétiques faits avec la chicorée, le sysimbrium, la véronique, le becabunga, des eaux acidules bues chaudement, par les bains domestiques, sulfureux, tels que ceux de *Lamalou*, de *Bagnols*. Les bains salins, tels que ceux de *Balaruc*, ne font que l'irriter. Il dégénere aisément en contracture, & approche du goutteux. Les bains domestiques d'eau commune pris en hiver, sont salutaires dans cette espece. Les Italiens ont coutume en pareil cas de frotter en

été les parties affectées avec de la glace; & les malades s'en trouvent souvent bien.

Cyrille, *dans sa 21e. consult. Médic. cent.* 3. se sert pour la guérir, dans le cas où elle est causée par une gale répercutée, des bouillons de *Septal* avec les bois sudorifiques, les viperes, les plantes diurétiques, auxquels il ajoute un nouet de limaille de fer. Il est d'avis que le malade commence par se purger, & qu'il change d'air. *Voyez* aussi l'*obs.* 51 *de la même centurie.* Ces deux maladies sont compliquées de dyspnée.

6. *Rheumatismus equinus*, Bourgelat, *Encyclopédie. La Fourbure.* Les chevaux sont appellés *Fourbus*. Voyez les signes & la cure de cette maladie dans l'endroit cité, & dans *Soleysel.*

7. *Rheumatismus hystericus; Dolores hysterici*, Sydenham, *dissert. de passione hysterica.* Rhumatisme hystérique; Douleurs hystériques.

C'est une douleur dans diverses parties du corps, par exemple, la tête, la fossette du cœur, le dos, l'extrémité du coccyx, à laquelle les femmes hystériques sont sujettes. Cette douleur, dit *Sydenham*, affecte les parties inter-

nes & externes, de même que les chairs muſculeuſes, comme les mâchoires, les humerus, les mains, les jambes, le tibia, tantôt avec tumeur, tantôt ſans tumeur; mais ce genre a cela de particulier, que l'enflure eſt beaucoup plus conſidérable dans le tibia que par-tout ailleurs. Parmi tous les maux dont cette maladie eſt accompagnée, il n'y en a point qui ſoit plus fréquent que la douleur du dos, & c'eſt le premier qui ſe fait ſentir dans ceux qui en ſont attaqués. Ces douleurs ont même cela de commun qu'elles rendent la partie extrêmement ſenſible, de ſorte qu'on ne ſauroit y toucher; mais cette ſenſibilité s'évanouit peu-à-peu: on la guérit avec les laitages. Les Suédois ſont ſujets à une maladie aſſez rare, que *Schenckius* appelle *dievaren* ou *laufendovaren*, & que Bartholin, *Act. Haffn. tom. II. n°. 118.* & l'*Ill. Linneus* nomment *la volage*; c'eſt une douleur violente qui attaque de temps en temps différentes parties, qui augmente principalement la nuit, & qui ne ſubſiſte gueres qu'une demi-heure dans la même place. Elle paſſe en un inſtant des jambes aux coudes, aux cuiſſes, au bras, en abandon-

nant son premier siege, sans qu'il paroisse aucun signe extérieur, si ce n'est qu'on voit, au rapport de *Schenckius*, un grand nombre d'ascarides sortir de la partie affectée; les douleurs sont si fortes, que le malade pousse les hauts cris, demande à Dieu la mort ou un prompt secours; il est cependant délivré de ces douleurs dans peu d'heures, à moins qu'elles ne se jettent sur le bas-ventre, car alors elles sont plus opiniâtres, & accompagnées de tension du bas-ventre, d'anxiétés, d'aphonie, comme l'a observé l'*Ill. Linneus.* Freind, *hist. méd.* fait mention d'une maladie qui a beaucoup de rapport à celle-ci.

8. *Rheumatismus saltatorius*, Cardani, *lib.* 3. *de venenis; Flatueux*, appellé *nakir* par Albucasis. *Spasmus flatulentus* par Plater, *pag.* 277. on ignore ce qu'il entend par-là. *Rhumatisme vermineux.* Voyez Tissot, *Avis au Peuple touchant le rhumatisme*, *chap.* 11. *n°.* 165.

Les enfans, dit l'Auteur, sont sujets à des douleurs si violentes & si universelles, qu'ils jettent les hauts cris pour peu qu'on les touche. Prenez garde à ne point traiter cette maladie comme le

le rhumatiſme ordinaire; elle eſt cauſée par les vers, & les malades ne les ont pas plutôt rendus, qu'elle ceſſe. Voilà ce que dit le ſavant *Tiſſot.*

9. *Rheumatiſmus febricoſus*, Morton, *cap.* 9. *hiſt.* 22. *Febris intermittens rheumatiſmum ſimulans*, *ſeu Febris rheumatica ejuſdem*, *hiſtor.* 12. *pag.* 84. *hiſt.* 10. *ad* 14. Rhumatiſme compliqué de fievre.

Voici les ſignes auxquels on le connoît, 1°. les urines ſont briquetées; 2°. les douleurs reviennent par intervalle de deux jours l'un, & même tous les jours avec le friſſon, & ceſſent enſuite; 3°. on le connoît auſſi au pouls, à moins qu'il ne ſoit concentré par la violence de la douleur; 4°. aux accès qui ont précédé.

La méthode curative de *Morton*, dans le cas où la violence de l'accès fait craindre une ſyncope, conſiſte 1°. à ſaigner copieuſement le malade; 2°. à lui donner un vomitif ſix heures après; 3°. le quinquina avec le laudanum. *Morton* a éprouvé pluſieurs fois que l'émétique appaiſe les douleurs du rhumatiſme.

La quarte chronique eſt ſouvent ſuivie d'un rhumatiſme, ainſi que Ballonius, *lib. de rheumatiſmo*, & Fréd. Hoff-

mann après lui l'ont obſervé; mais cette eſpece approche du rhumatiſme ſcorbutique.

10. *Rheumatiſmus metallicus*, Doazan, Médecin de la Faculté de Montpellier. Rhumatiſme métallique.

Cette eſpece eſt familiere aux Peintres, aux Potiers, aux Doreurs, à ceux qui broyent les couleurs, qui peignent les talons des ſouliers des femmes en rouge, qui font le plomb laminé; aux Fondeurs, à ceux qui boivent du vin édulcoré avec la litharge, &c. & elle commence ſans être précédée de la colique de Poitou. Elle ſe manifeſte par une ſtupeur & une démangeaiſon dans les mains & les bras, par la contraction des doigts, la blancheur, la mucoſité de la langue, ſans que le pouls ſoit pour cela plus fréquent. Elle s'aigrit par les ſaignées réitérées, par les émolliens pris intérieurement, ou appliqués extérieurement; elle s'appaiſe par les émétiques draſtiques, mais le lendemain elle dégénere en des douleurs lancinantes, mordicantes, contondantes dans les jambes, les genoux, les tibias, les pieds, qui obligent les malades à jeter les hauts cris; mais preſque tous guériſſent au bout de

dix ou douze jours lorsqu'on a soin de les purger de deux jours l'un, de leur donner des lavemens de vin & d'huile, & le soir des narcotiques, par exemple, du laudanum & un bol de thériaque. Cette espece est infiniment plus rare que la colique de Poitou.

Telles sont les observations qu'a faites à l'Hôpital de la Charité de Paris le savant Médecin de Bourdeaux que je viens de citer. Il assure que les malades ne tardent pas à sentir des douleurs cruelles & lancinantes dans les extrémités inférieures, & à être paralysés des bras, à moins qu'on n'emploie les mochliques, & qu'on a toutes les peines du monde à la guérir avec les édulcorans.

Cure dont *Lobb* se sert pour le rhumatisme aigu, ou pour la fievre rhumatique, Theophil. Lobb, *tract. pract. cap.* 9. *tom.* 2.

Madame *Witham*, âgée de 55 ans, ressentit le premier de Juin des douleurs violentes dans tout le corps. Ses yeux étoient comme enflammés, elle tomboit de temps à autre dans le délire, sa respiration étoit prompte & courte, elle étoit extrêmement altérée, elle avoit une toux opiniâtre, le pouls fré-

quent & assez fort, & la peau brûlante. Elle fit appeller le second jour le Docteur Lobb, qui ne jugea pas à propos de la faire saigner, & qui lui ordonna de prendre toutes les six heures un bol atténuant, & de boire par-dessus de l'infusion de mélisse. Ce bol étoit composé de nitre, de fleur de soufre, de pierre de contrahierva, de chacun 7 grains; de sel de succin, de sel volatil de cochenille, de safran, de myrrhe, de chacun deux grains. Il lui enjoignit en outre de prendre toutes les trois heures trois cuillerées d'un julep atténuant, composé de deux scrupules de sel d'absinthe, de six onces de petit-lait alexitaire, d'une once & demie d'eau de cinnamome, de quarante gouttes d'esprit de nitre dulcifié, de sirop de limon & de mélisse, de chacun deux drachmes. La malade prenoit ensuite vingt-cinq gouttes d'une mixtion composée d'esprit de vitriol dulcifié & de teinture de safran, de chacun deux drachmes, par-dessus laquelle elle buvoit un verre de décoction de corne de cerf & de vin blanc.

Elle prenoit dans ses langueurs un julep composé de petit-lait alexitaire,

d'eau de brioine composée, d'esprit de lavande, & de teinture de myrrhe.

La fievre diminua le cinquieme jour, elle cessa le septieme, & la douleur le huitieme. Pour hâter la cure, le Docteur *Lobb* lui prescrivit le quatrieme jour un julep composé avec l'antimoine diaphorétique, la pierre de contrahierva, le diascordium, la cochenille, le sel d'absinthe, le petit-lait alexitaire, l'eau de brioine composée, le sirop d'althæa, & la teinture de castoreum, & ainsi consécutivement.

Si la malade eût été à Montpellier, on l'eût saignée dès le commencement trois fois par jour; on l'eût gorgée de décoction de chicorée, ou d'infusion de capillaire; on lui eût donné en se couchant des narcotiques, & on l'eût purgée du moment que la fievre auroit diminué, ainsi que *Sydenham* le pratiquoit à Londres.

Lobb a guéri un jeune homme de 22 ans d'une vraie pleurésie sans le saigner, avec des sudorifiques, des cordiaux, des emplâtres & des vésicatoires au coude. On peut voir là-dessus les *obs. 49 & 50 du tome 2.* & sur-tout les aphorismes qui terminent son ouvrage,

& dans lesquels il assure que l'on peut guérir toutes les maladies fébriles, inflammatoires, ardentes, putrides, & même les maladies malignes, les plus aiguës sans purgatif, sans émétique & sans saignée, ainsi qu'il l'a lui-même pratiqué plusieurs fois.

Je conclus de là que la nature est le meilleur Médecin auquel on puisse recourir, puisque malgré les obstacles qu'on lui oppose, elle vient à bout de guérir les malades des maux qui les affligent.

11. *Rheumatismus dorsalis*, Lommii, *de tabe dorsali*; Rhumatisme dorsal. C.

C'est celui qui est causé par l'excès de Vénus. *Voyez* le *lombago occasionné par le satyriasis*; voyez *l'étisie dorsale*.

12. *Rheumatismus miliaris*, Bonté, *Journal de Méd. Janvier 1757*. Rhumatisme miliaire.

Cette espece est familiere aux accouchées, lorsque l'éruption miliaire commence à s'écailler. Les douleurs vagues qui se faisoient d'abord sentir dans les visceres, se répandent sur les extrémités. Il s'éleve sur les articulations une tumeur pareille à celle qu'excite la goutte rhumatismale; la peau devient

dans cet endroit transparente, sans être œdémateuse ; cette tumeur pâle & luisante passe d'un genou à l'autre, est opiniâtre ; les douleurs sont aiguës & empêchent les malades de marcher, car le moindre tact en augmente la violence ; l'écoulement abondant d'urines troubles est une crise salutaire dans cette maladie, c'est pourquoi les remedes diurétiques, associés aux légers diaphorétiques, font ici très-utiles, tel que le petit-lait dans lequel on a fait bouillir de la racine de squine.

13. *Rheumatismus fugax*; *Courbature*, vulgairement appellée *douleurs rhumatiques*. B.

C'est une douleur qui se fait sentir, au commencement des fievres aiguës & inflammatoires, dans tous les membres & dans les aponévroses des muscles, elle est accompagnée d'un sentiment de lassitude ; on la dissipe par les saignées & les autres remedes propres à ces maladies. Les malades disent qu'ils se sentent brisés & rompus dans tous les membres, comme s'ils avoient reçu plusieurs coups de bâton.

14. *Rheumatismus necroseos*. Voyez la gangrene seche occasionnée par le seigle ergotté.

La douleur commence par un engourdissement du pied, qui gagne insensiblement les jambes, les cuisses, les mains & les bras; elle devient ensuite très-violente, & pour ainsi dire brûlante; l'air froid l'adoucit, mais les parties qu'elle affecte, maigrissent considérablement & deviennent noires, c'est-à-dire, qu'elles tombent en gangrene seche.

15. *Rheumatismus convulsivus*; Rhumatisme convulsif. C.

C'est une douleur violente des extrémités, du dos, des lombes, accompagnée d'une rétraction spasmodique des bras & des jambes; elle dégénere quelquefois en stupeur, suivie de gangrene seche aux extrémités, comme il arrive dans la nécrose occasionnée par le seigle ergotté & comme il arriva dans celle qui fut épidémique en Flandre; cette même douleur subsiste quelquefois sans que la gangrene survienne.

IV. *CATARRHUS ; Caterre, Catarrhe ;* appellé par les Italiens *Infreddatura ;* par les Espagnols, *Romadizo ;* par d'autres, *Fluxion, Défluxion, Distillation.*

Caractere. C'est une douleur froide dans les parties voisines du cou, accompagnée de la toux ou du coryza, & d'une légere enflure de la partie occasionnée par les vicissitudes de l'air. C.

Le caractere de cette maladie est très-difficile à connoître ; mais l'on doit faire d'autant moins de fond sur celui qui est fondé sur une cause cachée, qu'il est faux. Les Anciens le définissent un *dépôt d'humeurs ;* d'autres un écoulement de sérosité de la tête sur les parties ; mais ni ce dépôt, ni cet écoulement ne tombent point sous les sens.

1. *Catarrhus benignus ;* Catarrhe benin.

La douleur catarrhale est souvent accompagnée d'un sentiment de froid, & provient souvent aussi du froid qu'on a pris, ce qui lui a fait donner le nom de *froide ;* mais elle est quelquefois accompagnée de rougeur, & d'une phlogose lymphatique. Par exemple, la

peau chevelue est rouge dans la céphalalgie catarrhale, & quoique je sois persuadé que cette maladie vient souvent du défaut de transpiration, personne n'ignore cependant qu'elle est occasionnée non-seulement par le refroidissement subit de l'air, par un vent froid, mais encore par la chaleur qui succede tout-à-coup au froid, de même que par l'insolation ; & de là vient que les catarrhes sont beaucoup plus fréquens dans le printemps que dans l'hiver, à cause des variations du temps. Il est certain que les personnes accoutumées à la chaleur sont infiniment plus sensibles à un froid médiocre, qu'à un froid violent, continu & uniforme. Si un homme échauffé s'expose au froid, quelque léger qu'il puisse être, sa peau se resserrera davantage qu'elle ne l'auroit fait, si le froid l'eût saisi dans toute autre disposition. La transpiration insensible qui se fait par tous les pores du corps, est la moitié des alimens que l'on prend, ou de la quantité d'urine que l'on rend; savoir d'environ 46 onces. Cette matiere est âcre & urineuse, & ne peut être retenue dans le corps, qu'elle n'irrite les parties, & ne fasse enfler le

tissu cellulaire, d'où s'ensuit une enflure, une douleur, & souvent une petite fievre, qui augmente vers le soir, & qui est accompagnée de frisson & de frissonnement. Voyez *Quotidienne continue catarrhale.* Cet état, eu égard au froid & à la fievre, a beaucoup d'affinité avec la quotidienne continue hystérique, avec cette différence que la catarrhale est presque toujours précédée du coryza, de la toux, de l'enrouement, de maux de dent, d'oreille, &c. les douleurs catarrhales s'étendent souvent dans le dos, les bras, la poitrine, & causent une douleur de poitrine & une pleurésie catarrhale; mais pour l'ordinaire elles font enfler les joues, elles gênent le mouvement de la mâchoire, & causent un torticolis. Or c'est ce concours d'affections que l'on nomme catarrhe; il differe entiérement du rhume, quoiqu'il ait le même principe, par le siege qu'il occupe, la dyspnée & la toux dont il est accompagné.

Les douleurs catarrhales se dissipent peu-à-peu par le retour de la transpiration, par une diete légere, les boissons chaudes, la chaleur de l'air &

l'exercice. Dans le cas où elles sont violentes, il faut avoir recours à la saignée, & sur-tout purger le malade à deux différentes fois, & lui donner le soir un scrupule de thériaque récente. Lorsqu'elles sont continues, c'est un signe qu'elles sont compliquées d'un rhumatisme chaud; & il faut les combattre avec le laitage & les bains d'eaux minérales sulfureuses. Il y a des gens qui confondent le catarrhe avec le rhume, & qui appellent catarrhe chaud, le rhume qui dégénere en phthisie.

Ceux qui traitent du catarrhe malin, entendent vraisemblablement par là, la fievre catarrhale maligne des Allemands, laquelle est une espece d'hémitritée, qui, comme l'observe *Brendel*, n'a rien de commun avec le catarrhe, ou du moins la quinte ou la grippe.

2. *Catarrhus ferinus*; Quinte, Coqueluche.

Voyez à ce sujet ce que je dis de la toux férine; car la toux est son principal symptome, indépendamment des douleurs aiguës dans le dos & dans la poitrine dont il est accompagné.

3. *Catarrhus epidemicus*; Grippe, Folette. A.

On ne doit point le confondre avec la *fievre catarrhale maligne* de Juncker, de Nenter, & des autres Auteurs Allemands, qui n'a rien de commun avec le catarrhe que le nom.

La ſeule différence qu'il y a entre la grippe & la quinte, eſt que la premiere eſt épidémique, & ſe communique d'un endroit à un autre. Ce catarrhe eſt cauſé par le vice général de l'air; & lorſque le vent du couchant ſuccede au milieu de l'hiver à un vent du nord froid, il devient beaucoup plus fréquent que ſi le froid eût continué. Il eſt ſouvent accompagné de la fievre à l'approche de la nuit. Voyez *Quotidienne continue catarrhale.* Il eſt extrêmement incommode par le friſſonnement continuel dont il eſt accompagné pendant deux ou trois jours, & que le malade eſt cependant le maître d'arrêter juſqu'à un certain point, en reſſerrant pour ainſi dire la peau, & en faiſant effort ſur lui-même. Il eſt compliqué d'un ſentiment de froid dans différentes parties du corps, de la toux, du coryza, d'une peſanteur de tête, auxquelles ſe joint une diſtillation par le nez & la bouche. Lorſque le catarrhe

eſt mûr, les crachats deviennent épais, on rend quantité de morve, & juſqu'alors on paſſe la nuit dans des inquiétudes continuelles; on perd l'appétit, on eſt foible, & l'on touſſe continuellement. Conſultez pour la cure *Riviere*, *Hoffmann*, &c.

Les Auteurs font auſſi mention d'un catarrhe ſuffocant, mais j'ignore ce qu'ils entendent par là, à moins que ce ne ſoit la toux ſuffocative. Pluſieurs appellent ainſi les aſphyxies ou les morts ſubites, dont pluſieurs ſont cauſées par la rupture d'un anévryſme interne, d'autres par la rupture d'une vomique, d'autres par une apoplexie, &c.

Voyez au ſujet du catarrhe, quotidienne continue, toux, rhume, coryza, céphalalgie, & les autres genres.

4. *Catarrhus Bellinſulanus*, Diar. Med. Novembre 1757, par *Rochard*, Maître en Chirurgie. *Maladie particuliere des glandes, endémique à Belle-Iſle en mer.* B.

Il ſurvient une enflure œdémateuſe dans les glandes du cou, dans les glandes maxillaires, & dans les parotides cutanées. La tumeur ſe manifeſte d'abord dans l'angle de la mâchoire, & groſſit au point de rendre le malade

difforme; elle eſt molle, & cependant douloureuſe. La maladie commence ſans fievre, mais avec inappétence & laſſitude; & au bout de quelques jours, ſi l'on commence la cure par la ſaignée, le teſticule du même côté, & tous les deux même, ſi le cou eſt affecté des deux côtés, s'enflent & deviennent douloureux. Cette maladie attaque les ſoldats qui ſont en faction, & qui reſtent expoſés à l'air.

On la guérit par une potion légérement émétique, & enſuite par des délayans chauds, d'où l'on paſſe à la ſaignée. On la prévient en ſe garantiſſant du froid & du brouillard. On diſtingue donc cette eſpece des autres par l'enflure accidentelle des teſticules.

5. *Catarrhus rubeoloſus.*

Ce catarrhe eſt l'avant-coureur de la *rougeole*, de même que la crampe nommée *granf*, l'eſt de la *miliaire*; je veux dire, qu'avant l'éruption de la rougeole le malade touſſe ſouvent, éternue, larmoie, eſt affecté d'un coryza, en un mot, tout ſemble annoncer un catarrhe; mais l'éruption ne commence pas plutôt à ſe faire, que tous ces ſymptomes diſparoiſſent, à

l'exception d'une toux ſeche, qui incommode quelquefois le malade, & qui donne beaucoup à faire au Médecin. Ajoutez-y l'angine catarrhale, les douleurs de tête, & les autres accidens du catarrhe. Ce catarrhe differe entiérement du catarrhe épidémique ordinaire.

6. *Catarrhus pectoreus*; Catarrhe de la poitrine. L.

Une Demoiſelle n'ayant porté dans un temps froid qu'un voile de ſoie ſur ſa poitrine, qu'elle avoit coutume de bien couvrir, éprouva pendant pluſieurs mois à la partie antérieure de la poitrine, une douleur qui augmentoit un peu par le tact; la longueur de la maladie l'affligea beaucoup; & la toux lui étant ſurvenue, elle craignit de devenir pulmonique. Cette douleur cependant étoit purement catarrhale, & occaſionnée par l'arrêt de la tranſpiration; les bouillons édulcorans & l'uſage du lait furent inutiles, ce ne fut qu'en portant pendant quelque temps ſur la poitrine un mouchoir épais & chaud, qu'elle rappella ſur cette partie la chaleur & la tranſpiration, ce qui diſſipa la douleur & la toux.

Il y a des douleurs qui, quoiqu'elles affectent une partie éloignée du cou & du visage, & qu'elles n'ayent pas été précédées ni par la toux, ni par le coryza, ni par l'éternument, doivent cependant être regardées comme catarrhales, lorsqu'il est évident qu'elles sont le produit d'une transpiration arrêtée; & c'est en quoi elles different du rhumatisme. Il ne reste aucun doute sur l'origine de ces douleurs, si elles se dissipent par l'application d'un drap chaud, ou d'autres tégumens épais sur la partie affectée, ainsi que par l'usage de remedes délayans & diaphorétiques; il faut cependant avouer que le diagnostic de ces sortes de douleurs est souvent difficile & obscur.

7. *Catarrhus caninus*, Journal de Médecine, Février 1765.

C'est un catarrhe épidémique, qui régna il y a peu de temps à Montpellier, à Lyon, & dans presque toute la France, sur les chiens, dont elle fit périr le plus grand nombre; cette maladie commençoit par un froid & un frissonnement, suivis de toux, de coryza, de salivation, de dégoût, & d'une si grande foiblesse, que ces animaux paroif-

ſoient paralytiques, ne pouvant pas ſe ſoutenir ſur les pattes de derriere. *Voyez* l'obſervation que M. *Fournier*, Médecin de Dijon, a publiée ſur cette maladie en 1764. Cette épidémie s'eſt renouvellée cet hiver 1765; & M. *Deſmars*, qui l'avoit obſervée en 1763, ajoute aux ſymptomes ci-deſſus mentionnés, la toux, la difficulté de reſpirer, & une abondance de matieres viſqueuſes ſur les yeux. Parmi les chiens attaqués de cette maladie, quelques-uns mouroient en peu de temps, ſaiſis de vertige; d'autres ne périſſoient qu'au bout d'un mois, entiérement maigres; on trouva dans les cadavres le cerveau affaiſſé, le poumon vicié, l'eſtomac rempli d'une ſaburre putride, qui exhaloit une puanteur inſoutenable.



V. *ANXIETAS*, *Inquiétude*; appellée par Hippocrate & d'autres, *Dysphoria*, *Asse*, *Aporia*, *Riptasmos*, *Adaimania*, *Blestrismos* & *Alismon*; *Inquietudo*, par Sennert; *Restleness*, en Anglois; *Desassosiego*, en Espagnol.

C'est une sensation incommode qui ne permet point au malade de rester en place; mais c'est à ceux qui l'ont éprouvée, à nous apprendre en quoi elle differe des maladies qui lui ressemblent.

1. *Anxietas febrilis*; Anxiété fébrile, Boerhaave, *aphor.* 631. A

Son savant Commentateur en admet trois especes; savoir, 1°. l'anxiété, qui dans les fievres aiguës est causée par la difficulté que le sang trouve à circuler dans le ventricule gauche du cœur, & dans les grosses ramifications de l'aorte. Elle est accompagnée de l'inégalité, & sur-tout de la foiblesse du pouls, d'un resserrement de cœur & des visceres; elle est très-cruelle & très-dangereuse; 2°. l'anxiété occasionnée par le défaut de circulation dans le

ventricule droit, & dans les ramifications de l'artere pulmonaire, à cauſe de l'engorgement des vaiſſeaux artériels & veineux dans les maladies aiguës du poumon, comme la péripneumonie, l'eſquinancie, l'orthopnée; & celle-ci eſt accompagnée de ſoupirs plus fréquens & plus profonds, d'un ſentiment de peſanteur dans les hypocondres, d'une angoiſſe inſupportable, d'une dyſpnée ſuffocative, & ce ſymptome eſt le pire de tous, ſi l'on excepte la premiere eſpece qui s'y joint très-ſouvent; 3°. l'anxiété cauſée par le défaut de circulation dans la veine porte dans les fievres aiguës, laquelle eſt accompagnée d'une cardialgie incroyable, d'une angoiſſe violente dans l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & d'un ſentiment de peſanteur très-incommode, qui oblige les malades à ſe donner des coups de poing. Elle eſt quelquefois ſuivie d'un ictere ſalutaire, qui garantit le malade de la mort.

Voyez la deſcription, les ſignes & les indications de ces variétés, qui ſont la précordiale, la pulmonaire, & l'épigaſtrique chez l'*Illuſtre Van Swieten*, qui a hérité du ſavoir & de la réputation de *Boerhaave*.

2. *Anxietas ſpaſmodica*, Boerhaave, *aphor.* 633. Anxiété ſpaſmodique.

C'eſt cette anxiété violente du diaphragme & de l'eſtomac qui tourmente ſouvent les femmes hyſtériques, ſur-tout les hypocondriaques & autres ſemblables perſonnes dont le genre nerveux eſt extrêmement tendre & délicat, ſur-tout lorſqu'on remue leurs humeurs avec des purgatifs âcres. Elle eſt accompagnée d'angoiſſes, de ſoupirs, d'oppreſſion, de nauſées, de douleurs & d'une agitation extraordinaire, ce qui joint à l'image de la mort dont la malade porte l'empreinte ſur le viſage, répand la terreur dans les eſprits des aſſiſtans.

Cette eſpece, quoiqu'infiniment plus effrayante que les autres, eſt cependant moins dangereuſe, vu qu'elle ceſſe au moyen d'un écoulement abondant d'urine limpide, par une éruption de vents par haut & par bas, par l'odeur des liqueurs ſpiritueuſes & autres ſecours ſemblables, outre qu'elle n'eſt point accompagnée de fievre, quoique le pouls ſoit bas, ſerré, ſans être plus fréquent.

3. *Anxietas agoniſtica*; Angoiſſes de la mort. A.

C'eſt celle qui précede la mort, & qui a coutume de l'annoncer dans toutes les maladies aiguës ou chroniques, & qui differe par conſéquent des précédentes. Elle eſt accompagnée de l'obſcurciſſement de la vue, de l'inégalité, de la foibleſſe, & de l'irrégularité du pouls, de la pâleur du viſage, du délire, d'une oppreſſion de poitrine, de la palpitation du cœur, & de l'abattement des forces muſculaires. Elle eſt cauſée par un ſentiment confus du péril dont la vie eſt menacée, à cauſe des obſtacles qui s'oppoſent à la circulation, & de l'impuiſſance où eſt la nature de les ſurmonter.

4. *Anxietas cardiaca ;* Anxiété de cœur. D.

C'eſt celle qui ſans aucune maladie inflammatoire & ſans aucune fievre, eſt cauſée par un obſtacle qui s'oppoſe à la circulation, ſoit qu'il ſe trouve dans le cœur, ou dans les environs, par exemple, par un polype, un anévriſme, un ſang coagulé par le venin de la vipere, ou tel autre ſemblable.

5. *Anxietas tibiarum*, Aſtruc, *des malad. vénériennes.* Anxiété des jambes.

Rien n'eſt plus fréquent que cette

maladie dans la pratique, & cependant il n'y en a aucune sur laquelle les Auteurs gardent un plus profond silence. On voit tous les jours des femmes, & sur-tout des hommes goutteux & affectés de rhumatismes, qui lorsque le soir vient, ne peuvent tenir leurs jambes en place pendant une minute à cause de l'inquiétude qu'ils y sentent, que l'agitation appaise, & qui cesse tout-à-fait, dès qu'ils sont couchés.

On trouvera ce qui concerne les inquiétudes des autres parties, à l'article des maladies auxquelles elles appartiennent. Au reste, il y a quantité de maladies qui se déclarent dans les enfans par des inquiétudes, principalement lorsqu'ils sont aux langes.

6. *Anxietas à morsu felis iratæ*; Anxiété causée par la morsure d'un chat en colere, *Morgagni*, *epist.* 61. 14. L. Un homme ayant été mordu à la jambe par son chat qui étoit en colere, éprouva quatre jours après une anxiété considérable dans les parties voisines du cœur. On étoit certain que le chat n'étoit pas hydrophobe. Les saignées, les scarifications, l'application des ventouses sur la partie affectée, furent inu-

tiles ; il n'y eut que les bains réitérés plusieurs fois, qui soulagerent ce malade, & la fievre éphémere étant survenue avec une sueur copieuse, il fut entiérement guéri ; mais, toutes les fois que la lune étoit dans son plein, il éprouvoit, dans l'endroit de la morsure, qui étoit encore livide, des irritations, qui se communiquoient au voisinage du cœur, & lui causoient une anxiété considérable qui ne cédoit qu'à la saignée ; le retour périodique de ces irritations dura deux ans de suite : quant aux autres especes d'anxiétés, *voyez* les différentes maladies auxquelles elles appartiennent. Les enfans au lait sont sujets à beaucoup de maux qu'on attribue à l'anxiété qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont étroitement serrés dans leur berceau.

VI. *Lassitudo*, *Lassitude* ; en Grec, *Copos* ; en Anglois, *Wearinefs* ; en Italien, *Strachezza* ; en Espagnol, *Cansancio*.

C'est une sensation incommode accompagnée de foiblesse, laquelle oblige à prendre du repos pour réparer les forces

forces qu'on a perdues. Elle paroît provenir de l'engorgement des muscles, & celui-ci du sang qui croupit dans leurs vaisseaux capillaires & qui les distend, soit à cause de la dissipation du fluide nerveux qui s'est faite par les exercices qui ont précédé, ou du peu qu'il s'en trouve dans les membres, comme cela arrive au commencement des maladies.

Galien en compte sept especes, mais sa division est plutôt fondée sur la Logique, que sur la pratique de la Médecine. De ce nombre sont la lassitude tensive, *copos tonodes*; la lassitude ulcéreuse, *copos elcodes*, laquelle est accompagnée du frissonnement, & d'un sentiment pareil à celui que cause une épine fichée dans le corps; la lassitude phlegmoneuse *copos phlegmonodes* ou chaude, qui est accompagnée d'un sentiment de chaleur; *copos ischnotes*, qui est accompagnée de la sécheresse du corps, &c.

1. *Lassitudo à labore*, Hippocrat. *de diætâ*, *lib.* 2. Herellius, *dissert. de lassitudine*, *Altdorff.* 1706. Lassitude causée par le travail. B.

C'est celle que cause le mouvement, soit dans le tout, soit dans la partie;

& qui, comme l'obſerve *Hippocrate*, eſt en raiſon compoſée du mouvement & de la foibleſſe qui ont précédé, de ſorte que plus le mouvement eſt violent & la force petite, plus la foibleſſe eſt grande, & au contraire. Cette laſſitude eſt proportionnée, non-ſeulement à la violence du mouvement, mais encore à ſa continuité, & au peu d'habitude qu'on s'en eſt faite. Par exemple, quelque léger que ſoit un travail, un homme qui n'y eſt point fait, ſe fatiguera d'autant plutôt, qu'il eſt obligé de bander plus long-temps certains muſcles, & c'eſt la raiſon pour laquelle, comme le démontre très-bien *Alphonſe Borelli*, ceux qui ſe tiennent debout, ſe fatiguent plutôt que ceux qui marchent. Il eſt aiſé de comprendre pourquoi les convulſions violentes, par exemple, les accès d'épilepſie ſont toujours ſuivis de laſſitude.

2. *Laſſitudo à pathemate*; Laſſitude cauſée par les paſſions. B.

Elle procede, ou de la colere, qui envoie tout-à-coup le fluide nerveux dans tous les membres & le diſſipe, ou d'une frayeur ou d'une joie immodérée, qui épuiſent les forces d'une

maniere qui nous est inconnue, d'où s'ensuit la difficulté de mouvoir le corps, & par conséquent la lassitude. On peut mettre de ce nombre celle que causent les maux de douleur & les veilles excessives.

3. *Lassitudo à fluxu;* Lassitude causée par un flux. L.

C'est celle qui est causée par un *flux de ventre*, lors sur-tout qu'il est accompagné de tranchées, comme une diarrhée avec tranchées, le tenesme, la dyssenterie, le cholera morbus, ou par un *flux de sang*, aussi bien que par la saignée, & une perte de sang; ou enfin par un *flux de sérosité copieux*, par exemple, une gonorrhée, une perte de semence, un écoulement subit de pus causé pas la rupture d'un aposteme.

4. *Lassitudo à calore;* Lassitude causée par la chaleur. B.

C'est celle qui est causée au printemps par la chaleur de l'atmosphere, par celle des bains, des étuves, &c. laquelle relâchant tout-à-coup les fibres motrices & les affoiblissant, est suivie de lassitude, d'autant plus que la pesanteur du corps ne diminue point proportionnellement à la foiblesse.

5. *Laſſitudo à plethorâ*; Laſſitude cauſée par la pléthore. B.

Telle eſt celle que cauſe la crapule ou l'excès dans le boire & le manger, la ſuppreſſion des ordinaires & des autres flux auxquels on eſt habitué, le trop long ſommeil, &c.

6. *Laſſitudo febrilis*, Proſper Alpini, *de præſag. vit. lib. 2. cap. 21.* Laſſitude fébrile. B.

Elle eſt de deux eſpeces; car ou elle ſe manifeſte au commencement des maladies, ſur-tout des maladies aiguës, & c'eſt à ſon ſujet qu'*Hippocrate* dit que *les laſſitudes ſpontanées annoncent une maladie*, & elle eſt cauſée, ſoit par la pléthore, ſoit par la foibleſſe univerſelle qu'occaſionnent l'engorgement des vaiſſeaux, & la réſiſtance que le ſang oppoſe au cœur, ſoit par le ſentiment confus du danger dont le corps eſt menacé. Ce qui donne lieu de croire que la pléthore a lieu dans ces ſortes de de cas, eſt le défaut de tranſpiration, qui eſt la ſource de quantité de maladies, & la néceſſité de la ſaignée dans preſque toutes les maladies aiguës.

Ou bien la laſſitude ſurvient après que la fievre s'eſt déclarée; elle eſt

accompagnée de douleurs dans différentes parties du corps, & elle est beaucoup plus grande dans le typhus, la peste & les autres maladies malignes. *Voyez* asthénie fébrile. *Voyez* aussi pour le pronostic de cette espece Prosper Alpin, *de præsag. vit. lib.* 2 *cap.* 21. La lassitude locale dans le déclin des fievres, annonce un abcès ou un aposteme, suivant Hippocrate, *aphor.* 31. 32. *sect.* 4.

7. *Lassitudo scorbutica*, Lind, *de scorbuto*; *Lassitudo ostocopos* des Grecs; *ulcerosa* des Anciens. Lassitude scorbutique. L.

Dans le premier période du scorbut, le malade tombe dans une paresse extraordinaire, qui dégénere en une lassitude, accompagnée d'engourdissement dans les genoux, de foiblesse, pour peu qu'on agisse, & de dyspnée; & ces deux derniers symptomes, savoir la lassitude & la dyspnée, continue jusqu'à la fin de la maladie, avec cette différence, que dans le second & le troisieme période, la foiblesse augmente considérablement.

8. *Lassitudo cachectica*, Helvetius, *de lassitudine*; Lassitude cachectique. L.

C'est celle qui accompagne les ma-

ladies chroniques cachectiques, dont les principales sont l'ictere, les oedemes & les autres genres. Celle qui est causée par des *tænias* dans les premieres voies, mérite une attention particuliere, d'autant plus que son principe ne tombe point sous les sens, comme celui de la lassitude qui affecte les sujets ascitiques, oedémateux, corpulens & convalescens.

VII. *Stupor*, *Engourdissement*; en Grec, *Narke*; en Latin, *Obdormitio*.

C'est une sensation incommode qui émousse le sentiment. Il differe de la stupeur, en ce que celle-ci est simplement suivie de l'affoiblissement du sentiment & du mouvement, au lieu que l'engourdissement est une sensation particuliere qu'on éprouve lorsque l'olécrane ou les nerfs souffrent une forte pression, ou lorsqu'on reste long-temps appuyé sur le bras après le dîner. Il differe de la crampe, avec laquelle il est quelquefois compliqué, en ce que l'on ne sent point dans les muscles engourdis cette rigidité inséparable de la plupart des crampes.

1. *Stupor à preſſione ;* Engourdiſſement cauſé par la preſſion. L.

C'eſt celui qu'on éprouve dans les membres, lorſqu'ils ſont long-temps preſſés par leur propre poids, ou par un poids étranger, & qu'ils reſtent long-temps en place.

C'eſt auſſi celui que cauſe la contuſion de l'olécrane ou des autres parties, dont les gros nerfs ſont ſitués ſous la peau. Lorſqu'il eſt univerſel & conſtant, il annonce une hémiplégie ou une apoplexie ; il n'exige aucun remede, lorſqu'il eſt partiel & paſſager.

2. *Stupor formicans ;* Fourmillement ; en Latin, *Formicatio.*

Cette eſpece a cela de ſingulier, que la douleur qu'elle cauſe eſt ſemblable à celle qui ſeroit produite par un milier de fourmis ou de piquans dans la partie engourdie, & qu'elle ralentit ſon mouvement, ſans y cauſer cette rigidité qui a lieu dans les crampes.

Il ſe diſſipe de lui-même par les frictions, par des applications chaudes, ſur-tout en frottant la partie avec de l'eau-de-vie chaude, de l'eau de lavande, de thym, de romarin. Au cas qu'il continue, il faut avoir recours aux

remedes qu'on emploie pour la paralyſie.

La théorie de cette maladie eſt encore très-obſcure. Elle paroît être cauſée par la ſtagnation & la congeſtion du fluide nerveux dans les parties affectées; ce qui fait que lorſqu'on les tient en l'air, elles perdent le ſentiment, elles ſe meuvent avec peine, & l'on y ſent une légere douleur.

Le fourmillement eſt ſouvent un accident des maladies ſoporeuſes, & même des dyſcinéſies, par exemple, de la paralyſie. Il differe de l'*aneſthéſie*, & des autres maladies auxquelles on donne le nom de *dyſeſthéſies*, par la douleur & l'anxiété ſinguliere dont il eſt accompagné.

J'ai cent fois ſenti des fourmillemens au front & au viſage, toutes les fois que je baiſſois la tête; & dans ce cas, il paroît par la rougeur du viſage & par les lois de l'hydraulique, que le ſang afflue avec plus de rapidité dans les vaiſſeaux capillaires, les irrite, & diſtend peut-être les orifices des vaiſſeaux lymphatiques; d'où il ſuit qu'on ne doit pas toujours l'attribuer à l'acrimonie des humeurs.

Stupor à gelu; en langage du pays, *Grepi*; en François, l'*Onglée*. B.

C'est cette espece qui affecte les extrémités des doigts des mains & des pieds, lorsqu'il fait extrêmement froid. Elle vient peu-à-peu, & elle est accompagnée de la rigidité & de la stupeur de la partie, d'une douleur aiguë, & d'un froid glacial. Elle differe de la crampe.

4. *Stupor à torpedine*; Coup de la torpille. B.

C'est ce fourmillement qu'éprouvent ceux qui touchent la torpille avec les mains; car il est beaucoup plus foible lorsqu'on ne la touche qu'avec un bâton. Ce poisson a sur le dos deux muscles qu'il secoue avec force lorsqu'on les touche; & ce sont eux qui produisent cet effet. *Kempfer* prétend, d'après l'expérience qu'on en a faite, qu'on le prévient en retenant son haleine avec force. Cette douleur est accompagnée d'une espece d'engourdissement qui s'étend jusqu'au coude, & même au-delà. Il y a deux especes de torpilles, savoir, celle d'Europe, appellée par Linnæus *raia tota glabra*, & *mirailler* sur la Méditerranée; l'autre de l'Amé-

rique, appellé *gymnotus tremulus*, dans *les Mémoires Helvétiques, tom. 4*. Toutes deux caufent la crampe à ceux qui les touchent, ou médiatement ou immédiatement. Une chofe qui mérite attention, eft que lorfqu'on touche la torpille par l'entremife de quelque corps métallique, la fecouffe eft infiniment plus violente, & qu'elle eft prefque nulle, lorfqu'on la touche avec un bâton de cire d'Efpagne. Si cela eft vrai, comme l'affurent des témoins oculaires, il eft vraifemblable que la force électrique de ces poiffons, eft le principe de cette fecouffe.

5. *Stupor miliaris*; Engourdiffement miliaire, appellé *Granf* par les habitans de Turin. Allione, *de miliari*.

C'eft un fymptome du *millot*, ou un engourdiffement poignant dans les doigts, les orteils, ou dans d'autres parties du corps, qui furvient avant le fixieme jour, ou avant l'éruption, & qui eft accompagné d'un pouls petit, fréquent, contracté, de tremblement & d'anxiété.

6. *Stupor rachialgicus*. C. *Voyez* la *rachialgie*, dont cette efpece eft un fymptome.

7. *Stupor à necroſi*, Salerne, *de morbo ſolonienſi*, Mémoire de l'Acad. Royale des Sciences, des Académiciens étrangers, 1755. *Voyez* la Gangrene ſeche, cauſée par le ſeigle ergoté. A.

C'eſt un engourdiſſement du pied ou de la main, accompagné de foibleſſe d'eſprit, lequel précede toujours les douleurs aiguës qui devancent la gangrene ſeche cauſée par le ſeigle ergoté. La partie affectée noircit promptement, devient dure; & lorſqu'elle eſt deſſéchée, elle ſe ſépare d'elle-même des parties ſaines, ſans qu'il ſurvienne aucune hémorragie à la pâleur, à la phiſconie; & à la maigreur ſuccede le rhumatiſme. *Voyez* Tiſſot, *Avis au peuple*, §. 670, 671. Voyez *claſſe 10. ordre 7.*

8. *Stupor ſaburralis*; Engourdiſſement cauſé par des ſaburres.

Une Religieuſe ſe plaignoit depuis un mois d'une douleur aux mains & aux pieds, ſemblable à celle que cauſeroient des fourmis, & accompagnée de l'engourdiſſement de ces parties; il ſurvint enſuite une violente céphalalgie & des envies de vomir, ſans aucune fievre; ayant pris un vomitif après avoir

été faignée, elle vomit beaucoup de matiere bilieufe, ce vomiffement fit difparoître tous les fymptomes; le lendemain la même céphalalgie revint, mais avec beaucoup moins de violence; on la purgea, & elle rendit encore une grande quantité de bile, ce qui mit fin à fa maladie. Beaucoup de Religieufes deviennent atrabilaires par un effet du chagrin, de la jaloufie, & des autres paffions de l'ame, auxquelles leur genre de vie les rend fujettes, lors fur-tout qu'elles ont embraffé cet état fans une vocation bien marquée.

VIII. *Pruritus; Prurit, Démangeaifon.*

C'eft une fenfation incommode qui naît fur la peau, & qui oblige à fe gratter. Cette douleur finguliere, qui caufe un certain plaifir, lorfqu'on gratte avec force la partie où l'on fent la démangeaifon, devient quelquefois fi forte, qu'on a de la peine à la calmer en s'écorchant la peau jufqu'au fang.

On la croit occafionnée par l'acrimonie de l'humeur muqueufe, qui fe fépare dans les glandes fébacées; mais

elle est aussi produite par des causes externes.

1. *Pruritus exanthematicus*; Prurit exanthématique. L.

C'est celui qui a lieu dans plusieurs maladies exanthématiques, soit aiguës, comme la petite vérole, la rougeole, lorsque les pustules se sechent, dans le fort de la scarlatine, dans la gale, la teigne, & les autres maladies de la derniere classe; soit dans les vices de la premiere, auxquelles on donne le nom d'*élevures*, comme la dartre, la psydracie, &c. *Voyez* le traitement de ces genres.

2. *Pruritus pedicularis*; Prurit pédiculaire.

C'est celui qui est causé par le phtiriasis, ou par les pous ordinaires, aussi bien que par les morpions & autres, & que l'on guérit aisément avec la poudre de staphisaigre ou de *civadille*, à moins qu'on n'aime mieux recourir aux frictions mercurielles, ou porter une ceinture de mercure.

3. *Pruritus ictericus*; Prurit ictérique. L.

C'est celui qui affecte les personnes ictériques, qui est accompagné des au-

tres symptomes de l'ictere, & qui indique le mélange de la bile avec le sang. Il demande le même traitement que l'ictere. J'ignore s'il a lieu dans l'ictere noir, quoique j'aye vu quantité de personnes attaquées de cette maladie.

4. *Pruritus arthriticus;* Prurit arthritique. B. P.

C'est celui qui survient aux pieds, aux mains, au dos, & dans d'autres parties du corps, après que les accès sont passés, & qui cesse du moment qu'ils reviennent, & même long-temps avant que la douleur se fasse sentir.

5. *Pruritus infantum*, Ettmuller; *Prurit des enfans.*

C'est celui qui affecte les enfans nouveaux nés, qui leur cause des inquiétudes extraordinaires & les empêche de dormir. Il faut beaucoup d'attention pour s'en appercevoir, vu qu'il est causé par des crinons plus minces qu'un cheveu, qui s'engendrent sous la peau du dos, & pénetrent à travers, & que l'on fait tomber en frottant à plusieurs reprises la partie avec un morceau de drap. *Voyez* le mot *Malidem*, dans la dixieme classe.

6. *Pruritus fugax*; Prurit paſſager. B.

C'eſt celui qui eſt occaſionné par des cauſes externes qu'il eſt aiſé de détruire, mais qu'il faut cependant conſidérer attentivement, pour ne point le confondre avec les autres.

Par exemple il y a une eſpece de haricot barbu, qu'on ne ſauroit toucher, qu'on ne ſente pendant demi-heure & plus, une démangeaiſon très-incommode dans les mains.

Les ligatures qu'on emploie pour contenir les parties luxées, laiſſent ſouvent une démangeaiſon incommode, qui ſe diſſipe par le moyen de l'eau chaude.

Les hardes & les bas de laine que l'on porte ſur la peau, cauſent auſſi des démangeaiſons, ce qui eſt un défaut que le linge n'a point.

Le prépuce eſt auſſi ſujet à une démangeaiſon, occaſionnée par une matiere ſébacée blanche & acrimonieuſe qui s'y amaſſe, & que l'urine emporte aiſément, lorſqu'on a ſoin de preſſer un moment le prépuce avec les doigts, avant de lâcher ſon urine.

La démangeaiſon que l'on ſent quelquefois aux bourſes, provient d'une

humeur qui s'amaſſe autour, & qui ſe détache par petites écailles blanches, lorſqu'elle eſt ſeche. On la diſſipe en lavant la partie avec de l'eau chaude.

La démangeaiſon qui ſurvient aux yeux, & ſur-tout à la caroncule lacrymale, appartient à l'ophthalmie puſtuleuſe.

Si elle affecte le fondement, il faut voir s'il n'y a point des aſcarides dans les excrémens. *Voyez* Téneſme.

Si elle affecte le vagin, il faut voir ſi elle n'eſt point cauſée par la malpropreté, par des puſtules véroliques, par la fureur utérine, &c.

7. *Pruritus gravidarum.* Puzos, *Traité des Accouchemens*, *pag.* 82. Prurit des femmes groſſes. C.

Les femmes ſont ſouvent ſujettes vers le milieu de leur groſſeſſe, plus tôt ou plus tard, à des démangeaiſons violentes dans différentes parties du corps, auſſi-bien que dans les parties naturelles, leſquelles ſont occaſionnées par une humeur acrimonieuſe qui n'a pu s'évacuer par la tranſpiration, ſoit que les phlyctenes ſe manifeſtent au dehors, ſoit que les puſtules reſtent cachées ſous la peau. Elles ſe grattent nuit &

jour avec les ongles jusqu'à se mettre en sang, ou bien elles se frottent avec une brosse, elles perdent le sommeil, la fievre se met de la partie, & elles font une fausse couche.

On appaise cette démangeaison par des saignées réitérées, des émulsions, avec le lait, le petit lait, l'eau de poulet, les apozemes anodins, les lavemens, les crêmes de riz, d'avoine, de phaséoles; par les bains, si le prurit est âcre, la vapeur de l'eau tiede, les fommentations émollientes, les cathartiques légers, & enfin par les narcotiques. Si la maladie résiste à ces remedes, elle cesse pour l'ordinaire aussitôt après l'accouchement.

8. *Pruritus ex opio*; Prurit causé par l'opium.

C'est celui qui vient au visage ou par tout le corps, à cause du trop grand usage que l'on fait de l'opium; & j'ai connu quantité de personnes qui y étoient sujettes pour peu qu'elles prissent de l'opium, du laudanum ou de la thériaque. Le lait supplée à l'opium dans les maladies chroniques, & fait cesser cette démangeaison, laquelle ne subsiste qu'autant de temps que cette

drogue agit par sa vertu narcotique.

9. *Pruritus a medusa.* B.

La méduse est une espece de zoophyte gélatineux & rougeâtre, qui surnage sur l'eau de la mer, & qui produit sur les yeux & sur les mains un sentiment de brûlure & de démangeaison, aussi vif que celui qu'excite l'ortie, c'est pourquoi on l'appelle *ortie de mer.*

10. *Pruritus Syphiliticus*, Amati Lusitani, *cent. VI. cur.* 99; Prurit Syphilitique.

Cette espece affecte principalement les aînes. On la guérit par la saignée, par l'application des sangsues & d'un onguent dans lequel entre le camphre & le sucre de saturne. On emploie ensuite les anti-vénériens.

IX. *ALGOR; Froideur, Froid excessif*, appellé par les Grecs *Kryos, Psychos*; en Latin, *Frigus morbosum, refrigeratio*; en Anglois, *Coldness*.

Cette sensation incommode, que tout le monde connoît, est presque

toujours un accident des autres maladies, ſur-tout du friſſon qui accompagne l'accès des fievres intermittentes, & c'eſt ce qui fait qu'on ne le met point au rang des maladies, & qu'on ne le regarde que comme un ſimple ſymptome. Cependant ce ſymptome eſt quelquefois très-grave & eſſentiel, je veux dire, qu'il n'eſt ni la ſuite, ni un accident d'une autre maladie : on l'appelle froid ou froideur ſelon ſes différens degrés, & il n'eſt pas toujours accompagné du tremblement de la peau, ou du friſſonnement, ni de l'agitation des muſcles, ou du friſſon.

1. *Algor externus* ; Froid de cauſe extérieure. B.

C'eſt celui qu'éprouvent ceux qui reſtent long-temps expoſés à la froideur de l'air, à l'eau froide, à la neige, & cette ſenſation eſt d'autant plus incommode, 1°. qu'on y eſt moins accoutumé, qu'on eſt plus échauffé, que le changement eſt plus prompt, la conſtitution plus ſenſible, & qu'on a été plus délicatement élevé. 2°. Que le froid eſt plus violent, tel qu'eſt celui qui, à compter du dixieme degré du thermometre de M. de *Réaumur*, approche

le plus près du terme de la congélation, & qui descend au-dessous. 3°. Plus on reste exposé au froid, plus la douleur est violente, tant qu'enfin elle est suivie de la typhomanie, ou d'un sphacele qui prive entiérement la partie de sentiment.

C'est la chaleur vitale qui entretient la fluidité du sang, la flexibilité des muscles & des fibres nerveuses, & qui donne moyen aux fluides d'y circuler. Le froid, au contraire, c'est-à-dire la dissipation des particules ignées, coagule les fluides, roidit & condense les fibres, obstrue les nerfs, & prive les muscles de leur flexibilité; d'où s'ensuit la stagnation du sang dans les extrémités, que le froid saisit d'autant plutôt, qu'elles sont plus éloignées du cœur. Cette condensation des fibres, ce resserrement des vaisseaux, viennent de ce que les fluides occupant un moindre espace, elles perdent leur ressort, ce qui est cause que les fibrilles nerveuses se rident, se désunissent, d'où s'ensuivent des douleurs poignantes & une sensation insupportable. Si le froid est assez aigu pour pénétrer dans l'intérieur du corps, & pour figer le sang dans les

gros vaiſſeaux, il ne tarde pas à cauſer la mort, ſinon la fievre ſurvient, la chaleur des parties internes augmente, celles qui ſont dans le voiſinage de la partie gelée s'enflamment, celle-ci devient livide, ſe dégele, ſe corrompt, ſe ſphacele, & ſe détache de la partie ſaine. Si le froid a fait moins de progrès, & qu'on emploie à temps les ſecours convenables, la partie reſte œdémateuſe, les tendons ont peine à recouvrer leur flexibilité ou leur mouvement, & les nerfs reſtent preſque privés de tout ſentiment.

Tout le monde ſçait que le ſphacele eſt preſque toujours la ſuite d'un trop prompt dégel; pour le prévenir, il faut échauffer peu à peu la partie avec de la neige ou avec de l'eau froide, & enſuite avec de l'eau tiede, la plonger dans du fumier de cheval, & ainſi ſucceſſivement. *Voyez* ſphacele cauſé par la gelée.

Le froid cauſe des milliers de maux aux ſoldats, comme des catarrhes, des rhumes, des rhumatiſmes, des engelures, le ſphacele, la ſurdité, différentes eſpeces de fievres, & ceux qui veulent ſavoir les moyens de les prévenir, ne

peuvent mieux faire que de lire la Médecine militaire du D. de Meyſerey, *tom. 1. depuis l'article quatorzieme, juſqu'au vingtieme.*

2. *Algor internus*; Froid intérieur. A.

C'eſt celui qui provient d'un principe interne, comme d'un accès fébrile, ſur-tout de fievre quarte, du paroxyſme, d'une tierce continue froide, catarrhale; du catarrhe même, du prélude de l'ictère, d'une iſchurie; lorſque l'urine ſe mêle avec le ſang, ce qui arrive aiſément par la facilité qu'il trouve à refluer du baſſin dans les veines émulgentes, dans leſquelles j'ai vu paſſer du lait, de l'encre &c. du paroxyſme d'une quotidienne continue hectique, de la phthiſie, & des autres maladies cauſées par une ſuppuration.

Ces ſortes de froids extrêmes ſont toujours dangereux; car ceux qui meurent d'une fievre intermittente, meurent toujours dans le temps du friſſon, le pouls devient petit & intermittent, le viſage blanchit & pâlit, les levres deviennent livides, le tremblement s'empare des membres, la dyſpnée & la convulſion des mâchoires augmentent quelquefois au point, que les ma-

lades ne peuvent presque rien avaler, de là ces angoisses qui font craindre à tout moment pour la vie du malade, à moins qu'on ne le secoure promptement. Ces secours, que tout le monde connoît, & dont l'effet est infaillible, consistent à le coucher dans un lit bien chaud, & à le bien couvrir, à lui appliquer aux pieds des boules remplies d'eau chaude, à lui faire avaler du vin chaud, de la thériaque, de la confection d'hyacinthe, de l'eau de canelle & autres choses semblales. C'est par ces sortes de moyens qu'on a rendu la vie à des gens qui s'étoient noyés & qu'on tenoit pour morts; de même qu'à quantité d'autres que le froid avoit saisis & privés de tout sentiment. Voyez *Asphyxie des personnes noyées.*

3. *Algor febricosus*; Journ. de Méd. 1762. p. 36.

C'est un froid excessif répandu sur tout le corps, qui dépand du venin des fievres d'accès. Le frissonnement differe de ce froid, par le tremblement dont il est accompagné. L'asphyxie hystérique & celle des personnes noyées sont accompagnées de ce froid excessif.

X. *ARDOR ; Chaleur excessive ;* en Grec, *Diacausis* & *cauma* ; en Anglois, *Heat.*

Cette sensation incommode que tout le monde connoît, est causée en nous par la trop grande action des particules ignées.

La chaleur d'un homme sain en hiver est de 27 d. mesurés sur le thermometre de M. de *Reaumur*, en été de 30 ; elle est d'autant plus grande, qu'elle monte plus haut, comme au 35e, au 38e. Lorsqu'elle va au-delà, les parties se brûlent, les organes se détruisent ; il se forme ou une escharre, ou un sphacele sec ; les fluides se dessechent, les vaisseaux se resserrent, les fibres se rident, la partie reste privée de sentiment & de mouvement. Une chaleur au-dessous de 35 d. raréfie les fluides environ d'une 200e. partie de leur volume, les vaisseaux se dilatent à proportion, la partie devient rouge, douloureuse ; & cette douleur est accompagnée d'un sentiment d'érosion, de ponction, de brûlure insupportable.

1. *Ardor externus ;* Chaleur externe. B.

C'est

C'est celle qui est causée par l'application d'un corps extérieur, par exemple, un air brûlant, l'insolation, les étuves, un feu ouvert, l'eau, la lessive, l'huile bouillante. Cette chaleur est ou partielle, ou générale. La trop grande chaleur de l'air rend la peau rouge, fait enfler les veines, cause des céphalalgies, l'asthénie, l'anorexie, la lassitude, des insomnies, la soif, des saignemens de nez, rend l'urine rouge & peu abondante, cause des sueurs copieuses, la dyspnée, l'orthopnée, des cardialgies, des syncopes & autres maladies semblables. L'application d'une chaleur trop forte, est suivie de rougeur, de phlyctenes, de la brûlure; & comme ces symptomes varient selon le degré de la chaleur, ils demandent aussi un traitement différent.

En général, tant que les organes ne sont point viciés, & qu'il ne s'agit que d'appaiser la chaleur, il faut, après avoir éloigné les causes externes, s'il est possible, employer des remedes froids actuels, tels que la boisson, les lotions, les fomentations aqueuses, sans oublier les potentiels internes, tels que les remedes acides, nitreux, dé-

layans. On peut mettre de ce nombre les tisanes de jus de limon, d'orange, le sirop de grenade, d'épine-vinette, de framboise, de nénuphar, les émulsions d'orge, de semence de melon, de citrouille, les tisanes, les eaux acidulées avec l'esprit de soufre, le sel marin, &c.

Au cas que la partie soit affectée d'un érysipele, d'une brûlure, on emploiera les remedes indiqués pour ces vices.

2. *Ardor internus;* Ardeur de cause interne. A.

C'est celle qui accompagne les tierces bilieuses, la tierce continue, la fievre chaude, & quantité de maladies inflammatoires, comme l'érysipele, la pleurésie, la phrénésie, dont on peut voir la théorie & la pratique dans ces classes. De là s'ensuivent l'agrypnie, l'anxiété, la dyspnée, la lassitude, la polidypsie, des urines rouges & en petite quantité.

Il paroît par le thermometre que la chaleur du corps pendant la fievre, qui est le temps où elle est la plus forte, n'est que de 34 degrés; les eaux de Balaruc, lorsque leur chaleur monte à 42 degrés, causent sur le champ un

érysipele dans la partie qu'on y plonge, & l'on ne peut l'endurer au-delà de quelques minutes. La plus grande chaleur qu'on ait essuyée chez nous en 1746 & 1762, ne monta au mois de Juillet après midi qu'au 30e degré. C'est là le degré de la chaleur du sang dans les étés ordinaires. Quelques-uns assurent qu'elle monta à 38 degrés en Guinée ; mais M. *Ducrest*, qui est extrêmement versé dans la connoissance du thermometre, révoque ce fait en doute. La chaleur du sang en hiver est d'environ 28 degrés.

A. *Ardor volaticus, vulgò æstus volaticus ;* Flammes du visage passageres, appellées *kæringbad*, par les Suédois, & *Flamboises* par les Languedociens.

C'est une chaleur & une rougeur passagere du visage, du cou, &c. qui ne dure gueres qu'un quart d'heure, & qui se termine quelquefois par une sueur copieuse. Ces symptomes sont familiers aux femmes qui ne sont point réglées, ainsi qu'aux personnes hystériques. Ils sont souvent accompagnés d'anxiété & de dyspnée, & reviennent fréquemment ; on peut rapporter ici le feu volage du visage occasionné

par la pudeur, ce ſymptome paroît dépendre de la conſtriction de l'artere carotide interne, ce qui fait que le ſang ſe porte avec plus d'impétuoſité & en plus grande abondance dans la carotide externe.



ORDRE SECOND.

DOULEURS DE TÊTE.

CE ſont celles qui affectent différentes parties de la tête, comme le crâne, les yeux, les oreilles, les dents ou les mâchoires; ſans fievre ni ſans convulſion, à moins qu'on ne veuille les regarder comme des accidens de ces maladies, plutôt que comme des maladies eſſentielles, pour me ſervir de l'expreſſion ordinaire.

Nous appellons généralement ces maladies *des maux*, & nous diſons *mal à la tête*, *mal aux yeux*, *mal aux dents*, &c. Fréd. Hoffmann leur donne le nom de *rhumatiſmes*.

Ces maladies obligent rarement à garder le lit, parce qu'elles ne ſont que partielles, à moins que la douleur ne ſoit violente, & ne cauſe une aſthénie. Leurs accès ſont accompagnés de défaut de ſoif, d'anorexie, d'impuiſſance virile, & d'autres ſymptomes de cet ordre. Dans le cas où elles durent longtemps, elles ſont compliquées d'inſom-

nie, de tristesse, d'anxiété, de mauvaise humeur; lors au contraire qu'elles sont légeres, il suffit d'une affaire importante, d'une passion violente pour les faire cesser aussi-tôt. On rapporte souvent les douleurs des parties internes aux parties externes; & l'idée qu'on en a, quelque vive qu'elle puisse être, est assez confuse par rapport au siege qu'elles occupent, pour empêcher le malade de le déterminer avec précision.

Ces maladies sont très-souvent causées par l'engorgement des vaisseaux, ou par la stagnation du sang ou de la lymphe dans la partie affectée. Cet engorgement est simple ou phlogistique, il est causé par un sang pur, ou par un sang vicié, comme une lymphe âcre, rhumatismale, arthritique, vérolique, ou par une carie, un ulcere, une exostose, une luxation, une fracture.

Les douleurs sont idiopathiques ou sympathiques. Les idiopathiques sont celles dont le principe matériel, ou la matiere morbique est censée être dans la partie même où est la douleur, & telle est la céphalalgie qui est causée par la pléthore des vaisseaux, des méninges, &c. Les douleurs sympathiques

ſont celles dont la matiere morbifique ou le principe évident eſt dans un endroit, & la douleur dans un autre, comme la céphalalgie que l'on attribue aux ſaburres de l'eſtomac, à la ſtagnation du ſang dans la matrice.

Rien n'eſt plus abſurde que d'attribuer les douleurs ſympathiques à une cauſe éloignée de la partie où elles ſe font ſentir, & de croire qu'une cauſe agiſſe là où elle n'eſt point, & ceux-là ſe trompent qui mettent la cauſe de la céphalalgie ſtomachique, par exemple, dans l'eſtomac. Il eſt vrai que l'émétique la fait quelquefois ceſſer, mais il ne s'enſuit pas que ſa cauſe fût dans l'eſtomac, & elle peut bien être occaſionnée par un ſang épais qui engorge les vaiſſeaux des méninges ou du cerveau; la queſtion eſt de ſavoir ſi cet épaiſſiſſement eſt occaſionné par des ſaburres, ou par la pléthore. Si ce ſont les ſaburres qui ont paſſé dans le ſang qui le cauſent, on appaiſera & l'on préviendra cette céphalalgie avec l'émétique, quand même elle auroit ſon principe dans la tête, où la douleur ſe fait ſentir; car l'agitation que cauſe l'émétique, peut très-bien atténuer le ſang qui croupit

dans le cerveau, & prévenir les douleurs futures en évacuant les ſaburres. Les uns regardent comme ſympathiques les douleurs que d'autres tiennent pour idiopatiques, conformément à la théorie qu'ils ont adoptée ; & comme la diviſion de ces maladies eſt arbitraire, il n'eſt pas étonnant que la théorie qui en dépend ſoit ſouvent erronée.

Les douleurs gravatives internes de la tête, des oreilles, des yeux ſont ordinairement cauſées par un engorgement que les narcotiques ne font qu'augmenter; il eſt vrai qu'ils atténuent le ſang & le rendent plus fluide; mais comme la guériſon de cette maladie dépend de la ſyſtole des vaiſſeaux & de la contraction des méninges, qui ſeules peuvent détruire la ſtagnation, & que les narcotiques ſuſpendent ces deux efforts de la nature, il n'eſt pas étonnant qu'ils augmentent l'engorgement, & que la céphalalgie ſoit ſuivie d'aſſoupiſſement, de délire, & d'autres maladies plus dangereuſes que la douleur. On doit donc en uſer avec précaution dans pareil cas, de même qu'avec les épileptiques, les vieillards, les paralytiques & autres ſemblables

ſujets qui ont du penchant à s'aſſoupir. Car l'expérience nous apprend que les narcotiques, les topiques qui produiſent de ſi bons effets ſur les parties éloignées de la tête, ſont infiniment dangereux lorſqu'on les applique ſur les yeux, les oreilles & dans d'autres endroits voiſins de l'origine des nerfs. Par exemple, les feuilles de datura appliquées ſur les yeux, cauſent une mydriaſe & une goutte ſereine; & par conſéquent on ne ſauroit en uſer avec trop de précaution.

XI. *CEPHALALGIA*, Mal à la tête; *Carebaria*, Gorræi, *definit. Med. Gravedo capitis*, du même; *Capiplenium*, Baglivi; *Ecplexis*, Hippocrate; *Étourdiſſement; Douleur céphalique*, de Fréd. Hoffmann; *Douleur de tête*, de Sennert.

C'eſt une peſanteur de tête ou une ſenſation incommode, dans laquelle il ſemble que la tête ſoit intérieurement diſtendue, enflée & comme ſurchargée. Il y a toute apparence qu'elle eſt

causée par l'engorgement de l'enveloppe du cerveau ; car quoiqu'on n'y sente aucune douleur aiguë lorsqu'on la coupe, elle ne laisse pas d'avoir un sentiment obscur, lors sur-tout que ses vaisseaux sont gonflés & distendus.

Si l'on avoit des signes certains pour connoître le siege de la maladie, il pourroit servir à nous faire distinguer la céphalée & la migraine de la céphalalgie; la céphalée, en tant qu'accompagnée d'une douleur vive & tensive, affecteroit les membranes situés tant au dedans qu'au dehors du crâne ; la migraine auroit son siege dans les sinus frontaux, ou dans les endroits qui reçoivent des nerfs du petit sympathique.

1. *Cephalalgia plethorica ; Ecplexis* d'Hippocrate ; *Etourdissement.*

On connoît la douleur de tête causée par la pléthore aux signes de celle-ci. Elle est accompagnée de la rareté du pouls, & j'ai toujours observé qu'elle avoit lieu dans les maux de tête violens. Le visage n'est pas toujours rouge, comme lorsque la pléthore affecte les autres parties, il pâlit souvent lorsque la céphalalgie est violente; on sent une grande pesanteur dans le front qui em-

pêche de penser, de raisonner, & qui fait même perdre le souvenir de ce qu'on a fait. Cette douleur paroît venir des efforts que fait la nature pour procurer un saignement de nez ; pour cet effet, les vaisseaux & les méninges se contractent ; elle pousse le sang vers les conduits excrétoires du nez, & l'on remarque en effet qu'elle cesse au moyen d'une hémorrhagie abondante. Dans le cas où l'engorgement augmente, il cause des vertiges ou un assoupissement. Il est pour l'ordinaire causé par la trop bonne chere, par le trop grand usage du vin, par le sommeil que l'on prend après le repas, & par telles autres erreurs qui augmentent le volume du sang, & qui retardent les extrétions ordinaires. Ses variétés sont :

2. *Cephalalgia catamenialis ;* Céphalalgie menstruelle. L. P.

C'est celle à laquelle les femmes sont sujettes presque tous les mois, à cause de la suppression ou du retard de leurs menstrues : elle s'appaise ou cesse tout-à-fait du moment qu'elles reprennent leur cours ordinaire. Il faut avoir égard dans la cure à ce principe, je veux dire, qu'hors du paroxysme, on doit em-

ployer les remedes & les ſecours diététiques & gymnaſtiques qui procurent cet écoulement, & dans le paroxyſme la ſaignée, qui eſt le plus efficace de tous les remedes.

3. *Cephalalgia hæmorrhoidalis*, Hippocrat. *5. epidem. Walleſ. 491.* Céphalalgie hémorroïdale. L. P.

Celle-ci eſt une autre variété de la pléthorique, qui dépend d'un effort hémorrhoïdal; en effet les perſonnes pléthoriques qui deviennent ſujettes aux hémorroïdes, ſont ſouvent ſujettes à des céphalalgies gravatives quelque temps avant que les vaiſſeaux hémorroïdaux ſe gonflent. La douleur dure pluſieurs jours, & elle eſt accompagnée de vertiges, de la confuſion des idées, d'une peſanteur dans le front, d'engourdiſſement & de conſtipation. Après avoir ſaigné le malade, on doit lui donner des lavemens, & enſuite des bouillons propres à délayer & à diſſoudre le ſang. Après l'accès, il prendra des bains, des demi-bains dans le temps convenable, il vivra ſobrement, & fera un exercice modéré; car le ſang ne peche pas moins par ſa viſcoſité, que par ſa quantité.

4. *Cephalalgia ſtomachica*, Riviere, *pr. de dolore capitis*, Bonet, *ſepulchret. tom. 1. pag. 12. obſ. 11.* Céphalalgie ſtomachique. B.

C'eſt celle qui eſt cauſée par les ſaburres des premieres voies, ou comme dit *Riviere*, par la ſympathie qu'il y a entre la tête & l'eſtomac. On connoît que la douleur eſt cauſée par les ſaburres des premieres voies, tant par les circonſtances qui précedent, que par celles qui ſuivent. Je mets au nombre des premieres l'excès dans le boire & le manger, le trop grand uſage des liqueurs qui enivrent, la foibleſſe habituelle de l'eſtomac, & le défaut de digeſtion qui en eſt la ſuite. Je mets au rang des ſecondes, les rapports, les nauſées, le vomiſſement, la peſanteur d'eſtomac, la cardialgie, l'amertume de la bouche; ſur quoi l'on obſervera que les céphalalgies & les migraines violentes cauſent toujours un vomiſſement, quand même elles n'auroient point leur principe dans l'eſtomac, comme cela paroît par celui que cauſent les fractures du crâne. Nous avons ſur cette eſpece de céphalalgie un aphoriſme d'*Hippocrate* qui mérite d'avoir

place ici. C'eſt le dix-ſeptieme de la quatrieme ſection : *S'il y a dégoût, cardialgie, amertume de bouche, vertige & peſanteur de tête, il faut donner l'émétique au malade.* En effet, le vomiſſement eſt le meilleur remede qu'on puiſſe employer, toutes les fois que la céphalalgie eſt accompagnée de ces ſymptomes. Au cas qu'on ne puiſſe faire uſage de l'émétique, on peut lui ſubſtituer les cathartiques, quoique leur effet ſoit moins ſûr. Ces deux remedes ſont également utiles, pourvu qu'ils ſoient précédés de la ſaignée, de l'abſtinence & de boiſſons délayantes. Ces ſymptomes déſignent des ſaburres inhérentes & cachées dans l'eſtomac; car les ſaburres crues produites par une crapule récente, ne cauſent point d'amertume de bouche, & le vomiſſement les détruit ſouvent, ſinon elles cedent aux émétiques & aux cathartiques. Cette eſpece ſe joint ſouvent à la céphalalgie fébrile, je veux dire, que la ſtomachique eſt ſouvent compliquée avec la fébrile; mais elles different quant à leur principe.

5. *Cephalalgia febrilis ;* Céphalalgie fébrile. B.

Cette espece est causée par l'agitation où la fievre met le sang, & elle est très-fréquente dans les fievres & les maladies inflammatoires, de quelque ordre qu'elles puissent être, à moins qu'on n'aime mieux la regarder comme un symptome. Toutes les fois que la circulation augmente, autant de fois la pression latérale sur les vaisseaux sanguins augmente aussi; mais comme la foiblesse oblige le malade à rester couché dans une situation horizontale, le sang se porte à la tête avec plus de force que lorsqu'on est debout; & voilà deux raisons pour lesquelles la pression latérale des vaisseaux de la tête augmente, d'où s'ensuit une céphalalgie gravative, que l'on croit communément avoir son siege dans le front.

Cette céphalalgie dans les fievres aigues, lorsque l'urine est ténue & limpide, annonce la phrénésie, je veux dire, le délire, sur-tout si le malade rend par haut des matieres verdâtres, & si l'insomnie est compliquée de surdité, comme nous l'apprenons des Prorrhétiques. Lorsque le mal de tête, quoique violent, cesse tout-à-coup, c'est un signe de délire ou de léthargie,

& il eſt très-mauvais lorſque cela arrive ſans aucune cauſe évidente, par exemple, une criſe, une ſaignée, &c.

6. *Cephalalgia pulſatilis;* Céphalalgie pulſative.

Elle conſiſte dans une pulſation incommode dans les tempes, & quoiqu'elle ſoit un ſymptome de la céphalalgie fébrile, elle exiſte ſouvent ſans douleur de tête proprement dite, & elle eſt accompagnée d'une inſomnie très-fatigante; de ſorte que les malades ne ſe plaignent que de cette pulſation & de cette inſomnie. Cette pulſation ſe fait principalement ſentir lorſque le malade eſt couché, & qu'il ſe diſpoſe à dormir, & elle a lieu après des travaux d'eſprit violents, des études nocturnes, des ſoucis cuiſans, ſur-tout après la débauche & toutes les fois qu'on boit des liqueurs ſpiritueuſes & qui mettent le ſang en mouvement. Les malades ſentent dans les tempes des pulſations diſtinctes qui répondent aux battements des arteres, mais on ne ſait ſi l'on doit rapporter cette perception à un tintement d'oreille, ou à la céphalalgie. Elle eſt cauſée par la pulſation de l'artere temporale contre le canal oſſeux

qu'elle traverſe en entrant dans le crâne. Comme ce canal eſt tortueux & que les fluides en circulant heurtent contre les courbures qui leur ſont oppoſées, de là vient que le ſang étant plus fortement agité qu'à l'ordinaire choque ſon artere avec plus de force; car les fluides qui ſe meuvent avec rapidité ſuivent à peu près les mêmes lois que les ſolides, dont le choc contre les ſurfaces oppoſées eſt comme les quarrés des vîteſſes, au lieu que ceux qui ſe meuvent lentement, preſſent également de tous côtés, circulent librement dans leurs vaiſſeaux, & n'agiſſent point contre leurs parois. Ce ſymptome ſe diſſipe ordinairement en peu de temps, lorſqu'il n'eſt point compliqué de fievre.

7. *Cephalalgia intermittens;* Cephalalgie intermittente. L.

Cette eſpece ſurvient tous les jours, ou tous les trois jours à des heures fixes, ſans que le pouls ſoit plus fréquent, & ce qui donne lieu de croire qu'elle eſt cauſée par le venin de la fievre intermittente, eſt qu'après avoir réſiſté à tous les remedes, elle ceſſe au moyen de quelques doſes de quinquina, ainſi que je l'ai éprouvé quelquefois.

8. *Cephalalgia gravidarum ;* Maux de tête des femmes enceintes. L.

Les femmes enceintes font quelquefois fujettes à des maux de tête violens autour du front & des yeux, qui les empêchent d'ouvrir les paupieres, & qui pis eft, qui les plongent dans un affoupiffement, au fortir duquel elles ne fe fentent pas plus foulagées. Cette maladie eft fort dangereufe, & l'on doit y remédier fans délai par des faignées réitérées. Elle eft infiniment plus dangereufe vers la fin de la groffeffe, parce que l'aorte fe trouvant comprimée par la matrice, le fang s'arrête dans les parties fupérieures, d'où peuvent s'enfuivre des apoplexies, des convulfions, &c.

9. *Cephalalgia inflammatoria*, Manget, *Biblioth. pract. tom. 1. pag. 1021. 1022. Douleur de tête caufée par l'inflammation des meninges*, de Heers. *Douleur de tête caufée par une tumeur phlegmoneufe dans le cerveau*, Riviere. *obf. comm. 21.* Brafavole. *Comm. in Aphor. 51. lib. 7.* Céphalalgie inflammatoire. A.

On peut rapporter ici les maux de tête caufés par un coup, une plaie, une contufion, une fracture, & autres femblables principes procatartiques, &

qui ſont ordinairement ſuivis de l'inflammation du cerveau, de phrénéſie, de convulſions & autres maladies dangereuſes, & dont on peut voir le traitement à la claſſe des maladies inflammatoires & dans les Traités de Chirurgie.

10. *Cephalalgia catarrhalis;* Cephalalgie catarrhale. L.

Elle eſt de deux eſpeces; ou externe, je veux dire, qu'elle n'affecte que la peau, & elle ſe manifeſte par deux phénomenes, ſavoir la rougeur & la ſenſibilité de la partie chevelue, & qui eſt telle qu'on ne ſauroit ſe peigner. La ſeconde eſt plus profonde, & a ſon ſiege dans la capſule aponévrotique qui enveloppe le crâne; elle ſe manifeſte comme la premiere par le coryza, la toux, l'éternument, & elle s'appaiſe par l'attouchement & les frictions. Cette douleur eſt quelquefois aiguë & opiniâtre, & accompagnée de tintement d'oreille, de ſtrabiſme, de la vue double, à meſure que la fluxion gagne les parties voiſines; elle dure comme le catarrhe quarante jours. On la guérit par une ou deux ſaignées, par deux purgations, auxquelles on joint les potions en guiſe

de thé, le régime, les fumigations avec le karabé, la fauge, le fucre, &c. Comme cette maladie eft caufée par la froideur & l'humidité de l'air, il eft évident qu'on doit rappeller la tranfpiration par la chaleur, l'exercice & les boiffons chaudes, & fur-tout en fe faifant rafer la tête de près.

11. *Cephalalgia anemotropa*, Georg. Hannæi, *Mifcell. Cur. Cephalalgia rara* Mangeti, *Biblioth. Pract.*

C'eft celle à laquelle certaines perfonnes font fujettes toutes les fois qu'il regne un vent de midi chaud & humide, & qui ceffe lorfque le vent fe met au nord. Elle eft caufée par tout ce qui affoiblit le cerveau, par des études immodérées, les foucis, &c. Il confte par les obfervations qu'on a faites fur l'électricité, que le vent du midi dépouille l'air de fa vertu électrique, & c'eft là peut-être ce qui relâche les fibres du cerveau, & qui fait que le fang ne circule plus; & l'on guérit cette efpece par le moyen de l'électrifation, que l'on excite de plufieurs manieres. *Hannæus* parle d'une autre céphalalgie qui eft caufée par le vent du nord.

J'ignore encore fi la céphalalgie cau-

ſée par l'inſolation a des ſymptomes particuliers, ou une cure ſpéciale, & ſi l'on doit par conſéquent la compter parmi ces eſpeces. Tout ce que je ſai, eſt qu'elle eſt quelquefois ſuivie d'aſſoupiſſement & d'aſphyxie. Je ſai auſſi que les femmes ſe ſervent d'un moyen ſingulier pour la guérir, qui eſt de mettre un gobelet plein d'eau renverſé ſur la tête du malade, & elles appellent cela *tirer le coup de ſoleil;* mais je doute que ce moyen ſuffiſe.

12. *Cephalalgia hyſterica;* Céphalalgie hyſtérique. B.

Elle differe de la migraine ou du clou en ce qu'elle affecte ſouvent une grande partie de la tête, par exemple, l'occiput, & qu'elle eſt accompagnée d'un froid violent, ce que *Baglivi* regarde comme un ſigne d'affection hyſtérique; mais on la connoît plus clairement aux ſignes génériques de cette maladie. Elle eſt paſſagere, & accompagnée de tremblement, de contractions ſpaſmodiques dans divers organes, de la ſuppreſſion des ordinaires, & on la guérit avec des anti-hyſtériques.

13. *Cephalalgia metallica.* Boazan *Médec. de la faculté de Montpellier.* Cephalalgie métallique. L.

C'est celle qui est familiere aux Potiers, & qui est causée par la poussiere des divers métaux qu'ils sont obligés de fondre, de piler & de pulvériser pour composer leur vernis. On peut voir dans le Dictionnaire des *Drogues* de *Lemery*, les différens métaux qui entrent dans la composition des vernis. Ils sont sujets 1°. à une douleur opiniâtre dans le cou & l'occiput, qui ne s'aigrit point par la pression; 2°. à une douleur gravative dans la tête, & sur-tout dans le front; 3°. à une douleur gravative dans la tête, & sur-tout dans le front; 4°. à une stupeur qui tient presque de l'assoupissement.

On guérit cette maladie, de même que la colique de Poitou; 1°. en donnant le jour un lavement au malade composé avec une décoction de coloquinte, de séné & autres drogues semblables; 2°. trois heures après dans la nuit, un bol de thériaque; 3°. le lendemain matin six grains de tartre stibié partagés en deux doses, que l'on prend dans l'espace de demie-heure; le soir un lavement dans lequel il entre de l'huile & du vin, de chacun quatre onces; on le purge ensuite trois fois de deux jours

l'un, & il se trouve parfaitement guéri environ au bout de douze jours.

XII. *Cephalæa ; Douleur de tête, Céphalée ; Crotaphus*, de Cœlius Aurelianus, *cap.* 22.

Elle differe suivant *Cœlius Aurelianus* de la céphalalgie, en ce qu'elle est chronique, au lieu que celle-ci est aiguë & passagere. La chéphalée est une douleur aiguë & continue de la tête, qui s'irrite à la plus légere occasion, d'où il suit que la céphalée ne différe de la céphalalgie que par le degré, & peut-être seroit-ce mieux de n'en faire qu'un seul & même genre ; on confondroit peut-être les genres, mais du moins on distingueroit les especes. Les modernes & les disciples de *Stahl* distinguent la céphalée, en ce qu'elle est accompagnée, non point d'une douleur gravative, mais d'une douleur tensive & spasmodique, mais il n'est pas sûr que cela ait lieu dans toutes les especes.

1. *Cephalæa syphilitica*, Manget, *Biblioth. Pract. de dolore capitis*; Céphalée vérolique. G.

Celle-ci n'a aucun ſigne qui lui ſoit propre, à l'exception de ceux qui indiquent une vérole cachée & mal guérie, & elle augmente la nuit par la chaleur du lit. Cette eſpece, que j'ai eu occaſion de traiter une fois, reſſemble ſi fort à la catarrhale, que je les euſſe volontiers confondues, ſi ce n'étoit qu'elle céda aux frictions mercurielles & qu'elle redoubloit la nuit. J'ai vu une autre eſpece qui duroit depuis deux ans, qui augmentoit de même la nuit, & que le médecin avoit entrepris de guérir avec la ſaignée & des bouillons adouciſſans, dans la croyance qu'elle étoit catarrhale, mais ces remedes ne produiſirent aucun effet, parce que le malade avoit caché ſon mal, qui étoit une vérole; ſon ſang étoit couvert comme dans le rhumatiſme d'une couenne blanche & épaiſſe. Il me fit appeller, il me déclara ſa maladie, & je le guéris par le moyen des frictions. Lorſqu'on néglige cette eſpece, elle eſt ſuivie d'exoſtoſes & de la carie du crâne.

2. *Cephalæa ab acrimoniâ*; Céphalée cauſée par l'acrimonie des humeurs. *Cephalæa ſcorbutica*, Bonet, *Sepulchret.*

Douleur

Douleur de tête causée par une matiere saline, Fred. Hoffmann, *par une gale*, *une goutte rose répercutées* du même. L.

On la connoît par le régime qui a précédé, par le tempérament chaud & sec du malade, par l'adoucissement que procurent le laitage, les eaux minérales froides, les bains, & par l'irritation que causent les remedes chauds & âcres. Lorsque l'acrimonie augmente au point de corroder les os, & de corrompre le diploé, il faut recourir au trépan & aux autres secours que fournit la Chirurgie.

3. *Cephalæa arthritica*, Musgrave, *cap. 14. hist. 7.* Fred. Hoffmann, *de dolore cephalico*; Céphalée arthritique. L. P.

J'ai vu cette espece revenir tous les jours à midi, au point d'être insupportable; mais elle se calmoit quelque peu lorsqu'on lioit fortement la tête au malade. Elle cesse dès que la douleur se jette sur les pieds, & rien n'est meilleur pour l'y attirer que les épispastiques, entre lesquels il n'y en a point de meilleur que de se baigner les pieds dans de l'eau chaude. Ce remede produit des effets étonnans, & j'ai connu quelques

malades qu'il a guéris radicalement.

4. *Cephalæa febricosa*, voyez Morton, *pyretolog. pag. 32. Hemicrania à febre intermittenti latente;* Céphalée fiévreuse; Migraine causée par une fievre intermittente cachée. A. P.

L'Auteur que je viens de citer, a connu un homme qui avoit tous les jours à une certaine heure réglée une douleur de tête insupportable; mais pourtant sans froid excessif, ni frisson, ni chaleur, ni sueur, qui sont des symptomes qui se succedent alternativement dans les intermittentes légitimes. L'urine étoit extrêmement teinte, & ressembloit à de l'eau dans laquelle on auroit dissous de la brique pilée.

Morton tenta plusieurs fois de la guérir par de fréquentes saignées, même à la jugulaire, avec des épispastiques, des céphaliques de toute espece, des errhines & des masticatoires, sans pouvoir y réussir; les émétiques, les cathartiques légers, les chalybés, les antiscorbutiques ne firent même que l'aigrir, & l'expérience lui apprit enfin qu'il n'y a que l'usage continué du quinquina, qui puisse détruire le levain de cette maladie.

5. *Cephalæa melancholica;* Céphalée melancolique, appellée par Ramazzini *hypocondriaque*. L. P.

On attribue cette eſpece à la viſcoſité du ſang. Elle n'eſt point violente; mais elle eſt preſque continuelle & accompagnée de triſteſſe, d'amour pour la ſolitude; dans les filles elle eſt cauſée par le déſir du mariage, ou par telle autre paſſion, & dans les hommes, par les chagrins & les ſoucis, & par une trop forte application à l'étude. Elle a beaucoup de rapport avec l'eſpece qui eſt cauſée par la ſuppreſſion du flux menſtruel & hémorroïdal. Elle exige des délayans, l'air de la campagne, la chaſſe, la promenade, en un mot tout ce qui peut récréer l'eſprit, & en été les bains, les eaux minérales froides, &c.

6. *Cephalæa Polonica*, Stabel, *hiſt. 5 & 6 de la plique Polonoiſe.* Céphalée Polonoiſe. C.

C'eſt celle qui eſt cauſée par la répercuſſion ou l'amputation de la plique; elle eſt très-douloureuſe & carie les os du crâne.

7. *Cephalæa ſeroſa*, Manget, *Biblioth. practic. de dolore capitis, tom. 1.* Bonet, *ſepulchret. tom. 1.* Fabricius Hildanus,

cent. 3. *obs.* 20. Céphalée féreufe. C.

Nous avons quantité d'obfervations fur cette efpece, que l'on attribue à un amas de férofité dans divers endroits du cerveau. Seroit-ce parce qu'en ouvrant les cadavres, on a trouvé de la férofité dans leur cerveau? La conféquence ne feroit pas jufte. Seroit-ce parce que les hydrotiques, les diurétiques, les véficatoires, les fétons, l'ont quelquefois calmée? On ne fauroit en conclure qu'elle foit occafionnée par la férofité; celle-ci étant plus propre à caufer des engourdiffemens, des pefanteurs, des léthargies, que des douleurs aiguës, à moins qu'il n'y ait quelque engorgement phlogiftique, comme dans la céphalée catarrhale. Confultez *Morgagni* fur le fiege des maladies, *epift.* 1; vous y lirez plufieurs exemples de cette efpece de céphalée aiguë, rapportés par *Valfalva.*

J. Salzmann croyoit que l'efpece de céphalalgie qui eft intolérable, & qui a coutume de fe terminer par la démence, dépendoit de la glande pinéale devenue calculeufe ou fquirreufe. Cette glande a paru telle à *Schenckius* & à *Drelincourt* qui l'ont obfervée dans

cette maladie, dont nous n'avons aucun ſigne.

P. Borelli a obſervé une céphalée extrêmement violente, qui dépendoit d'un hydrocéphale des ſinus du cerveau, *obſ. 38. cent. 1.* Cette maladie étoit l'effet d'une gale répercutée ; il ſortit plus de deux livres d'eau très-limpide par l'inciſion qu'on fit aux ſinus du cerveau après la mort du ſujet.

XIII. *Hemicrania ; Migraine, Clou.*

C'eſt une maladie dont le principal ſymptome eſt une douleur aiguë & périodique des deux côtés de la tête, ſurtout dans les tempes, le front, autour des yeux.

Elle differe de la céphalée, en ce qu'elle n'a point ſon ſiege dans le cerveau, ni dans la partie du crâne qui le couvre immédiatement, mais dans les ſinus frontaux, dans les orbites, de maniere que le globe de l'œil ſouffre un tiraillement conſidérable, accompagné de larmoiement, ou bien le malade a le nez bouché, un coryza, ou eſt affecté de telle autre léſion des ſinus frontaux,

ou bien l'affection se termine dans un endroit qui n'est pas plus large que la tête d'un clou ou que le pouce ; ce qui n'arrive point dans la céphalée.

1. *Hemicrania ocularis ;* Migraine des yeux. C.

C'est celle qui est causée par la suppuration de l'œil, par un synchysis, par une inflammation interne.

Cette douleur est constante, tensive dans la partie supérieure de l'orbite de l'un & de l'autre œil, & accompagnée de l'affoiblissement de la vue.

Il y a plusieurs maladies des yeux qu'elle accompagne, ou auxquelles elle succede, & dans lesquelles la douleur est souvent le principal symptome. Telles sont 1°. les cataractes purulentes, les cataractes causées par la dissolution du vitré ; 2°. l'amblyopie hydrophtalmique ; 3°. l'amaurose causée par la fonte du vitré ; 4°. l'ophtalmie de la choroïde, de l'uvée ; elle est aussi causée par l'ulcération de l'œil ; elle suit souvent l'extraction de la cataracte, l'extirpation de l'œil ; & assez souvent elle tourmente le malade jusqu'à la fin de ses jours ; & s'il vient à perdre un œil, elle se jette sur l'autre l'année d'après. Dans le cas

où il se forme un amas de pus dans la cavité postérieure de l'orbite, on peut en l'évacuant calmer la douleur; mais dans le cas où le vitré est fondu, il ne reste d'autre remede, suivant Saint Yves, que d'extirper l'œil. Dieu nous préserve de la maladie & du remede !

Il n'y a que l'observation qui puisse nous convaincre que les migraines violentes dépendent du vice des parties éloignées; & comme les Médecins méprisent la doctrine des especes de maladies, ils tombent souvent dans des erreurs funestes aux malades. On a vu plusieurs Médecins qui ont traité des migraines & des maux de dents pour des rhumatismes; mais *Fauchart* ne les a pas plutôt arrachées, que la maladie a disparu.

2. *Hemicrania odontalgica*, Fauchart, 2, 3 & 4. *observ. pag.* 413. Migraine odontalgique. B.

C'est celle qui a son principe dans la dent cariée, ou dans les nerfs qui forment une patte d'oie, & que l'on guérit en arrachant la dent, ou en brûlant le nerf, comme je l'ai enseigné en parlant des especes de tic. Quelle sympathie étonnante ! quoique le principe

soit dans les nerfs des dents, on sent seulement une douleur dans la tête autour des yeux, & cette douleur n'a pas plutôt cessé, que le mal de dent se manifeste. On prétend que le suc de poireau mis dans l'oreille, appaise la douleur; mais à moins qu'on n'arrache toutes les dents cariées, la migraine dure des mois & des années entieres.

3. *Hemicrania sinûs*; Migraine du sinus. D.

C'est celle qui est causée par l'obstruction de l'un ou de l'autre sinus frontal. La douleur se fixe dans l'endroit du front qui est au-dessus de l'orbite, la narine du même côté est seche, l'œil devient rouge & larmoyant lorsque la douleur vient à augmenter. Ses variétés sont 1°. la migraine causée par des vers ou des larves de mouches, dans les sinus frontaux. *Voyez* Fernel, *5. Pathol. cap. 7.* Rolfincius, *de capitis dolore*. Le *Sepulchretum* de Bonet, *tom. 1. pag. 67.* Elle se manifeste par des démangeaisons & des vertiges : les chevres & les brebis y sont très-sujettes, & de là vient qu'elles sont souvent attaquées de vertiges. 2°. Par une agitation critique du

ſang, & le défaut de ſaignement de nez. Une Religieuſe eut deux fois cette maladie avec une fievre aiguë; elle en fut guérie la premiere par un ſaignement de nez que le Médecin avoit prédit en tâtant le pouls du nez; la ſeconde fois, les mêmes ſymptomes revinrent, le pouls fut le même, mais le nez reſta ſec, & ne rendit aucune goutte de ſang. La fievre ceſſa, mais la douleur ſe fixa dans l'orbite, & fut des plus cruelles. Je fus conſulté avec le Dr. *Chaptal*, & dans la perſuaſion où nous fûmes qu'elle étoit cauſée par un ſang amaſſé dans le ſinus, nous ordonnâmes le trépan. 3°. Il y a auſſi des douleurs qui ſont cauſées par une mucoſité qui s'amaſſe dans les ſinus, qui ſe durcit & ſe pétrifie; témoin les calculs que quelques malades rendent par le nez, *Sepulchret. appendic. pag. 62. tom. 1.* d'autres par la bouche, *idem*, *ibidem pag. 61.* Les eaux acidules ont produit de très-bons effets dans pareil cas; *Fabric. Hildan. centur. 5. obſ. 1.*

4. *Hemicrania coryzæ*; Migraine compliquée de coryza. B.

On l'appelle ainſi, parce qu'elle commence par le coryza, & qu'elle eſt

conſtamment accompagnée de celui-ci ; & de la ſéchereſſe d'une narine. C'eſt une douleur aiguë périodique qui ne vient qu'une fois ou deux par an, & qui eſt accompagnée d'une violente rétraction de l'œil au dedans de l'orbite, de larmoiement, quelquefois de l'affoibliſſement de la vue, & autres ſymptomes fâcheux ; elle eſt cauſée par l'engorgement des ſinus frontaux ; & celui-ci, par une mucoſité viſqueuſe & âcre, du moins dans les perſonnes âgées. J'ai vu guérir cette maladie avec des douches d'eau de Balaruc, leſquelles furent ſuivies d'un écoulement de matiere viſqueuſe par les narines.

Mais quelles ſont les migraines que l'on guérit avec les véſicatoires, les ſétons, & autres remedes ſemblables appliqués ſur l'occiput ? Ne ſont-ce point les céphalées ſéreuſes ?

5. *Hemicrania hæmorrhoidalis*, Heiſter. *Clavus hæmorrhoidalis*, *diſſert. ann.* 1734. à Helmſtadt ; *Migraine hémorrhoïdale.* A. P.

Caractere. C'eſt une douleur de tête fixe, pareille à celle que cauſeroit un clou qu'on preſſeroit deſſus ou qu'on enfonceroit, laquelle eſt cauſée par la

ſuppreſſion du flux menſtruel, hémorrhoïdal, & de ſaignemens de nez, & qui ceſſe dès qu'ils reprennent leur cours.

Elle eſt accompagnée de l'enflure, de la chaleur, de la rougeur, de l'ardeur de la partie, d'inſomnie, du battement des tempes, de laſſitude dans tout le corps; l'urine eſt rouge, écumeuſe, le pouls dur & plein.

Cure. Elle exige qu'on diminue le volume du ſang, qu'on le délaye, & qu'on faſſe reprendre aux écoulemens leur premier cours. C'eſt à quoi l'on parvient par la ſaignée du pied, par l'application des ſangſues ſur la partie ou au fondement, par un régime délayant & rafraîchiſſant, par des remedes réſolutifs & tempérans, comme la poudre tempérante de *Stahl* ou d'*Heiſter*, laquelle eſt compoſée avec de la nacre de perles & trois grains de nitre, ou quatre potions tempérantes, compoſées avec les yeux d'écreviſſe, la nacre de perles, l'eau roſe, l'eau de fleurs de tilleul, de ſureau, de cinnamome, le ſirop violat; les fomentations de fleurs de camomille, de ſureau de millefeuilles, avec de la mie de pain, l'eſprit

de vin camphré, &c. Les curieux de la nature veulent qu'on applique des ventouses sur la partie; *P. Borelli*, des sangsues; *Paré*, que l'on ouvre l'artere; d'autres, qu'on bassine la partie avec de l'eau froide.

6. *Hemicrania clavus;* Le clou hystérique. *Clavus hystericus* de Sydenham, *de colicâ hystericâ, process. integr. pag. 669*. Raulin, *de vaporosis morbis*, 258. A.

C'est une douleur de tête atroce *perterebrante*, qui n'occupe pas plus d'espace que peuvent en couvrir le pouce ou un œuf, qui produit le même sentiment qu'un clou qu'on enfonceroit dans la partie, & qui jette la malade dans le désespoir & souvent dans le délire. Elle est familiere aux femmes hystériques & chlorotiques. Les Arabes l'appellent *ovum* & *testa*, lorsqu'elle occupe un peu plus d'espace. Cette maladie cruelle résiste à la saignée, & ne cede qu'aux remedes qu'on emploie dans la colique d'estomac hystérique, qui sont le petit lait & le laudanum.

7. *Hemicrania purulenta*, Nicolai Decas, *observat. pag. 14*. Strasbourg 1725. *Migraine purulente*. A.

Un soldat qui avoit reçu depuis trois

ans une plaie à la tête compliquée de fracture, mais qui s'étoit depuis long-temps consolidée, fut sujet depuis lors à des douleurs de tête cruelles qui avoient épuisé tout le savoir des Médecins & même du Bourreau, en qui les Allemands ont beaucoup de confiance. On lui prescrivit enfin une poudre de cinabre & de nitre, une émulsion & un emplâtre, qui le firent fortement éternuer, & lui procurerent une excrétion de matiere purulente tênace, entremêlée de sang par le nez, laquelle dura un jour entier, & dont la quantité se monta à un demi-setier. La douleur se calma tout-à-coup, & se dissipa enfin entiérement; d'où l'Auteur conclut qu'on attribue souvent aux remedes des effets qu'ils n'ont point produits, & que c'est la fortune qui fait la réputation des Médecins.

On doit donc attribuer cette espece à un amas de pus dans les sinus frontaux ou maxillaires.

8. *Hemicrania ab Insectis*; Migraine causée par des Insectes.

C'est celle qui est causée par des insectes qui s'insinuent dans les sinus frontaux, comme une scolopendre,

un taon, une mouche carnaſſiere, une chenille, &c.

1°. Catherine Pnaferin, âgée de cinquante ans, fut affligée pendant un an d'une douleur aiguë dans le côté droit du front, laquelle occupoit un eſpace de la largeur du pouce. Elle augmentoit lorſqu'elle s'éveilloit, ou qu'elle s'expoſoit au ſoleil; elle étoit accompagnée de démangeaiſon dans le nez, de la ſéchereſſe & de l'obſtruction de la narine droite, d'éternumens fréquens, de peſanteur de tête, de vertige & d'un ſpaſme dans la paupiere droite. Son haleine étoit puante à ſon réveil, & elle étoit ſujette à des rapports acides.

Elle prit du tabac, elle flaira de l'eau de la Reine d'Hongrie, & au bout de quelque temps, elle rendit quantité de morve, & enfin une ſcolopendre à deux cornes, qui ſe mit à courir avec beaucoup de vîteſſe, qui ſe roula en forme de ſpirale, & qui avoit de chaque côté quinze pieds & plus. C'étoit vraiſemblablement la ſcolopendre plate à quinze pieds de chaque côté dont il eſt parlé dans la *Fauna Suecica* 1263.

2°. Fabricius Hildanus, *centur.* 1. *obſ.*

8. a vu un enfant attaqué d'une migraine, laquelle étoit causée par une chenille velue qui s'étoit insinuée dans le sinus frontal. On peut en voir la figure chez l'Auteur. Tulpius, *lib. 4. obs. 12.* a connu un homme qui rendit par le nez une chenille velue, longue d'un demi-travers de doigt.

Le Docteur *Lindern* de Strasbourg a vu un homme attaqué d'une pareille maladie, dont la douleur s'étendoit jusqu'à l'occiput, à qui le nez couloit continuellement, qui se trouvoit soulagé lorsqu'il tiroit du lait chaud par le nez, qui ne pouvoit supporter les errhines, & qui ayant pris un vomitif, rendit une chenille dont le ventre étoit jaune, & le dos brun tacheté de noir.

9. *Hemicrania nephralgica*, Baglivi, *pag. 335. cap. 9. de fibra motrice.* Migraine compliquée d'une colique rénale. A.

Baglivi a observé une migraine compliquée d'une colique rénale du même côté où étoit le calcul, dans laquelle le pouls du même côté étoit petit & profond, ce qu'il attribue à l'oscillation & à la contraction dolorifique des fibres,

laquelle se communiquoit des reins au péricrâne.

10. *Hemicrania lunatica*, P. Salii, *cap. 10. ad Altomari praxim.* Migraine lunatique. L.

C'est celle qui revient environ tous les huit jours, ou à chaque changement de lune. L'Auteur a vu trois personnes attaquées de cette maladie, dont une étoit un Dominicain, qui pendant trois ans & sept mois consécutifs, étoit sujet tous les huitiemes jours de la lune, & presque à la même heure, à une migraine accompagnée d'une douleur aiguë près du muscle temporal, laquelle duroit environ trente heures, & durant laquelle il ne pouvoit ni voir le jour, ni entendre le moindre bruit, ni prendre la moindre nourriture, qu'il n'en fût extrêmement incommodé; il se portoit très-bien dans les intervalles. L'Auteur croit avec raison que cette migraine étoit causée par le venin de la fievre intermittente qui a coutume de revenir tous les huit jours.

XIV. *Ophtalmia ; Lippitudo*, Celſi ; *Pituita*, Horatii ; *Ophtalmoponia*, Heiſteri ; *Oculorum inflammatio*, *Dolor oculorum*, Sennerti ; en François, *Ophtalmie*, *mal aux yeux.*

Le mot grec *ophtalmie* vient *d'ophtalmos* œil, comme qui diroit maladie de l'œil.

On la connoît à la *douleur*, la *rougeur*, le *larmoiement* de l'œil, & à la difficulté avec laquelle il ſupporte la lumiere.

La douleur & l'intolérance de la lumiere ſont les principaux ſymptomes de l'ophtalmie ; les ophtalmies externes ſont les ſeules qui ſoient accompagnées de rougeur.

La douleur des yeux eſt proportionnelle à la ſenſibilité de cet organe, qui eſt très-grande ; car il n'y a point de partie, qui, à volume égal, reçoive une ſi grande quantité de filets nerveux que l'œil. Il reçoit ces filets de ſix paires de nerfs, & la ſenſibilité eſt proportionnelle à la quantité de nerfs dans

un eſpace donné, lorſque la diſtraction des filets nerveux eſt la même.

Lorſque l'ophtalmie eſt compliquée d'inflammation, comme il arrive dans pluſieurs eſpeces, la douleur eſt accompagnée de rougeur, de chaleur, de tenſion, d'enflure, ce qui vient de ce que le ſang ſe porte avec plus de force dans les vaiſſeaux ſanguins de l'œil. *Voyez* la théorie de l'inflammation, d'où s'enſuit un tiraillement dans les nerfs. Il y a cependant des ophtalmies internes qui viennent à ſuppuration, par exemple, dans le criſtallin, qui ne ſont précédées d'aucune rougeur ni d'aucune enflure ſenſible, comme lorſque le criſtallin ſe fond, & c'eſt ce que *Boerhaave* appelle une inflammation lymphatique.

La peine que cauſe la lumiere, vient de l'extrême ſenſibilité de la rétine, & celle-ci de ſon engorgement phlogiſtique, ou de la trop forte tenſion de la choroïde & de l'uvée, qui en eſt une portion, & dont la ſclérotique ſe reſſent peut-être; dans tous ces cas il y a un *myoſis*, ou un reſſerrement de la prunelle proportionné à la peine que la lumiere cauſe.

Le larmoiement abondant eſt un

effet de la douleur, de la ſéchereſſe & de l'ardeur de l'œil, & le but de la nature en le procurant, eſt d'emporter par cet écoulement de larmes les corps étrangers qui s'y trouvent, de l'humecter, & de tempérer ſon ardeur & ſon acrimonie. Sans cela, on ne voit pas à quoi ſerviroit cette excrétion abondante de larmes que cauſe l'irritation de l'organe, vu qu'elle excede la réſorption qui s'en fait par les points lacrymaux, puiſque c'eſt en cela même que le larmoiement conſiſte.

Elle differe de l'obſcurciſſement de la vue, en ce que celui-ci eſt volontaire dans les maladies ophtalmiques, puiſqu'il ne faut qu'ouvrir les paupieres pour voir clair, au lieu qu'il eſt invincible dans les maladies *caligineuſes*.

Ophtalmiæ externæ; Ophtalmies externes.

1. *Ophtalmia Taraxis; Taraxis* Aetii, Pauli, *lib. 1. cap. 22. Ophtalmia notha* Sennerti; *Ophtalmie catarrhale* de Saint Yves, *ſpec. 3.* B.

Cette eſpece eſt la plus légere de toutes, elle n'eſt cauſée par aucun vice

interne préexiſtant, & ne vient que d'un principe procatartique accidentel, comme la fumée, le vent, une lecture trop aſſidue, de ce qu'on s'eſt peiné la vue en examinant de petits objets, de la vapeur de l'ail, de l'oignon, de la pouſſiere, &c.

Elle ſe guérit par le ſecours de la nature ou de l'art; par exemple, la nature balaie la pouſſiere ou le myaſme acrimonieux qui irrite l'œil, en excitant un larmoiement; elle calme la douleur que cauſe la lumiere, en tenant les paupieres fermées durant le jour; & l'art, qui n'eſt qu'une imitation de la nature, enjoint au malade de porter devant les yeux un morceau de taffetas vert, d'éviter le trop grand jour, de ſe baſſiner les yeux avec de l'eau tiede, de ne point lire à la chandelle, & de ſe garantir du vent & du ſoleil. Dans le cas où il eſt entré quelque corps étranger dans l'œil, il n'y a qu'à relever la paupiere, & à le retirer avec une plume, ou un petit morceau de papier.

2. *Ophtalmia trichiaſis; Trichiaiſe* de Saint-Yves, *p. 98.* L.

La *Trichiaiſe* n'eſt autre choſe que la

direction des cils vers le globe de l'œil.

Le *Distichyasis* est un double rang de cils sur la surface interne de la paupiere.

Lorsque les cils sont trop longs, & qu'ils rentrent sous les paupieres, ils causent une ophtalmie, qui cesse dès qu'on les a relevés; mais lorsque cet accident arrive à cause des petits ulceres qui se forment sur les bords des paupieres, & qui obligent les cils à entrer dans l'œil, ils le piquent, l'enflamment, l'exulcerent jusqu'à ce qu'on les ait extirpés. Il faut bien se garder de les couper, ceux qui reviendroient n'en seroient que plus rudes; il faut les arracher les uns après les autres, en laissant plusieurs jours d'intervalle; & pour empêcher qu'il n'en croisse de nouveaux, on doit toucher avec la pierre infernale l'endroit où ils étoient. Dans le cas où ce remede ne suffit pas, quelques-uns veulent que l'on coupe les bords des paupieres où les cils croissent, sur quoi l'on peut consulter Heister, *Chirurg. cap. 47*, & S. Yves, *c. 8. p. 98*.

3. *Ophtalmia tuberculosa;* Ophtalmie compliquée de tubercules. L.

Elle est appellée *Pothia*, par Galien, de *pothe* prépuce, ou *potos* désir. Les

tubercules qui viennent aux paupieres sont l'*hordeolum*, en François *orgeolet*, *envie*, parce qu'on l'attribue aux envies que les femmes grosses ne peuvent satisfaire; le *grando*, en Grec *crite*, en François *grain de grêle*, à cause de la dureté & de la transparence du tubercule, d'où vient qu'Aëtius l'appelle *sclerophtalmia*, d'autres *chalaza*, & Cornarius *præputiolum*.

Il se forme en effet aux bords des paupieres des tumeurs rouges, dures, indolentes, ou peu douloureuses, qui ressemblent à un petit prépuce affecté d'un phymosis.

Il faut ramollir ces tubercules pour les résoudre, sinon, les enflammer ou les cautériser pour qu'ils viennent à suppuration, ou enfin les extirper & les cicatriser. Si ce sont des verrues, des atheromes, des excroissances, il faut y faire une ligature, ou les brûler, ou les couper avec des ciseaux.

On les ramollit avec un emplâtre de mucilage, de vigo, avec un peu de savon, &c. on les brûle, en mettant dessus une goutte d'esprit de sel ammoniac, ou, ce qui est plus expéditif, en les touchant avec la pierre infernale;

on les lie avec une soie, si ce sont des verrues, des excroissances, qui ayent une queue. On guérit l'ulcere avec l'onguent de diapompholygos.

Voyez Boerhaave *sur l'Orgeolet.* Heister, *Chirurg. cap.* 43. 44.

4. *Ophtalmia trachoma*; P. Æginetæ.

Le *Trachoma* consiste dans une espece d'âpreté & de rudesse dans la partie interne des paupieres.

On l'appelle *dasyma*, si elle est herpetique; *tylosis*, si elle est calleuse, & *sycosis*, si les pustules sont un peu grosses.

Cette affection differe de la psorophtalmie, en ce que les pustules sont dures, miliaires, ou petites, & n'affectent point le globe de l'œil, mais seulement l'intérieur des paupieres.

Elle fut épidémique à Rome après un tremblement de terre & à la fin du carême. Baglivi & Teloni *de terræ motu*.

Elle se manifeste par un sentiment de pesanteur dans les paupieres, lequel est accompagné d'une démangeaison continue, de chaleur & de rougeur dans l'angle & la conjonctive, les tarses s'ulcerent, & rendent une chassie âcre, compliquée d'un larmoiement qui cor-

rode l'œil; la nuit, les paupieres se collent.

A mesure que la maladie devient invétérée, la paupiere, sur-tout l'inférieure, se renverse, & le cartilage auquel on donne le nom de *tarse*, se bombe, & forme comme une espece d'arc ou de bourlet enflé; les tarses s'excorient, & *Boerhaave* appelle cette maladie *inflammatio excoriatoria palpebrarum*, inflammation des paupieres avec excoriation. Celles-ci s'ulcerent, il se forme sur l'intérieur des paupieres de petites pustules miliaires, de la grosseur d'un grain de sable, calleuses. Cette maladie est très-opiniâtre & très-incommode. Les malades sentent le même picotement que s'ils avoient les yeux remplis de sable, & y causent une excoriation, à force de clignotter.

Cette maladie demande un autre traitement lorsqu'elle est récente, que lorsqu'elle est invétérée.

Dans le premier cas, il faut calmer l'inflammation sur-tout avec des remedes internes, tels que la saignée, la purgation, les bouillons rafraîchissans, les bains, & même les topiques.

Prenez de bulbe de lis demi-once, de

de fleurs de mélilot ou de ſureau une once, de ſafran un ſcrupule. Faites-les bouillir dans l'eau, ajoutez-y de la farine de froment autant qu'il en faut, & ſix grains de ſel armoniac.

Enveloppez ce cataplaſme dans un linge, appliquez-le ſur l'œil & renouvellez-le deux fois par jour, obſervant de l'y laiſſer, juſqu'à ce que les paupieres qui étoient tendues, ſe lâchent & ſe rident. Si on l'y laiſſoit plus longtemps, il en réſulteroit une épiphore ſébacée, à moins qu'on ne ſe ſervît d'aſtringents, tels qu'une décoction de roſes, d'écorce de grenade, de feuilles d'aigremoine avec un peu de miel roſat.

Dans le cas où la maladie eſt invétérée, il faut oindre les paupieres avec l'onguent ſuivant.

Prenez de ſucre de ſaturne, une drachme, de céruſe blanche quatre ſcrupules, de camphre ſix grains : broyez les avec un peu d'huile roſat; ajoutez y enſuite d'onguent de tutie ou roſat une once; oignez-en matin & ſoir les paupieres qui ſont collées. Au cas que le malade ne puiſſe le ſupporter, on lui ſubſtituera un onguent lénitif compoſé

avec le beurre frais, l'huile de cire, & la cire blanche.

Dans le cas où les paupieres sont ulcérées & galeuses, *Saint Yves* se sert d'un onguent composé de deux drachmes de foie d'antimoine, de demi-drachme de camphre, & de vingt grains de clous de girofle, que l'on fait infuser pendant huit jours dans de l'eau d'euphraise, de fenouil, de grande éclaire, & de rhue, de chacune quatre onces. On en met dans l'œil quatre fois par jour, & le soir on applique dessus de l'onguent de tutie. Si ce remede ne réussit point, on brûlera les ulceres qui se sont formés sur les bords des paupieres avec la pierre infernale, en usant des précautions nécessaires.

Si les paupieres ne sont affectées que d'une dartre, & qu'il n'y ait point d'ulcere, il suffira d'y appliquer quatre fois par jour un collyre composé de sel de saturne & de sel armoniac de chacun quatre grains, & d'eau rose & de plantain de chacune quatre onces.

5. *Ophtalmia sicca. Xerophtalmia*, P. Æginetæ. *Ophtalmie seche. Ophtalmie qui affecte le coin de l'œil*, Saint Yves *spec. 5.*

Nulle enflure dans les paupieres, rougeur & démangeaiſon dans les tarſes, point de larmoiement, les paupieres ſe collent la nuit, on a peine à ſupporter la lumiere que l'eau réfléchit. Elle eſt plus aiſée à guérir que l'humide; elle eſt cependant opiniâtre & habituelle, étant cauſée par l'acrimonie de la lymphe; elle ceſſe au moyen d'une légere dyſurie critique, par le tranſport de la matiere de la conjonctive dans la verge.

Cure. La ſaignée ſuffit quelquefois, de même que les bains pris pendant quelques jours, lors ſur-tout que l'on a ſoin de purger auparavant le malade. Il prendra au ſortir du bain un bouillon rafraîchiſſant, ou du petit lait. *Sydenham* prétend que les anodins, pris le ſoir, produiſent un très-bon effet, ſurtout dans les enfans. On boit en été pendant neuf jours les eaux minérales froides.

Les topiques indiqués ſont les collyres d'eau roſe, de plantain, de mucilage d'herbe aux puces, d'eau de frai de grenouilles, les feuilles de coignaſſier, les pétales de roſe. L'eau ou la ſolution de ſaturne, ou le ſel de ſaturne

délayé dans beaucoup d'eau, le ſucre candi, &c. produiſent auſſi un très-bon effet. Saint Yves ſe ſert d'un collyre composé d'eau roſe & de plantain, de chacune deux onces, de 12 grains de tutie, & d'une cuillerée d'eau de vie. On baſſine l'œil avec ce collyre pendant le jour, & le ſoir on applique deſſus un plumaceau trempé dans une décoction de feuilles de véronique, de thym & de feuilles de roſe dans du vin rouge. La pelure interne de poire ou de pomme, eſt un excellent adouciſſant.

6. *Ophtalmia puſtuloſa.* Saint Yves. *Mal. des yeux, pag. 183. Ophtalmie bourgeonnée.* L.

Dans cette eſpece, les faiſceaux de vaiſſeaux rouges s'étendent depuis la tunique interne de la paupiere juſqu'à la cornée, & il ſe forme autour de celle-ci des puſtules de la groſſeur d'une lentille. Lorſque ces puſtules ſe forment dans la cornée même, il y vient un abcès qui ſe manifeſte par ſa blancheur.

Cure. Elle exige une ſolution d'eau divine dans de l'eau, pourvu que les puſtules ne touchent point la cornée: ſi elles y touchent, & qu'elles forment

un abcès, il faut le faire percer en versant goutte à goutte dans l'œil de l'eau distillée de camphre, & après que les pustules auront percé, on aura recours à la solution de la pierre divine.

7. *Ophtalmia erysipelatosa*, St. Yves, *huitieme espece, pag. 184. Ophtalmie érysipélateuse ;* ou plutôt *Herpetique.*

Cette espece, indépendamment de la rougeur de la conjonctive, de l'enflure des paupieres, des douleurs insupportables dans les yeux & dans la tête, de l'ardeur dont elle est accompagnée, fait détacher la peau du front, des tempes & du nez en forme de croûte ou d'écailles furfuracées, qui laissent après elles des cicatrices. Cette maladie est très-opiniâtre & très-difficile à guérir.

Cure. Elle exige 1°. que l'on fomente la partie avec de l'eau de fleurs de sureau & une dixieme partie d'eau de vie; 2°. des sétons sur la nuque, en commençant par la saignée & la purgation, que l'on réitérera s'il en est besoin, des vésicatoires sur le dos & derriere les oreilles. Comme les douleurs sont violentes, il faut réitérer la saignée, & employer les narcotiques.

8. *Ophtalmia humida*, Saint Yves,

deuxieme espece. *Epiphora* Galen. *introduct. Ophtalmia vera* Sennert. *Ophtalmie humide.*

Elle est habituelle comme la seche, ou elle a son foyer dans la masse du sang, ce qui la rend très-opiniâtre. Elle est accompagnée d'un larmoyement abondant, de l'enflure des paupieres près des tarses, d'une chassie copieuse, de douleurs lancinantes dans les yeux, d'une rougeur intérieure, & de plus le malade ne peut ni supporter la lumiere, ni ouvrir les paupieres. De là s'ensuivent des taches sur la cornée. Les enfans ont souvent les joues excoriées par les larmes qu'ils répandent, le nez & les levres enflées.

Cure. Elle exige la saignée du bras, du pied & de la jugulaire, l'application de trois ou quatre sangsues autour de l'œil; le second ou le troisieme jour, un purgatif ordinaire avec la manne, le séné & les tamarins, après quoi on fera prendre au malade des bouillons de laitue, d'oseille, de chicorée. Le soir, on lui donnera des narcotiques, on lui appliquera un vésicatoire entre les deux omoplates; & à l'égard des enfans, on tâchera de leur procurer un

écoulement par les oreilles, pour détourner la ſérosité âcre qui s'eſt jetée ſur les yeux. On réitérera la purgation, & on emploiera les bains domeſtiques, à moins que l'état de la langue & de l'eſtomac ne s'y oppoſent. On ne négligera point cependant les collyres, & l'on emploiera d'abord les plus doux. L'eau de fenouil, ni à plus forte raiſon celle d'euphraiſe, ne valent rien, elles ſont trop âcres; il vaut mieux ſe ſervir de la chair de pomme cuite avec du lait, de lait frais, de mucilage d'herbe aux puces, de coing, de blanc d'œuf battu avec de l'eau roſe, ou, ce qui vaut encore mieux, parce qu'il ne colle point les yeux, de blanc d'œuf pilé avec un peu d'alun, épaiſſi & enfermé dans un linge. On peut encore faire durcir un œuf, en prendre le blanc, & l'arroſer avec de l'eau roſe ou de plantain. Après que l'ardeur eſt appaiſée, on peut appliquer deſſus de l'eau roſe, avec un peu d'eau ou de ſucre de ſaturne, ou bien ſe ſervir d'un collyre compoſé d'eau de fenouil & d'eau roſe, de chacune deux onces, de ſucre de ſaturne deux grains, ou demi-drachme de trochiſque blanc de

rhafis. La douleur appaifée, on mettra fur l'œil de la poudre de tutie, pour que les paupieres ne fe collent point, & que le malade puiffe les ouvrir à fon réveil.

Lorfque cette ophtalmie eft invétérée, il faut faire diffoudre du vitriol blanc ou romain, dans de l'eau de fontaine, en telle quantité, qu'en en mettant une goutte dans l'œil, elle caufe une douleur vive, mais momentanée. Un fcrupule de vitriol, diffous dans fix onces d'eau avec une drachme de fucre, produit cet effet. On doit fe fervir de ce collyre en fe couchant, & ne point charger l'œil de compreffes ni de bandages. Il ne faut jamais le matin mettre dans l'œil des chofes âcres, mais le baffiner feulement avec de l'eau tiede, ou de l'eau rofe.

Il y a des perfonnes qui ajoutent au vitriol trois grains de verd-de-gris, ou qui fe fervent de vin dans lequel elles ont mis tremper pendant une nuit une piece de cuivre, ou qui font diffoudre la pierre divine dans de l'eau, & en mettent quelques gouttes dans l'œil en fe couchant. Ces collyres font fort bons, pourvu qu'on ait foin d'adoucir le fang

avec les bains, la faignée, & les bouillons rafraîchiffans.

9. *Ophtalmia fcrophulofa ;* Ophtalmie fcrophuleufe. L.

Elle eft familiere aux enfans fcrophuleux, humide, compliquée de l'enflure des bords des paupieres, d'une chaffie épaiffe, de la rougeur, de l'enflure de la cornée, d'un larmoiement âcre. Ils tiennent toujours la tête baffe ; ils ont le nez, les levres & le cou enflé, & la cornée eft fouvent affectée d'un leucome.

Le principe de cette maladie eft une lymphe fcrophuleufe, âcre, vifqueufe, que l'on doit par conféquent incifer, atténuer & dépurer par des cathartiques réitérés, précédés d'une pilule compofée de douze grains d'aquila alba, & enfuite avec des bouillons apéritifs, dans lefquels on fait entrer un peu de limaille de fer, d'efquine coupée par petits morceaux, & des cloportes, une pincée de fouci fauvage, ou une demi-poignée de fleurs de grateron. On peut auffi employer une tifane d'efquine & de racine de patience, de chacune une once, que l'on fait bouillir dans dix livres d'eau, jufqu'à diminution de

moitié, & auxquelles on ajoute vers la fin de la coction, trois pincées de sommités de cyprès, deux drachmes de réglisse; & le malade en fait sa boisson ordinaire. Il prendra ensuite pendant trois jours un bol composé de vingt ou trente grains d'æthiops minéral; on le purgera le quatrieme jour, & au bout d'une semaine, l'on réitérera le bol & la purgation. Lorsque la saison le permet, & qu'on peut lui faire prendre les bains, ils produisent un très-bon effet; mais le meilleur de tous les remedes est un séton au cou, qu'il doit porter dans les mois qui sont tempérés.

On peut aussi se servir du remede du Dr. *Hans Sloane*, lequel consiste en un collyre composé avec l'axonge de vipere & la tutie, auquel on joint un ample véficatoire sur la nuque. Le lait n'est pas à négliger, non plus que les collyres pour l'ophtalmie humide, mêlés avec des résolutifs, tels que le thym, la verveine & l'euphraise, qu'on n'a pu employer au commencement de la maladie, crainte d'inflammation.

10. *Ophtalmia tenebricosa*, appellée par les Grecs *Hydrophtalmia*. Maître-Jean, *de l'extension du corps vitré*, 2.

pag. chap. 1. Exophtalmie, *chap.* 6. *part.* 2; appellée par quelques-uns *Goutte ſereine*.

1°. Elle ſe manifeſte par une douleur dans le front, dans un œil, ou dans tous les deux. 2°. La douleur appaiſée, le globe de l'œil paroît un peu plus gros & plus bombé. 3°. La prunelle eſt plus dilatée, & ſe reſſerre moins au ſoleil que lorſque l'œil eſt ſain. 4°. La vue s'obſcurcit au point que le malade ne peut ni diſtinguer les objets, ni ſe conduire ſeul.

La prominence de l'œil eſt moins ſenſible dans ceux dont l'iris eſt noir, ſur-tout ſi les deux yeux ſont attaqués; elle l'eſt davantage dans ceux qui ont l'iris bleuâtre ou blanchâtre, & les yeux extrêmement fendus. La plupart des malades recouvrent la vue, lorſqu'on emploie les remedes convenables; mais elle n'eſt jamais ni ſi nette ni ſi diſtincte qu'auparavant.

Cette maladie eſt fréquente aux hommes atrabilaires, aux femmes groſſes d'un ou deux mois, & continue juſqu'après l'accouchement; aux filles qui ont les pâles-couleurs, & elle leur dure quatre ou cinq mois.

Sennert décrit cette maladie, *cap. 37. sect. 2. lib. 1.* & dit qu'on la connoît en ce que les yeux sont nets, & qu'on n'y apperçoit d'autre vice sinon que la prunelle est plus noire & plus dilatée.

Cette maladie est difficile à distinguer au commencement de la cataracte ordinaire, qui n'est pas encore formée, aussi bien que du glaucome; mais on la distingue des autres maladies, en ce que le cristallin ne perd point sa transparence, & que les malades recouvrent une partie de leur vue.

Le principe *synectique* de cette maladie, est l'extension du corps vitré, à cause d'une fluxion ou d'une congestion, d'où s'ensuivent la dilatation de la prunelle, la douleur, l'enflure de l'œil, la pression de la rétine, & l'obscurcissement de la vue.

La cure exige au commencement, des saignées réitérées du bras, du cou, du pied, & même l'artériotomie, suivant la violence de la douleur, & le degré de la pléthore, ensuite des remedes propres à évacuer la sérosité, comme des vésicatoires sur la nuque, derriere les oreilles, & même des cathartiques tous les six jours, une tisane

composée d'une once de salsepareille, & demi-once de racine d'esquine, que l'on fait bouillir dans quatre livres d'eau, jusqu'à diminution du quart, & dont on donne deux verres au malade matin & soir pendant quinze jours. Il n'y a que les topiques résolutifs qui conviennent dans cette maladie, encore produisent-ils très-peu d'effet.

Lorsque la fluxion qui cause cette ophtalmie est violente, & les fluides acrimonieux, l'œil se bombe davantage, il s'enflamme, on y sent des élancemens, auxquels se joignent des douleurs insupportables, une chaleur & une rougeur extérieure, une fievre aiguë, des insomnies, les paupieres se renversent, ne couvrent plus l'œil, une épiphore chaude, l'obscurcissement de la vue, & enfin une goutte sereine parfaite & incurable, les parties internes viennent à suppuration, le corps vitré se fond, & il se forme des fistules qui percent l'œil, qui sont tous des accidens que l'on doit rapporter à l'ophtalmie interne.

11. *Ophtalmia syphilitica*, Baglivi, *pag.* 202. *Ophtalmia Gallica*, Zacuti, *prax.* Ophtalmie vénérienne, S. Yves,

10ᵉ. espece; Ophtalmia venerea Camerarii, *differt. Tubingæ, 1734.* Aloyf. Luifin. *Leyde, 1727, pag. 665.*

L'Auteur la divife en deux efpeces, favoir en métaftatique & en fymptomatique. Elles font toutes deux caufées par un virus vénérien, & elles augmentent vers le foir.

La fymptomatique s'appaife vers l'aurore, elle ne dégénere jamais en chémofis; la matiere morbifique ne change point de place, les douleurs font moins violentes; elle ceffe après que la vérole eft guérie, & elle eft moins dangereufe. Elle a lieu dans le fecond degré de la vérole.

L'ophtalmie métaftatique ne diminue point à l'approche de l'aurore, elle dégénere toujours en chémofis; la matiere morbifique change de place, les douleurs font plus violentes; elle ne fe diffipe point après que la vérole eft guérie, & elle eft très-dangereufe.

Une preuve que cette maladie eft caufée par un virus vénérien, eft que la chaleur & la douleur augmentent lorfqu'on eft au lit, & qu'elle réfifte aux remedes ordinaires. On connoît l'ophtalmie métaftatique aux fignes fui-

vans. La sclérotique est enflée & d'une couleur livide ; on y sent une douleur âcre & lancinante, on y apperçoit une espece de creux ; & elle est causée par une gonorrhée répercutée, & par le transport du virus dans l'œil. Pour l'ordinaire, les gonorrhées qui passoient pour incurables, se dissipent dès que cette ophtalmie survient, & réciproquement celle-ci cesse, dès que la gonorrhée reprend son cours. On guérit en général l'ophtalmie vénérienne avec les frictions mercurielles ; mais il ne faut jamais appliquer du mercure sur les yeux. Quelques-uns conseillent les décoctions sudorifiques, & les pilules mercurielles. Les Médecins de Montpellier se bornent aux simples frictions. Dans la métastatique, outre les frictions mercurielles, il convient d'inciser légérement les membranes de la sclérotique & des paupieres, pour évacuer la matiere virulente qui s'est amassée dans leur tissu cellulaire. *Nicolai* & *Camerarius* prétendent qu'il en sort une humeur ichoreuse pareille à celle de la gonorrhée. Je crois, quoi qu'en dise *Camerarius*, qu'il vaut mieux faire ces scarifications pendant le cours des frictions qu'avant.

Elle a beaucoup d'affinité avec l'humide & le chémosis, excepté que dans la vénérienne la conjonctive est dure & comme charnue. Elle commence par un larmoiement sébacé, d'un blanc jaunâtre & très abondant. Elle résiste à tous les remedes, à l'exception des anti-vénériens ; & elle survient souvent deux jours après une gonorrhée répercutée. Un Chirurgien de Montpellier en fut attaqué pour avoir posé sa tête sur un oreiller, sur lequel un vérolé qui passoit par les remedes avoit répandu de sa salive.

Cure. Elle consiste à détruire le virus vénérien par des frictions faites avec l'onguent napolitain ; mais il faut y préparer le malade par la saignée & par vingt-cinq ou trente bains. *Saint-Yves* conseille la panacée mercurielle. Prenez de panacée mercurielle une drachme, de rhapontic en poudre trois drachmes, de baume de copahu demi-once ; mêlez & faites-en un opiat, dont la dose est d'une drachme tous les matins ; on purgera le malade tous les quatre jours.

Prenez d'aquila alba, de gomme ammoniac, de chacun quinze grains ;

de trochiſques alhandal cinq grains, de ſirop de fleurs de pêches, autant qu'il en faut pour un bol. Mais il vaut mieux ſouvent employer les cathartiques ordinaires.

12. *Ophtalmia chemoſis*, Saint-Yves, *ſpec. 9. & 13. Chemoſis* d'Aetius. A.

Cette eſpece d'ophtalmie eſt cauſée par un principe externe, par exemple, un coup violent dans l'œil, d'où s'enſuit une meurtriſſure, ou une opération de chirurgie, comme l'extraction de la cataracte, l'opération de l'ongle, de l'abcès, &c. ou par un principe interne, tel qu'une métaſtaſe, un catarrhe violent dans des ſujets cacochymes.

Son caractere eſt une enflure rouge, noirâtre de la conjonctive, avec affaiſſement & opacité de la cornée, laquelle paroît cachée dans une eſpece de creux. L'inflammation eſt violente, & accompagnée de douleurs aiguës dans la tête & dans les yeux, d'un ſentiment de peſanteur au-deſſus de l'orbite, d'inſomnie, de fievre, de pulſation, de l'enflure & de la clôture des paupieres. Elle ſe termine quelquefois par la ſuppuration de l'œil, dont l'aveuglement eſt la ſuite, ou du moins par

un leucome. Le ſang eſt couvert d'une croûte coriacée.

Cure. Rien n'eſt meilleur au commencement que des ſaignées réitérées du bras, du pied, & de la jugulaire, auxquelles je joins l'application de quelques ſangſues aux paupieres. D'autres veulent qu'on ſcarifie l'œil, & qu'après avoir ſaigné deux ou trois fois le malade, on le purge avec une infuſion de deux drachmes de ſéné, d'une drachme de rhapontic, de graine de lin, de fleurs de violette, de chacune une pincée, de deux ou trois onces de manne. D'autres veulent qu'on le purge avec la ſcammonée, & qu'on le ſaigne de nouveau. On lui donnera le ſoir pour le faire dormir, du ſirop de pavot ou du laudanum, & on lui fera obſerver un régime léger, rafraîchiſſant & humectant.

Il eſt bon de commencer par baſſiner l'œil avec du lait tiede, du ſang de poulet, & d'y appliquer de la pulpe de pomme cuite avec du lait. Les cataplaſmes chargent l'œil, & l'on ne doit point s'en ſervir; il ſuffit de le baſſiner avec une infuſion de ſafran, de graine de lin & de fleur de mauve. Quelques

jours après on emploiera les résolutifs, comme le vin ou l'eau-de vie mêlée avec de l'eau de fontaine; & au cas que l'œil ne soit point livide, & que la douleur diminue, on se servira d'eau-de-vie camphrée. *Saint-Yves* conseille les plumaceaux trempés dans du vin, dans demi-livre duquel on fait infuser une pincée de feuilles de romarin, de sauge, d'hysope; & au cas que l'enflure de la conjonctive & des paupieres diminue, & qu'il y ait un leucome, il veut qu'on se serve d'un collyre composé de deux onces d'eau de fenouil, & de demi-once d'eau-de-vie camphrée. On substituera à la boisson anodine dont le malade usoit, une potion résolutive, ou une tisane sur quatre livres de laquelle on mettra une drachme de diaphorétique minéral. On lui appliquera sur le dos un emplâtre vésicatoire; on lui donnera des lavemens pour lui tenir le ventre libre, & ensuite de la tisane; il boira pendant dix jours des bouillons de poulet avec les semences froides, les feuilles de chicorée, de laitue, d'oseille.

Dans le cas où l'on apperçoit des signes de suppuration, il faut avoir recours au Chirurgien, pour évacuer le

pus, & guérir l'ulcere. S'il arrive que le corps vitré se fonde, on substituera un œil artificiel à celui que le malade a perdu, pour éviter la difformité dont sa perte est suivie.

13. *Ophtalmia choroideæ;* Ophtalmie interne de la rétine ou de la choroïde.

Voici les signes auxquels on la connoît. Le malade ne peut supporter la lumiere, la prunelle se resserre, l'œil est larmoyant, la conjonctive est quelquefois rouge, & à ces symptomes se joignent des migraines extrêmement opiniâtres.

Cette espece survient presque toujour le neuvieme jour après l'opération de la cataracte par la méthode de *Daviel* & de *Janin*, laquelle consiste à inciser la cornée tout autour; & elle dure environ quinze jours, au bout desquels lorsque le malade ouvre les yeux, il voit tous les objets qui l'environnent comme s'ils étoient couverts de neige. S'il arrive qu'il meure quelques jours après l'opération, on lui trouve les vaisseaux de la choroïde rouges, engorgés, & quelquefois le corps vitré converti en une espece de gelée purulente.

Lorsqu'elle est produite par des principes internes, elle demande le même traitement que le chémosis; mais il est à propos sur la fin de mettre dans l'œil quelques gouttes d'eau distillée de camphre. Après l'opération de la cataracte de l'empyesis ou de l'ongle, on appaise l'inflammation par le moyen d'un mucilage tiré avec l'eau-rose de la graine de l'herbe aux puces, de fenu-grec, de coing, ou bien avec un collyre composé avec un blanc d'œuf battu dans de l'eau-rose jusqu'à ce qu'il écume, que l'on étend sur de la charpie, & que l'on applique tout froid sur l'œil aussi-tôt après l'opération; mais il faut le renouveller trois fois par jour, & le contenir pendant deux jours avec un bandage, pour empêcher que le corps vitré ne sorte de l'œil, au cas que le malade tousse, éternue ou ait envie de vomir.

14. *Ophtalmia angularis*; Ophtalmie angulaire, ou de l'angle nasal. *Inflammatio lacrymalis carunculæ;* Inflammation de la caroncule lacrymale, Saint-Yves, *pag. 50. 182.* 203. L.

Cette espece consiste dans une douleur ou une démangeaison accompagnée d'enflure, & quelquefois de rou-

geur dans l'angle nasal, & qui est suivie d'un larmoiement purulent. Il y a divers vices qui causent cette ophtalmie, savoir, 1°. l'anchylops, au sujet duquel *voyez* le mot épiphore; 2°. le rhyas, *voyez* le même mot; 3°. la phlogose de la caroncule lacrymale, dont les vaisseaux s'enflent jusqu'à la cornée, accident qui est assez souvent suivi d'un drapeau, & dans ce cas il faut pulvériser un scrupule de vitriol blanc & autant d'iris de Florence, les délayer dans une livre d'eau, en faire un collyre.

15. *Ophtalmia cancrosa;* Cancer des yeux, des paupieres. Saint-Yves, *cap.* 6. C.

Cette espece est souvent accompagnée de l'enflure, de l'ulcération, de la dureté des paupieres & de douleurs lancinantes. L'Auteur cité en a observé cinq especes, & ce sont les seules qu'il connoisse.

Dans la premiere variété, il vient une tumeur dure à la paupiere supérieure, les vaisseaux sanguins qui entourent sa base, sont enflés & d'une couleur plombée, & l'on sent par intervalle des douleurs lancinantes. Dans la seconde, il vient un poireau dans l'an-

gle nasal au-dessous de la commissure des paupieres ; ses racines sont très-profondes, & il est parsemé de vaisseaux sanguins qui forment de petites grappes séparées, lesquelles rendent du sang pour peu qu'on y touche. Cette tumeur cause une si grande démangeaison, que le malade a toutes les peines du monde à s'empêcher de la gratter; de sorte qu'elle dégénere bientôt en un ulcere chancreux. Cette variété est la seule que l'on guérisse avec une liqueur dont *S. Yves* s'est réservé le secret.

Dans la troisieme, les vaisseaux sanguins deviennent variqueux & d'une couleur plombée, sans qu'aucune verrue ni aucune tumeur ait précédé; mais ces trois variétés sont suivies par succession de temps, d'ulcération, & de fongus, qui à mesure qu'ils se consomment, augmentent l'ulcere, & font qu'il gagne toutes les parties du visage les unes après les autres.

Dans la quatrieme, la maladie commence par un larmoiement acrimonieux qui ulcere la caroncule lacrymale, & mange ensuite la paupiere inférieure, dont les bords deviennent calleux. Elle est quelquefois précédée d'une fistule lacrymale.

La cinquieme est souvent causée par un coup dans l'œil qui brise les vaisseaux, & le sang qui se trouve déjà vicié par une acrimonie particuliere aux cancers, s'altere & il en résulte un ulcere chancreux & calleux.

Toutes ces variétés sont incurables à l'exception de la seconde. La cure palliative exige la diete blanche, les bouillons rafraîchissans, les bains, les eaux minérales froides. Les meilleurs topiques sont, l'eau de frai de grenouilles, l'eau du *solanum hortense*, avec quelques grains de sel de saturne & de plomb calciné.

16. *Ophtalmia à synechiâ*, de Mauchart *Dissert. Voyez* Demours, *observ. sur les Actes d'*Edimbourg, *tom.* 1. *p.* 90. L.

La *Synechie* est une maladie des yeux dans laquelle le limbe de l'uvée est adhérent à la cornée, & outre qu'elle empêche le malade de supporter la lumiere, elle est accompagnée de la distorsion de la prunelle, & de nyctalopie.

Cette adhérence de l'uvée avec la cornée vient des plaies, des ulceres ou des fistules dont la cornée a été précédemment affectée, ou de ce que l'humeur aqueuse s'étant écoulée, le corps vitré

vitré a cedé à la preſſion de la ſclérotique, & pouſſé l'uvée en dehors, au moyen de quoi celle-ci rencontrant la cornée a fait corps avec elle ; ou de ce que lorſque le malade eſt couché ſur le dos, l'uvée porte ſur la cornée, lors ſur-tout que les yeux étant couverts, comme dans l'ophtalmie & l'ulcere, l'uvée perd le mouvement, qui ſeul pouvoit empêcher cette adhérence.

Il y a une partie de ces ſymptomes qui ſont viſibles à l'Oculiſte, par exemple ; l'adhérence de l'uvée avec la cornée, d'où s'enſuit ſon immobilité ; du moins dans la partie adhérente, le changement de figure dans la prunelle, laquelle, de ronde qu'elle étoit devient ovale ou pyriforme, ce qui l'empêche de ſe reſſerrer au grand jour, d'où s'enſuit la nyctalopie. Le trop grand jour offenſe auſſi la rétine, & de là s'enſuivent la douleur & la peine que le malade trouve à la ſupporter ; les objets trop éclairés lui paroiſſent ou trop grands ou trop petits, & comme les vaiſſeaux ſanguins de la rétine ſont gonflés par la phlogoſe, il croit voir des mouches ou des toiles d'araignées

devant ses yeux, de même que dans la suffusion myode.

Cure. Elle est ou radicale ou palliative. On obtient la premiere par une opération de chirurgie, laquelle consiste à introduire une aiguille dans la chambre antérieure. *Voyez* Mauchart, *Dissert. de synechia in disputationibus Chirurgicis* Halleri.

La palliative est ou l'ouvrage de la nature, laquelle au moyen d'une tache opaque qui succede à l'ulcere de la cornée, émousse la trop grande vivacité de la lumiere. *Voyez* Demours, *observat. 3. pag. 111.* Ou bien elle est celui de l'art, qui, au défaut d'autre moyen, excite cette tache en touchant la cornée avec la pierre infernale; mais il convient que le malade use de conserves dont le verre soit vert ou bleuâtre, pour tempérer l'éclat de la lumiere, ou de petites cupules de métal percées d'un petit trou dans le milieu, que l'on tient à la main, pour s'en servir lorsque le jour est trop grand. Voyez *Demours* dans l'endroit cité. L'opération faite, le malade doit se tenir couché sur le dos pendant quelques jours, & ouvrir

ſouvent les yeux, pour prévenir cette adhérence.

17. *Ophtalmia à lagophtalmo.* L.

La Lagophtalmie, que l'on appelle en François *œil de lievre*, conſiſte dans une rétraction naturelle des paupieres, qui eſt cauſe que l'œil reſte ouvert en dormant. Le vice eſt ſouvent dans la paupiere ſupérieure, & provient de divers principes, de naiſſance, du retirement de la peau.

La Cure conſiſte à alonger la paupiere en la tirant ſouvent, après l'avoir ramollie en l'oignant avec de l'huile, du beurre, de l'onguent d'althæa, à les rapprocher l'une de l'autre pendant la nuit à l'aide d'un emplâtre glutinatif, que l'on aſſure avec des compreſſes & un bandage.

Si ces moyens ne ſuffiſent point, on aura recours au ſcalpel; on inciſera la paupiere ſuivant la direction des rides par deux ou trois lignes paralleles, on la tirera autant qu'il faut, ou on la panſera à l'ordinaire.

18. *Ophtalmia ab elcomate.* Mauchart *diſſert. ſur les ulceres de la cornée.* 1742. L.

Les variétés de l'*Elcoma* ſont,

L'*Argema*, qui eſt un ulcere d'envi-

ron une demi-ligne de largeur, dans le cercle extérieur de la cornée, accompagné de la rougeur de la conjonctive & de la blancheur de la cornée.

Le *Botrium*, en Latin *fossula*, ou *annulus*, en François *la fossette*, est un ulcere à la cornée, creux, étroit, sans pus ni sans croûte, de la grosseur de la tête d'une petite épingle. S'il se forme dans les lames internes, c'est un *gerontoxon*, & il est suivi d'un *staphylome*.

L'*Epicauma*, ou l'*ulcere brûlant*, est un ulcere extérieur qui se forme pour l'ordinaire dans le milieu de la cornée; purulent, sordide, ardent ou brûlant, de couleur cendrée, lequel ressemble quelquefois à un flocon de laine : il est moins profond que l'*encauma*.

L'*Encauma* est un ulcere de la cornée ardent, crustacé, sordide & dysépulétique.

Le *Cœloma*, appellé en François *encaveure*, est un ulcere creux, rond, plus large ou moins profond que le *botrium*, qui a son siege dans l'endroit de la cornée le plus près de l'iris.

L'*Elcidrion* est une ulcération superficielle de la cornée, occasionnée par une fluxion limpide, pénétrante.

Leurs principes ſont les plaies, les contuſions, les phlyctenes, le larmoiement, une ophtalmie, un ſtaphylome, les collyres âcres, les puſtules véroliques dans les ſujets cachectiques, ſcrophuleux, vérolés. Les alimens âcres, l'uſage des téleſcopes, les veilles, le trichiaſis ſont ſuivis d'ophtalmie, de la ſenſibilité & de l'obſcurciſſement de la vue, & d'un picotement pareil à celui que cauſe le ſable qui entre dans l'œil.

Les indications ſont, 1°. de calmer la fluxion, en retirant les corps étrangers qui ſe trouvent dans l'œil, & c'eſt à quoi ſervent la ſaignée, la purgation & les remedes qui purifient le ſang.

2°. De mondifier l'ulcere avec la pierre divine de *Saint-Yves*, que l'on compoſe de la maniere ſuivante. On fait fondre de l'alun, du nitre, du vitriol de Chypre dans un pot de terre verniſſé, on y ajoute un peu de camphre. On diſſout ſix grains de cette pierre dans quelques cuillerées d'eau, ſur leſquelles on met deux drachmes de ſucre & une cuillerée d'eau de vie.

On corrige la qualité acrimonieuſe & ſaline de la matiere avec la tutie, la craie, la gomme Arabique, la racine

de guimauve, le lait, le blanc d'œuf. On déterge l'ulcere en le lavant ſouvent avec une décoction d'abſinthe, de mille-pertuis, d'eau de chaux, avec l'onguent d'althæa, du ſucre en poudre, la racine d'iris, l'aloès, l'os de ſeche.

3°. La conſolidation de l'ulcere exige une diete adouciſſante, la décoction d'aigremoine, de véronique, de grande conſoude, de mille-pertuis, les collyres avec la craie, le pompholix, le bol d'Arménie, la myrrhe, le maſtic, l'huile, le blanc d'œuf.

Mettez infuſer dans du vin d'Eſpagne du girofle, de l'aloès, du ſafran de métaux, du camphre, de la tutie, & mettez-en une goutte trois fois par jour ſur l'ulcere. *Saint-Yves.*

19. *Ophtalmia ab ungue*, Mauchart. A. L'ongle, appellé en Latin *unguis* & en Grec *onyx*, n'eſt autre choſe qu'un abcès entre les lames de la cornée. Saint Yves, *cap.* 9. l'appelle *abcès de la cornée.*

Il commence par une ophtalmie chémoſis, laquelle eſt accompagnée d'un mal de tête violent, d'inſomnie, d'une peſanteur au-deſſus de l'orbite, de fievre, de pulſation, de l'obſcurciſſement

de la vue. Il differe du leucome de *Saint Yves*, par la céphalalgie, la fievre, &c. La tache est presque ronde, blanche, éminente, lorsque le pus est sous l'épiderme de la cornée ; & dans ce cas le mal est léger ; mais il est plus dangereux lorsqu'il a son siege entre les lames les plus profondes de la cornée ; s'il est dans l'albuginée, il se manifeste par une tumeur.

La cure consiste à faire écouler le pus au moyen d'un coup de lancette ; mais il se répand souvent dans la chambre, d'où s'ensuit l'hypopium de Mauchart. *Voyez* obscurcissement de la vue.

20. *Ophtalmia à corneæ fistulâ*, Mauchart, *Dissert. sur les fistules de la cornée ; Ophtalmie causée par une fistule à la cornée.* L.

Cette maladie se manifeste par un trou qui perce directement ou obliquement la cornée ; & dont les bords sont calleux ; l'œil s'affaisse, à cause de l'écoulement continuel de l'humeur aqueuse, la vue s'obscurcit, & l'œil s'enflamme par le pus qui en sort. On la guérit par une opération de chirurgie.

Faites rougir au feu un morceau de tutie & éteignez-le dans de l'eau rose,

trempez une compresse dedans, & appliquez-la sur l'œil. Appliquez un vésicatoire sur la nuque, couvrez pendant quelques jours l'œil sain avec un bandeau, ne nourrissez le malade que de bouillons, & faites-le rester couché sur le dos. L'humeur aqueuse se reproduira. Introduisez dans la fistule une aiguille à deux tranchans, tournez-la en tout sens, pour détruire les callosités & renouveller la plaie; versez dessus une goutte de baume, & couvrez l'œil d'un bandage.

21. *Ophtalmia phlyctenodes. Phlyctainæ* des Auteurs. *Phlyctænæ* de Sennert, appellées aussi *Phlyctides*, de *phlyzein*, bouillir : les Arabes nomment les pustules *bothor*. L.

Ce sont de petites pustules ou de petites vessies de la grosseur d'un grain de millet, qui viennent pour l'ordinaire sur la conjonctive ou sur la cornée. Celles de la conjonctive sont entourées d'un cercle rouge ou noirâtre, celles de la cornée consistent en de petites lames extérieures & noirâtres; celles qui sont plus profondes, sont blanchâtres. *Sennert* prétend qu'il s'en trouve de la grosseur d'une aveline.

Elles ſe terminent ou par réſolution, ce qui eſt très-bon, ou par une rupture en dedans, ou par un ulcere externe, qui corrode quelquefois la cornée, & qui fait des progrès rapides.

Cure. On emploiera pour procurer cette réſolution, les remedes généraux de l'ophtalmie; ſavoir la ſaignée, une diete légere, les fomentations émollientes, les cathartiques. On ſe ſervira pour les fomentations, de mucilage de graine d'herbe aux puces, de coing, de fenugrec, de chacun deux drachmes; d'eau roſe, deux onces; de fleurs de ſureau, demi-once; de ſafran, un ſcrupule & demi. Après que la puſtule ou la phlogoſe aura diminué, on tentera la réſolution avec deux onces d'eau roſe, demi-once d'eau d'euphraiſe, un ſcrupule de tutie & d'opium, deux grains de vitriol blanc; mêlez.

Le blanc & le jaune d'œuf avec le ſucre & le ſafran, ſont auſſi fort bons. On baſſinera l'œil avec une décoction de mélilot, de verveine, de rhue, de roſes de provins.

Au cas que la puſture reſte, on la percera avec une aiguille d'argent, & l'on panſera l'ulcere, comme je l'ai dit

à l'article de l'obſcurciſſement de la vue, cauſée par un ongle ou un eløcoma.

22. *Ophtalmia uveæ*; Ophtalmie de l'uvée. B.

Elle eſt ordinairement cauſée par le déplacement du criſtallin dans la cataracte branlante, & par ſon intruſion dans la chambre antérieure. On la connoît aux ſignes de la cataracte branlante, à la diſtorſion de la prunelle, à la douleur qui en réſulte, ſans aucune rougeur dans l'œil. Elle eſt ſouvent compliquée d'une ſynéchie. On la guérit en inciſant la cornée, & en extirpant le criſtallin; on l'appaiſe en reſtant conſtamment couché ſur le dos, pour que l'uvée s'attache à la cornée, & que le criſtallin ſe trouve plus au large dans la ſeconde chambre.

23. *Ophtalmia febricoſa*; *Ophtalmie fébrile*, Morton, *Pyretol. exerc. 1. c. 9.* De Saint-Martin, *Journal de Médecine*, *Septembre 1760*, *pag. 228*. B.

C'eſt une douleur aiguë & périodique de l'œil, ſans rougeur, mais accompagnée d'un larmoiement, d'une ſoif intenſe, d'un pouls accéléré & fort, & d'un écoulement d'urines rouges &

troubles. On la guérit avec le quinquina.

24. *Ophtalmia metaſtatica; Ophtalmie métaſtatique*, de Meyſerey, *art.* 384. B. Cette eſpece eſt occaſionnée par la répercuſſion de la matiere morbifique de la goutte, de la gale, des dartres, de l'éryſipele, d'un ulcere, d'un ſéton, &c. Cette maladie exige, outre les remedes généraux, qu'on rappelle les maladies ou les évacuations, dont la ſuppreſſion a donné lieu à cette eſpece d'ophtalmie.

Les anciens Médecins ont établi autant de genres différens de maladies de l'œil, qu'il y a d'eſpeces d'ophtalmie, & d'obſcurciſſement de la vue. La plupart de ces Médecins ſont tombés dans la même erreur, à l'égard de l'Hiſtoire naturelle qu'ils cultivoient, comme il paroît par l'*Ichtyologie de Rondelet*. Cette erreur jette dans les Sciences une très-grande confuſion, & détruit l'utilité de toute méthode qu'on puiſſe employer. Si les ophtalmies internes euſſent été connues aux anciens Maîtres de l'Art, ils n'auroient pas regardé la rougeur & le gonflement de la conjonctive, comme eſſentiels à la déf-

nition de l'ophtalmie, ou bien ils auroient rapporté ces maladies à des genres différens.

XV. *Otalgia*; Douleur d'oreille; *Dolor & spasmus otalgicus*, Frid. Hoffmanni, *tom.* 2. du Grec *ous*, oreille; & *algeia*, douleur.

L'otalgie est une maladie dont le principal symptome est une douleur violente dans l'oreille.

La douleur en général est proportionnelle au danger que courent les parties nerveuses de se rompre, & à leur sensibilité. Toute rupture suppose une force proportionnée à la ténacité de la partie; & son action est d'autant plus grande, que la partie à diviser est plus mince & plus tendue. Par exemple, on ne sauroit couper avec des ciseaux un linge, un morceau de papier, à moins qu'ils ne soient tendus. Il faut pour casser une branche d'arbrisseau qu'elle soit seche; pour rompre une petite corde flexible, qu'elle soit séchée & endurcie dans l'endroit où l'on veut la casser. Comme donc le

périoste de l'oreille interne, sur-tout du labyrinthe, est extrêmement sec, extrêmement tendu sur les os par l'air contigu, & en même-temps très-mince, & qu'il en est de même de la myringe & des membranes qui tapissent les fenêtres, il est aisé de comprendre que l'on doit sentir une douleur très-aiguë dans ces organes, lorsqu'ils souffrent quelque violence de la part d'un corps étranger; par exemple, un insecte, un corps qui est entré dedans, ou de quelque cause interne, comme le spasme des vaisseaux, une inflammation, la luxation des osselets, un abcès, &c. La douleur y sera plus vive que dans aucune autre partie, vu qu'il n'y en a point qui ait un sentiment plus exquis, à l'exception peut-être de la rétine, ni où il y ait une plus grande quantité de filets nerveux. Cette douleur, lorsqu'elle augmente à un certain point, est accompagnée de délire, d'insomnie, de convulsions, d'une fievre aiguë, de l'engourdissement des membres, & d'autres accidens semblables.

1. *Otalgiæ inflammatoriæ*, Ettmuller; *Inflammatio aurium*, Sennert; *Otalgie inflammatoire*, A.

On la connoît à la chaleur, la rougeur de l'oreille & des joues, à la douleur pulfative, à la fievre aiguë, la dureté d'ouie, le tintement dont elle eft accompagnée, & qui font fuivies d'infomnies, de convulfions, de fyncopes, d'un froid dans les extrémités, & fouvent même de la mort, à moins qu'elle ne fe termine par une réfolution, ou une fuppuration.

Elle differe de la catarrhale par la pulfation, la chaleur exceffive, & la fievre aiguë dont elle eft accompagnée, auffi bien que par les principes procathartiques. Les fymptomes font plus violens chez les jeunes gens, que chez les perfonnes avancées en âge, parce que les efforts de la nature font beaucoup plus forts dans les premiers que dans les feconds; & c'eft ce qui fait que l'inflammation & la douleur font auffi plus vives.

Il furvient le feptieme jour une fuppuration & un écoulement de pus qui calment la douleur.

On la guérit par des anti-phlogiftiques employés à temps, dont les principaux font la faignée réitérée, les potions délayantes, nitreufes, les émul-

ſions avec la décoction des ſommités de pavot, les lavemens purgatifs, les fomentations émollientes faites avec la décoction de mauve, les racines de guimauve, les cataplaſmes avec la mie de pain, le lait & le ſafran. On verſera dans l'oreille du lait tiede, de l'huile d'amande douce récente, & cela à pluſieurs repriſes, évitant tous les remedes âcres dont les Allemands font ſi grand cas. On emploiera les narcotiques tant intérieurs qu'extérieurs, & l'on purgera le malade dès que la douleur ſera calmée.

Cette maladie eſt cauſée par la ſuppreſſion des ſaignemens de nez, du flux menſtruel & hémorroïdal, par la pléthore dans les jeunes gens, par le tranſport de la matiere fébrile, un coup, une plaie aux tempes. Le malade court riſque de la vie avant le ſeptieme jour. Lorſque la tumeur ſe forme derriere l'oreille, elle vient à ſuppuration. Celle de dedans eſt meilleure que celle de dehors; elle eſt ſuivie de cophoſe ou d'une ſurdité.

Toute douleur d'oreille cauſée par un coup ou une chute eſt mortelle, lorſque le malade rend de la ſanie par

les oreilles, Riviere, *obs. 18. pag. 291.*

2. *Otalgia verminosa*, Journal de Médec. Vandermonde 1758, *pag. 145.* Otalgie vermineuse. D.

Catelin avoit une douleur d'oreille qui le rendoit furieux. *Leautod*, Chirurgien à Arles, lui tira de l'oreille cinq vers d'un pouce de long, & ce qui paroît presque incroyable, d'un demi-pouce de large, sans qu'il en sortît une goutte de pus ni de sang. Ils étoient cachés dans le fond du conduit auditif externe, & ils ne furent pas plutôt dehors, que la douleur cessa. Ces insectes étoient des nymphes provenus des œufs que quelque insecte y avoit déposés.

Ce cas nous fournit un exemple d'une paraphrénésie phrénétique causée par la violence de la douleur. Le malade couroit comme un furieux en jetant les hauts cris, & se fût précipité dans le Rhône, si on ne l'eût retenu.

3. *Otalgia catarrhalis*, Ettmuller, Zacutus, *praxis*; *Otalgia notha* de Nenter; Otalgie catarrhale. B.

On la distingue par ses principes procathartiques, tels que le froid, un vent froid humide, qu'on a pris à la tête,

aux oreilles étant échauffé. Les ſymptomes ſont moins violens ; on ſent une enflure & une douleur légere autour de l'oreille, laquelle eſt ſouvent accompagnée du coryza, de la toux & d'une angine. On ſent ſouvent de la douleur dans le muſcle ſalpingo-ſtaphylin, & par une ſuite néceſſaire, dans la trompe d'*Euſtache*, laquelle eſt accompagnée de ſa diſtraction, du tintouin, de la fauſſeté & de la dureté d'ouie, ce qui eſt cauſe que le malade ne peut ſouffrir le moindre bruit.

Cure. On la commencera par une ſaignée & des boiſſons diaphorétiques ; on tiendra le malade chaudement, & on uſera de fomentations deſſicatives & de remedes propres à hâter la tranſpiration. On lui raſera la tête, on le peignera ſouvent, & on la lui frottera avec du ſon pour en ôter l'humidité. Les fumigations aromatiques avec le ſuccin, l'oliban & le ſucre, ne ſont point à mépriſer, non plus que l'uſage intérieur des narcotiques. On appliquera la mie d'un pain chaud ſur l'oreille, & même les ſangſues, ainſi qu'*Aretée* le conſeille.

Hoffmann eſt d'avis qu'on applique

ſur les oreilles une veſſie remplie de décoction de fleurs de mauve, de ſureau, de mélilot & de lait.

Voyez la cure d'une otalgie compliquée de migraine, d'une douleur dans le menton, le palais, la gorge & qui duroit depuis plusieurs mois, par l'extraction d'une dent cariée qui la cauſoit, chez Fauchart, *obſ.* 4. *pag.* 408. du livre intitulé *le Chirurgien Dentiſte.*

4. *Otalgia ab intruſis*, Jonſton, *idea medic. ab inſectis*, Jonſton, *à forficulis aliiſque ephem. natur. curioſ.* Wolckameri, *obſ.* 266. Otalgie cauſée par des corps étrangers, par des inſectes, des perce-oreilles, &c. L.

Wolckamer rapporte que des perce-oreilles étant entrés dans l'oreille d'un homme, ils lui causerent pendant vingt ans une douleur qui lui laiſſoit à peine quelques intervalles de repos; que la même choſe arriva à un autre à l'occaſion de certains petits vers qu'il avoit dans l'oreille, & qui s'étoient gliſſés ſous la peau du front; & qu'on le guérit en lui mettant dans l'oreille de l'huile de genievre, & en le parfumant avec de la gomme ammoniaque. Charles Rayger, *collect. Académ. tom.* 3. *pag.*

205. parle d'une pareille maladie, laquelle étoit causée par des vers dont la tête étoit noire, qui avoient plusieurs pieds, & qui s'étoient engendrés dans l'oreille ensuite d'un ulcere. On calma la douleur avec des décoctions anthelminthiques.

Fabrice Hildanus rapporte qu'un petit globe de verre étant entré dans l'oreille d'un homme, il lui causa pendant huit ans des douleurs cruelles accompagnées de plusieurs accidens, qui ne cesserent qu'après qu'on l'eut retiré.

Un autre avoit dans l'oreille une exostose que les Chirurgiens prirent pour un corps étranger. Les efforts qu'ils firent pour le tirer, furent cause que le malade perdit la vie.

Duverney & *Ettmuller* parlent d'une otalgie causée par l'acrimonie du cérumen; mais j'ai peine à croire qu'il puisse produire un pareil effet. Vandermonde, *Journal de Médecine*, *Février 1758. pag. 145*, fait mention de plusieurs otalgies causées par des insectes engendrés dans le conduit auditif.

On peut voir dans Heister, *Chirurg. cap. 66.* les moyens dont on se sert pour retirer les corps étrangers qui

ſont entrés dans les oreilles. A l'égard des inſectes, on les détruit avec des huiles & des décoctions ameres.

Trallien veut qu'on ſe ſerve d'une tente trempée dans la térébenthine, pour retirer les uns & les autres. *Riviere* prétend que rien n'eſt meilleur pour en tirer les puces, que le poil de chien.

XVI. *ODONTALGIA;* Mal aux dents; *Odontagra*, d'Heiſter, *Praxis. Dolor dentium*, Sennerti, *Praxis. Rheumatiſmus odontalgicus*, de Fréd. Hoffmann, *tom.* 2.

On le connoît à la douleur diſtenſive, pulſative, mordicante, lancinante, &c. que l'on ſent dans les dents, laquelle eſt accompagnée d'inſomnie, & quelquefois de l'enflure de la mâchoire & de ptyaliſme. Son ſiege eſt dans le nerf qui rampe le long du périoſte interne de la dent, & quelquefois dans le périoſte externe.

1. *Odontalgia carioſa*, voyez P. Fauchart, *Chirurgien Dentiſte*, *tom.* 1. *chap.* 7. Mal aux dents cauſé par la carie. B. P.

C'eſt celui qui eſt cauſé par une carie humide de la dent; car la ſeche ne cauſe aucune douleur. La carie humide eſt ſimple, ſcorbutique, ſcrophuleuſe, vérolique, &c. *ou interne*, celle-ci corrode les racines, ou l'intérieur de la dent, & provient de principes internes; *ou externe*, elle affecte l'émail de la dent ou ſon collet; elle eſt ſouvent cauſée par le tartre, un coup, & lorſqu'elle ne pénetre point dans ſa cavité, elle eſt moins difficile à guérir que l'interne.

On connoît cette eſpece aux ſignes de la carie qui ſont ſouvent viſibles; mais il arrive quelquefois que la carie eſt cachée dans les interſtices des dents, & dans ce cas elle ſe manifeſte par la couleur même de la dent, par le cure-dent, la puanteur de l'haleine, la douleur lancinante que cauſent l'eau froide & l'air qui pénetre dans la bouche, par un ſentiment d'éroſion, par l'opiniâtreté du mal, lequel n'eſt accompagné d'aucune enflure conſidérable des gencives, par les fiſtules qui ſe forment dans celle-ci, dont l'orifice eſt entouré d'un bourlet, par le pus qui en ſort. Cette maladie eſt très-fréquente depuis

l'âge de 25 ans jufqu'à 50. Les molaires, fur-tout celles qui viennent les dernieres, font plus fujettes à la carie que les incifives. On connoît qu'une dent eft intérieurement cariée à fa couleur, qui eft tranfparente comme celle des perles, outre que la douleur augmente, pour peu qu'on frappe deffus avec un cure-dent de métal.

Lorfque cette maladie eft invétérée, elle eft fuivie d'épulies, d'abcès, de la carie des alvéoles, & dans le paroxyfme de fievre, de fureur & de délire.

Il y quatre fortes de remedes qui conviennent à cette efpece. Le plus fûr & le plus prompt, eft d'arracher la dent, & les Charlatans font infiniment plus propres à cette opération que les autres, à caufe de l'habitude qu'ils s'en font faite. Le fecond, eft le cautere actuel; on prend un fil d'archal de même diametre que le trou de la dent, on le fait rougir au feu, & on l'y infinue à différentes reprifes : il brûle à l'inftant le nerf, & arrête le progrès de la carie. Le troifieme eft de tremper un brin de coton dans de l'huile de canelle ou de girofle, & de l'introduire dans la dent cariée, après l'avoir auparavant bien

nettoyée avec un cure-dent. On peut à ſon défaut ſe ſervir d'huile de lampe. Pour la conſerver, rien n'eſt meilleur que de la plomber, pourvu que la ſituation du trou le permette; mais il faut attendre que la douleur ait entiérement ceſſé. On peut auſſi, comme le conſeille *Fauchart*, les laver tous les matins avec de l'urine chaude. Il eſt vrai que ce remede n'eſt pas agréable; mais il eſt aſſuré, & l'on ne doit pas héſiter d'en faire uſage dans une maladie qui revient à la premiere occaſion, lorſqu'il y a pluſieurs dents cariées. Une goutte d'eſprit de ſel inſinuée dans la dent cariée appaiſe la douleur, & on peut la prévenir en ſe gargariſant tous les jours la bouche avec de l'eau de lavande, ou de l'eſprit de lavande délayé dans l'eau.

2. *Odontalgia gravidarum*, Mauriceau, *des maladies des femmes;* Fauchart, *chap. 14. pag. 202.* Odontalgie des femmes enceintes.

Les femmes groſſes & les nourrices y ſont très-ſujettes, ſoit qu'elles ayent les dents cariées ou ſaines; & la douleur eſt ſi violente, qu'il eſt à craindre que la fievre dont elle eſt accompagnée,

n'influe sur le fœtus & sur le nourrisson. D'ailleurs il y a des femmes qui craignent si fort les instrumens de Chirurgie, qu'on a tout à craindre pour leur fruit lorsqu'on les met en usage; le Chirurgien doit donc employer toute sa sagesse & sa prudence pour les résoudre à cette opération, & n'y recourir lui-même que dans le cas ou elle est absolument indispensable.

A l'égard des nourrices, si la douleur est violente, il faut leur arracher la dent, de même qu'aux autres personnes, quand même elle ne seroit point cariée. J'ai vu cesser des douleurs atroces qui avoient résisté à la saignée & au laudanum, du moment que la dent a été arrachée, ou cassée avec l'istrument, quoiqu'elle fût très-saine. Quant aux femmes grosses, la saignée est le meilleur remede que l'on puisse employer pour les maux de dents.

3. *Odontalgia catarrhalis*, Juncker; *Fluxion sur la dent*. B.

Cette espèce est causée par un refroidissement qu'on a pris pendant qu'on étoit échauffé, par une transpiration répercutée, soit que la dent soit saine

ſaine ou cariée. La douleur s'appaiſe pour l'ordinaire dès que la joue s'enfle. On la diſtinge par les cauſes qui ont précédé, & en ce qu'elle n'affecte point ſeulement une dent ou deux, mais toute la mâchoire du même côté. La gencive s'enfle auſſi, & cette enflure eſt accompagnée d'un ptyaliſme abondant, qui eſt quelquefois précedé d'un ſentiment de froid, de toux, d'éternument, d'angine & d'autres ſymptomes du catarrhe. La douleur n'eſt ni ſi violente, ni ſi aiguë que dans la carie, & on l'appaiſe par une ou deux ſaignées, en ſe lavant la bouche avec du lait & de l'eau tiede, par une diete ſudorifique, avec des narcotiques & des ſialogogues, tels que le tabac à fumer, en mâchant de la racine d'ellebore fétide, en appliquant ſur les tempes un emplâtre de réſine tacamahaca, de gomme caranna, d'huile de maſtic & d'opium; en mâchant des paſtilles faites avec le poivre, le gingembre, la graine de ſtaphiſaigre, le girofle, la canelle, ou telle autre drogue ſemblable, que l'on pulvériſe & dont on fait de petites boules, ou que l'on tient en ſubſtance dans la bouche. Il eſt bon auſſi de parfumer des morceaux de

drap avec du ſuccin, du ſucre, de l'encens, &c. & de les appliquer tous chauds ſur les joues. Dès qu'une dent eſt cariée, on doit s'attendre que celle de l'autre côté qui lui répond & qui lui eſt parallele, le ſera auſſi l'année d'après.

La carie ſeche ne cauſe aucune puanteur d'haleine, ni aucune douleur, & ne fait pas beaucoup de progrès, & de là vient que les plus habiles Dentiſtes ſont d'avis qu'on n'y applique ni le fer ni le feu.

4. *Odontalgia ſcorbutica* Eugaleni, *de ſcorbuto*. Lind. *ſigna primæ periodi*. Fauchart, tom. 1. pag. 266. *Odontalgie ſcorbutique*. L.

Elle conſiſte dans une démangeaiſon accompagnée de l'enflure & du ſaignement des gencives & de la puanteur de l'haleine. Elles deviennent en peu de temps d'un rouge noirâtre, molles, ſpongieuſes, fonguéuſes, & elles tombent en pourriture. Ces accidens ſont précédés de la pâleur & de l'enflure du viſage, de laſſitude, de la couleur verdâtre des levres & de la caroncule lacrymale, d'engourdiſſement & de foibleſſe dans les genoux, & des autres ſignes du ſcorbut.

Les dents deviennent noires, elles se découvrent, branlent, & tombent pour l'ordinaire d'elles-mêmes & sans douleur. Cet accident est souvent accompagné de leur carie, de celle des os de la mâchoire, de fistules & d'hémorragies; & indépendamment de la démangeaison insupportable par laquelle cette maladie commence, il survient assez souvent des douleurs très-aiguës.

Outre les remedes généraux, internes dont on ne peut absolument se passer, il y a encore des topiques dont on doit faire usage; & 1°. pour prévenir cette maladie, il faut se laver la bouche après les repas avec un mélange d'eau d'orge & de canelle, ou bien avec du vin rouge dans lequel on aura fait bouillir des balaustes. 2°. Dans l'odontalgie, on coupera avec des ciseaux droits ou courbes les gencives tuméfiées qui se trouvent entre les interstices des dents les unes après les autres, & on les pressera pour en faire sortir le sang. Cette opération ne cause aucune douleur, & appaise celle que l'on sent; après quoi on se rincera la bouche avec du miel rosat & du vin chaud. Au cas que le malade craigne les ciseaux, on les per-

cera avec un cure-dent pour en faire sortir le sang.

Si les gencives s'ulcerent, ou si les os se carient, on se lavera la bouche plusieurs fois par jour avec une décoction de feuilles d'hysope, de sauge, de cochlearia, de romarin, de sysimbrium aquatique dans du vin blanc mêlé avec de l'eau, après y avoir ajouté quelques drachmes d'esprit de cochlearia.

Quelques-uns emploient pour cet effet l'esprit de sel marin, ou celui de vitriol, qu'ils délayent dans trois fois autant d'eau rose ou de plantain; d'autres mêlent quelques gouttes d'esprit de sel avec du miel rosat, & en oignent les levres & les ulceres des gencives, évitant de toucher aux dents. Quant à moi, je préfere le jus de citron ou d'orange à tout autre remede; & à leur défaut, je conseille au malade de mâcher plusieurs fois par jour des feuilles de cochlearia, de sysimbrium, d'oseille. &c. Voyez *Stomachace*, parmi les flux de sang, Classe IX.

5. *Odontalgia dentitionis*; La dentition. A.

Les enfans sont sujets depuis l'âge de six mois jusqu'à celui d'un an & au delà,

à des maux de dents si violens, que plusieurs en meurent. Bien des gens s'imaginent faussement que cette douleur est causée par la difficulté que les dents trouvent à percer les gencives, & conseillent de les percer avec une lancette ou avec les ongles. Quant à moi, voici deux choses que j'ai observées dans l'espace d'un mois. Environ vers le premier, & avant qu'il paroisse aucune dent, les gencives s'enflent, deviennent douloureuses, prennent une forme quarrée, &, comme disent les nourrices, elles deviennent doubles, & pour lors il survient des démangeaisons & des douleurs insupportables qui obligent les enfans à mordre tout ce qu'on leur présente. Les nourrices s'en apperçoivent à ce que l'enfant serre étroitement leur mamellon, & a la bouche extrêmement chaude, il est alteré, il ne peut dormir, il crie, il est inquiet, & cependant il ne pleure point. La fievre le prend, son visage devient rouge, il est attaqué de vomissemens, de diarrhées & de mouvemens convulsifs, &c. Après que cet orage est passé, que la douleur des gencives est appaisée, & lorsque les nourrices n'y pensent

plus, les premieres dents commencent à paroître, quelquefois dans l'espace d'un mois. Les deux incisives de la mâchoire supérieure sortent les premieres; un mois après ou environ, les incisives inférieures sortent à leur tour, & ensuite les molaires, mais pour l'ordinaire sans causer aucune douleur.

Les dix premieres dents de chaque mâchoire tombent vers l'âge de sept ans, & il en vient d'autres à leur place. Elles paroissent n'avoir point de racines, & ce n'est que la couronne seule qui se détache & qui tombe. Cette seconde dentition ne cause aucune douleur non plus que la chute des dents; les molaires ne tombent presque jamais. On prétend cependant qu'à Paris les enfans, à qui les dents molaires poussent, ce qui arrive vers l'âge de six ans, sont sujets à des douleurs de dents si violentes, que plusieurs en meurent; ce qui n'arrive point chez nous. Les dents qui tombent aux enfans dans les deux mâchoires sont les quatre incisives, les deux canines, & les quatre premieres molaires, dont il n'y a que deux qui tombent quelquefois. *Voyez* la Cure de la dentition chez tous les Auteurs.

6. *Odontalgia arthritica*, Mufgrave, *de arthritide*, *cap.* 4; Odontalgie arthritique.

C'eſt celle qui attaque les perſonnes goutteuſes, lorſque le venin de la goutte quitte les pieds & ſe répand dans le corps. Il ſe jette ſur les ſutures du crâne, & quelquefois ſur les dents; & dès que la goutte revient, le mal de dents ceſſe.

Je ne dirai preſque rien de l'odontalgie vermineuſe; car quoique M. *Andry* aſſure avoir vu des vers dans les dents cariées, que *Leeuwenhoeck* prétende qu'il y en a plus dans une goutte de ſalive, qu'il n'y a d'habitans dans les Pays-Bas; il y a pluſieurs raiſons qui m'obligent à ne point ajouter foi à ces ſortes de récits. Loeſekius, *obſervi pag.* 66, dit avoir vu un ver à deux queues dans une dent cariée; j'ai vu moi-même quelque choſe de ſemblable; mais ce que d'autres prenoient pour un ver, ne m'a paru qu'un petit morceau de nerf ou de vaiſſeau coupé.

7. *Odontalgia hæmodia;* L'agacement des dents, *vulgairement appellé* Engourdiſſement des dents, *ſtupor dentium.*

C'eſt une ſenſation incommode dans

les dents, occasionnée par des fruits acerbes, des sucs aigres, par leur frottement, laquelle n'est connue que de ceux qui l'ont éprouvée.

Les rachitiques y sont plus sujets que les autres, à cause de leur extrême sensibilité. Ce ne sont pas seulement les fruits acides, comme les cerises, les groseilles rouges qui agacent les dents, mais encore le sucre, sur-tout le candi. Le bruit de la lime, du liege que l'on coupe, produit aussi le même effet; la douleur augmente dans l'inspiration, empêche la mastication; mais elle est passagere, & ne mérite pas qu'on y fasse attention.

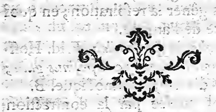
Les dents sont de tous les os du corps les plus petits & les plus durs, & ceux par conséquent dont le ton est le plus aigu par les lois de l'acoustique; d'où il suit que les sons externes, qui sont extrêmement aigus, doivent agiter leurs fibres osseuses, & y exciter un grand nombre de vibrations, & que ces vibrations doivent être discordantes, s'ils sont eux-mêmes discordans; & c'est ce qui cause ce tiraillement douloureux, que l'on appaise à l'aide de la chaleur.

8. *Odontalgia hysterica*, Raulin, *de morbis vaporosis*, *pag.* 25; Odontalgie hystérique. B.

9. *Odontalgia stomachica*; Mémoires des Académiciens étrangers, *tom.* 3. *pag.* 463.

C'est une douleur aiguë des dents & des gencives, qui paroît dépendre de la saburre de l'estomac, & qui s'appaise par le vomissement. *Voyez* les Act. Phys. de Médecine, *tom.* 3. *pag.* 163. *Append.*

Nota. On devroit rapporter à cet ordre la *stomalgie*, la *glossalgie*; mais ces sortes de douleurs sont des symptomes qui appartiennent à d'autres maladies, telles que le catarrhe, le rhumatisme, l'esquinancie, l'angine, les aphtes, le carcinome, dont il est fait mention dans leurs lieux.



ORDRE TROISIEME.

DOULEURS DE POITRINE.

Ce sont principalement la péripneumonie & la pleurésie parmi les maladies inflammatoires; la douleur de poitrine & la pneumonie, parmi les essoufflemens; la palpitation, parmi les mouvemens convulsifs. On doit donc y rapporter les douleurs de l'œsophage & du cœur.

XVII. *Dysphagia*; *Difficulté d'avaler.*

C'est une difficulté & une douleur qui accompagnent & empêchent assez souvent la déglutition ou la mastication, sans gêner la respiration; en quoi elle differe de l'angine.

1. *Dysphagia spasmodica*, Frid. Hoffmanni, *tom. 1. pag. 130. Spasmus gulæ*; Difficulté d'avaler spasmodique. B.

Elle est causée par la contraction spasmodique de l'œsophage, laquelle affecte tantôt sa partie supériere, & tantôt sa partie inférieure.

Les ſymptomes communs à tous les ſpaſmes, ſont le refroidiſſement des pieds, le tremblement des extrémités, le friſſonnement, la conſtipation, les flatuoſités, les borborygmes, les maux de ventre, le murmure des inteſtins, les nauſées, les cardialgies, la pâleur de l'urine, la dureté du pouls, &c.

Les ſignes qui indiquent le ſpaſme du pharynx, ſont la difficulté d'avaler les alimens tant ſolides que fluides, & la douleur dont elle eſt accompagnée, la conſtriction & la rigidité des parties voiſines, la douleur, la difficulté de ſe mouvoir, la ſuffocation, une ſenſation pareille à celle que cauſeroit un pieu fiché dans la gorge, ou un corps qui voudroit en ſortir, la perte de la parole. Tous ces ſymptomes reviennent par intervalle, & ſont quelquefois ſuivis de convulſions ou d'éclampſie. Les ſignes du ſpaſme de la partie inférieure de l'œſophage, ſont la ſenſation cauſée par les alimens qui s'arrêtent dans le conduit même de l'œſophage, principalement près de l'eſtomac, laquelle augmente lorſqu'on avale de l'eau froide, le ſoulagement que procure l'eau chaude, une douleur dans l'épine entre

les omoplates, les efforts pour vomir, les rapports, un écoulement de mucosité limpide.

Cette espece accompagne souvent l'opisthotonos. *Forest. lib. 10. obs. 112 & 113.* & Bonet, *de opisthotono, in Sepulchreto.*

Cure. Elle exige des anti-spasmodiques, que l'on varie selon les circonstances.

2. *Dysphagia hysterica ;* Dysphagie hystérique. L.

Je connois une femme hystérique, qui, entr'autres maladies dont elle est affligée, ne sauroit manger qu'elle ne craigne à tout moment d'être suffoquée ; elle est obligée à chaque morceau qu'elle avale de boire un verre d'eau ; & comme elle regarde cette conduite comme contraire à la bienséance, elle s'est réduite à manger seule depuis un an & plus. Elle a été enfin guérie de cette incommodité par l'exercice, & l'usage des bains & du lait. Personne n'ignore que les femmes hystériques sentent dans le temps de l'accès un resserrement de gorge qui les empêche de rien avaler, ce qui vient du spasme dont l'œsophage & la

trachée artere sont affectés; mais cette affection est passagere, & n'est point comparable pour le danger au spasme du pharynx.

3. *Dysphagia paralytica*, Van Swieten, *tom. 1. pag. 702.* Frid. Hoffmanni, *ibidem, pag. 130. n°. 6.* Forestus, *lib. 15. obs. 30.* Ne seroit-ce point la Dysphagie compliquée de la toux? *Dysphagie causée par une paralysie.* L.

Cette espece est causée, à ce qu'on croit, par l'atonie & la résolution des muscles qui dilatent le larynx. Cette difficulté d'avaler n'est point interpolée comme les premieres, mais continue, les alimens regorgent par la bouche & le nez, & s'insinuent quelquefois dans le larynx. Tulpius, *lib. 1. cap. 44.* rapporte un cas dans lequel la déglutition étoit entiérement interceptée, le visage pâle, les parties voisines molles & flasques; ce qui est extrêmement dangereux.

Vous trouverez dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature*, plusieurs exemples de dysphagies causées par une apoplexie suivie de paralysie, lesquelles demandent le même traitement que celle-ci. Dans cette

espece, on avale les alimens solides, mais non point les liquides. Voyez Manget, *Biblioth. Med. de paralysi*, *pag.* 770.

4. *Dysphagia pharyngea*, Deidier, *Consultation. tom.* 3. *pag.* 308. par des excroissances, des fongus, des verrues dans l'œsophage, voyez *synopsim Acad. natur. curios.* au mot *Déglutition*; par l'accroissement du thymus, Bonet, *sepulchret. obs.* 10. *pag.* 33. par un osselet formé derriere le larynx, *Acad. natur. curios. decad.* 2. *observ.* 116. Tulpius, *lib.* 1. *cap.* 44. L.

Cette espece affecte la partie supérieure de l'œsophage, ce qui est cause qu'on a de la peine à avaler les alimens solides, & qu'ils regorgent par la bouche & par le nez. Lorsque le passage est tout-à-fait fermé, le malade périt faute de nourriture, sinon il est réduit à ne subsister que de bouillons. On peut rapporter ici l'observation du Docteur *Coulas*, insérée dans *les Mém. de l'Acad.* de Montpellier, au sujet d'un hygrome qu'une femme rendit dernièrement par la bouche, & qui étoit de la grosseur d'un œuf de poule.

5. *Dysphagia œsophagea*, Coiter,

observat. anat. Deidier, *consult. tom.* 3. *pag.* 327. par l'obstruction de la partie inférieure de l'œsophage causée par un squirre, Fernel, *pathol. cap.* 1. *lib.* 6. par la callosité de l'aorte, Dodonée, *cap.* 30. Berriverii, *de abditis*; par un squirre dans l'estomac, *voyez* Coiter; par un tubercule chancreux dans l'œsophage, Bonet, *sepulchret. pag.* 38. *obs.* 2. par l'endurcissement cartilagineux de l'œsophage, idem, *pag.* 32. *obs.* 8. & 9. par une glande dans l'œsophage, Verheyen & Heister, *anat. de l'œsophage.* D.

Cette espece est causée par des tumeurs, soit extérieures, soit intérieures qui se forment un peu au-dessous du milieu du conduit de l'œsophage, ou par le retrécissement même de ce conduit, comme cela paroît par la *trentieme observation d'Heurnius.* On avale à la vérité les alimens; mais lorsqu'ils sont arrivés dans l'endroit où est l'obstruction, ils ne peuvent plus avancer, & ils regorgent par la bouche. *Voyez* l'exemple d'une *dysphagie causée par la sécheresse & le retrécissement de l'œsophage, ensuite d'une fievre chaude, dans le sepulchret.* de Bonet, *obs.* 14.

6. *Dysphagia lactentium*, Bonet, *sepulchret. obs. 5.* Dysphagie des enfans à la mamelle.

Il ne s'agit point ici de celle qui est causée par l'obstruction, l'endurcissement, le resserrement du pharynx ou du larynx, ou par tel autre vice semblable; mais par un trou au palais, par l'érosion, la consomption de la luette, ou par l'absence du voile du palais.

Il faut pour pouvoir avaler, que le morceau souffre une plus grande compression dans la gorge que vers l'œsophage, & qu'il descende ensuite dans l'estomac; si donc le voile du palais & la luette manquent, les arrieres-narines n'étant point bouchées, opposeront une moindre résistance au morceau, & il regorgera par le nez, quelque libre d'ailleurs que soit l'œsophage. J'ai connu trois hommes qui sont nés avec le palais troué, aussi ont-ils la voix extrêmement désagréable. Ils ne purent teter dans leur enfance que lorsqu'on eut trouvé des nourrices dont le mamellon fut assez long pour atteindre au-delà de ce trou. C'est-là sans doute ce qui fit périr l'enfant de *Bonet*, ainsi qu'on peut le voir dans l'endroit cité, &

dans *les Mém. des Cur. de la nat. décad.* 2. *obſ.* 5. *Voyez* auſſi l'obſervation de *Salmuth.*

Cette eſpece n'attaque preſque que les enfans, & l'on ne doit point la confondre avec cette difficulté de teter, qui eſt cauſée par d'autres principes, par exemple, par le frein de la langue. Lorſqu'on n'a pas ſoin de le leur couper, ils ont peine à teter, & ils refuſent la mamelle; mais ils n'ont aucune difficulté d'avaler, au moins que je ſache, & c'eſt aux Médecins à faire là-deſſus de plus amples recherches.

7. *Dyſphagia tuſſiculoſa*, voyez Fabric. Hildanus, *obſ.* 34. *cent.* 5. L.

C'eſt celle dans laquelle on ne ſauroit boire qu'on ne coure riſque d'être ſuffoqué à cauſe que la boiſſon tombe dans la trachée artere. J'ai connu un vieillard qui ne pouvoit avaler la moindre goutte d'eau ni de bouillon, qu'il ne fût auſſi-tôt attaqué d'une toux & d'une ſuffocation. *Hildanus* prétend que cet accident eſt occaſionné par l'épaiſſiſſement de l'épiglotte, enſuite d'une fluxion catarrhale qui empêche de fermer la glotte lorſqu'on boit. *P. Barbette* rapporte quelque choſe de

ſemblable, qu'il attribue à l'endurciſſement de l'épiglotte; & il a raiſon de regarder cette maladie comme incurable. Il obſerve que les alimens ſolides, quelque gros qu'en ſoient les morceaux, paſſent plus aiſément que la boiſſon. Foreſtus, *lib. 15. obſ. 30.* & après lui *Fréd. Hoffmann* attribuent cette eſpece à la paralyſie de l'œſophage.

8. *Dyſphagia hydrophobica; Act. Societ. Reg. Monſp.* Dyſphagie hydrophobique, obſervée par *M. Haguenot.*

Il paroît par l'obſervation de cet Auteur, de même que par celles que d'autres ont faites, que les hydrophobes avant que de devenir enragés, ſe plaignent principalement d'une difficulté d'avaler, qui n'eſt cependant accompagnée d'aucune dyſpnée. Le Docteur *Lamorier*, cité dans cette hiſtoire, examinant un payſan, lui mit le doigt dans la gorge pour découvrir la cauſe de cette difficulté, & n'y put rien découvrir; ce qui n'eſt pas étonnant, vu que les lacunes d'où ſort le virus hydrophobique ſont cachées dans l'œſophage. Il ouit dire le lendemain à ce payſan, non ſans frayeur, que ſa rage étoit par-

venue au point, qu'il dévoreroit une armée entiere. Si cet habile Démonstrateur eût su qu'il y avoit une pareille espece de dysphagie, il se fût bien gardé de mettre son doigt dans la gueule du loup, ce qu'il fit pourtant impunément, sauf à n'y plus revenir.

9. *Dysphagia nauseosa*, Bonet, *sepulchret. pag. 31 & 32. tom. 2.* B.

Cette espece est causée par les nausées & par la contraction spasmodique de l'estomac qui en est la suite, ou par l'exulcération de l'œsophage, ou par des sucs âcres contenus dans l'estomac, ou par la répugnance que l'on a pour certains alimens. Voyez *les Mém. des Cur. de la nat. centur. 1. obs. 6.* Les malades s'efforcent d'avaler, mais ils en sont empêchés par les nausées, le hoquet & le vomissement qui surviennent. Cette espece est quelquefois causée par un ulcere, & l'on peut voir ce qu'en disent Vander Linden & Torti, *de febrib. pag. 132.*

10. *Dysphagia à deglutitis*, Vateri, *dissert. ab officulo infixo pone tonsillas subsistente*, Diemerbroeck, *anatom. lib. 2. cap. 16. A devorato officulo & eo rejecto inflammatione œsophagi persistente*,

Fabric. Hildani, *cent. 5. obs. 35. Ab esu seminis fagopyri*, *act. nat. cur. decad. 3. ann. 3. obs. 5. A fumo nicotianæ*, ibid. *ann. 1. obs. 79. A frusto cibi solidi*, Frid. Hoffmann. *consult. casu 63.* & Foresti, *lib. 15. obs. 28.*

On peut voir chez *Heister* & *Fabric. Hildanus* les moyens dont on se sert pour retirer ces corps à moitié avalés.

11. *Dysphagia à daturâ*, Grugeri, *ephem. germanic. decur. 3. pag. 84.* P.

La semence de datura ou de stramonium cause à ceux qui en mangent une dysphagie accompagnée d'étranglement, de suffocation, de vertige, de paraphrénésie & d'extase dans laquelle les malades se forgent mille chimeres. Rien n'est meilleur pour calmer ces accidens qu'un gargarisme de figues, de raisins secs & de réglisse. La thériaque est bonne pour provoquer la sueur, & les poudres absorbantes pour détruire les restes du poison. J'aimerois mieux commencer par donner un vomitif au malade, & lui faire avaler ensuite du vinaigre.

On peut voir plusieurs effets du datura à l'article de la paraphrénésie.

12. *Dysphagia à sarcomate*, Hanne-

mani, *collectan. Academ. tom.* 3. *pag.* 604. Dysphagie causée par un sarcome. L.

Une femme fut attaquée ensuite d'un abcès dans l'œsophage, d'une dysphagie occasionnée par une excroissance ou une caroncule qui lui succéda, & qui bouchoit entiérement le passage aux alimens. On lui fit deux fois l'opération, mais n'ayant pas voulu se soumettre à la troisieme, elle mourut de faim. *Voyez* sur cette espece *l'obs.* 14. *de l'append. sur la cent.* 4. de Riviere & Tulpius, *lib.* 1. *obs.* 44.

J. Rhodius, *centur.* 2. *obs.* 46. parle d'une dysphagie causée par un sarcome vénérien.

13. *Dysphagia ab schirro*, Joan. Rhodius, *cent.* 2. *obs.* 47. Otto Heurnius. Dysphagie causée par un squirre.

Le Docteur *Coulas* a vu derniérement une dysphagie causée par un *hygrome* de la grosseur & de la couleur d'un œuf de poule, lequel étoit placé à côté entre la base de la langue & du larynx. La malade le rendit par la bouche, & fut parfaitement guérie. Cet hygrome contenoit une eau jaunâtre qui ne se figeoit point au feu. *Voyez-en*

l'histoire dans les Mémoires de la Société Royale de Montpellier.

14. *Dysphagia canina.* Essais d'Edimbourg, *tom. II. art. 15.* Dysphagie canine.

Dysphagie causée par un squirre autour de l'æsophage, par J. Taylor Médecin à Edimbourg.

Douleur fixe au-dessous du cartilage xyphoïde, difficulté d'avaler les alimens solides, que l'on rend avant qu'ils soient arrivés dans l'estomac, pesanteur & douleur dans la partie inférieur de l'œsophage. La maigreur & la foiblesse augmentent de jour en jour à mesure que ces tubercules suppurent ; il survient une petite fievre accompagnée de sueurs nocturnes, qui s'appaisent lorsqu'on rend ces tubercules. Les malades meurent après avoir long-temps souffert. Les chiens ont dans la partie inférieure de l'œsophage une glande, qui porte le nom de *Vercelloni* qui l'a découverte le premier, dans laquelle il s'engendre souvent un petit vermisseau rouge. Lorsque la dysphagie est causée par l'enflure de cette glande, ou de telle autre semblable, on lui donne l'épithete de *canine.*

La dyſphagie canine, comme l'obſerve le D. *Pringle*, ſe manifeſte par un vomiſſement qui ſurvient dès que l'on a mangé, mais qui n'a rien de violent, & dans lequel il ſemble qu'on remâche les alimens qu'on a pris; mais dans la ſuite les forces diminuent, l'habitude du corps s'altere, le malade eſt tranſi de froid, même dans le cœur de l'été, & il tombe enfin dans le maraſme. Lorſqu'on l'ouvre après ſa mort, on trouve l'œſophage couvert depuis le milieu en bas d'excroiſſances ſquirreuſes, qui laiſſent à peine un paſſage pour la ſonde. Act. d'Edimbourg, *tom.* 2. *art.* 24.

15. *Dyſphagia Valſalviana*, Valſalve *de l'oreille, chap.* 2. *n°.* 20.

Il arrive quelquefois, lorſqu'on avale de trop gros morceaux, que les muſcles hyopharingiens ſouffrent une diſtraction violente, & que les appendices de l'os hyoïde ſe luxent. J'ai connu une femme à qui cet accident arriva en avalant un morceau de chair de bœuf coriace. Elle crut, & pluſieurs autres perſonnes crurent auſſi que le morceau lui étoit reſté dans la gorge, & elle mit tout en uſage pour le retirer ſans pouvoir y réuſſir. Il y avoit déjà trois jours

qu'elle ne prenoit aucune nourriture, & elle me fit appeller. Je ſoupçonnai après l'avoir examinée, qu'il y avoit une luxation dans les appendices cartilagineux de l'os hyoïde, & me ſervant des connoiſſances que j'avois dans l'Anatomie, je fis ſi bien, que je la réduiſis; de ſorte que la malade que l'on croyoit perdue ſans reſſource, fut en état de prendre du bouillon & de manger ſans ſentir la moindre difficulté dans la déglutition. Voilà ce que rapporte *Valſalve*.

16. *Dyſphagia anevryſmatica*, Morgagni, epiſt. XVII, 18, 25. *Dyſphagie cauſée par un anévriſme.*

On a pluſieurs exemples de dyſphagie cauſée par un anévriſme de l'aorte qui comprime l'œſophage, & ce ſymptome peut contribuer à établir le diagnoſtic de cette eſpece d'anévriſme.

17. *Dyſphagia à labario.* L'Ill. Linnæus donne le nom de *labarium*, à la chute ou à la vacillation des dents, ce qui empêche, ou au moins gêne la maſtication.

18. *Dyſphagia à ſiccitate;* Dyſphagie cauſée par la ſéchereſſe. B.

C'eſt une difficulté d'avaler les alimens

mens solides & secs, occasionnée par la sécheresse du gosier. Cette espece s'observe dans la synoche & dans la tierce continue ardente. Bonet, *sepulchr. obs. 14.* Ainsi que dans l'anasarque & dans l'hydropisie ascite. *Bouillet, de l'anasarque.* Elle est aussi occasionée par la fumée de la nicotiane, *ephemer. nat. cur. dec. III. ann. I. obs. 79.* Enfin cette espece a aussi lieu, lorsqu'on use intérieurement de l'extrait de mandragore, de jusquiame blanche ou noire &c. *Mém. de la Soc. R. de Montpellier.*

19. *Dysphagia ab hypostaphile;* Luette tombée.

Cette espece differe de l'angine & de l'esquinancie, en ce qu'elle n'est accompagnée ni de difficulté de respirer, ni d'inflammation, n'étant causée que par un simple relâchement de la luette; on la guérit par l'usage des astringens & des toniques, tels que le cachou, l'alun, le poivre, les roses rouges, les balaustes, & l'esprit de vitriol.

XVIII. *Pyrosis; Crémason.*

C'est une maladie dont le principal symptome est une chaleur excessive

dans le ventricule & l'œsophage sans aucune fievre aiguë.

Hoffmann l'appelle *ardeur du ventricule*, ardor ventriculi, *tom.* 2. *pag.* 120. Stokar, *diss. cum historiâ accuratâ*, 1704. Ardeur d'estomac; *Ardor stomachi*. Sennert, *cap.* 16. *Den sodt*. Nenter, *ibidem Orexis*. Les Lyonnois, *gorgosset*, Meyssonier. Les Languedociens, *crémason*, parce que l'estomac est en feu. Les Grecs, *Pyrosis*, de *pyr*, feu.

1. *Pyrosis vulgaris*; aigreur d'estomac. *Le fer chaud*. Hist. de l'Acad. de Paris, 1708. L.

Celle-ci est causée par des crudités acides & empyreumatiques; elle est passagere, & cesse dès que la digestion est faite.

On sent une aigreur & une chaleur dans la gorge, lesquelles s'étendent tout le long de l'œsophage, accompagnées d'un écoulement fréquent de salive qui paroît acide; on éprouve la même sensation dans la région de l'épigastre, qui est suivie du vomissement, d'abattement d'esprit, de colere, de mauvaise humeur, & d'une altération dans les traits du visage.

Cette maladie est familiere à ceux

qui uſent d'alimens cruds, aceſcents, & de difficile digeſtion, ſur-tout qui contiennent beaucoup d'huile, comme la châtaigne, dont l'huile eſt difficile à digérer, & contracte une qualité empyreumatique. Elle eſt pareillement familiere à ceux qui ſe nourriſſent de poiſſon, de viandes frites avec de la graiſſe ou de l'huile rances, & qui boivent des liqueurs fortes.

La crémaſon ordinaire eſt ſimple, paſſagere & facile à guérir, pourvu que le ſujet ne ſoit point hypocondriaque. *Homberg* obſerve qu'elle eſt fréquente chez les buveurs de biere, & il l'a guérie avec les yeux d'écreviſſes. Il ſuffit ordinairement pour la faire ceſſer, d'uſer de bonne nourriture, ou de ſe purger.

2. *Pyroſis bilioſa*, Fel. Plateri, *de doloribus*; Bianchi, *Hiſt. hepat. tom. 1. pag.* 516. Crémaſon bilieuſe. L.

Cette eſpece eſt ſouvent accompagnée de fievre & de cardialgie, & c'eſt d'elle que parle *Hippocrate* dans ſes Aphoriſmes, lorſqu'il dit que c'eſt un mauvais ſigne dans les fievres, lorſque le malade ſent une chaleur violente dans la région de l'eſtomac & qu'il eſt affecté d'une cardialgie. Elle eſt accom-

pagnée d'inappétence, de l'amertume de la bouche, & d'un vomissement de bile. Elle est familiere aux personnes bilieuses, lors sur-tout qu'elles font usage de substances âcres, comme d'oignon, d'ail, de vieux fromage, car ces choses sont difficiles à digérer dans ceux qui ont l'estomac chaud, & contractent une qualité empyreumatique.

Les remedes qui lui conviennent sont les purgatifs avec les tamarins, & ensuite les absorbans, tels que la craie, les yeux d'écrevisses, l'ivoire calciné, le bol d'Arménie, l'eau de pourpier, la conserve de gratte-cu, &c. on peut aussi purger le malade avec les acidules, de même qu'avec le petit lait, dans lequel on éteint un morceau de brique rougi au feu.

3. *Pyrosis à phlogosi*, Solenander; *ab inflammatis visceribus*, Bonet. Crémason causée par une phlogose; par l'inflammation des visceres. L.

Cette espece est causée par l'inflammation de l'estomac, de même que par celle du foie, de la vessie, de la matrice. On la guérit, comme la maladie primitive, avec la saignée, l'eau de poulet, les narcotiques.

4. *Pyrosis Suecica*, de Linnæus pre-

mier Médecin du Roi de Suede, *epiſt. ann. 1752*, qui l'appelle auſſi *cardialgia ſputatoria*. C.

Cette maladie eſt endémique en Suede, parmi ceux qui vivent près des montagnes de la Loponie, au point que la moitié des hommes & des femmes y ſont ſujets. Elle conſiſte dans une douleur accompagnée de preſſion au-deſſous de la foſſette du cœur, laquelle répond par intervalles au dos & à la poitrine, avec une anxiété qui ne ceſſe que lorſque le malade commence à rendre quantité de ſalive, & cet écoulement eſt accompagné de nauſées, & quelquefois de vomiſſement. Cette quantité de ſalive monte à demi-livre & même à une livre, elle eſt brûlante, limpide, d'une couleur aqueuſe, & cet écoulement calme la maladie, ou du moins la ſuſpend pour un ou deux jours.

Elle eſt cauſée par l'uſage des viandes ſalées ou fumées, du lard, de la bouillie; elle ſe calme par celui des viandes fraîches, du poiſſon, du lait. Elle dure ſouvent toute la vie, & l'on n'a point encore trouvé de remede pour la guérir. Quelques uns prennent un ſcrupule de noix vomique pulvériſée; d'autres ſe

ſervent de l'ail. Voilà ce que dit *Linnæus*.

5. *Pyrosis ulceroſa*, Frid. Stokari, *diſſert. Acad. Ardor ſtomachi.* Baſle ann. 1704. *Crémaſon compliquée d'ulcere.* C.

C'eſt une eſpece de crémaſon opiniâtre & aiguë cauſée par un ulcere au pylore, laquelle dure pluſieurs années.

Certain biberon ſe plaignoit depuis trois ans d'une ardeur violente dans l'épigaſtre près du pylore, & s'il lui arrivoit de prendre quelque choſe d'âcre; ou de ſalé, comme du vin, du bouillon, il reſſentoit une douleur auſſi violente que ſi on l'eût brûlé avec un charbon ardent, ou avec un fer chaud. Lorſque la douleur étoit dans ſa force, il ſe preſſoit l'épigaſtre avec le poing, il gémiſſoit & pouſſoit des cris & des ſoupirs capables d'attendrir tout le monde. Il n'avoit d'ailleurs aucune autre incommodité.

Il prit de la crême d'orge, de la farine d'avoine, du bol d'arménie, de la corne de cerf calcinée, de la craie, des yeux d'écreviſſes, mais ces remedes ne produiſirent aucun effet. On lui donna une poudre compoſée avec la racine d'althæa, la gomme arabique & adragant, qui n'opéra pas mieux; celle de

femence de coing & quelques autres ne produifirent pas plus d'effet.

Un certain Empyrique lui donna un vomitif qui aigrit fon mal. Il lui prit un dégoût, accompagné d'altération, d'une fievre lente, de foibleffe; fon urine étoit rougeâtre, il vomiffoit fans ceffe; il tomba dans une afcite compliquée d'un marafme, & de douleurs cruelles dans les inteftins, qui le mirent enfin au tombeau. Son haleine étoit devenue extrêmement puante.

Lorfqu'on vint à lui ouvrir le bas-ventre, il en fortit vingt pintes de férofité verdâtre. L'eftomac avoit changé de place, fon fond étoit tourné à gauche, & fon orifice à droite; on l'ouvrit, & il en fortit une odeur extrêmement fétide. On trouva dans la cavité du pylore un ulcere de la largeur de trois pouces, fordide, purulent, fétide & cacoéthe. Les chairs étoient lacérées & pourries, & rendoient une fanie fétide; les inteftins étoient extrêmement atténués & enflammés dans différens endroits; le foie ne contenoit aucune goutte de fang, il étoit pâle & duriufcule, de même que les glandes du méfentere; le cœur étoit petit & flafque,

le péricarde diſtendu par la féroſité qu'il renfermoit; à peine y avoit-il deux onces de ſang dans le corps.

On devoit commencer la cure par l'uſage du lait; c'eſt à quoi perſonne n'a penſé.

6. *Pyroſis à conceptione*, Paul. Hermanni, *obſ.* Von der Lahr, *diſſ. de ſterilitate*; Crémaſon cauſé par la conception.

Ce célebre Profeſſeur de Leyde a connu une femme qui éprouvoit une eſpece de crémaſon auſſi-tôt qu'elle avoit conçu; & elle en concluoit avec ſûreté, qu'elle alloit devenir enceinte. *Hermann* appaiſa ce crémaſon en faiſant prendre à la malade des yeux d'écreviſſes préparés, & quelques martiaux; mais ſa derniere groſſeſſe fut accompagnée pendant neuf mois, ſans interruption, d'un crémaſon beaucoup plus aigu, qui réſiſta aux mêmes remedes, & qui ne ſe termina que par l'accouchement de deux fœtus. Il ſuit de là, que l'eſprit ſéminal du mari, étoit le principe de ce crémaſon, qui étoit d'autant plus violent, que cet eſprit étoit plus abondant.

XIX. *Cardiogmus ; Anevrisma præcordiorum ;* Anévrisme du cœur, &c.

Cette maladie consiste dans une sensation incommode & opiniâtre dans le diaphragme, accompagnée d'un sentiment de pesanteur, & d'une grosseur pulsative, laquelle augmente pour peu qu'on agisse. Elle paroît être causée par la distension des vaisseaux qui sont dans le voisinage du cœur, ou par l'augmentation de ce viscere, ou par un anévrisme.

Quelques-uns, dit *Galien*, donnent le nom de *cardiogme* à un mouvement du cœur approchant de la palpitation ; Gorrée, *definit.* D'autres appellent de ce nom la douleur qu'on y sent ; quant à moi, comme je traite d'une maladie qu'on ne connoît point encore parfaitement, & qui est causée par un anévrisme du cœur & des gros vaisseaux qui sont dans le voisinage, aussi bien que par l'accroissement de ce viscere, soit qu'il y ait un polype ou non, je renvoie le lecteur à Lancisi, *chap. 6. des anévrismes du cœur ;* à Senac, *des*

maladies du cœur, *t.* 2. *liv.* 4. *c.* 8; à Ant. Matani, *de præcordiorum morbis anevrismaticis*, Florence, 1756, *pag.* 34.

On peut l'appeller *cardionchus* de *cardia*, cœur; & *onchos*, tumeur; & il est à propos de définir au juste un mot qui na par lui-même aucune signification propre.

On observe assez souvent que les ventricules du cœur, ses oreillettes, ses sinus, la veine-cave & l'aorte, sont susceptibles d'une dilatation extraordinaire; & on l'observeroit plus souvent encore, si l'on avoit la liberté d'ouvrir les cadavres. C'est ce qui fait que le diagnostic de cette maladie est extrêmement difficile; & au cas qu'on puisse la distinguer de la palpitation proprement dite, ce ne peut être que par la grosseur & le volume du corps qui bat dans la région du cœur, & qui suffoque le malade. Dans l'incertitude où l'on est là-dessus, je m'attacherai moins à rapporter les especes, que les observations qu'on a faites sur cette maladie.

1. *Cardiogmus polyposus*, Homberg, *Histoire de l'Académie de Paris*, *ann.* 1704. *pag.* 159; Anévrisme du cœur, causé par un polype. C.

Une femme âgée de trente-cinq ans avoit un asthme violent & fréquent, accompagné d'un grand mal de tête, d'une insomnie perpétuelle, & de *douleurs de poitrine*. L'asthme augmentoit pour peu qu'elle agît ; & il étoit suivi de palpitations de cœur violentes, qui duroient quelquefois pendant une heure. Elle étoit sujette à plusieurs autres symptomes successifs, qui faisoient craindre à tout moment pour sa vie. Le paroxysme étoit accompagné d'une pulsation sensible dans les veines du cou & des bras, qui répondoit exactement à celle du cœur, & d'une espece d'ondulation.

On l'ouvrit après qu'elle fut morte, on lui trouva le cœur deux fois plus gros que dans son état naturel, la veine-cave plus grosse & plus mince, & plusieurs polypes dans le cœur qui s'étendoient le long des arteres, à la distance d'un pied & plus.

2. *Cardiogmus Palaggii*, Lancisi, *de cordis anevrismatibus, propos. 53*; Anévrisme du ventricule droit. C.

J. Palaggi, Chanoine Romain, sujet hypocondriaque, avoit une palpitation de cœur périodique, accompagnée d'un

pouls inégal & intermittent, laquelle augmentoit lorsqu'il faisoit de l'exercice, ou qu'il étudioit un peu trop. Il étoit de plus sujet de temps à autre à un asthme suffocant, & au vertige.

Lancisi l'ouvrit, & lui trouva les valvules de l'aorte osseuses ou cartilagineuses, la veine-cave, l'oreillette & le ventricule droit si extraordinairement dilatés, qu'on eût pu fourrer le poing dedans. Le ventricule gauche étoit dans son état naturel. On ignore si cette maladie étoit occasionnée par des accès d'épilepsie ou non. Le même Chanoine avoit eu la main droite sphacélée. *Hildanus* rapporte un cas tout-à-fait semblable, *centur. 2. obs. 99.*

Il paroît par l'histoire 49 que *Bonet* rapporte *lib. 2. sect. 7.* & qu'il a tirée d'*Horstius*, que l'ossification des valvules de l'orifice de l'aorte, avoit causé une plus grande dilatation dans le ventricule gauche que dans le droit. Il conste par plusieurs autres exemples, qu'il peut y avoir des anévrismes sans polypes, & qu'il y a quantité de concrétions polypeuses qui sont produites à l'agonie par la coagulation de la lymphe.

Senac parle d'une ſemblable maladie cauſée par le rétréciſſement de la veine pulmonaire, qui étoit devenue cartilagineuſe; *Garnier* d'une autre, cauſée par un ſarcome entre l'aorte pulmonaire; *Blancart* d'une autre, occaſionnée par l'oſſification & le rétréciſſement de l'aorte.

Il conſte par une infinité d'obſervations qu'il y a des anévriſmes du cœur, ſans aucune concrétion polypeuſe, & qu'ils ſont accompagnées des ſymptomes du cardiogme. Senac, *lib.* 4. *cap.* 8. *n°.* 5. *Voyez* ce que *P. de Marchettis* & *Senac*, *pag.* 400. diſent de cette eſpece.

3. *Cardiogmus auriculæ*, Senac, *lib.* 4. *cap.* 8. *n°.* 8. Anévriſme de l'oreillette. C.

Une fille de vingt ans étoit ſujette à une dyſpnée, laquelle augmenta par degrés au point qu'elle ne pouvoit reſter couchée, qu'elle ne courût riſque d'être ſuffoquée. Elle ſentoit une palpitation violente au-deſſous du cartilage xyphoïde; elle n'avoit preſque point de pouls, & peu de temps avant ſa mort, il lui ſurvint une enflure œdémateuſe aux pieds & aux jambes. On

lui trouva le cœur aussi gros que celui d'un bœuf, le ventricule droit principalement, & l'oreillette droite étoient extraordinairement dilatés, la veine-cave inférieure & supérieure étoient aussi grosses que le bras, la partie gauche du cœur étoit dans son état naturel. La foiblesse du battement ne venoit-elle point de la laxité du ventricule & de l'oreillette affectés ? La pulsation ne doit-elle pas plutôt se faire sentir du côté droit que du côte gauche. L'ondulation des jugulaires n'est-elle pas plus fréquente ? *Lancisi* ajoute à ces signes la grandeur & l'égalité du pouls.

4. *Cardiogmus cordis sinistri*, Poterii, *centur.* 3. *pag.* 22. Anévrisme du ventricule gauche. C

Ceux qui en sont affectés, ressentent de temps à autre en marchant une certaine difficulté de respirer ; ils tombent tout-à-coup en foiblesse, & s'ils ne s'appuyoient, ils tomberoient à la renverse. Ces sortes de personnes meurent pour l'ordinaire subitement. La veine pulmonaire, qui est extrêmement distendue, se rompt, le sang s'épanche & suffoque tout-à-coup le malade.

5. *Cardiogmus aortæ*, Senac, *pag.* 407. *n°.* 6. Anévrisme de l'aorte. C.

J'ai connu, dit-il, un homme sujet à des palpitations violentes; elles se faisoient sentir au-dessous des côtes gauches, & elles étoient accompagnées de douleurs très-aiguës. Sa maladie étoit occasionnée par la dilatation de l'aorte, laquelle s'étendoit depuis son origine jusqu'au diaphragme, & qui étoit devenue de la grosseur de la tête; le volume du cœur n'avoit presque pas augmenté.

6. *Cardiogmus à mole cordis*, Petr. de Marchettis, *obs.* 49. C.

Un Vénitien âgé de 40 ans, très-adonné à la crapule, se plaignoit d'une difficulté de respirer & d'un resserrement dans les hypocondres. Il mourut subitement, on l'ouvrit, & on lui trouva le cœur trois fois plus gros qu'à l'ordinaire; ses ventricules étoient considérablement dilatés & charnus, il étoit adhérent de toutes parts au péricarde, & portoit sur l'hypocondre, lequel formoit une tumeur.

On a trouvé plusieurs fois le cœur extrêmement grossi & chargé de graisse. Ces sortes d'anévrismes sont causés par

tout ce qui accélere la circulation du sang, intercepte son cours, & affoiblit le ton de ce viscere; & de là vient que les Prédicateurs, les personnes sujettes à la colere & qui font des exercices violens, y sont extrêmement sujettes; que l'accès vient pour peu qu'on fasse de l'exercice, car le sang se porte alors au cœur avec plus de force; que les coups, les chutes, les contusions dans la poitrine, la cacochymie âcre, séreuse, qui relâche ou corrode le tissu du cœur, la stricture de ses orifices, les concrétions polypeuses, les anévrismes de l'aorte, les tumeurs qui compriment les vaisseaux voisins, disposent à cette maladie.

Les moyens les plus sûrs pour éloigner la mort subite dont cette maladie est souvent suivie, sont le repos de l'esprit & du corps, & l'usage de la saignée; nonobstant l'hydropisie de poitrine & l'enflure œdémateuse dont le malade est menacé sur la fin de la maladie. Les narcotiques sont aussi fort bons pour appaiser les spasmes & les douleurs du cœur, ce qui fait que plusieurs en conseillent l'usage; mais on doit sur-tout user d'un régime moyen, & ne point s'en écarter.

On confond ſouvent cette maladie avec la palpitation & l'aſthme, mais il s'en faut beaucoup que ſes principes ſoient les mêmes, & peut-être ſera-t-on plus ſavant dans la ſuite dans ſon diagnoſtic. La plupart des morts ſubites que l'on attribue à l'apoplexie, ſont une ſuite de cette maladie, & ſont cauſées par la rupture ſubite de l'anévriſme, ainſi que j'ai eu pluſieurs fois occaſion de m'en convaincre. On voit cependant des perſonnes qu'elle n'empêche pas de parvenir à un âge très-avancé, témoin *Philippe de Neri*, qui en étoit atteint, & qui, ſuivant le rapport de *Céſalpin*, ne laiſſa pas que de vivre 80 ans. *Voyez* à ce ſujet la *palpitation*, la *ſyncope*, l'*orthopnée*, avec leſquelles l'anévriſme du cœur a beaucoup d'affinité.

7. *Cardiogmus Leprotianus*, Ant. Leproti, *obſerv. de anevriſmate arteriæ bronchialis comment. Acad. Bonon.* 1731. C.

Douleur inſupportable du ſternum, du dos, des épaules, laquelle diminuoit, lorſque le malade étoit couché la tête penchée en avant. Cette douleur étoit accompagnée d'inſomnies, d'amertume de bouche, de vents qui

étoient repoussés de l'œsophage dans l'estomac; le malade respiroit avec peine, son visage étoit livide, la jugulaire gauche battoit dans la poitrine; le pouls du carpe étoit intermittent. Ces symptomes ont été observés dans un jeune courier.

8. *Cardiogmus Meckelii*, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, Des maladies du cœur, *observ.* C.

Cette espece, qui dépend de l'adhérence du cœur avec le diaphragme & le péricarde, se manifeste par des maux de cœur accompagnés de dyspnée, d'anxiétés & de l'intermittence du pouls &c. les histoires de cette maladie rapportent, que les ventricules du cœur étoient flasques, remplis & distendus par une grande quantité de sang. *Voyez* la huitieme espece de palpitation.



ORDRE QUATRIEME.

DOULEURS DE BAS-VENTRE.

XX. CARDIALGIA; *Mal au cœur; Cardialgie*; appellée en Latin *Morſus ventriculi.*

C'Eſt une ſenſation incommode dans l'eſtomac ou l'épigaſtre, qui menace à tout moment le malade d'une ſyncope.

Elle differe de l'anévriſme du cœur, en ce qu'elle n'eſt accompagnée ni d'oppreſſion ni de palpitation violente; & encore, ſuivant les ſcolaſtiques, en ce qu'elle a ſon principe dans l'eſtomac même, ou dans ſon orifice gauche appellé *cardia*; mais les malades ont une connoiſſance ſi confuſe de l'endroit qu'elle affecte, qu'ils ſont ſouvent en peine de le déterminer.

Elle differe de la lipothymie, en ce que dans la cardialgie la douleur ſe fait ſentir dans l'épigaſtre, & que la lipothymie eſt précédée du vertige, de

l'obscurcissement de la vue; & suivie d'une douleur dans le cœur ou dans l'estomac.

Elle differe de la colique d'estomac, en ce que celle-ci est accompagnée, non point d'une simple anxiété, mais d'une douleur aiguë dans l'estomac; & qu'elle n'est point suivie de cet abattement des forces vitales, que les malades expriment en disant qu'ils vont mourir, que le cœur leur manque, leur défaut.

Il est bon de remarquer que les Anciens, par le nom générique de *douleur* ou d'*algie*, ne prétendent pas toujours désigner cette douleur vive & violente que causent les plaies ou la distraction des parties, vu que la sensation confuse qui accompagne la cardialgie, differe entiérement de cette douleur âcre que causent les plaies.

Galien met son siege dans l'orifice gauche de l'estomac, *Hoffmann* dans le pylore; mais il y a plus d'apparence qu'elle réside dans la cavité même de ce viscere.

1. *Cardialgia à saburrâ*, Juch. *differt.* Erford. *Dolor cardialgicus à cruditatibus oriundus*, Fréd. Hoffmann, *tom. 2. pag.*

261. *n°. 6.* Cardialgie causée par des ſaburres; Douleur cardialgique cauſée par des crudités. B.

On connoît cette eſpece aux ſignes des ſaburres de l'eſtomac, de telle eſpece qu'elles puiſſent être, ſoit que ce ſoit une ſaburre crue, occaſionnée par une crapule récente, une ſaburre viſqueuſe, âcre, bilieuſe, putride, ou rance; & ces ſignes ſont, une peſanteur dans l'épigaſtre, les anxiétés, les nauſées, les rapports, l'amertume de la bouche, la ſaleté de la langue, les borborygmes.

Dans le cas où la cardialgie eſt accompagnée d'amertume de bouche, de vertige & de peſanteur de tête, ſans aucune tenſion dans l'épigaſtre; il faut pour la faire ceſſer, donner l'émétique au malade, & ſouvent il ſuffit de lui faire avaler de l'eau tiede pour lui procurer un vomiſſement ſalutaire. Lorſque la ſaburre eſt âcre, il faut lui donner de l'eau de poulet, ou de l'eau avec de l'huile; & même une potion légérement cardiaque, laquelle fortifie l'eſtomac & facilite quelquefois le vomiſſement. On le purgera enſuite pour prévenir les rechutes.

2. *Cardialgia à veneno*, Frid. Hoffmanni, *cap. 2. n°. 6. tom. 2.* Cardialgie causée par le poison. A.

J'appelle poison toutes les substances, qui étant prises par la bouche, causent une irritation violente dans l'estomac, comme l'arsenic, l'antimoine, & même les cathartiques résineux pris à contre-temps. Ses signes, lorsqu'elle est violente, sont la céphalalgie, le vertige, l'insomnie, le délire, les convulsions, l'oppression de poitrine, la palpitation du cœur, la syncope, la petitesse, la foiblesse, la dureté, l'inégalité, l'intermittence du pouls, les tranchées, la constipation, la rétention d'urine, le froid des extrémités, le frissonnement, les sueurs froides, la couleur livide du visage, l'altération des traits, &c.

J'ai connu un homme, qui pour avoir avalé une drachme d'arsenic, fut attaqué de tous ces symptomes & même de plusieurs autres, comme de l'érosion de l'épiderme de la bouche & de l'œsophage, d'un spasme dans la verge; & qui mourut au bout de huit jours, non obstant tous les remedes qu'on lui donna. Ce malheureux avoit été trompé

par une efpece d'Empyrique, qui diftribuoit fes remedes chymiques aux malades en dépit des ordonnances.

Dans ces fortes de cas, il faut faire boire au malade de l'eau de poulet, de la graiffe fondue, du beurre fondu, du lait, de l'eau tiede, de l'eau de tripes pour le faire vomir & émouffer l'activité du poifon, & lui donner enfuite des lavemens de même efpece, & des narcotiques.

3. *Cardialgia flatulenta*, Hubert Marchand, *differt. Argentin. habitâ anno 1754; Dolor cardialgicus flatulentus*, Frid. Hoffmanni, *tom.* 2. *cap.* 2. *pag.* 257. Cardialgie flatueufe. A.

Cette efpece fe manifefte par une tumeur de la groffeur d'un œuf de poule dans la partie droite de l'épigaftre où le pylore eft fitué, de même que par la dyfpnée que caufe la diftenfion du ventricule, à caufe des vents qui y font enfermés. Elle eft auffi accompagnée de rapports fréquens qui calment quelque peu la douleur, laquelle, à ce que dit *Hoffmann*, augmente après le repas, lorfqu'on ufe d'alimens flatueux.

Cette cardialgie, dont *Hoffmann* nous

a donné la description, paroît être à peu près la même que la colique d'estomac flatueuse, qu'on appelle communément *colique venteuse d'estomac*, quoique les Médecins modernes prétendent qu'elle fait un genre à part.

Dans cette espece, si le pouls le permet, il faut commencer par la saignée; faire boire ensuite au malade quantité d'eau de poulet, lui donner un grain de laudanum, & auparavant, un lavement, au cas que la douleur ne soit point violente. On lui appliquera des linges chauds sur les pieds & sur la région de l'épigastre, pour calmer la contraction spasmodique des orifices de l'estomac.

Si la douleur est légere, le sujet pituiteux & froid, l'estomac foible, on aura recours aux stomachiques & aux carminatifs, dont les gens de la campagne font une selle à tous chevaux, tels que la décoction des baies de geniévre, le poivre en grain, l'anis, le fenouil, qui dans d'autes cas augmentent la phlogose, la secheresse & la douleur, & sur-tout la thériaque nouvelle.

4. *Cardialgia febricosa*, Voyez Morton,

ton, *hist. 6. cap. 9. Febris cardiaca*; Torti, *de febrib. lib. 3. pag. 125 & 183*. Cardialgie fébrile.

Werlhoff appelle affections fiévreuses (*febricosas*) celles qui sont des accidens des fievres intermittentes ou rémittentes, pour les distinguer des fébriles qui accompagnent les continues. La cardialgie dont il s'agit ici est un concours de symptomes cardialgiques qui accompagnent le paroxysme fébrile, qui vient & cesse avec lui, & qui augmentent dans le fort de la fievre, ce qui a pareillement lieu par rapport aux autres accidens qui surviennent dans les fievres intermittentes.

Ceux qui ont une fievre tierce, sont souvent attaqués durant le frisson, & même après qu'il a cessé, d'une cardialgie violente, laquelle est suivie d'un léger vomissement, ou d'efforts pour vomir, de défaillance, ou d'une syncope stomachique, d'un pouls foible, d'un visage Hippocratique, de soupirs &c. dans ces cas, l'expiration est accompagnée d'un son glapissant ou d'une espece de hurlement, qui n'a pas lieu dans le premier accès, mais bien dans le second ou le troisieme, & rarement dans le cin-

quieme; & plus les symptomes sont violens, plus on a à craindre pour la vie du malade dans l'accès suivant.

Voyez à son endroit, en quoi elle differe de la syncope fébrile. Celle-ci n'est précédée d'aucune douleur d'estomac. Bartholin, *centur.* 3. *obs.* 50. a observé dans sa propre fille & dans d'autres des douleurs périodiques d'estomac qui revenoient de deux jour l'un sans fievre.

5. *Cardialgia sputatoria*, de Ch. Linnæus prem. Méd. du Roi de Suede, Lettr. ann. 1751. *Voyez* Crémason. C.

6. *Cardialgia schirrosa*, Bonet, *sepulchret. obs.* 13. Cardialgie squirreuse.

Par un *squirre au ventricule.* Elle a été plusieurs fois observée par *Hypolite Bosca*, & elle cause une douleur qui dure des années entieres.

Par une *mole*, ou une *excroissance charnue dans l'estomac.* Elle a été observée par *Vitagliano*, comme on peut le voir chez *Panarole.*

Par un *squirre dans le pylore & le pancréas.* Riviere *centur.* 1. *obs.* 90.

Par *l'endurcissement du foie & de la rate.* Bonet. *obs.* 31.

Par un *squirre au pancréas. obs.* 49. &

Pison, *de colluvie serosâ*, *pag.* 594. Cette espece appartient plutôt à la colique d'estomac.

Par une *verrue dans l'estomac.* Acad. nat. cur. *Decad.* 1. *ann.* 1. *observ.* 109.

Par une *tumeur scrophuleuse*, *Dec.* 3. *ann.* 5 & 6. *obs.* 175. &c.

7. *Cardialgia paralytica ; Paralysie du ventricule ; maladie de l'estomac fort rare*, Lieutaud, *Mém. de l'Acad. de Paris*, *ann.* 1756. *pag.* 223.

Elle se manifeste par un sentiment continuel de plénitude & de pesanteur dans l'estomac, accompagné de nausées & d'efforts inutiles pour vomir.

Un homme âgé de soixante ans étoit sujet depuis long-temps à ces symptomes. On lui donna l'émétique, mais on ne put jamais venir à bout de le faire vomir. Après qu'il fut mort, on lui trouva l'estomac tendu & rempli des alimens qu'il avoit pris quelques jours auparavant, quoiqu'il eût très-peu mangé. Le pylore n'étoit point engorgé ; d'où l'Auteur conclut avec assez de raison qu'il s'étoit paralysé, & qu'il n'avoit pu se décharger, ainsi qu'il arrive à la vessie urinaire, lorsqu'elle est affectée d'une paralysie. Il avoit la rate ex-

trêmement petite, & la raison en est que ce viscere est destiné à remplir le vuide qui reste dans le bas-ventre lorsqu'on s'abstient de manger, au lieu qu'il diminue lorsque l'estomac est plein.

8. *Cardialgia arthritica*, Sydenham, *processſ. pag. 710. de podagrâ.* Cardialgie arthritique. A.

Les personnes goutteuses sont très-sujettes aux cardialgies & aux coliques de bas-ventre, lors sur-tout que leur maladie dure long-temps. Rien n'est meilleur en pareil cas que l'usage du vin des Canaries & l'exercice. Au cas que le symptome continue & qu'il y ait à craindre pour la vie du malade, il faut, si la tête est libre, recourir sans délai au laudanum. *Sydenham* se garantit par cette méthode de la mort dont il étoit menacé à l'occasion d'une cardialgie violente qu'il s'étoit attirée, & qui étoit accompagnée de vomissement & de colique; il ne sentoit aucune douleur dans les membres, ils étoient même devenus plus dispos par l'absence de la matiere arthritique. Il avala un conge de posset, & dès qu'il l'eut rendu, il but un verre de vin des Canaries dans lequel il avoit mis seize gouttes de son

laudanum. Au cas que le ſymptome ne cede point à ce remede, on provoquera la ſueur par la méthode & les remedes deſtinés à cet uſage deux ou trois jours de ſuite matin & ſoir, pendant deux ou trois heures conſécutives.

9. *Cardialgia bradypepta; cardilæa* Plateri, *de dolore cordis, à ventriculi imbecillitate, p. 369 & 375.* Foibleſſe d'eſtomac. L.

C'eſt une cardialgie habituelle cauſée par la débilité de l'eſtomac. Elle eſt accompagnée d'inappétence, la douleur eſt compliquée d'un ſentiment de preſſion, de diſtenſion & d'éroſion, & elle augmente pour peu que l'on peche à l'égard de la diete & de l'exercice, mais ſur-tout lorſqu'on ſe refroidit l'épigaſtre, ou qu'on ſe nourrit d'alimens difficiles à digérer.

C'eſt le défaut de digeſtion qui l'occaſionne, & les crudités qu'elle engendre, cauſent divers ſymptomes, tels que l'inappétence, les nauſées, les rapports, la cachexie &c.

Les principes qui y donnent lieu ſont, le mauvais tempérament, les années, la débilité occaſionnée par les maladies qui ont précédé; l'excès dans le boire & le manger, la crapule, qui,

comme l'obſerve *Platerus*, diſtend & amincit l'eſtomac. Il appelle cette eſpece, *cordis moleſtia*, *imbecillitas ventriculi dicta*, *pag.* 370. Il traite fort au long de ſa cure, depuis la page 398, juſqu'à la pag. 445, où il recommande à ceux qui y ſont ſujets, de porter continuellement ſur la foſſette du cou un plaſtron d'écarlate, ou un morceau de peau de renard, de lievre ou de vautour, ou un plaſtron de toile de coton, rempli de poudre de galanga, de girofle, de jonc odorant, de menthe, de pouliot, de graine de fenouil, de carvi, &c. Il leur conſeille auſſi de tenir la main pendant la nuit ſur leur eſtomac après l'avoir fait chauffer, ou bien un petit chien; mais les meilleurs remedes ſont les vins ſtomachiques, & une diete convenable.

10. *Cardialgia verminoſa*, *ſepulchret. vol.* 3. *pag.* 527. Fred. Hoffmann. *ibid. n°.* 19. *Hirudinoſa*, Acad. Nat. Cur. *centur.* 1. *obſ.* 172. Hercul. Saxon. *prælect. pract. part.* 2. *cap.* 7. Riviere, *lib.* 9. *cap.* 10. & *centur.* 1. *obſ.* 91; Cardialgie vermineuſe. A.

M. *Bezac*, Doyen de l'Univerſité, fut une fois à Frontignan, où il étoit

mort quantité de personnes de cette cardialgie. Ayant fait ouvrir les cadavres, il trouva dans leur estomac des vers qui avoient percé ses tuniques. Le tænia cause souvent le matin pendant qu'on est à jeun de semblables cardialgies, & elles sont accompagnées de boulimie, de ptyalisme, qui cessent dès qu'on a mangé. Les malades rendent de temps en temps des morceaux de vers, auxquels on donne le nom de *cucurbitains*. Dans ce cas, il faut donner aux malades de l'huile de noix, du jus de bigarreau, indépendamment de l'émétique & de l'eau de Balaruc, qui ont produit souvent de très-bons effets.

On peut aussi employer utilement quelques remedes qui passent pour un poison. Je mets de ce nombre la racine de la sensitive. *Voyez* Labbat, *Hist. des Antilles*; la spigelia anthelmia, la nicotiane, le tabac, l'arcane du D. *Herrenschwand*, &c. *Voyez* Wepfer. *de cicuta aquatic. cap. 13. hist. 3.* Hildan. *centur. 1. obs. 27.*

11. *Cardialgia lactentium; Cardiogmus*, Nenteri, *tab. 209. cap. 9.* Cardialgie des enfans à la mamelle. A.

C'est, dit l'Auteur, une espece de cardialgie familiere aux enfans, com-

pliquée d'anxiétés, de viſceres, & d'une douleur gravative, laquelle eſt occaſionnée par des flatuoſités qui diſtendent le bas-ventre & le ventricule.

La cardialgie des adultes eſt plus ſerrée, celle-ci plus lâche; elle eſt cauſée par les crudités des premieres voies, par des vers & des flatuoſités. Elle ſe manifeſte 1°. par une anxiété & un reſſerrement de cœur, compliqué de dyſpnée; 2°. par des nauſées, une anorexie & un vomiſſement; 3°. par un ptyaliſme abondant, lorſqu'il y a des vers; 4°. par une petite fievre, quelquefois aſſez forte, compliquée de mouvemens convulſifs. Elle eſt cauſée par des reſtes de mercure, une ſaburre viſqueuſe, les vers, une ſueur & des achores répercutés. L'éruption des vents ſoulage le malade; & c'eſt un bon ſigne lorſqu'il a le ventre libre; mais il eſt en danger lorſque la maladie eſt compliquée de terreurs paniques, de convulſions & de fievre.

On purgera l'enfant avec du ſirop de fleurs de pêches, auquel on ajoutera trois ou quatre gouttes de ſirop émétique de *Glauber*, ou deux ou trois grains d'ipécacuanha, & une once de manne, s'il a deux ou trois ans. On lui oindra

le nombril avec un onguent composé avec de l'huile d'aneth, & quelques gouttes d'huile de pétrol; on le purgera une seconde fois, on lui donnera des lavemens, &c.

12. *Cardialgia à cardiogmo*, Bonet, *sepulchret. tom. 2. pag. 80. obs. 45*; Cardialgie causée par un anévrisme.

Antoine de Pozzis a connu un Colonel de Cavalerie qui étoit sujet depuis un an après ses repas à une cardialgie, accompagnée de dyspnée, de l'intermittence du pouls, & d'autres symptomes fâcheux. On lui trouva le cœur plus gros que celui d'un bœuf, il portoit sur les poumons, qui étoient extrêmement flasques, & étoit distendu par deux polypes qui comprimoient l'estomac après qu'il avoit mangé, & qui causoient les symptomes dont on a parlé. On a vu ci-dessus ce que c'est que l'anévrisme du cœur. On attribue souvent dans la pratique aux saburres & aux vices des fluides, des maladies qui sont causées par des principes méchaniques.

13. *Cardialgia inflammatoria*, Tralles, *Cardialgie inflammatoire*; elle appartient à l'inflammation de l'estomac. A.

XXI. *GASTRODYNIA ;* Colique d'estomac ; *Cordis dolor*, Fel. Plateri, *claſſ. de doloribus*, vulgairement appellée *Colique ou douleur d'eſtomac ; Dolor ventriculi*, Boneti, *Sepulchret. Cardiaca*, Panaroli. Fréd. Hoffman l'appelle *Cardialgie*, & confond ce genre avec la douleur d'eſtomac, dont *Bonet* a fait depuis long-temps un genre diſtinct. *Cœlius Aurelianus* appelle ceux qui en ſont affectés, *ſtomachicos.*

On appelle auſſi toute douleur notable & conſtante dans la région de l'eſtomac, qui n'eſt point accompagnée de ſyncopes continuelles comme la cardialgie.

La cardialgie eſt preſque toujours accompagnée de ſyncopes ; les malades ſentent que le cœur & les forces leur manquent ; & les Languedociens ont coutume de dire *que l'eſtomac leur défaut*. Dans la cardialgie, au contraire,

quoique la douleur soit quelquefois assez violente pour causer une syncope, on n'éprouve pas toujours une pareille défaillance, & il est même rare qu'elle ait lieu.

1. *Gastrodynia saburralis;* Colique d'indigestion. A.

C'est celle qui est causée par la quantité, la qualité des alimens, par l'excès qu'on en fait, & par l'erreur où l'on tombe par rapport au temps où l'on en use. L'erreur où l'on tombe par rapport aux alimens, est d'autant plus grande, que la quantité en est plus considérable, la qualité plus mauvaise, & l'estomac moins en état de les supporter; car la même nourriture qui fait du bien à un homme sain, est souvent nuisible à celui qui a l'estomac foible. Il arrive quelquefois que l'estomac se débarrasse de ce fardeau, ou, comme disent les Médecins, de ces saburres, par un vomissement ou une diarrhée passagère qui succede à la cardialgie; mais il arrive aussi quelquefois que ses orifices se resserrent, que les saburres ne peuvent s'évacuer, qu'il les comprime, & c'est cette compression qui cause cette douleur vive, qui est sou-

vent accompagnée d'un ſentiment de peſanteur qui gêne la reſpiration, de la fievre, de la dureté, de la dépreſſion & de la lenteur du pouls. Cette douleur eſt cependant beaucoup plus ſupportable que dans la colique venteuſe & bilieuſe.

Cette colique, comme on l'obſerve tous les jours, eſt ſouvent cauſée par un lait coagulé, par un morceau de lard, par des fruits d'été, & par mille autres fortes d'alimens difficiles à digérer; mais elle ceſſe pour l'ordinaire à l'aide d'un vomiſſement ſpontané ou artificiel, ou par une diarrhée qui ſurvient; & il n'eſt point à propos de ralentir l'action de l'eſtomac, qui ſe trouve chargé d'alimens, par des narcotiques, à moins que la violence de la douleur n'oblige d'y avoir recours. Il ſuffit même pour l'ordinaire de faire avaler au malade de l'eau tiede, de l'huile, de lui donner des lavemens, de lui paſſer une plume dans la gorge pour la faire ceſſer; & de là vient que les Auteurs daignent à peine mettre cette eſpèce au nombre des douleurs de l'eſtomac, & qu'ils ne la regardent que comme un ſymptôme d'une di-

gestion dépravée, du vomissement, ou de telle autre maladie.

2. *Gastrodynia flatulenta ; Colique venteuse d'estomac*, appellée par Aëtius *Inflatio* ; par Fréd. Hoffmann, *Cardialgie venteuse* ; par Ettmuller, *Hypocondriaque*. Voyez *ce que j'en ai dit à l'article de la Cardialgie.*

C'est une douleur violente & tensive dans le creux du cœur, accompagnée de la difficulté de respirer, qui oblige le malade de rester courbé, & qui s'appaise lorsque les vents se frayent une issue par haut & par bas. A la foiblesse & à la petitesse du pouls, se joignent le refroidissement des extrémités, une anxiété extraordinaire, un resserrement du diaphragme. Elle differe de l'inflammation d'estomac, de la colique d'estomac hystérique, & autres semblables maladies, en ce que l'épigastre supporte la pression de la main, au lieu qu'elle augmente la douleur dans les maladies dont on vient de parler.

Ensuite d'une saignée, au cas que le pouls la permette, d'un lavement émollient, & de quelques écuellées d'eau de poulet ; si la douleur n'est point trop violente, on passera à l'huile d'amande

douce, & enfin au laudanum & à la thériaque récente, ou aux pilules de cynogloſſe. La doſe du laudanum ſolide eſt d'un grain & plus; celle du liquide, de vingt ou trente gouttes; celle des pilules de cynogloſſe, de ſix grains ou plus. On doit s'abſtenir des cathartiques, même des plus doux, juſqu'à ce que la douleur ait ceſſé pendant un jour. Pour la prévenir, on doit s'abſtenir de tout aliment légumineux & difficile à digérer; prendre des bouillons émolliens, le petit lait, & les eaux minérales froides.

3. *Gaſtrodynia bilioſa; Colique bilieuſe d'eſtomac; Cardialgie qui cauſe l'épilepſie, d'*Amatus Luſitanus, *centur. 1. obſ. 20. Cardialgie bilieuſe*, Bianchi; *atrabilaire d'*Hollier & de Zacutus. A.

On la croit cauſée par une matiere bilieuſe, âcre, porracée, érugineuſe. Il conſte par les expériences de *Groſſius* rapportées par *Ettmuller*, que les acides vitrioliques donnent une couleur verdâtre à la bile jaune; la douleur eſt auſſi violente dans cette eſpece que celle que cauſe le poiſon; *Amatus* obſerve même qu'elle eſt quelquefois ſuivie de convulſions. On l'attribue

communément au poison : Bartholin & Bonet *in sepulchret. obs. 1. de ventriculi dolore*, observent que lorsqu'on vient à ouvrir ceux qui en meurent, on leur trouve l'estomac rouge & presque excorié. Cette espece est familiere aux sujets d'un tempérament chaud & bilieux, qui usent d'alimens chauds & qui boivent des liqueurs spiritueuses. Nous apprenons des expériences de *Louis Davizard*, membre de l'Académie Royale des Sciences, que la bile reflue très-aisément du duodenum dans l'estomac.

Cette maladie se termine par un vomissement & une déjection abondante de bile âcre & verdâtre.

On peut employer dans le paroxysme même les émétiques légers, tels que la décoction de semence de raifort, l'oxymel scillitique à la dose de six drachmes ; mais si la douleur n'est point violente, on donnera au malade de l'eau de poulet pour le faire vomir. Rien n'est meilleur pour la prévenir que l'usage des eaux minérales froides.

4. *Gastrodynia à veneno*, Bonet, *sepulchret. obs.* 2, 3, 4, 9, 17. Colique d'estomac causée par le poison. A,

C'eſt celle qui eſt cauſée par des poiſons corroſifs, tels que les acides du nitre, du ſel, du vitriol, le mercure ſublimé corroſif, l'arſenic, ſoit qu'on l'ait pris par mégarde, ou que quelqu'autre l'ait donné par méchanceté, ce qui eſt un crime qui exige beaucoup de prudence & de ſagacité de la part du Médecin qui le défere au Juge. Lorſque le poiſon eſt corroſif, actuel, comme ceux dont on vient de parler, il eſt évident qu'il doit plutôt affecter les levres, la langue, le palais que le ventricule; & par conſéquent lorſqu'ils ſont corrodés, on ne peut plus douter que le malade n'ait été empoiſonné. Lorſqu'on n'apperçoit point ces ſymptomes externes, on peut douter ſi la maladie provient d'une cauſe interne, ou du poiſon. On a coutume dans pareil cas d'ouvrir le cadavre, de tremper un morceau de pain dans le ſuc de l'eſtomac, & de le faire manger à un chien; & lorſque le chien meurt, que l'eſtomac eſt corrodé & livide, on conclut que le malade eſt mort empoiſonné; mais cette conſéquence ne ſauroit tenir lieu de preuve, à moins qu'elle ne ſoit appuyée d'autres circonſtances

qui rendent la conjecture vraisemblable. Voyez-en la cure à l'article du cholera.

5. *Gastrodynia ulcerosa*, Bonet, *sepulchret. obs. 5, 6, 7, 8, 27, 28, 42, 43, 48; & l'obs. 3. de l'appendix.* Colique d'estomac causée par un ulcere, par le sphacele du ventricule, par la putréfaction, l'exulcération, la corruption de l'épiploon, du pancréas, du foie qui est dans le voisinage, *obs. 2, 18, 19, 23, 38, 48, 50.* Append. *obs. premiere, seconde, &c.* A.

C'est celle qui accompagne l'inflammation de l'estomac, & les phlegmasies des visceres qui en sont voisins & qui viennent à suppuration; le pus, la sanie, les vapeurs putrides qui en sortent corrodant l'estomac, ou l'irritant continuellement, occasionnent le vomissement, la fievre hectique & les autres symptomes funestes qui en sont inséparables.

6. *Gastrodynia Americana*; *Prolapsus cartilaginis mucronatæ*, G. Piso, *de morbis Ind. Occid. cap. 8.* appellée par les Portugais *spinela*; Colique d'estomac de l'Amérique; Chute du cartilage xyphoïde.

Cette maladie est accompagnée d'une

langueur univerſelle, de douleur d'eſtomac, & quelquefois de vomiſſement, d'une grande difficulté de reſpirer, occaſionnée par le refroidiſſement de la poitrine, ſur-tout par la compreſſion du cartilage xyphoïde. Le malade perd l'appétit, ſes forces diminuent à vue d'œil, & il tombe dans l'atrophie.

C'eſt une maladie froide & chronique, qui n'a rien de dangereux, qui vient peu-à-peu, & qui eſt par conſéquent difficile à connoître au commencement. Les Empiriques diſent qu'elle ſe manifeſte par des varices aux bras. Elle differe de la cachexie, de l'opilation cacheƈtique, en ce que le viſage, quoique triſte & abattu, conſerve ſa couleur & n'eſt point livide, en ce qu'on ne ſent ni peſanteur ni dureté dans les hypocondres, & que l'appétit eſt languiſſant.

La cure demande des remedes diſcuſſifs, chauds & corroboratifs, tant internes qu'externes, des bouillons aſſaiſonnés avec le poivre, l'ail, l'oignon, les pilules ſtomachiques, le ſirop de tabac, le vin, le baume de copahu, la décoƈtion de ſalſepareille & de ſaſſafras avec l'anis & la canelle. Les exter-

nes font les ventouſes ſeches appliquées pluſieurs fois ſur les mamelles, les linimens de l'eſtomac & de la poitrine avec l'huile d'écorce d'orange, de tabac d'armoiſe, de menthe ſauvage; un écuſſon ſtomachal fait avec des herbes corroborantes; enfin, un emplâtre compoſé avec les baumes & les réſines. Le bon effet, dit *Piſon*, qu'ont produit ces remedes dans la colique, l'atrophie, & la dyſſenterie, m'obligent à recommander aux Chirurgiens les ventouſes ſeches & les topiques externes.

7. *Gaſtrodynia periodynia.*

La *Périodynie* des Grecs eſt, ſi je ne me trompe, une eſpece de colique d'eſtomac chronique, telle que celle que j'ai obſervée dans un Prêtre âgé de ſoixante ans, qui étoit ſujet depuis ſix mois après avoir mangé, & pendant tout le temps que la digeſtion ſe ſaiſoit, à des contorſions, des inquiétudes, des douleurs & des tiraillemens qui ſe communiquoient aux inteſtins, & qui lui rendoient la langue très-ſeche, ſans qu'il fût pour cela altéré. Il étoit extrêmement maigre, foible, conſtipé; ſon pouls étoit rare, mais d'ailleurs le même

que dans les perſonnes ſaines, il ſentoit quelques douleurs dans les lombes.

Je lui ordonnai les bouillons de poulet, des narcotiques, & enſuite le lait d'âneſſe; il les prit pendant un mois, & il guérit.

8. *Gaſtrodynia calculoſa*, Schneideri, *lib. 3. de catarrhis, cap. 7.* Elle a été connue de *Riviere*, d'*Alſarius*, de *Crucius*, de *Bartholin*, & obſervée par pluſieurs autres. C.

Un certain Artiſan ſentoit depuis long-temps dans ſon eſtomac une peſanteur incommode, comme s'il y eût eu dedans une meule de moulin. Il mourut non obſtant tous les remedes qu'on lui donna. On lui trouva dans le jejunum une pierre blanchâtre qui comprimoit le pylore, & qu'aucun Médecin n'avoit ſoupçonné y être. *Voyez* quelques autres obſervations pareilles à l'article de la Paſſion iliaque. *Voyez* auſſi Bonet, *ſepulchret. tom. 2. pag. 77. obſ. 33. de calculis cyſticis, obſ. 31. de calculo gaſtrico*, ibidem, *obſ.* 32. & ſix hiſtoires de pareils calculs, *obſ.* 29. J'ai vu des calculs gaſtriques ellipſoïdes, blancs, plus légers que l'eau, plus gros qu'un œuf de pigeon, qui ne s'enflammoient

point au feu, & qui différoient par conséquent des cystiques, qui avoient causé le cholera morbus.

J'ai vu divers Charlatans, dont l'un entr'autres avaloit des cailloux très-durs, lisses, sphéroïdes, de même diametre que l'œsophage, sans être incommodé. L'autre mâchoit une espece de caillou testacé, dont toutes les maisons de Montpellier sont construites, & en avaloit d'assez gros morceaux, qu'on entendoit remuer dans son ventre. Je n'ai pu savoir s'ils les vomissoient. J'ai aussi traité un soldat, qui par maniere de jeu, cassoit des verres dans sa bouche, & en avaloit les morceaux.

La colique d'estomac accompagne souvent celle du foie qui est causée par des calculs. *Voyez* Bonet, *sepulchret. tom.* 2. *pag.* 76. *obs.* 31. 32 & 33.

9. *Gastrodynia astringens; Stomachi astrictio* Aetii, *lib.* 3. *serm.* 1. *cap.* 13. Resserrement d'estomac. L.

C'est une douleur que l'on sent pendant la digestion, accompagnée de constipation, d'une chaleur générale, surtout dans les paumes des mains, & aux plantes des pieds, de la rougeur du visage, de la fréquence du pouls, ou,

ſuivant quelques-uns, d'une petite fievre. Elle attaque les perſonnes qui ont les chairs ſeches & épaiſſes. Voilà ce qu'en dit *Aëtius*. Pour moi j'attribue cette maladie à la ſéchereſſe & à l'éréthiſme de l'eſtomac, au défaut de boiſſon aqueuſe, & à la diſpoſition ſpaſmodique du genre nerveux.

Aëtius conſeille dans le paroxyſme, c'eſt-à-dire, dans le temps de la digeſtion, de ſe frotter & de ſe lier les extrémités, de tenir le corps droit, de ſe faire porter en litiere, & enſuite d'uſer d'humectans & de délayans, par exemple, de s'oindre le corps avec de l'huile & un peut de nitre; après le paroxyſme, de boire beaucoup d'eau chaude, de ſe baigner les pieds, & de ſe laver ſouvent les mains. *Aëtius* dit avoir ſoulagé ſes malades en les faiſant baigner avant leurs repas, & en leur faiſant boire du vin après que la douleur avoit ceſſé. Ils doivent uſer d'alimens faciles à digérer, & en faire trois ou quatre repas.

10. *Gaſtrodynia atterens.* Voyez Jonſton, *idea medicina*, pag. 445. *ſtomachi attritio*, Bonet *Polyalth. Periodynia ſtomachi* d'Hippocrate, qui, à ce que dit

Gorrée, a voulu désigner par là la douleur violente qu'elle cause, de même que la tension dont elle est accompagnée. L.

Cette espèce survient aussi dans le temps de la digestion, mais elle est accompagnée d'un foid dans les extrémités & de la courte haleine, en quoi elle differe de la précédente. Est-ce une espece différente de la colique d'estomac causée par des saburres, de la colique d'estomac venteuse, &c. *Jonston* conseille à ceux qui en sont atteints de s'oindre l'épigastre avec de l'huile de nard & d'avaler une drachme de poivre. *Hecquet* veut qu'on use dans les repas d'une boisson émolliente, & qu'on prenne dans le temps que la douleur se fait sentir de la thériaque récente.

11. *Gastrodynia à peregrinis; Cœliacus affectus*, de Celse, *lib. 4. cap. 12. Colique d'estomac causée par des corps étrangers;* Affection cœliaque.

Elle est causée par des corps qu'on avale & qui ne peuvent se digérer, par exemple, un *morceau de fer*, suivant l'observation de Scholtzius; une *piece de cuivre, d'argent, un couteau, une boucle, un clou, une épingle*. Voyez Tissot, *Avis au peuple*, n°. 365; *des cailloux*,

ainsi que *Cardan*, *Hessius &c.* l'ont observé. *Balloni*, *Mollenbroeck*, rapportent qu'un homme en fut atteint pour avoir avalé *des pilules dorées & résineuses* qui lui resterent plusieurs mois dans l'estomac. La même chose arriva à un autre, à ce que dit Hildanus, *centur. 3. obs. 33.* pour avoir avalé un morceau de lard; à un autre, suivant Platerus, *obs. lib. 3.* pour avoir mangé une livre de gingembre. Elle a été causée dans d'autres par de petites vessies remplies de poux, suivant *Heurnius;* par des lézards & des couleuvres, suivant Gesner *Histor. animal. de lacertis*, qui rapporte que trois mille hommes en moururent. Le D. *Batigne* rapporte dans les Mém. de la Société R. de Montpellier, qu'il n'y a pas long-temps qu'un homme rendit par la bouche des salamandres, ensuite de l'émétique qu'on lui donna.

A l'égard de la colique d'estomac que causent les tænia, les vers, les chenilles & autres pareils reptiles qui s'engendrent dans l'estomac, *Voyez* ce que j'ai dit à l'article de la colique d'estomac vermineuse.

J'ai vu des gens qui ont avalé impunément des épingles, des plumes à écrire,

écrire, du verre, des coquilles de moule, des noyaux de pêche, &c. mais tous ne ſont pas auſſi heureux, & il y en a plusieurs à qui ces ſortes de folies cauſent des coliques d'eſtomac énormes, des ulceres qui ſont tôt ou tard ſuivis de la mort. Il y a quantité de liqueurs propres à diſſoudre ce corps, & qu'on peut prendre en toute ſureté, par exemple, le jus de limon, pour les coquillages, mais il eſt bon de mettre en uſage les lubrifians, pour en procurer l'évacuation.

12. *Gaſtrodynia à xiphoide.* Balloni, *Epidem. lib. 2. pag.* 242. Barbette *Anat. pract. lib. 1. cap.* 4. C.

Les Languedociens appellent cette maladie, *la palette de l'eſtomac tombée.* Barbette & Bonet prétendent que cette maladie n'eſt pas rare, mais elle l'eſt cependant plus qu'on ne le croit communément. Elle eſt occaſionnée par l'affaiſſement ou la luxation du cartilage xiphoïde, & elle eſt accompagnée d'une douleur continue, de vomiſſement, d'anorexie, & ſi la maladie perſévere, d'atrophie. On rend par la bouche les alimens dès qu'on a mangé, & la douleur ſubſiſte des mois & des années.

Barbette veut qu'on applique de grosses ventouses sur la région de l'épigastre une fois ou deux, & ensuite un emplâtre astringent. *Bonet* rapporte que tous ces symptomes cesserent dès que le Chirurgien eut remis ce cartilage en place. *Wepfer* prétend que cette maladie ne differe en rien de la douleur du foie causée par les calculs.

13. *Gastrodynia pulsatilis.* Bonet, *sepulchret. tom.* 2. *obs.* 45. *pag.* 80. L.

Elle consiste dans une douleur accompagnée de pulsation dans la région de l'épigastre, & qui n'a rien de commun avec celle que l'on sent dans les autres especes. Je l'ai observée deux ou trois fois, & elle n'est pas rare chez les sujets hypocondriaques & hystériques. On l'attribue communément à la pulsation de l'artere céliaque ; qui devient quelquefois de la grosseur du poing, si l'on en croit *Bonet.* Il est certain que les arteres gastriques & l'aorte, quand même elles ne seroient affectées d'aucun anévrisme, ont assez de sensibilité dans ces sortes de constitutions, pour produire cette pulsation incommode.

14. *Gastrodynia hysterica ; Colica hys-*

terica, Sydenham. *cap. 7. pag. 132. & in proceſſ. pag. 669.* Colique d'eſtomac hyſtérique. L.

Cette maladie eſt familiere aux femmes hyſtériques, de même qu'à celles dont le tempérament eſt affoibli par les maladies, & ſur-tout par des accouchemens laborieux, & eſt accompagnée d'une douleur aiguë dans la foſſette du cœur, & d'un vomiſſement de matiere verdâtre. La colique bilieuſe a ſon ſiege dans les inteſtins, celle d'eſtomac dans ce viſcere même. Celle-ci abat les forces à un point extraordinaire, & jette la malade dans le découragement. La douleur ceſſe pendant un jour ou deux, mais elle revient au bout de quelques ſemaines avec la même violence; & après qu'elle eſt paſſée, il reſte une ſenſibilité dans l'épigaſtre que la moindre preſſion irrite, & d'ailleurs elle eſt aſſez ſouvent compliquée d'un ictere pendant quelques jours. Elle differe de la paſſion iliaque & de la colique bilieuſe, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre pour peu qu'on y faſſe attention.

Cure. On donnera à la malade du poſſet, ou du petit lait cuit avec de l'aile ou de la biere, autant qu'elle

pourra en boire, pour la faire vomir (nous nous servons en France d'eau de poulet ou de petit lait) & ensuite 25 gouttes de laudanum liquide dans de l'eau de cinnamome, réitérant ce parégorique jusqu'à ce que la douleur soit calmée. Il convient même de commencer par la saignée, au cas que les forces le permettent

Au cas que les paroxysmes reviennent, on lui donnera dans les intervalles qu'ils laissent, un bol composé d'une drachme, ou d'une demi-drachme de zédoaire, avec du sirop de citron, matin & soir pendant un mois, & par dessus l'infusion suivante. Faites infuser demi-once de zédoaire dans quatre onces de vin des Canaries pendant douze heures, coulez-le, & gardez-le pour l'usage. On peut aussi se servir du baume du Pérou, comme dans la colique de Poitou.

15. *Gastrodynia chlorotica*; Colique d'estomac chlorotique. L.

Cette espece est causée par la suppression des flux menstruel & hémorroïdal; elle est familiere aux femmes qui ont les pâles couleurs, & il y en a peu qui en soient exemptes. La douleur

eſt à la vérité ſupportable, mais fixe, & s'étend depuis l'épigaſtre, juſques dans le dos entre les deux omoplates; elle eſt quelquefois accompagnée de l'enflure de l'épigaſtre & de dyſpnée, pour peu qu'on agiſſe, de laſſitude, de peſanteur dans les jambes, de la pâleur du viſage, de l'enflure œdémateuſe des pieds, & d'anorexie. On la guérit de même que la chloroſe par l'uſage continué des chalybés.

16. *Gaſtrodynia hypochondriaca; Colica hypochondriaca*, Sydenhami, *Proceſſus integri de colicâ hyſtericâ, pag.* 670. Colique d'eſtomac hypocondriaque.

Elle a beaucoup d'affinité avec la colique d'eſtomac hyſtérique, mais elle affecte les hommes hypocondriaques, & *Sydenham* exhorte les Médecins à chercher une méthode curative qui lui convienne, & à laquelle la maladie cede pour ainſi dire natuellement. Les chalybés tiennent le premier rang parmi les remedes dont on peut ſe ſervir.

17. *Gaſtrodynia febricoſa*, Morton, *de proteif. feb. pag.* 33. *hiſt.* 16. *Journ. de Méd. Janv.* 1761. *pag.* 25. Colique d'eſtomac fiévreuſe. A.

18. *Gastrodynia à frigore* de Meyserey n°. 411. *Colique d'estomac causée par le froid*. B.

19. *Gastrodynia metastatica*, de Meyserey, n°. 411. Colique d'estomac métastatique, causée par la répercussion de la matiere morbifique de la goutte, de la gale, des dartres, des sétons, des ulceres, des mariscas. A.

20. *Gastrodynia gastrocelica*, de Meyserey, n°. 411. Voyez le *gastrocele*. A.

Nota. Le mot de colique n'étoit autrefois employé que pour désigner les douleurs qui ont leur siege dans le colon; on s'en est depuis servi pour désigner celles de l'ileum, du foie, de la matrice, de l'estomac & je ne sai de quelle autre partie, ce qui est d'une conséquence dangereuse dans la pratique de la Médecine. En effet, il n'y a proprement qu'un nom qui convienne à chaque genre, à moins qu'on ne veuille confondre toutes choses; & comme les genres des maladies qui affectent les divers visceres sont differens, il s'ensuit qu'on doit les distinguer par des noms qui servent du moins à faire connoître les principaux symp-

tomes qui les accompagnent, autrement il faudra bannir ceux de céphalalgie, de cardialgie, de goutte, &c.

XXII. *Colica; Colique, Douleur au ventre.*

La colique est une maladie dont le principal symptome consiste dans une douleur ou une sensation incommode dans le gros intestin, & qui est déterminée par sa situation, sa figure, & ses usages.

Comme les intestins, soit gros ou grêles, occupent différentes places, & sont contigus aux différens visceres du bas-ventre, il est difficile de connoître le siege de la maladie sur le simple exposé du malade, & de là vient qu'on s'y méprend tous les jours. On peut cependant à l'aide de la physiologie, & lorsqu'on connoît les causes, les principes & les symptomes de la maladie, la structure, la situation & l'usage de l'intestin, connoître aussi les différens symptomes qui doivent en résulter, aussi-bien que la partie affectée, tant dans cette maladie-ci que dans les autres. Il est fâcheux que l'on ne puisse distinguer

plusieurs genres de maladies que par le moyen de la théorie ; il seroit infiniment mieux de les définir par les symptomes qui leur sont propres, mais il faudroit pour cela qu'on s'attachât à nous donner une histoire des maladies plus exacte que celle qu'on a jusqu'ici.

Le mot de colique ne s'est introduit dans la Médecine que du temps de *Pline*. Les Grecs ne connoissoient point cette maladie, ou ne l'avoient point désignée par aucun nom propre. Ils appelloient *ileum* cette douleur de l'intestin grêle, qui est accompagnée de constipation & d'un vomissement continuel, & à laquelle nous donnons le nom de passion iliaque, de même que les Arabes appelloient *passionem colicam*, celle qui a son siege dans le gros intestin. Quelques-uns ajouterent à la définition de la colique, qu'elle étoit compliquée de constipation, pour distinguer les tranchées de la colique ordinaire ; mais cette distinction n'appartient point au genre ; car si la douleur est violente, constante, compliquée de tranchées & de déjections par bas, & qu'elle soit le principal symptome de la maladie, ce sera proprement une

colique; & à plus forte raiſon le ſera-t-elle ſi le ventre eſt libre comme il arrive quelquefois; autrement, il n'y aura point de genre auquel on puiſſe rapporter cette douleur, & il faudra en créer un nouveau ſans néceſſité.

1. *Colica flatulenta*, Sennert, *de dolore colico*, *prima ſpecies*; Bonet, *ſepulchret. obſ. 1 & 2*. Colique venteuſe.

On la connoît 1°. en ce qu'elle s'appaiſe dès que le malade a rendu le lavement qu'il a pris, ou qu'il a été à la ſelle, ce qui n'arrive point dans la colique d'eſtomac venteuſe; 2°. en ce qu'elle s'étend le long de l'inteſtin, ou tout autour du bas-ventre, d'où vient qu'elle affecte ſouvent la partie inférieure de l'eſtomac où paſſe le colon; mais elle ſe calme par l'éruption des flatuoſités & des borborygmes & par le changement de ſituation; 3°. quoique dans le fort de la douleur il ſurvienne une rétention d'urine, & que la verge ſe roidiſſe ſans aucun aiguillon de volupté; elle n'eſt accompagnée ni de maux de reins, ni d'envie d'uriner, d'aucune ardeur ni d'aucune altération dans les urines comme dans la colique rénale; 4°. la douleur n'aug-

mente point lorſqu'on preſſe le bas-ventre, comme dans la colique d'eſtomac hyſtérique, & dans l'inflammation des inteſtins; 5°. elle eſt compliquée de la ſéchereſſe du bas-ventre, de conſtipation & de l'endurciſſement des excrémens; 6°. elle n'a ni les ſymptomes ni les principes procatartiques de la colique de Poitou.

Elle eſt cauſée par le défaut de digeſtion, lequel engendre quantité de flatuoſités, au lieu que lorſque la ſalive, le ſuc gaſtrique & la bile ſont tels qu'ils doivent être, la digeſtion ſe fait ſans cauſer aucune flatulence. Les alimens les plus flatueux ſont le vin qui n'a pas aſſez fermenté, les légumes, & les fruits charnus & cucurbitacés. Cette eſpece, quoique légere & paſſagere, eſt ſouvent l'avant coureur de l'ictere, parce qu'elle empêche le cours de la bile dans le duodenum. Il conſte par les expériences que *Stwart* a faites ſur un homme & ſur un chien, que lorſque la bile ceſſe de circuler, il s'engendre des flatuoſités dans les inteſtins; & la même choſe arrive lorſque le bas-ventre eſt conſtipé.

Lorſque la colique eſt légere, il ſuf-

fit d'un lavement émollient, huileux, de l'infusion de camomille en guise de thé, d'appliquer des linges chauds sur le bas-ventre, & de le frotter pour la faire cesser. Dans le cas où la douleur est violente, il faut commencer par saigner le malade, lui faire boire beaucoup d'eau de poulet, lui donner un lavement émollient, & si ces remedes ne produisent aucun effet, vingt ou trente gouttes de laudanum liquide. On lui donnera ensuite toutes les quatre heures de l'huile d'amande douce, sans discontinuer l'eau de poulet, & quelques lavemens d'environ une chopine pour lui tenir le ventre libre. Après que la douleur sera appaisée, on le purgera légérement, & lorsque la saison le permettra, on lui fera boire les eaux minérales froides pour délayer la bile, & balayer les premieres voies.

2. *Colica pituitosa*, Sennert, *ibid*, *troisiemme espece*, Fernel, *pathol. lib. 6. cap.* 9. Salmuth, *centur. 1. observ. 78. sepulchret. obs.* 23. Colique glaireuse.

On la croit occasionnée par des humeurs épaisses & gluantes qui engorgent le gros intestin. Elle cause la même douleur que si l'on enfonçoit un pieu

ou une tariere dans la partie, ce qui vient de la distension qu'y causent les glaires & les vents qui y sont enfermés. Quoique les douleurs des autres especes soient fortes & aiguës, elles ne sont ni *fixes* ni *perforantes*, à quoi l'on peut ajouter que cette colique est très-opiniâtre.

Ettmuller attribue cette douleur *gravative* à une pituite, ou mucosité abondante, visqueuse, mais sans aucune acrimonie, prétendant avec raison que c'est l'acrimonie acide qui la rend tout à la fois gravative & contondante; il convient toutefois qu'elle est fixe, continue, pertérébrante; & croit qu'elle a son siege dans l'hypocondre gauche, & qu'elle affecte très-souvent les hypocondres, au lieu que la colique venteuse est accompagnée d'une douleur & d'un sentiment de distension & de déchirement : la cure prophylactique exige l'usage des sels neutres.

3. *Colica stercorea*, Ettmuller, *de intestinorum doloribus, tom. 1. pag. 139.* Colique stercoreuse. A.

C'est celle qui est causée par des excrémens recuits & endurcis qui ne peuvent sortir. Je l'ai plusieurs fois ob-

ſervée chez les femmes qui ſont détenues dans des maiſons de force, à cauſe du chagrin où elles ſont plongées de la vie ſédentaire qu'elles y menent. Ces excrémens ainſi endurcis cauſent ſouvent des coliques violentes ſans fievre, qui ſont ſuivies de quelques déjections ſanguinolentes. On connoît cette maladie au tact; les cathartiques les plus doux l'irritent; mais elle ſe diſſipe au bout de quelques jours par le long uſage de l'huile d'amande douce, des fomentations & des lavemens émolliens, ſans aucune éruption de vents, du moins qui ſoit conſidérable, & les excrémens s'évacuent inſenſiblement en forme de gale de cyprès.

4. *Colica verminoſa*, Sennerti, *ſecunda ſpecies doloris colici*, Fabricius, *cent.* 1. *obſerv.* 57. Ne ſeroit-ce point le *ſtrophus* de Celſe? Colique vermineuſe. A.

Celle-ci eſt cauſée par des vers, & elle conſiſte dans une douleur tantôt corrodante, tantôt poignante qui change de place, & qui n'eſt accompagnée d'aucune conſtipation. Les douleurs ſont ſouvent paſſageres, accompagnées de ſoubreſauts dans le bas-ventre, pour l'ordinaire de cardialgie, de nauſées,

d'une petite fievre, de déjections grisâtres, sur-tout chez les enfans, d'une odeur particuliere d'haleine, tantôt de la pâleur, & tantôt de la rougeur du visage.

Comme le bas-ventre est ordinairement relâché dans cette espece, on peut purger le malade avec le séné, la barbotine, le mercure doux, &c. à moins que la douleur ne soit violente; si l'on craint la fievre, le délire & les convulsions, & que le sujet soit d'un âge un peu avancé, on peut lui donner avec succès le sirop émétique de *Glauber.* L'huile & le jus de limon suffisent quelquefois dans le paroxysme. Les lavemens operent quelquefois ce que les cathartiques n'ont pu faire, & procurent l'évacuation des vers. Lorsque le sujet est jeune, on peut lui faire avaler trois gouttes d'huile de pétrol, & lui en oindre la région du nombril.

5. *Colica biliosa*, Frid. Hoffmann, *pag. 286.* & non point de *Sydenham*, qui est le *Chordapsus.* Colique causée par une humeur âcre & scorbutique de *Sennert;* Colique bilieuse.

Cette espece attaque les jeunes gens vifs, chauds, colériques, adonnés aux

liqueurs ſpiritueuſes, les hommes bilieux, qui font beaucoup d'exercice en été, quelquefois avec une fievre paſſagere, & d'autres fois ſans fievre. Ses ſymptomes ſont, la voix rauque, la cardialgie, la cacoſitie, un vomiſſement de bile porracée, le hoquet, la chaleur, la ſoif, l'amertume de la bouche, l'urine peu abondante, haute en couleur, la conſtipation, qui n'a pas toujours lieu, en quoi elle differe du chordapſe, les déjeſtions bilieuſes & fréquetes. La douleur ſe fixe le plus ſouvent dans les inteſtins grêles, par exemple, le duodenum; le bas-ventre n'eſt ni chaud ni tendu comme dans l'inflammation de bas-ventre; les urines coulent à l'ordinaire, le malade a des vertiges, le pouls n'eſt ni dur ni tendu, quoique fréquent; la maladie eſt aiguë.

La cure exige d'abord la ſaignée, les lavemens émolliens avec la mauve, la graine de lin, la racine de guimauve, l'huile, les bouillons cuits avec l'oſeille, les potions acidulées, comme le petit-lait, la limonade, l'oxycrat, l'eau nitrée, l'eau de poulet, les fomentations émollientes, la tiſane d'orge, les émulſions narcotiques. Dans le fort de la

douleur, le laudanum, la décoction de têtes de pavot dans de l'eau de riz froide; mais avant toutes choses la purgation & la décoction de casse. Au cas que la douleur revienne, on aura recours aux demi-bains.

6. *Colica phlogistica*, Sennert, *quatrieme espece; Phlogosis intestinorum* de Felix Platerus. Tissot, *Avis au Peuple.* Colique inflammatoire.

Elle ne differe de l'inflammation des boyaux que par son degré, je veux dire, qu'elle n'est accompagnée ni de fievre aiguë ni de l'agitation ni de la fréquence du pouls, ni de la chaleur excessive, ni de sueur, &c. on la distingue des autres especes par l'enflure du bas-ventre, par son extrême sensibilité qui fait qu'on ne sauroit y toucher, par la rénitence des visceres du bas-ventre vers le nombril, par la difficulté d'uriner, la soif, &c. On la guérit par des saignées copieuses, des fomentations émollientes, des lavemens, de l'eau de poulet, comme l'inflammation des boyaux. Lorsqu'on traite les coliques venteuses avec des remedes chauds, elles dégénerent souvent en coliques inflammatoires. Les catharti-

ques âcres, pris à contre-temps, comme lorſque le bas-ventre eſt reſſerré, la cauſent ſouvent. *Voyez* l'Inflammation des boyaux.

7. *Colica ſpaſmodica*, Frid. Hoffmann. *de inteſtinorum dolore, pag. 287*; Colique convulſive, *Sepulchret. pag. 266. obſ.* 2. A.

Il y en a une qu'*Hoffmann* attribue à une ſéroſité âcre qui engorge les inteſtins, & une autre qui eſt endémique en Hongrie. Celle-ci eſt une eſpece de colique de Poitou, dont je parlerai à ſon article; l'autre eſt compliquée de mouvemens convulſifs, même dans les parties externes. Elle affecte, à ce qu'il dit, les ſujets goutteux & ſcorbutiques. Elle eſt ordinairement ſuivie *d'inflammation*, & on ne peut la guérir qu'en attirant la *matiere arthritique* dans les pieds, la *ſcabieuſe* & la *miliaire*, ou la pétéchiale au dehors. Elle paroît donc être la même que la *colique arthritique* de Muſgrave, *cap. 3. de arthritide. Baglivi* prétend qu'après la ſaignée il n'y a pas de meilleur remede que l'infuſion de camomille en guiſe de thé.

8. *Colica plethorica; Colica hæmor-*

rhoidalis, Juncker, *Tabul.* 106, qui l'attribue à la répercussion de la goutte ou de la sciatique, & la confond par conséquent avec la convulsive. Colique causée par la pléthore. *Colica sanguinea*, Nenter. *tab.*26; Colique sanguine. A.

C'est celle qui est causée par la suppression des menstrues, des lochies, des hémorrhoïdes, & qui cesse dès que ces écoulemens reprennent leur cours ordinaire. Elle est familiere aux hommes & aux femmes pléthoriques & hypocondriaques; & elle est souvent accompagnée d'un tenesme hémorroïdal, & d'un flux de sang abondant. Cette espece exige la saignée, des délayans & des emménagogues.

Colica catamenialis. C'est celle qui dans le temps des ordinaires affecte le bas-ventre, les lombes & les parties voisines de la matrice. Elle est souvent très-violente, & cesse par la saignée & l'éruption des menstrues. *Voyez* Colique utérine.

9. *Colica Lapponica*, Linnæus, *flora Lapponica*, *p.* 69. *de Angelicâ.* Colique Lapponique. C.

Les Lappons qui vivent dans les forêts sont sujets à une maladie très-cruel-

le, qu'ils appellent *ullem* ou *hotme*, laquelle est une espece de colique approchante de la convulsive de *Scheuchzer*. Elle cause dans les visceres qui sont dans la région du nombril des spasmes qui s'étendent jusqu'au pubis, & dont les accès sont aussi violens que les douleurs qu'éprouve une femme en travail, de sorte que le malheureux Lappon se traîne par terre comme un ver, & rend souvent une urine sanguinolente. On ne sauroit l'attribuer au calcul, vu que ces peuples n'y sont point sujets non plus qu'à la goutte. Au bout de quelques heures, & quelquefois d'un jour, la maladie se termine par un ptyalisme abondant qui dure un quart d'heure. Les Lappons assurent que cette maladie ne les attaque point tant qu'ils vivent dans les montagnes, & qu'elle ne les prend que lorsqu'ils descendent l'été dans les forets, où ils sont obligés de boire de l'eau à demi corrompue, échauffée par l'ardeur du soleil, & remplie de petits vers qu'il appellent *gordio*. Ils se servent pour la guérir de remedes extrêmement violens, tels que la racine d'angélique, la cendre ou l'huile de tabac, le castoreum

liquide, &c. La colique convulsive dont *Scheuchzer* donne la description dans son voyage des Alpes emporta plusieurs Religieux qui faisoient cuire leurs alimens dans des vaisseaux de cuivre, & cette espece paroît être la même que la colique de Poitou. *Laurent Montin* prouve d'une maniere incontestable que celle des Lappons est causée par le *gordio* qu'ils avalent avec l'eau dont ils usent, & qu'elle cesse dès qu'ils l'ont rendu.

10. *Colica Japonica*, Kœmpfer, *fasc.* 3. *amœnit. obs.* 11. C. *Senki* par les Japonois, c'est-à-dire un spasme des intestins & du bas ventre si fréquent dans le pays, qu'à peine sur dix adultes y en a-t-il un qui en soit exempt.

On l'attribue à la biere dont ils usent, laquelle est faite avec le riz, ce qui fait que les étrangers qui en usent y sont sujets tout comme les nationaux.

Cette espece differe des autres, 1°. en ce qu'indépendamment des douleurs lancinantes qu'elle cause dans les intestins, elle excite aussi des mouvemens convulsifs dans les aines ; 2°. en ce qu'elle cause des douleurs dans les muscles du bas-ventre. 3°. Elle cause sou-

vent au malade une eſpece de ſuffocation hyſtérique qui affecte toute la région depuis le pubis jusqu'au cartilage xiphoïde. 4°. Après que la maladie a duré quelque temps, elle ſe termine par des tumeurs dans différentes parties du corps. 5°. Ce qu'il y a de plus fâcheux eſt qu'elle dégénere quelquefois dans les hommes en un ſarcocele fiſtuleux, & dans les femmes en une quantité de fics au fondement & aux levres des parties naturelles, (ils appellent ce ſarcocele *ſobi*, & les malades *ſobimots*) & ces fics, indépendamment de la colique ſont fréquens & endémiques dans le Japon.

Les habitans de la Corée, de la Chine & du Japon ſe ſervent de deux ſortes de remedes dans toutes leurs maladies, qui ſont le *moxa* & la *ponction*. Le *moxa* eſt une petite tente de figure conique faite avec les filamens de l'armoiſe des boutiques, laquelle eſt de la groſſeur du doigt. On l'allume par la pointe, & on la laiſſe brûler jusqu'à l'endroit où elle touche la partie. La douleur que cette brûlure cauſe eſt ſi légere, que les enfans la ſupportent ſans pleurer, ainſi qu'*Alpinus* & *Kæmpfer* l'aſſurent. Les Arabes

ſe ſervent pour cet effet de coton bleu; & les Indiens de la moelle du jonc de marais.

Ils ſe ſervent pour faire la ponction d'aiguilles d'or ou d'argent qu'ils enfoncent dans les chairs de la longueur d'un demi-pouce, & rarement d'un pouce, pour procurer une iſſue aux vents & aux vapeurs auxquels ils attribuent preſque toutes leurs maladies. Ils pratiquent encore quantité d'autres ponctions ſuperſtitieuſes qui à ce que dit *Kæmpfer*, ſoulagent ou guériſſent les malades ſur le champ. Ces ſortes de brûlures avec le moxa, ſont très en uſage dans pluſieurs autres contrées des Indes. Les Japonois ont un préſervatif contre la colique, lequel conſiſte à faire quatre piqûres ſur l'épigaſtre diſtantes d'un pouce l'une de l'autre, & qui forment un quarré. Ils pratiquent la même opération ſur les autres parties, & varient ces figures, ſuivant la nature des maladies.

11. *Colica meſenterica.* Voyez *Sepulchret. obſ.* 2. *de dolore colico; id. obſ.* 7. 22. 28. 30. *n°.* 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17. item *obſ.* 34, 35. où il eſt traité des obſtructions, de l'endurciſſement & du gonflement des glandes du méſen-

tere, *obs.* 37, 38. où il est parlé des abcès du mésentere. C.

12. *Colica schirrosa*, Sepulchret. *obs.* 8. La Motte, *observ.* 108. *des tumeurs.*

C'est une douleur causée par un squirre dans les intestins.

La tumeur est dure, indolente, située au dessous des tégumens du bas-ventre; elle comprime les intestins, & la douleur vient de ce que les excrémens ni les vents ne trouvent point d'issue.

Cette observation de la *Motte* sert à mettre au jour la faute des Chirurgiens, qui ayant pris cette tumeur pour un phlegmon, l'ouvrirent avec la pierre à cautere, au moyen de quoi ils percerent l'ileum, le pus & les matieres s'épancherent, & la malade mourut trois jours après l'opération.

Ce même Auteur observe, *obs.* 109. qu'on a résous ces sortes de tumeurs par l'usage continué d'un emplâtre de diachylon, de mélilot & de mucilages, & par l'usage interne des apéritifs, *obs.* 110.

13. *Colica pancreatica.* Voyez. *Sepulchret. pag.* 150. *obs.* 34, 35. 38. *&c.* *Ventris dolor ob apostema pancreatis*, Heurnius, *in Aphor.* 41. S. G. Hippo-

crat. Highmor. *Disquis. anatom. lib. 1. part. 2.* D.

C'est une douleur fixe dans le bas-ventre, autour du pancréas, occasionnée par un squirre, un ulcere, un abcès dans ce viscere, laquelle augmente après qu'on a mangé, & qui est assez souvent accompagnée de vomissement ou de nausées. On peut, lorsque les sujets sont maigres, connoître le siege de cette maladie, qui est d'ailleurs très-obscur, en les visitant de bon matin après les avoir fait agenouiller.

14. *Colica pulsatilis*. Voyez Sepulcret. *Ventris dolor pulsativus*, *obs. 48. 50, 51, 52*. Colique accompagnée de pulsation. L.

Cette maladie consiste moins dans une douleur aiguë, que dans une pulsation incommode dans l'axe du bas-ventre, laquelle répond aux battemens de l'artere, & qui est souvent causée par un anévrisme. Lorsque cette pulsation se fait sentir autour du cartilage xiphoïde, on l'attribue communément à un anévrisme de la céliaque; mais elle vient quelquefois de la pointe du cœur. *Fallope* a vu un anévrisme dans le bas-ventre de la grosseur du poing, lequel étoit

étoit couvert d'une croûte osseuse. A l'égard des pulsations ou des élancemens & des palpitations passageres du bas-ventre qui ne répondent point aux battemens de l'artere, elles viennent quelquefois des convulsions spasmodiques de la matrice; comme je l'ai vu dans une femme qui fit une fausse couche ensuite d'une perte de sang, ou des vers, comme le rapporte Marcel Donat, *histor. mirab. lib. 4. cap. 26*; quelquefois d'un convolvulus, ou d'un globe hystérique; mais ces symptomes appartiennent à d'autres maladies.

15. *Colica calculosa*, Sepulchret. *de dolore colico, obs. 14.* Chomel, *Mém. de l'Acad. de Paris.* Colique causée par le calcul. A.

Outre les six observations rapportées par *Bonet*, on peut en voir quelques autres aux articles du chordapse calculeux, de la colique d'estomac calculeuse, &c.

On peut rapporter ici les coliques causées par des corps durs qu'on a avalés, comme les noyaux de prunes, de cerises &c. *Voyez* Sepulchret. *obs. 17.* des pierres, des couteaux, des ferremens, *ibid. obs. 18. & obs. 8.*

16. *Colica gravidarum*, Puzos *pag.* 79. Colique des femmes enceintes. A.

Si la douleur forme une espece de bande transversale au-dessus du nombril, & qu'elle soit périodique, & précédée de constipation, on doit l'attribuer aux vents.

Les remedes qui conviennent dans ce cas sont, les lavemens émolliens, huileux, l'eau de poulet, le thé, l'huile d'amande douce, dont on donnera trois ou quatre onces par jour à la malade, la thériaque récente, le laudanum. Si ces remedes, joints à la diete, n'operent point, & que la douleur revienne, il faut la saigner, & après que la douleur sera appaisée, la purger avec une décoction de manne & de séné, ou lui faire boire une eau minérale composée avec le sel polychreste & un ou deux grains de tartre stibié, laquelle étant bue chaude lâche le ventre sans causer de vomissement.

Si l'on soupçonne que cette maladie soit occasionnée par un tempérament bilieux, par le chagrin, les soucis, la frayeur, la colere, la mauvaise qualité des alimens; si la douleur est poignante, si elle affecte l'estomac & les intestins

grêles, si elle est accompagnée d'un vomissement de matiere crue, bilieuse, verdâtre, & compliquée d'une colique bilieuse, hépatalgique & de fievre, il faut sans délai saigner la malade selon l'exigence du cas, & employer ensuite les remedes indiqués ci-dessus.

17. *Colica hysterica;* Colique hystérique. A.

Elle consiste dans une douleur aiguë dans les intestins, qui augmente au plus léger attouchement, qui cesse par intervalles, & revient ensuite sans aucune cause évidente, & qui laisse après qu'elle a cessé une si grande sensibilité dans la partie, qu'on ne sauroit y toucher. Elle est compliquée de l'obscurcissement de la vue, de syncopes, & d'un abattement d'esprit exraordinaire; la malade rend par le bas, de même que dans la colique d'estomac hystérique, quantité de matiere verdâtre. Cette espece a cela de singulier, que ces douleurs de bas-ventre ne sont suivies d'aucune déjection, & qu'elles affectent tour à tour les différentes parties du bas-ventre.

J'ai vu derniérement une jeune fille cachectique & affoiblie par une longue

maladie, & par les cathartiques qu'elle avoit pris, que ces ſymptomes avoient mis à deux doigts de la mort. Les Chirurgiens regardoient ſa maladie comme une fievre putride ; on lui donna un grain de laudanum, & une potion cordiale, compoſée avec la thériaque & l'eau de napha, qui la délivrerent preſque ſur le champ de ſa colique & de ſa fievre.

La colique de *Sydenham* a beaucoup de rapport avec celle-ci, avec cette différence que la ſienne affecte l'eſtomac, celle-ci les inteſtins, & qu'elle eſt compliquée d'un vrai convolvulus hyſtérique.

18. *Colica accidentalis*, Willis, *tom. 2. cap. 15. de Colica*; Colique accidentelle. D.

A. *Colique d'indigeſtion*, Tiſſot, *Avis au peuple*, *pag. 324.*

Elle eſt cauſée ou par des alimens flatueux, ou pris en trop grande quantité; & comme elle n'eſt qu'accidentelle, elle ſe diſſipe en peu de temps d'elle-même. La colique accidentelle provient d'indigeſtion, elle eſt accompagnée de tranchées, & ſe termine par une diarrhée. Dans le cas où elle

eſt compliquée de nauſée, de cardialgie, de vertige, elle ſe guérit ſouvent enſuite d'une cardialgie, par un vomiſſement.

B. *Colica à frigore; Colique cauſée par le froid*, Tiſſot, *ibid. pag.* 329, Baglivi, *Prax. pag.* 100. *lib.* 1.

Les perſonnes qui marchent nuds pieds ſur un pavé froid, ſont quelquefois ſujettes à cette eſpece de colique. On la guérit en appliquant des briques chaudes ſur la plante des pieds du malade; à meſure que la chaleur s'en empare, la colique diminue.

19. *Colica meconialis;* Tranchées des enfans; *Tormina recens natorum.* A.

On la connoît aux cris que l'enfant jette pendant les ſix premieres ſemaines qui ſuivent ſa naiſſance, & aux excrémens verdâtres qu'il rend.

Le lait maternel la prévient ſouvent, parce qu'il eſt plus délayant & plus purgatif qu'un lait plus épais, & par conſéquent plus propre à diſſoudre le méconium qui la cauſe. On la guérit, ou du moins on l'appaiſe, avec de l'huile d'amande douce, mêlée avec du ſirop de capillaire ou de guimauve, dont on donne deux ou trois drachmes

toutes les trois heures au malade ; ou bien avec une décoction composée de deux drachmes de pulpe de casse dans quatre onces d'eau, qu'on lui donne en même dose & dans les mêmes intervalles. On lui appliquera aussi sur le nombril un emplâtre fait avec du jaune d'œuf, du safran & de l'huile cuite à moitié ; & on y joindra quelques lavemens émolliens.

20. *Colica lactentium* ; Colique des enfans qui tetent.

C'est celle qui tourmente les enfans pendant les sept premieres semaines & au-delà, & qu'on ne sauroit attribuer au méconium, vu qu'ils l'ont déjà rendu pendant ce temps-là. On la connoît aux cris que l'enfant jette tout-à-coup, à la tension & à la sensibilité du bas-ventre, auquel on ne sauroit toucher, à la couleur verdâtre des déjections, au vomissement qui les prend, sans qu'on apperçoive aucun signe de dentition. Comme cette colique est vraisemblablement causée par un lait épais & acescent, de même que par la bouillie, il faut tâcher de découvrir les vices du lait & de la nourrice.

On la guérit avec des lavemens émol-

liens, composés avec une décoction de mauve, de graine de lin, l'huile d'amande douce, que l'on fait avaler une cuillerée après l'autre au malade, avec un cataplasme composé avec du jaune d'œuf, de l'huile de safran, que l'on applique tout chaud sur le nombril; par l'usage du lait seul sans bouillie, l'eau de poulet, l'eau de riz, trois ou quatre grains de thériaque.

Il faut voir si la colique ne seroit point causée par un entérocele imparfait, ou par la dentition.

21. *Colica febricosa*, Morton, *pyret. pag.* 33. *hist.* 17; Colique fiévreuse.

22. *Colica enterocelica*; Colique causée par un entérocele. *Voyez* la *Passion iliaque*, occasionnée par une hernie.

XXIII. *Hepatalgia*; Douleur du foie; *Dolor hypochondrii dextri*, Bonet, *Sepulcret. tom.* 2.

C'est une maladie dont le principal symptome est une douleur tensive, gravative, ou de telle autre nature dans la région du foie, laquelle differe de l'inflammation de ce viscere, en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune fievre aiguë.

1. *Hepatalgia calculosa*, voyez *les Mémoires de l'Acad. de Chirurg. tom. 1. pag. 177.* Colique hépatique. C. P.

On la connoît 1°. à la douleur atroce que l'on sent souvent dans l'endroit où le conduit cholédoque s'insere dans le duodenum; 2°. en ce que cette douleur répond aux fausses côtes & à l'épigastre; 3°. en ce qu'elle augmente le plus souvent trois heures après qu'on a mangé; 4°. en ce qu'elle accompagne ou suit l'ictere.

Elle est causée par les efforts que fait la nature pour pousser dans les intestins le calcul bilieux. Ce qui occasionne une dilatation considérable du conduit biliaire.

Le chagrin, la vie sédentaire, en un mot tout ce qui épaissit la bile, contribue à cette maladie.

La cure exige un long usage des émolliens, des délayans, des eccoprotiques, auxquels on doit faire succéder les bains domestiques, dans lesquels le malade doit prendre un purgatif, pour chasser le calcul dehors. M. *Rast*, Médecin à Lyon, a guéri plusieurs malades par cette méthode. Le célebre Peintre *Lebrun* est mort de cette maladie.

Duhamel, *hist. Acad.* Bianchi, *hist. hepat. transf. philos. n°.* 142. en rapportent plusieurs exemples. Haller, *phys. tom.* 3. *pag.* 362. prétend que les violentes douleurs du foie cessent quelquefois par un vomissement ou par une forte expiration. Les lavemens d'urine récente & l'infusion de fleurs de sauge, ont un heureux succès. *Varnier*, Journal de Méd. Juillet 1755.

Les principaux signes de cette maladie suivant *Tacconi* sont, 1°. l'ictere dans le cours de la maladie; 2°. une douleur dans le cartilage xiphoïde & le sternum; 3°. la tension spasmodique de l'hypocondre droit; 4°. une lassitude spontanée. *Voyez* l'ouvrage de *Cajetan Tacconi*, intitulé *de raris hepatis morbis*, Boulogne 1740.

2. *Hepatalgia schirrosa*; Squirre au foie, appellé vulgairement *Schirrus hepatis*. C. P.

On le connoît 1°. à l'enflure & à la dureté de l'hypocondre droit; 2°. à la douleur gravative, sourde, tensive & constante qu'on y sent; 3°. à la difficulté que trouve le malade à se coucher sur le côté opposé; 4°. à la dyspnée & à la toux seche dont elle est ac-

compagnée ; 5°. à l'inappétence & à la satiété que l'on sent pour peu que l'on mange, & qui sont accompagnées d'un sentiment de pression dans l'estomac & de dyspnée ; 6°. à la couleur pâle, cachectique & verdâtre du visage ; 7°. l'urine est de couleur d'orange, épaisse avec un sédiment gluant ; 8°. dans la suite, l'enflure œdémateuse des pieds, la maigreur des parties supérieures, l'ascite, la quotidienne continue hectique.

Ses principes procatartiques sont les fievres intermittentes chroniques, la suppression des hémorragies, les contusions, la vie sédentaire, les alimens grossiers.

Si le sujet est d'un tempérament sec & bilieux, il faut user modérément des martiaux, & se borner aux bouillons & aux apozemes faits avec des herbes & des racines médiocrement apéritives, au petit-lait avec les cloportes & le tartre chalybé. S'il est d'un tempérament froid & pituiteux, les remedes qui lui conviennent sont les eaux thermales, les potions chalybées, les grosses racines apéritives, que l'on doit faire précéder & entremêler de cathartiques.

3. *Hepatalgia infarctus; tumor hepatis ſimplex*, Sennert, *cap. 5. Infarctus hepatis*, Juncker, *tabul. 39. Intemperies hepatis*, Sennert, *lib. 3. pag. 6.* Obſtruction du foie, appellée par les Siléſiens *Riedtkuchen*. C.

Les mêmes ſymptomes que la précédente, mais moins violens; la région de l'hypocondre droit moins dure, point d'enflure œdémateuſe, ni de fievre lente; d'ailleurs reſſerrement du diaphragme avec dyſpnée, douleur gravative & ſourde, feux paſſagers au viſage, avec une rougeur & une chaleur paſſageres dans les paumes des mains, ſoif vague, bouche ſeche & amere, toux ſeche, ſalive gluante, inappétence, cardialgie, laſſitude & peſanteur dans les membres, augmentation de douleur par le tact, ſouvent conſtipation.

Cette maladie eſt compliquée de *l'enflure* ou de l'expanſion du foie, comme il arrive dans les jeunes gens, & alors l'enflure de l'hypocondre eſt viſible; ou bien elle eſt accompagnée de la *contraction ſpaſmodique* de ce viſcere, & par conſéquent d'une rénitence qui tient de la dureté, la tumeur

n'eſt point circonſcrite. Ces deux états ſont moins dangereux & moins opiniâtres que le ſquirre au foie. Il faut commencer par ſaigner le malade, & lui donner enſuite des bouillons avec la chicorée & les chalybés, des apozemes, le petit-lait avec l'acier & les cloportes, les eaux acidules martiales. On y joindra les emplâtres émolliens & réſolutifs, pourvu qu'ils n'augmentent point la douleur, & qu'ils ne cauſent point de ſuppuration.

Si le foie peche par trop de chaleur, ce que l'on connoît à la chaleur de ce viſcere, aux maladies chaudes qui ont précédé, aux alimens chauds dont on a uſé, ſi le ſujet eſt jeune, s'il a les paſſions vives, s'il eſt enclin à la colere, ſi les remedes chauds lui ſont contraires, s'il a de l'averſion pour la viande, s'il a des vomiſſemens & des déjections bilieuſes, ſi ſon urine eſt jaune, s'il a la fievre, la paume des mains chaudes, le viſage de couleur de citron, s'il eſt maigre, ſec, s'il a la langue rude & ſeche.

Dans ce cas, les rafraîchiſſans hépatiques, tels que la chicorée, le piſſenlit, la racine de fraiſier, l'oſeille, les

fraifes, les cerifes, les fruits cucurbitacés ; le petit-lait, les acidules, les émulfions, le alimens rafraîchiffans, la fraîcheur de l'air, le repos d'efprit & de corps font les remedes qui lui conviennent.

Si, comme difoient les Anciens, *l'intempérie du foie eft froide*, je veux dire, fi l'action des folides eft ralentie, fi les fluides font vifqueux, épais, appauvris, ce que l'on conjecture par l'âge avancé du malade, par l'abus qu'il a fait des remedes froids tant internes qu'externes, par les fréquentes faignées qu'on lui a faites, par la petiteffe & la rareté du pouls, par le foulagement que lui procurent les remedes chauds & fecs, par les excrétions pituiteufes, par la pâleur de l'urine & du vifage, par la difpofition qu'il a à l'œdeme, &c.

Dans ce cas on doit lui donner des remedes propres à atténuer le fang, & à accélérer la circulation, je veux dire, qui poffedent une qualité atténuante, chaude, corroborative, réfolutive. De ce nombre font, la racine de fenouil, d'afperge, de céleri, la pimprenelle blanche, l'aigremoine, l'abfinthe, le

houblon, le chamædris, le fumeterre, l'écorce de citron, la canelle, les martiaux, les ſtomachiques amers, le vin rouge, les eaux thermales, &c.

4. *Hepatalgia intercus*, voyez Bartholin. L.

C'eſt celle qui eſt cauſée par un abcès entre les muſcles des hypocondres. Elle eſt ordinairement précédée d'une inflammation. *Voyez* à ce ſujet *hepatitidem intercutem*, que l'on diſtingue aiſément de l'ordinaire par la tumeur & la douleur, qui augmente pour peu qu'on touche la peau. On la guérit de même que les autres abcès.

5. *Hepatalgia æruginoſa; Colica ſpaſmodica Angelimontanorum*, Scheuchzer, *Iter Alpinum 1. pag. 12.* Ne feroit-ce point la colique de Poitou métallique?

Douleur opiniâtre dans le colon & les inteſtins grêles, accompagnée d'inſomnie, & quelquefois du délire; vomiſſement fréquent de bile, inappétence, conſtipation, flatuoſités, ardeur d'entrailles au-deſſus & au-deſſous du cartilage xyphoïde, douleurs cruelles dans les extrémités ſupérieures & enſuite dans les inférieures, paréſie dans les bras, reſpiration aſthmatique, pe-

ſanteur ſur la poitrine. Tels ſont les ſymptomes qu'éprouverent les Bénédictins dont parle *Scheuchzer*, pour avoir enfermé leur lait, leur beurre & leur vin dans des vaiſſeaux de cuivre, où il y avoit du verd-de-gris. On trouva dans le corps de ceux qui en moururent le foie engorgé de petits follicules entaſſés les uns ſur les autres, de petits corps en forme de pois verdâtres dans les inteſtins, & une ſéroſité verdâtre dans le péricarde.

6. *Hepatalgia ſarcomatoſa*, Manget, *Biblioth. med. pract. lib. 8. pag. 784, 785.* Excroiſſance du foie. L.

Fuldenreich ayant ouvert un homme qui avoit une douleur gravative & une tumeur dans l'hypocondre droit, accompagnée d'inappétence, d'un vomiſſement bilieux, & de ſoif, lui trouva un foie qui peſoit quatorze livres, indépendamment d'une excroiſſance charnue dans le méſentere, laquelle étoit auſſi groſſe que la tête d'un enfant. Un autre malade avoit les mêmes ſymptomes, mais il rendoit ſouvent par le nombril une matiere blanche & ſéreuſe. Son foie étoit fort gros ſquirreux, & ulcéré en trente endroits dif-

férens. Celui d'une fille qui étoit atteinte de la même maladie, étoit pareillement d'une grosseur extraordinaire, d'une couleur pâle, & occupoit toute la capacité du bas-ventre.

7. *Hepatalgia apostematosa*, Bartholin, *centur.* Abcès au foie. C.

La douleur que cause un abcès au foie, est accompagnée de fievre, de frisson, d'enflure comme celle de *Petit*, laquelle étoit causée par le gonflement de la vésicule du fiel; mais 1°. la douleur au foie causée par un abcès, augmente lorsque le pus commence à se former, au lieu qu'elle s'appaise lorsque la vésicule se gonfle; 2°. la premiere est pulsative, celle que forme la stagnation de la bile ne l'est point; 3°. la douleur que cause l'abcès dure plus long-temps, & abat davantage les forces; 4°. lorsque le foie vient à suppuration, le pouls est petit, le frisson dure plus long-temps, & se termine par des sueurs. Dans le gonflement de la vésicule du fiel dont parle *Petit*, le pouls est plus fort, le frisson plus court & n'est suivi d'aucune sueur; 5°. le gonflement de la vésicule du fiel se manifeste au dehors sous la forme d'une

tumeur enkyſtée, ferme, égale, circonſcrite : l'abcès eſt plus étendu ; 6°. on apperçoit l'abcès dans la région de l'épigaſtre ou dans l'hypocondre droit, mais non point la tumeur de la véſicule du fiel ; 7°. la fluctuation ne ſe fait ſentir que dans le milieu de l'abcès, ſes bords ſont fermes, & à meſure que la ſuppuration augmente, l'endroit où l'on ſent la fluctuation augmente auſſi.

On le guérit en faiſant évacuer le pus par le moyen d'une inciſion, & enſuite par des injections déterſives & balſamiques. *Voyez* la maniere dont Mrs. *Chicoyneau* & *Soulier* s'y ſont pris pour traiter cette maladie, *dans les Mém. de l'Académie de Paris*. *Voyez* auſſi les Mém. de l'Acad. de Chirurgie, *tom. 1.* par *Petit*, *Amiand*, *&c.* L'obſervation d'Heurnius, *ſur l'aphor. 45. ſect. 7.* & quantité d'autres dans la *Biblioth. de Méd. lib. 8. pag. 783.*

Un jeune homme ictérique, qui avoit rendu pluſieurs fois du ſang par le nombril, avoit un abcès au foie, qui, au lieu de pus, étoit rempli d'une matiere pareille à du jaune d'œuf pilé. Je me ſouviens de l'avoir vu à Alais.

On ne peut mieux faire que de lire

ſur cette maladie la diſſertation de Cajetan Tacconi, *de raris hepatis morbis*, imprimée à Boulogne en 1740.

8. *Hepatalgia Petitiana*, Petit, *Mém. de l'Acad. de Chirurgie*, *tom. 1.*

Cette maladie conſiſte dans une douleur & une tumeur dans la région de la véſicule du fiel accompagnée de friſſonnement, de fievre, d'un ſentiment de fluctuation, de la circonſcription de la véſicule du fiel qui eſt remplie & diſtendue par la bile. Elle eſt difficile à diſtinguer de l'abcès au foie, & l'on ne peut y réuſſir qu'en comparant leurs ſignes les uns avec les autres. Les voici, 1°. la tumeur diminue à meſure que la douleur augmente; 2°. la douleur n'eſt point pulſative, mais diſtenſive; 3°. les forces ſont moins abattues, & la douleur moins continue que dans l'abcès; 4°. le friſſon eſt court, le pouls plus grand, le premier n'eſt ſuivi d'aucune ſueur; 5°. la tumeur eſt égale, ferme au commencement, & circonſcrite; 6°. la tumeur eſt toujours ſituée au-deſſous des cartilages des côtes droites vers la région de la véſicule du fiel; 7°. la fluctuation ſe fait ſentir dans tout l'eſpace de la tumeur, les bords de l'abcès ſont fermes & rénitens.

On le guérit au moyen d'une incision, pourvu que la vésicule soit adhérente au péritoine, & que la bile ne s'épanche point dans la cavité du bas-ventre, ce qui causeroit bientôt la mort au malade. Voici les signes auxquels on juge que la vésicule est adhérente; 1°. La tumeur est fixe, & ne change point de place; 2°. les tégumens sont rouges & mollasses; 3°. ils s'enflamment souvent.

9. *Hepatalgia deceptiva D.* Billebault, *D. M. M. Journ. de Méd. sept. 1762. p. 247. Douleur trompeuse du foie.* C.

Cette espece, qu'on croiroit occasionnée par un abcès au foie, dépend d'un amas de pus & de petits calculs dans le rein droit, qui est sorti de sa place.

Une femme étoit attaquée de cette maladie. *Messieurs Winslow, Gaulard & Morand* furent d'avis, qu'il falloit lui faire une incision au foie. La malade s'y opposa; elle mourut, l'ouverture de son cadavre découvrit le vrai siege de sa maladie. Voici les symptomes qu'elle avoit éprouvés; elle se sentoit suffoquée toutes les fois qu'elle se mouvoit avec plus de vîtesse, qu'elle se trouvoit dans une situation imprévue,

ou qu'on lui pressoit légérement l'hypocondre droit. Le moindre tact excitoit une douleur très-aiguë dans cette partie qui étoit tendue & rénitente, & qui n'éprouvoit d'ailleurs qu'une douleur obscure, mais continuelle; elle se plaignoit d'un sentiment de stupeur & d'engourdissement qui s'étendoit depuis le même hypocondre jusqu'à la cuisse, ce qui l'empêchoit de se mouvoir & de s'incliner en avant, de sorte qu'elle étoit obligée de se tenir debout, à moins qu'elle ne fût accablée de sommeil; elle avoit une toux seche, quoiquelle crachât de temps en temps des matieres purulentes, ou sanglantes; elle étoit travaillée d'une fievre quotidienne hectique, dont les paroxysmes se terminoient par une sueur huileuse répandue sur la poitrine; elle vomissoit de temps en temps une si grande quantité de sang noir, qu'elle en tomboit en syncope; ce vomissement étoit précédé la veille par une déjection de sang noir & fétide, & par un écoulement abondant d'urine, lequel n'étoit accompagné ni de dysurie, ni d'ardeur; il n'y avoit dans les urines ni sable, ni pus, ni aucune mucosité; outre ces symp-

tomes, la malade étoit sujette à une diarrhée habituelle, tantôt séreuse, tantôt purulente ; elle étoit d'ailleurs bien réglée ; son appétit étoit dérangé & bizarre, quelquefois suivi d'anorexie ; elle mourut enfin dans le dernier degré du marasme.

On l'ouvrit; le foie & les autres visceres parurent sains, à l'exception du rein droit & des poumons. Ce rein paroissoit ample, consumé intérieurement, & rempli de pus & de petites pierres. L'uretere étoit entiérement obstrué; le poumon gauche consumé, le poumon droit farci d'une matiere sableuse, qui remplisoit chacune de ses vésicules.

XXIV. *Splenalgia* ; Douleur de la rate ; *Dolor lateris*, Sennert. *lib. 3. cap. 10. part. 4.*

C'est une maladie, dont le principal symptome est une douleur opiniâtre dans la région de la rate, sans aucune fievre aiguë. On appelle ceux qui en sont atteints, *spleniques*, *rateleux* ; *splenetici*, *lienosi*.

1. *Splenalgia infarctus* ; Obstruction

de la rate ; *Obstructio lienis*, de Sennert, *cap 3. lib. 3. part. 4.* C.

On ne sent au commencement qu'une pesanteur dans l'hypocondre gauche, laquelle est suivie d'une douleur aiguë, lors sur-tout que l'on fait un peu trop d'exercice. Le visage devient livide, on sent une pesanteur ou une lassitude dans tout le corps, accompagnée de dyspnée ; lorsqu'on agit, d'une toux seche, quelquefois de palpitation de cœur, de la gale, d'affection hypocondriaque, de boulimie, &c. & la maladie est très-opiniâtre.

Elle exige le même traitement que l'obstruction du foie. Les remedes dont on fait le plus de cas dans cette maladie, sont la poudre de lamium blanc, à la dose d'une drachme tous les matins, la décoction de racine de fougere, l'usage continué de la limaille de fer, dont on prend quelques grains tous les matins, la terre foliée de tartre, dont on donne dix grains deux fois par jour au malade, pendant un mois & plus. La plupart de ceux qui ont eu plusieurs accès de fievre quarte, sont sujets à cette obstruction, & on l'attribue communément au trop fréquent

usage du quinquina ; mais j'ai peine à croire qu'il produise un pareil effet.

2. *Splenalgia schirrosa ;* squirre à la rate. C.

On le connoît à une tumeur dure, accompagnée d'un sentiment de pesanteur, laquelle a la même figure & occupe la même place que la rate. Tout engorgement est bien accompagné d'une tumeur dans l'hypocondre, mais cette tumeur ne ressemble en rien à la rate, elle n'est ni dure, ni circonscrite, & la douleur aigue qu'elle cause, dégénere en gravative, après que le squirre est formé. Cette tumeur augmente quelquefois à un point extraordinaire, elle est rarement couverte d'une croûte cartilagineuse, elle succede à la fievre quarte, & dégénere assez souvent en ascite. Les spléniques sont maigres & ont une couleur plombée, ils ont de la peine à respirer, ils sentent dans la gorge une pesanteur pareille à celle que causeroit un poids qui la tireroit en bas vers le côté gauche, ils sentent une oppression d'estomac après avoir mangé, leurs pieds s'enflent, & il leur vient quelquefois des ulceres aux jambes.

Le ſang circule très-lentement dans la rate ; car ſi la ſection tranſverſale de ce viſcere eſt cent fois plus grande que celle de l'artere ſplénique, le ſang doit circuler cent fois moins vîte dans la rate, que dans cette artere. Je me ſouviens qu'ayant une fois adapté un tube plein d'eau dans l'aorte d'un cadavre, il ſortit pendant une heure de ſa rate une ſi grande quantité d'humeur noire, que je déſeſpérai de pouvoir la vuider entiérement. *Diemerbroeck* a vu rendre à un ſplénique trois pots de chambre d'encre ; & quoique la veine ſplénique conduiſe le ſang dans la veine porte, & non dans le couloir des inteſtins, je ſuis cependant aſſuré que le ſang peut refluer & engorger les veines méſaraïques, lorſque le foie eſt obſtrué, & ſe frayer un chemin dans le conduit inteſtinal, ou ſe rendre dans l'eſtomac par les rameaux les plus courts. Je ſuis convaincu par quantité d'obſervations, que le ſang reflue dans les ſujets vivans des veines dans leurs ramifications ; & cela ne répugne point aux lois de la circulation, vu qu'elles ſont les mêmes de l'hydrodynamique, qui exigent ſouvent un pareil reflux.

C'eſt

C'eſt ce reflux qui occaſionne le flux hépatique noir, vulgairement appellé *maladie noire* d'Hippocrate, ou *dyſſenterie hépatique*, laquelle ſoulage ſouvent les ſpléniques.

On trouvera la cure & l'hiſtoire de cette maladie chez *Manget*, *Biblioth. Med. Pract. lib.* 10.

3. *Splenalgia ſuppuratoria*, Cornelii Stalpart. *obſ. rarior. centur.* 1. chez Manget, *Biblioth. Med. Pract.* C.

Cet Auteur a vu une malade dont la rate formoit un ſac membraneux rempli de pus ; elle n'eut pas plutôt percé, qu'elle mourut.

4. *Splenalgia ſarcomatoſa ;* Rate de groſſeur énorme ; *Lien ingens*, Blancard. *Anat. Pract.*

Cet Auteur a vu une rate qui peſoit ſix livres, & qui étoit remplie d'une humeur noire comme de la poix. *Helviggius*, chez *Riviere*, dit en avoir vu une beaucoup plus groſſe. On trouvera quantité d'exemples pareils chez *Bartholin*, *Borrichius*, *Blaſius*, *Fabricius*, *Veſale*, *Schenckius*, &c.

A l'égard des maladies qui reſſemblent à celle-ci, & qui ſont pareillement accompagnées de l'enflure du

bas-ventre ; on peut voir ce que j'en dis dans la derniere classe, à l'article de la *Ventrosité*.

XXV. *Nephralgia*, Zwingeri, *Colique rénale ; Dolor nephriticus*, Sennerti, *lib. 3. pag. 7.*

C'est une maladie dont le principal symptome est une douleur fixe dans la région des reins & des ureteres, sans fievre aiguë, en quoi elle differe de l'inflammation des reins.

On l'appelle communément colique néphrétique, (*colica nephritica*) ; mais comme la colique a principalement son siege dans le colon, on ne sauroit donner ce nom aux douleurs des autres parties sans tomber dans une équivoque ; & c'est pour l'éviter que *Zwinger* a fait de la *colique rénale* un genre à part dans une dissertation particuliere qu'il en a donnée.

1. *Nephralgia calculosa*, Zwingeri, *dissert. 12.* Baglivi, *pag. 419. Calculus renum*, Sennerti ; *Calcul des reins.* A. P.

On la croit occasionnée par le poids d'un calcul engagé dans les reins ou les ureteres, & on la connoît 1°. à la

douleur cruelle qui se fait sentir dans l'une ou l'autre région des lombes, rarement dans toutes deux, laquelle est fixe & permanente. 2°. Cette douleur s'étend le long du conduit de l'uretere, mais obliquement vers la vessie. 3°. Lorsqu'elle est violente, elle est accompagnée, dans les hommes, d'une rétraction douloureuse du testicule du même côté; & dans les femmes, de stupeur & de douleur dans les jambes. 4°. Dans le fort de la douleur, de nausées & de vomissemens fréquens. 5°. Elle s'appaise lorsqu'on est couché sur le côté malade, & augmente lorsqu'on se couche sur le côté opposé. 6°. Les urines varient: au commencement elles sont aqueuses & en petite quantité; dans la suite, troubles, abondantes, souvent enflammées & sanguinolentes.

On la connoît encore à la disposition héréditaire, en ce que la douleur revient lorsqu'on va en voiture; au lieu que la colique rénale hémorroïdale se fait principalement sentir lorsqu'on reste en repos & qu'on est couché.

Dans le mal des reins, la douleur se fait principalement sentir lorsqu'on se redresse, après avoir été quelque temps

courbé; dans la colique, la douleur se répand dans le bas-ventre, & s'appaise dès qu'on prend un lavement, ou qu'on va à la selle; ce qui n'arrive point dans la colique rénale. Cette espece n'est accompagnée d'aucune excrétion de sable ni de mucosité avec les urines, & on ne sauroit la connoître à ce signe, vu que dans les personnes sujettes au calcul, pourvu qu'il ne soit point dans la vessie, l'urine ressemble à de l'eau de lessive extrêmement claire.

La colique rénale differe de la néphrétique calculeuse, en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune fievre, ou du moins en ce que celle-ci est plus légere. Le calcul des reins ne cause souvent aucune douleur, à moins qu'il ne soit mis en mouvement par la chaleur du régime, par une passion véhémente, un exercice violent, par le cahotement d'une voiture.

Les remedes propres à calmer cette douleur, sont 1°. la saignée; 2°. le repos; 3°. les potions délayantes, mucilagineuses, composées avec la graine de lin, les feuilles de mauve, de violette, la limonade; 4°. les narcotiques;

5°. l'huile d'amande douce, de lin, &c. 6°. les bains; 7°. une diete légere rafraîchissante. On doit s'abstenir du trop grand usage des eaux minérales, des diurétiques chauds, qui attirent l'urine dans les reins, mettent le calcul en mouvement, & occasionnent la néphrétique.

Comme la néphrotomie passe pour une opération impossible, on ne peut parvenir à une cure radicale qu'au moyen des lithontriptiques, dont les plus usités sont 1°. l'eau d'écailles d'huîtres réduite en chaux, suivant la méthode de *Robert Whitt*, dont j'ai éprouvé le bon effet ; mais il faut en boire des mois & des années entieres. 2°. Le savon blanc en forme de pilules, dont on prend tous les jours demi-once ; elles calment assez souvent la douleur, & dissolvent peu-à-peu le calcul. 3°. Une légere infusion de l'arbuste, appellé *raisin d'ours*, vulgairement *buxerola*, laquelle désunit les calculs, & les rompt par petits morceaux; mais qui étant prise sans précaution, occasionne une dysurie, & un écoulement copieux d'urine, de même que l'infusion de pariétaire, sans presque

diminuer le volume du calcul, ainſi que j'ai eu occaſion de l'éprouver.

2. *Nephralgia arenoſa*, *Sepulchret. obſ. 21, 22, &c. ad 27.* appellée vulgairement *la gravelle.* C. P.

Les vieillards ſont les ſeuls qui y ſoient ſujets. Elle affecte rarement les reins, mais ſouvent les ureteres & l'uretre ; & après que la douleur eſt appaiſée, on rend de temps en temps de petites pierres de la groſſeur d'une lentille, raboteuſes, rouges, & extrêmement dures. Il n'y a jamais de gros calculs. Ces petites pierres ſe forment rarement dans les reins & les ureteres ; on ne connoît aucun lithontriptique capable de les diſſoudre, & ils tourmentent les malades juſque dans un âge extrêmement avancé. *Voyez* à ce ſujet l'article de la *Dyſurie.*

3. *Nephralgia arthritica*, Muſgrave, *de arthritide, cap. 9. & cap. 17. pag. 154.* Sydenham, *pag. 485.* D. P.

Cette eſpece eſt cauſée par la matiere arthritique, laquelle ne picote point les reins, mais les membranes & le périoſte des vertebres des lombes, & y cauſe une douleur approchante de celle de la néphrétique ; mais on la diſtingue

des autres, en ce qu'elle affecte les ſujets goutteux, après que les douleurs des extrémités ont ceſſé, & qu'elle ceſſe dès l'inſtant qu'elles recommencent. Les perſonnes goutteuſes ſont de plus ſujettes à une vraie néphrétique, & leur calcul eſt une eſpece de tuf ſemblable à la craie, friable, & plus aiſé à diſſoudre que les autres. Les eaux de Banieres paſſent pour ſalutaires dans cette maladie. Cette eſpece ſe termine ſouvent par le paroxyſme de la goutte.

4. *Nephralgia rheumatica ; Lumbago rheumatica*, Sydenhami, *de Rheumatiſmo*, *cap. 3.* D.

Cette maladie conſiſte dans une douleur aiguë & fixe autour de la région des lombes, laquelle s'étend quelquefois juſqu'à l'os ſacrum. On la prendroit volontiers pour une vraie néphrétique, ſi elle étoit accompagnée de vomiſſement; car, outre la douleur cruelle & preſque inſupportable dont elle eſt compliquée, elle cauſe dans les reins même & dans les ureteres juſqu'à la veſſie, une douleur qui a fait croire à *Sydenham* qu'il y avoit effectivement du ſable dans ces parties, au lieu qu'elle eſt occaſionnée par une matiere rhumatiſ-

male peccante & enflammée, qui s'attache à ces parties, & épargne le reste du corps.

Cette douleur, à moins qu'on ne la calme par les mêmes moyens que le rhumatisme ordinaire, continue avec la même violence, au point que le malade ne peut rester couché; il est obligé de se lever, ou de rester sur son séant, elle lui cause de si grandes inquiétudes, qu'il ne peut demeurer en place, & se panche, tantôt en avant, tantôt en arriere, & se met en peloton. Voilà ce que dit *Sydenham*.

Il paroît par cette description que *Sydenham* veut parler ici de la néphrétique plutôt que du mal des reins, d'autant plus que le siege des maladies étant souvent inconnu, on ne sauroit s'en servir pour déterminer leurs genres. Au reste, cette maladie, de même que le rhumatisme, exige des saignées réitérées, une diete légere, & des potions délayantes.

5. *Nephralgia hysterica* Sydenhami, *de colicâ biliosâ, cap. 7. pag.* 132 *& dissert. epist. pag.* 430. Colique rénale hystérique. A.

Cette espece attaque quelquefois les

femmes hyſtériques, & leur cauſe un vomiſſement violent accompagné d'une douleur dans les lombes, qui s'étend le long des ureteres, & tient de celle du calcul des reins, qui les tourmente long-temps, & leur cauſe quelquefois la mort.

Cette maladie a cela de commun avec les ſymptomes hyſtériques, qu'elle s'en va auſſi promptement qu'elle eſt venue. Elle augmente par l'uſage trop fréquent des lavemens, ſur-tout des lithontriptiques & des diurétiques chauds, & s'appaiſe par les narcotiques. *Voyez* dyſurie hyſtérique.

6. *Nephralgia hæmorrhoidalis* de Nenter, *nephritis ſpuria*, ou pour mieux dire, *nephralgia plethorica*. A. P.

Cette eſpece eſt cauſée par la trop grande affluence du ſang dans les reins, & on la connoît 1°. à la ſuppreſſion des flux menſtruel & hémorroïdal, & au non uſage de la ſaignée ou des ſcarifications; 2°. en ce qu'elle ſurvient pour l'ordinaire dans le temps que ces écoulemens ont coutume de prendre leur cours; 3°. en ce qu'elle ceſſe d'elle-même dès qu'ils reviennent; 4°. elle eſt accompagnée des mêmes ſignes

que la pléthore ; 5°. elle ne cause souvent aux malades ni nausée ni vomissement ; 6°. les douleurs sont plus extérieures, & approchent du mal des reins ; 7°. elle augmente lorsqu'on est couché, par l'usage d'alimens échauffans, & elle est accompagnée de constipation.

Elle exige la saignée, les laxatifs, les emménagogues, les nitreux, les délayans, &c.

7. *Nephralgia purulenta*, Bonet, *sepulchret. obs.* 23. où l'on trouve quatorze histoires de cette espece. Colique rénale purulente. C.

L'urine dépose une matiere blanche & fluide comme du lait ; le malade sent une pesanteur continuelle dans la région des lombes, laquelle est accompagnée de stupeur dans les jambes, d'une fievre lente, d'une maigreur extrême, sans aucun paroxysme fébrile. Elle est précédée de néphrétique, ou de colique rénale, d'un pissement de sang, d'un vomissement de bile. *Voyez Biblioth. Med. pract. tom.* 4. *pag.* 993. *Ephem. Natur. Curios. decad.* 1. *ann.* 1679. *observ.* 183.

Voyez aussi l'histoire du Colonel

Townshend chez Cheyne, *the English Malady*.

8. *Nephralgia à Pancreate*, Manget, *Bibl. Med. prac. de nephritide, pag. 545.*

Un certain Chirurgien reſſentoit des douleurs cruelles dans les lombes & dans le dos, il rendoit avec les urines du ſable rougeâtre, ce qui joint à des vomiſſemens violens, le mit enfin au tombeau.

On lui trouva le pancréas enflé & affecté d'un cancer qui avoit percé le diaphragme & rongé deux vertebres. Ce même cancer avoit auſſi affecté les deux reins, & les avoit fait tomber en pourriture. On n'y trouva ni ſable, ni calcul. Voilà ce que dit *Hertod.*

9. *Nephralgia verminoſa* Zodiaci, Medico-Gallici, Riverii *obſ. 40. pag. 103. centur.* 4. Colique rénale vermineuſe.

Un jeune homme, après avoir longtemps reſſenti des douleurs dans les reins, rendit enfin avec les urines pluſieurs vers noirs, de la groſſeur & de la longueur d'une aiguille ordinaire, cornus & friables, dont *Pachecus* envoya deux à *Riviere.*

10. *Nephralgia meſenterica*, Georg. Merchlini Norimbergenſis, *Ephemer.*

Natur Curiof. decad. 1. ann. 1677. obferv. 50.

Douleur violente dans le côté droit des lombes, jufqu'au fémur, avec difficulté de marcher; l'urine altérée, fouvent trouble & blanchâtre, vomiffement quotidien, naufées continuelles, infomnie, les extrémités froides. A l'ouverture du cadavre, nulle altération dans les reins; mais un abcès dans le méfentere dans lequel on trouva du pus & trois calculs, indépendamment d'un autre calcul plus gros & noirâtre dans le pancréas.

11. *Nephralgia monftrofa*, Collect. Academic. *tom. 3. pag. 169. obf. 227. ex Ephem. Nat. Curiof.* Cabroll. *obf.*

C'eft une colique rénale violente avec piffement de fang, dans laquelle la malade rendoit des morceaux de reins en forme de vermiffeaux. On l'ouvrit après qu'elle fut morte, & on lui trouva le rein d'une groffeur monftrueufe; il pefoit dix-fept onces, & étoit ulcéré.

12. *Nephralgia à carie*, Vandermonde, *Journal de Médec. tom. 9. pag. 516.* par M. *Hazon*. C.

13. *Nephralgia febricofa*, Morton,

Pyretol. Hiſtor. 28. pag. 101. Colique rénale fiévreuſe.

C'eſt une eſpèce cruelle, accompagnée d'urines rouges, d'une douleur atroce dans les reins, d'un vomiſſement, du froid des extrémités, de lipothymie, laquelle met les malades en danger de perdre la vie, & réſiſte aux remedes ordinaires les plus approuvés, & même au laudanum. Comme elle eſt cauſée par le venin d'une fievre intermittente maſquée, on ne peut la guérir efficacement, de même que toutes les autres maladies fébriles, que par le moyen du quinquina.

14. *Nephralgia miliaris*, Hamilton, *de febre miliari.*

C'eſt un ſymptome qui précede l'éruption du millot, & qui eſt accompagné de crampes, d'une ſueur univerſelle qui ſent l'aigre, &c.

15. *Nephralgia ſchirroſa*, Sachs, *miſcell. curioſ. à lienis luxatione, ſepulchret. obſ. 30.* Colique rénale ſquirreuſe, par la luxation de la rate. C.

Nephralgia ſcorbutica d'Eugalenus. Cette colique rénale, à laquelle on donne le nom de ſcorbutique, eſt plutôt un mal de reins, & je me fonde

fur ce que *Lindius* n'a jamais obfervé la premiere dans les différentes efpeces de fcorbut qu'il a traitées, au lieu que le mal des reins en eft prefque inféparable.

Je ne dis rien ici des coliques rénales fympathiques que l'on attribue aux vices des parties éloignées des reins, qui font les feules qu'on ait trouvé affectées après la mort des fujets, tant parce qu'elles font extrêmement rares, que parce qu'on les attribue gratuitement aux vices des parties éloignées, telles par exemple, que le cœur, le poumon, lefquels dépendoient peut-être d'un vice des reins qui difparoiffoit après la mort, d'une phlogofe, par exemple, d'un fpafme, &c. dont il ne refte aucun figne dans les cadavres.

A l'égard des coliques rénales méfentériques, pancréatiques, on ne fauroit les exclure de ce genre, vu que le nom générique de la maladie ne défigne point néceffairement la partie affectée, mais feulement les fymptomes qu'on a coutume d'y rapporter ; mais rien n'empêche que ces fymptomes ne puiffent dépendre du vice d'une partie qui en eft proche, & dont les nerfs font une continuation des fiens.

16. *Nephralgia gravidarum*, Puzos, *pag.* 79. Colique rénale des femmes enceintes. A.

Si la douleur a son siege dans les lombes, & qu'elles s'étendent jusqu'à la vessie, si les urines ont peine à couler, si la malade est affectée d'une dysurie, si elle a des envies fréquentes d'uriner, si les urines sont aqueuses & en petite quantité, c'est une colique rénale.

Les remedes propres à l'appaiser sont, les saignées réitérées, l'huile d'amande douce, les lavemens émolliens, les potions laxatives, adoucissantes. Elle est occasionnée dans les femmes grosses par la pression qu'éprouvent les ureteres de la part de la vessie, par l'engorgement que causent dans les reins des urines épaisses & laiteuses, par la distraction des nerfs. On la calme avec des lavemens dans lesquels il entre deux ou trois drachmes de philonium romain.

17. *Nephralgia hæmaturica*, Tralles, *de opio*, *sect.* 2. *pag.* 36.

Lorsque le sang coule abondamment des reins dans les ureteres, il arrive souvent qu'il se coagule, & alors retenu dans les ureteres, il fait naître les

ſymptomes de la néphralgie calculeuſe ; les douleurs qu'il excite dans toutes les voies urinaires, ſont très-aiguës & accompagnées d'une iſchurie qui met la vie du malade en danger, à moins qu'on n'ait promptement recours à l'opium, & aux émolliens qu'on fait prendre intérieurement & qu'on applique à l'extérieur ; le hoquet ſurvient quelquefois dans cette maladie.

XXVI. *Dystocia ;* Accouchement laborieux ; *Partus difficilis ;* de *dys*, difficilement ; & *tokos*, accouchement.

On appelle accouchement laborieux, celui dans lequel l'enfant a de la peine à ſortir, & qui indépendamment des douleurs dont il eſt accompagné, eſt ſuivi d'un écoulement de mucoſité, de celui de la liqueur de l'amnios, & d'une perte de ſang.

Il eſt cauſé par la réſiſtance du fœtus ou des voies qui lui donnent paſſage, & qui eſt telle que les efforts de la mere ne ſauroient la ſurmonter en peu de temps, d'où il ſuit qu'il a pour principes, de la part du fœtus, la réſiſtance

qu'il oppose par sa grosseur démesurée, par sa mauvaise situation, sa mort, ou son extrême foiblesse ; de la part de la mere l'étroitesse des voies, leur sécheresse, la foiblesse & l'irrégularité des efforts qu'elle fait.

L'accouchement facile arrive, 1°. vers la fin du neuvieme mois solaire ; 2°. il est précédé de grands maux de reins ; 3°. la tumeur du bas-ventre s'affaisse du côté de l'épigastre ; 4°. il est précédé pendant trois ou quatre jours d'un écoulement de mucosité qui suinte par les glandes de naboth ; 5°. l'orifice de l'utérus commence à se dilater peu à peu.

Les signes qui annoncent l'accouchement sont, 6°. des douleurs plus fortes dans les lombes, qui reviennent plus fréquemment, & dans les intervalles desquelles la femme s'assoupit assez souvent ; 7°. le pouls est plus fréquent & plus fort qu'à l'ordinaire ; 8°. le visage est plus chaud & plus haut en couleur, à cause que la violence des douleurs empêche la femme de respirer ; 9°. les levres des parties génitales s'enflent ; 10°. il survient souvent à la femme un vomissement nuisible ; 11°. à mesure que la femme redouble ses efforts, &

que l'accouchement approche, elle est saisie d'un tremblement dans les jambes qui n'est suivi d'aucun froid; 12°. il sort de l'utérus une sérosité sanguinolente; 13°. l'orifice de la matrice se dilate de plus en plus, la vessie ovale qui renferme les eaux, se présente, devient de plus en plus tendue à mesure que les douleurs redoublent, & la tête de l'enfant s'avance en même temps dans cette membrane; 14°. les douleurs redoublant, les membranes qui enveloppent le fœtus se rompent, & les eaux contenues dans l'amnios sortent avec violence, & il y en a environ une livre; 15°. Tout d'un temps, ou immédiatement après un effort violent, l'enfant sort la tête premiere, le visage en bas, & peu après le placenta & le reste de la liqueur de l'amnios sortent aussi; 16°. le sang s'écoule en plus grande quantité, le bas-ventre s'affaisse, la femme s'endort, & oublie en peu de temps les douleurs qu'elle a souffertes.

Cure. Du moment que les douleurs commencent à se faire sentir, que l'on s'apperçoit que l'orifice de l'uterus se dilate, & que les membranes sortent, il faut donner à l'accouchée, à moins

qu'elle n'ait le ventre libre, un lavement composé avec de l'huile, de l'eau & du catholicon; si elle est pléthorique, il faut la saigner. On la placera ensuite sur un siege fait de maniere qu'elle puisse s'y reposer. On lui assurera les genoux, on lui soutiendra les reins avec une serviette que l'on passera dessous, & que deux personnes souleveront par les deux bouts dans l'accès des douleurs. On aura soin de relâcher ses jupes & ses habits, pour que rien ne lui presse ni le bas-ventre ni la poitrine. On lui fera avaler un œuf, un morceau de pain trempé dans du vin, on lui fera boire pour la désaltérer de l'eau dans laquelle on aura délayé du sirop de limon, on l'engagera à faire quelques tours dans sa chambre; la sage-femme aura soin de visiter de temps en temps l'orifice de la matrice, & au cas qu'elle distingue la tête du fœtus à travers les membranes, elle ne se pressera point de le tirer, elle laissera patiemment agir la nature, & mettra en œuvre tout ce qu'elle croira propre à soulager la malade. Au cas que les membranes s'allongent, & qu'elle ne sente point la tête du fœtus, elle appellera sans délai ou le Médecin ou l'Accoucheur.

Accouchement laborieux de la part de la mere.

1. *Dyſtocia à debilitate*, Mauriceau, *cap. 10. lib. 2.* Accouchement laborieux à cauſe de la foibleſſe de la mere. A.

La mere eſt ou habituellement infirme, ou ne fait pas des efforts aſſez puiſſants pour ſe délivrer. Son infirmité habituelle vient, ou de ſa conſtitution naturelle, ou des maladies qu'elle a eues précédemment, ou bien d'une mauvaiſe conformation, de ce quelle eſt boſſue, déshanchée, boiteuſe, furtout ſi les organes de la reſpiration ſont foibles, comme cela arrive dans l'aſthme, la phthiſie. On connoît ſa foibleſſe actuelle à la petiteſſe du pouls, à la pâleur du viſage, à la froideur des extrémités, à l'abattement où elle eſt; & dans ce cas on doit la fortifier avec du vin, des cordiaux, des conſommés & des drogues aromatiques.

Si elle eſt boſſue, déshanchée, boiteuſe, aſthmatique, elle ne peut abſolument ſe paſſer d'un Accoucheur. Au cas qu'elle ſoit timide & ſujette à s'effrayer, on affectera un air gai & riant,

on l'entretiendra d'eſpérance, & l'animera par les exemples de celles de ſes ſemblables qui ſe ſont trouvées dans le même cas. Suppoſé qu'elle ne faſſe point valoir ſes efforts, ſoit parcequ'elle eſt aſſoupie ou dans le délire, & qu'elle ne ſente point les aiguillons de la matrice, on emploiera la ſaignée, les lavemens âcres & les autres ſecours qu'on jugera propres à rappeller ſes ſens. L'accoucheur, ou la ſage-femme aura ſoin en même temps d'introduire ſucceſſivement ſes doigts dans la matrice, de dilater ſon orifice, juſqu'à ce qu'il puiſſe y introduire la main, ſaiſir l'enfant par les pieds & le tirer. S'il ſurvient une perte de ſang, ou que la malade tombe dans des accès d'épilepſie, ou dans des convulſions, le Chirurgien doit ſe hâter d'extraire le fœtus le plus promptement qu'il lui ſera poſſible. *Voyez* Perte de ſang des femmes enceintes.

2. *Dyſtocia à colicâ*, Mauriceau, *cap. 10. lib.* 2. Accouchement laborieux occaſionné par une colique. A.

Autant les tranchées utérines ſont néceſſaires pour hâter l'accouchement, autant la colique eſt-elle nuiſible, parce

que loin d'agir sur la matrice & de dilater son orifice, elle le resserre, & n'est propre qu'à causer une diarrhée. Les lavemens émolliens & laxatifs, qui appaisent souvent la colique, sont très-propres à exciter des tranchées, & ce sont là deux raisons qui doivent obliger à s'en servir. A l'égard de la colique, on l'appaise avec des linges chauds, avec de l'huile d'amande douce, & au cas que le pouls le permette, par le moyen de la saignée.

3. *Dystocia à pathemate*, Mauriceau, *chap. 10. pag. 258. liv. 2.* Accouchement laborieux occasionné par les passions. A.

Les femmes grosses sont sujettes à des passions violentes, & elles sont extrêmement nuisibles dans l'accouchement, tant parce qu'elles épuisent les forces, que parce qu'elles les détournent ailleurs. Je mets de ce nombre la crainte, le chagrin, la pudeur, la pusillanimité, l'indignation, la colere, &c. Le médecin & la sage-femme ne doivent rien négliger pour les calmer, & c'est dans ces sortes de cas qu'ils doivent faire usage de leur éloquence; ils doivent mettre en usage les promesses,

les discours agréables, les exemples consolans, les contes, les récits, & même les fables pour détourner leur esprit de l'idée affligeante qui les occupe, les flatter d'une prompte délivrance, & leur promettre ce qu'elles souhaitent.

4. *Dystocia ab angustia*, Mauriceau, *chap. 10. liv. 2.* Accouchement laborieux causé par l'étroitesse du passage. A.

Rien n'est plus propre à rétrécir les voies & à rendre les efforts de la femme inutiles, que les excrémens contenus dans le bas-ventre, c'est pourquoi il convient de les évacuer par le moyen de quelques lavemens laxatifs, avant que le fœtus soit engagé dans l'orifice de la matrice, car alors ils deviennent inutiles, & il n'est même pas sûr d'en faire usage. A l'égard de l'urine, au cas que les lavemens, l'exercice & les autres moyens ne suffisent point pour en procurer l'évacuation, il faut avoir recours à la sonde. Les femmes jeunes & seches qui accouchent pour la premiere fois, doivent avoir la précaution, quelque temps avant l'accouchement, & dans le temps de l'accouchement même, de s'oindre le vagin & l'orifice de la matrice avec du beurre sans sel,

de la pommade émolliente, sur-tout si l'amnios a percé & que les eaux se soient écoulées depuis quelque temps. Au cas que le vagin se trouve rétréci par des tumeurs vénériennes qui s'y sont formées, il faut au plutôt & dès les premiers mois de la grossesse, sans employer les bains, que les femmes enceintes ne peuvent supporter, les dissoudre par le moyen d'un liniment mercuriel, ainsi que M. *Barbeyrac* l'a pratiqué avec succès, ce qui demande cependant des précautions.

Enfin, si malgré les efforts continués de la mere, l'orifice de l'utérus ne se trouve point suffisamment dilaté, il faut l'ouvrir, non point avec l'ongle, mais avec quelque instrument tranchant, prenant garde de ne point toucher à la partie supérieure.

Si la membrane qui enveloppe le fœtus est hors du vagin, si elle est dure, si elle ne perce point, si l'enfant est suffisamment sorti, & l'orifice de la matrice assez dilaté pour croire que rien ne s'opposera à sa sortie, dans ce cas, dis-je, il faut percer avec l'ongle, ou avec quelque instrument cette membrane du chorion.

Les femmes âgées ont beaucoup de peine à accoucher pour la premiere fois, à cause de la rigidité des parties, & de l'immobilité des os.

Lorsque les parties sont serrées au point de ne pouvoir y remédier, il faut, si l'on veut sauver la mere & l'enfant, en venir à l'opération césarienne.

5. *Dystocia ab hysteroloxiâ.* Voyez *la Dissert. de* Benoît Pelisier. *1758*. A.

Accouchement laborieux, par la faute du fœtus.

6. *Dystocia à mole fœtûs*, Mauriceau, *chap.* 29. *&* 25. *lib.* 2. Accouchement laborieux occasionné par la grosseur du fœtus. A.

L'enfant peut pécher par trop de grosseur, ou en tout ou en partie, mais plus souvent en partie, comme dans les cas où il est affecté d'un hydrocéphale, d'une ascite, ou d'une hydropisie de poitrine, comme aussi lorsqu'il est adhérent à un autre fœtus. Si le Chirurgien, après avoir introduit sa main dans la matrice, juge l'accouchement impossible, comme c'est de lui que dépend la vie de la mere & de l'enfant,

qu'on ne peut les ſauver tous deux, & que le dernier ne ſauroit vivre, vu l'hydropiſie dont il eſt atteint, il convient de ſacrifier ſa vie pour ſauver celle de la mere. Le Chirurgien prendra donc un couteau courbe, qu'il introduira adroitement de la main gauche dans la matrice, & le ſaiſiſſant de la droite, il coupera la tête du fœtus, & lui percera le bas-ventre pour faire écouler les eaux, après quoi il lui ſera facile de le tirer. Lorſque le fœtus eſt d'une groſſeur & d'une figure monſtrueuſe, il le coupera par morceaux dans l'endroit des jointures, prenant garde de ne point bleſſer la mere dans cette opération.

Lorſqu'il ſe trouve pluſieurs enfans dans la matrice, il eſt plus difficile d'y introduire la main. Dans ce cas, il faut ſaiſir un des fœtus par les deux pieds, on les connoîtra en les comparant enſemble, ou en avançant la main juſqu'aux aines, & délivrer la mere de celui qui ſe préſente le premier. Mais il faut prendre garde de ne point extraire le placenta que l'autre ne ſoit ſorti, de peur d'occaſionner une hémorragie, vu qu'il arrive ſouvent que les jumeaux n'ont qu'un ſeul & même pla-

centa. C'est en vain qu'on s'en rapporteroit aux efforts de la nature pour la sortie du second fœtus ; car comme la mere est foible, & qu'il n'y a pas d'apparence que les douleurs redoublent, il vaut mieux, à moins que la mere ne soit forte & courageuse, le tirer avec la main, que de différer l'accouchement.

Lorsque l'enfant est bien situé, & ne peche que par sa grosseur, je pense que ce seroit un crime de le tuer, & dans ce cas il faut avoir recours à l'opération césarienne, afin de sauveur tout à la fois & la mere & l'enfant.

7. *Dystocia à fœtu mortuo*, Juncker, *Tabul. Medic.* 112. *Chirurg.* 102. Mauriceau, *liv.* 2. *chap.* 30. 12. 14. Accouchement laborieux occasionné par la mort du fœtus. A.

On a lieu de soupçonner que le fœtus est mort ; 1°. lorsque la femme a été blessée ; 2°. lorsqu'elle a eu une perte de sang abondante ; 3°. lorsque le fœtus n'a point encore atteint sa maturité ; 4°. lorsque la liqueur de l'amnios s'est écoulée depuis quatre jours ou plus ; 5°. lorsque les mamelles sont flasques ; 6°. que la mere a le teint

plombé ; 7°. les yeux creux, le regard languiſſant, l'haleine puante, & que la matrice ſe gonfle par intervalles.

Mais on eſt aſſuré qu'il l'eſt ; 1°. lorſqu'il eſt pluſieurs jours ſans remuer ; 2°. qu'il ſort de la matrice une grande quantité de matiere fétide & cadavereuſe ; 3°. lorſque la mere ſent une douleur & un poids dans la matrice ; 4°. lorſque l'enfant, ſemblable à une mole, roule par ſon propre poids du côté où la mere ſe tourne ; 5°. lorſque celle-ci a des ſyncopes & des convulſions fréquentes ; 6°. lorſque le cordon ombilical ou le placenta ſont depuis long-temps hors de la matrice ; 7°. lorſque mettant la main dans celle-ci on trouve le fœtus froid, & qu'on ne ſent aucun battement dans la fontaine, ni dans le cordon, ni dans le carpe ; qu'on trouve la tête molle, les ſutures ouvertes, & les os croiſés les uns ſur les autres. Lorſque le fœtus eſt mort, & que les eaux viennent à s'écouler, il ſe corrompt beaucoup plus en deux jours, qu'il ne le feroit en quatre hors de la matrice ou dans l'amnios.

Conduite qu'il faut tenir dans pareil cas. On doit laiſſer agir les douleurs,

d'autant plus, si l'on en croit *Mauriceau*, que les remedes qu'on emploieroit pour hâter l'accouchement sont nuisibles, ou du moins inutiles. On doit se hâter d'extraire le fœtus; & comme cette opération est extrêmement laborieuse, dans le cas même où il est bien situé, on ne doit employer les crochets que dans le cas où l'on a des signes infaillibles de sa mort; & pour lors, au cas qu'on le tire par les pieds, on doit prendre garde de ne point séparer la tête du corps, & de la laisser dans la matrice. Si elle se présente la premiere, on la tirera à diverses reprises avec les crochets, ou avec le tire-tête, & l'on disséquera le tronc pour le tirer plus aisément.

8. *Dystocia à fœtûs situ*, Moriceau, *chap. 13. jusqu'au 27.* Accouchement contre nature. A.

L'enfant peut se trouver dans plusieurs situations également vicieuses; 1°. il peut se présenter par les deux pieds, ou par un seulement: cette situation est vicieuse, mais moins cependant que les autres.

2°. Lorsqu'il présente les fesses, il

meurt pour l'ordinaire dans l'accouchement.

3°. La situation est encore plus dangereuse lorsqu'il présente un bras. Dans toutes ces circonstances, on doit 1°. chercher les deux pieds, saisir le fœtus par ces parties, & le tirer dehors. 2°. On doit le retourner de façon que son visage regarde le coccix de la mere, de peur que son menton ne s'engage dans les os pubis. Le fœtus s'étant avancé jusqu'à la poitrine, il faut que la sage-femme écarte les levres de l'orifice de la matrice, & que la mere redouble ses efforts pour faire sortir la tête, de peur qu'il ne soit pris par le cou, & qu'il ne puisse plus sortir. 4°. Mais il faut auparavant chercher les deux mains, & les amener dehors.

9. *Dystocia à secundinis elapsis*, Moriceau, *chap. 26 & 27. liv. 2.* Accouchement laborieux, occasionné par la sortie des secondines. A.

Lorsque le cordon ombilical sort le premier, il se trouve tellement pressé par l'orifice de la matrice, que la circulation ne se fait plus, & l'enfant meurt dans l'espace de demi-heure, plus ou moins.

Dans le cas où le placenta se présente, ce n'est pas l'enfant seul qui court risque de la vie; la mere court aussi risque de la perdre, à cause de l'hémorragie qui survient.

Dans l'un & l'autre cas, le Chirurgien doit au plutôt retourner l'enfant, quand même il seroit bien situé, le saisir par les pieds, & délivrer la femme, avant que de lier le cordon; c'est le moyen d'arrêter incontinent l'hémorragie. On baptisera l'enfant, on l'enveloppera dans des langes chauds, & on lui fera flairer du vin, dans lequel on aura fait bouillir de la canelle, ou telle autre drogue semblable.

10. *Dystocia à molâ*, Moriceau, *chap. 31. liv.* 2. Heister, *Chirurg. cap.* 156. Juncker; *Accouchement laborieux, occasionné par une mole.* A.

La *mole* ou le *faux germe*, lorsqu'elle a deux ou trois mois, n'est autre chose qu'une masse charnue lymphatique, souvent hydatideuse, formée du placenta, en place du fœtus, qui n'a pu se développer dans l'amnios. Voici les signes auxquels on la connoît: 1°. La femme qui la porte, éprouve jusqu'au quatrieme ou au cinquieme mois les

mêmes ſymptomes que celle qui porte un embryon. 2°. Ce temps expiré, on ne ſent aucun mouvement total ou partiel dans la matrice, à moins qu'elle ne ſoit affectée d'un ſpaſme. 3°. Cette maſſe roule, par ſon propre poids, du côté où la femme ſe tourne. 4°. Elle cauſe de plus grandes incommodités que l'embryon ; la femme ſent une laſſitude dans les cuiſſes & les jambes, une peſanteur dans le baſſin, elle a peine à uriner. 5°. Les mamelles ſont moins enflées, & ne contiennent point de lait. 6°. L'enflure du bas-ventre eſt uniforme; au lieu que dans la vraie groſſeſſe, elle eſt plus forte vers le nombril. La mole s'engendre ſeule, elle ſort ſouvent vers le ſecond ou le troiſieme mois, & ſa ſortie eſt précédée des mêmes douleurs que l'accouchement ordinaire.

Il y a des moles qui ſont plus adhérentes que d'autres à la matrice; il s'en trouve même qui reſtent dedans pluſieurs années.

Il y a deux moyens de procurer la ſortie de la mole; ſavoir, les remedes & l'art. Dans le premier cas, on commencera par oindre le vagin à pluſieurs

reprises, on fera prendre à la malade un demi-bain, on la saignera du pied, on la purgera, & au bout de quelques heures on lui donnera un lavement âcre, pour lui causer des tranchées, pourvu qu'on n'ait point d'hémorragie à craindre.

Si ces moyens ne réussissent point, si la mole est adhérente à l'uterus, & que l'orifice de la matrice soit ouvert, la sage-femme y introduira sa main, & l'extraira, ou avec les doigts ou avec un crochet.

XXVII. *Hysteralgia*; Mal de mere, Fortraiture, Colique utérine; *Hystralgia*, Hasselquist, *Voyage de la Palestine*, appellée par les Auteurs *Douleur de matrice*; Dolor uteri.

Montalte est le premier qui se soit servi de ce nom d'*hystéralgie* dans son Abrégé des maladies : il est formé d'*hysteros*, matrice; & d'*algeia*, douleur.

1. *Hysteralgia ab hysteroptosi*, *class.* 1, *genre* 49. Descente de matrice. L.

C'est une douleur occasionnée par

une descente de matrice. *Voyez* le mot *hysteroptosis*, *class.* 1. *genre* 49. & Astruc, *tom.* 3. *cap.* 10. Vous trouverez sa cure chez *Sydenham*, *tom.* 1. *pag.* 435.

2. *Hysteralgia ab hysterocele*, Hippocrat. *de morbis mulierum*, *lib.* 3, 4, & 5. *Ab Hysteroloxia*, *class.* 1. *genre* 55. D.

C'est celle qui est causée par le déplacement de la matrice, qu'*Hippocrate* regarde comme la source de quantité de maladies. Ces sortes de déplacemens sont ordinairement une suite de la grossesse; mais les douleurs qu'ils occasionnent appartiennent aux accouchemens laborieux, ou aux symptômes de la grossesse, de celle, par exemple, où l'enfant se forme dans les trompes, dans le bas-ventre, &c. *Voyez* la derniere classe.

3. *Hysteralgia à menostasiâ*; Colique des mois; *Colicus dolor in purgatione menstrua*, Riviere, *cent.* 4. *obs.* 85. D. P.

C'est cette douleur que les femmes ressentent tous les mois dans la matrice, dans les lombes, dans les cuisses, lorsqu'elles tardent à avoir leurs ordinaires. Elle affecte principalement les filles d'un tempérament sanguin, elle les tourmente tous les mois pendant plusieurs jours, & leur cause même des

convulſions. On attribue communément ces douleurs à la diſtraction que cauſe aux vaiſſeaux de la matrice le ſang épais & viſqueux qui s'y amaſſe, auſſi bien qu'au reſſerrement, à la ſéchereſſe & à la rigidité de ces vaiſſeaux, laquelle retarde cet écoulement; & en effet, il eſt rare qu'elles ayent lieu dans les femmes qui ont déjà accouché, ou qui ont eu pluſieurs fois leurs ordinaires, à moins qu'elles ne ſe les attirent par quelque refroidiſſement.

Les remedes qui conviennent dans cette maladie, ſont la ſaignée, dans le temps que la douleur ſe fait ſentir, les lavemens oléagineux, les anodins, ſur-tout les demi-bains tiedes, l'infuſion de ſafran d'Orient, de fleurs de ſouci, de cheiri, les feuilles de pied d'oie du Mexique en guiſe de thé, & quelques autres que l'on peut voir dans le *Traité des maladies des femmes*, par Aſtruc, *tom. 1.*

4. *Hyſteralgia cancroſa;* Cancer de la matrice; *Cancer uteri*, Aſtruc, *cap. 7. tom. 3.* C.

Cette douleur eſt cauſée par un cancer caché dans la matrice, lequel venant à s'ulcérer, eſt ſuivi de fleurs

blanches très-douloureuses. *Voyez* Fleurs blanches.

Le cancer de la matrice se manifeste par une douleur dans les aines, le bas-ventre, la région hypogastrique, les lombes, aussi bien que par une tumeur dure, inégale, rénitente dans la région de l'utérus, laquelle cause par intervalles des douleurs lancinantes, & qui est précédée d'une dureté squirreuse, simple & constante. Ce squirre forme dans la suite quantité de tubercules inégaux, durs, que l'on sent au tact, lorsqu'ils affectent le col de la matrice ou le vagin. Cette douleur s'irrite par l'attouchement, de même que par l'exercice.

On la calme au moyen d'une diete rafraîchissante, telle que les soupes faites avec la crême d'orge, de riz, le lait pris deux ou trois fois par jour, en s'abstenant de vin, des épiceries, du coït, avec une légere décoction de racine de guimauve, ou une infusion de fleurs de mauve, de graine de lin, avec des bains aqueux ou des demi-bains, des bouillons de grenouilles, de poulet, avec du laudanum solide ou liquide, que l'on prend tous les soirs.

On peut auſſi injecter dans le vagin du lait, de la décoction d'orge mondé, une infuſion de mauve, de fleurs de violette, de graine de lin, du mucilage d'herbe aux puces, du ſuc de *ſolanum hortenſe*, &c. *Voyez* Fleurs blanches cauſées par un cancer.

5. *Hyſteralgia ulceroſa; Ulcere de la matrice*, Aſtruc, *des maladies des femmes, tom. 3. chap. 4.* C.

Cette eſpece eſt preſque toujours compliquée d'un ulcere dans la matrice, & par conſéquent d'un écoulement fétide, ſanieux, ſanguinolent par le vagin; d'où vient que cette maladie appartient à la perte du ſang, ou aux fleurs blanches cauſée par un ulcere. Au reſte, elle eſt la ſuite de l'inflammation de la matrice, & demande le même traitement que le cancer de ce viſcere, vu que les ulceres qui s'y forment dégénerent ſouvent en cancer.

On a lieu de croire qu'il y a un apoſteme dans la matrice, lorſque l'inflammation ne s'eſt point réſoute, que la fievre a été violente, que la malade ſent une tumeur & une douleur ſourde dans la matrice, qu'elle eſt ſujette à des ſueurs, &c.

6. *Hysteralgia schirrosa; Squirre de la matrice*, Astruc, *tom. 3. chap. 5.* Puzos, *du squirre de la matrice*. C.

Il se manifeste par une pesanteur incommode dans la région de la matrice, par une tumeur dure, rénitente, qui souffre le tact, lors sur-tout qu'on peut le toucher en introduisant le doigt dans le vagin, ou en repoussant la matrice avec le doigt, après avoir fait coucher la femme sur le dos, & lui avoir fait plier les jambes. On peut cependant le confondre avec la véritable grossesse, lorsqu'il occupe toute la matrice, à moins qu'on ne fasse une attention particuliere aux signes; de même qu'avec l'hydropisie de matrice, lorsque le squirre a acquis un certain volume, la matrice descend alors par son propre poids, cause à la femme une douleur gravative qui l'empêche de demeurer debout, & qui la menace d'une chute de matrice; & la tumeur panche du côté où elle s'incline. Les squirres invétérés sont suivis de fleurs blanches, d'enflure œdémateuse, de fievres intermittentes, &c. Vous trouverez dans les Auteurs le traitement qu'il exige.

La femme sent une douleur grava-

tive dans le fondement; & une douleur diſtenſive dans la matrice, les aines & les lombes. On ſent dans la région de l'hypogaſtre une dureté qui cauſe de la douleur à la malade lorſqu'on la preſſe légérement; mais lorſqu'on appuie plus fortement, la matrice cede, & ſe remet auſſi-tôt en place. Lorſqu'on introduit le doigt dans le vagin, on trouve le col de la matrice plus épais, plus court, plus rude & plus dur dans ſon pourtour, & la femme y ſent même quelque douleur.

Les douleurs des aines & des lombes augmentent lorſque la femme eſt debout; elle a de la peine à uriner; & à ces ſymptomes ſe joignent la fievre, l'inappétence, &c.

La matrice devient ſouvent ſquirreuſe vers l'âge de quarante-cinq ans, qui eſt le temps où les ordinaires ceſſent, enſuite de la ſuppreſſion du lait, d'un coup à la matrice, d'une frayeur ſubite, qui fait ceſſer tout-à-coup l'écoulement des menſtrues.

Le ſquirre eſt extrêmement difficile à connoître au commencement, & ne cauſe de la douleur qu'après qu'il a acquis un certain volume.

7. *Hysteralgia pruriginosa;* Le prurit de l'uterus; *Pruritus uteri*, Rodrigue de Castro, *lib.* 2. *cap.* 9. L.

Cette maladie, à ce que dit l'Auteur, consiste dans une démangeaison incommode & dans un désir violent du coït accompagné de douleur, ce qui rend cette affection beaucoup plus cruelle; mais ce désir violent n'est à proprement parler qu'une fureur utérine, ce qui fait qu'on doit le rapporter à cette classe. Le prurit, proprement dit, n'est autre chose qu'une douleur dans le vagin, occasionnée par une matiere âcre, souvent herpétique, ou par des pustules, qui obligent la malade à se gratter sans cesse, à cause de la démangeaison qu'elles causent; indépendamment de la rougeur, de l'ardeur & de la phlogose qu'elles causent dans la partie. Cette maladie est causée par une matiere séreuse, âcre, saline, quelquefois herpétique, ou vénérienne, qui ne cause pas toujours des pustules.

On la guérit avec des rafraîchissans, tels que les bains réitérés, que l'on fait précéder des bouillons faits avec la laitue, la citrouille, les semences froides,

dont on farcit le ventre d'un poulet, & auxquels on ajoute des diurétiques propres à purifier le ſang, tels que le ſyſimbrium aquatique, le cochlearia, l'oſeille, auſſi bien que des ſubſtances mucilagineuſes, comme les grenouilles, les colimaçons, les fleurs de mauve, la racine de guimauve. On doit commencer par la ſaignée & la purgation, & donner le ſoir à la malade des juleps, des émulſions; en été les eaux acidules de Valls, d'Alais. Les meilleurs topiques que l'on connoiſſe ſont les feuilles de plantain, de vigne, de roſe, les préparations ſaturnines, &c.

8. *Hyſteralgia ab oſſe*, Edward Hody, *tranſact. philoſoph. vol. 9. pag. 191.*

Une femme étoit affligée depuis longtemps d'une douleur gravative dans la région de l'uterus, de la toux, de la dyſpnée, d'une rétention d'urine, d'un teneſme & d'un aſthme occaſionné par un ſquirre dans le poumon. On lui trouva dans la matrice une ſubſtance oſſeuſe dont on peut voir la figure dans l'ouvrage cité, *tab. 8. fig. 113.*

9. *Hyſteralgia febricoſa*, Morton *Pyretol. pag. 92.* fievre intermittente qui tient des douleurs de l'accouchement, *hiſtor. 19, 20*, &c. A. P.

C'eſt un concours de douleurs, de ſpaſmes, de ſyncopes, tel qu'on l'obſerve dans les femmes qui accouchent, mais qui eſt cauſé par le venin de la fievre intermittente, & qui revient par conſéquent tous les jours, ou de deux jours l'un. Les femmes enceintes ſont ſujettes à des douleurs dans les lombes & la matrice, au vomiſſement, à des ſpaſmes qui leur font jeter les hauts cris; mais on connoît cette eſpece à ſon retour périodique, à la couleur briquetée de l'urine, au pouls fébrile, à la ſaleté de la langue, & à l'abſence des ſignes qui précedent l'accouchement.

On la guérit avec des potions fébrifuges, que l'on fait précéder de la ſaignée, de la purgation & des narcotiques, ſelon l'exigence des cas.

10. *Hyſteralgia vaporoſa ;* Colique hyſtérique de l'uterus. L. P.

Ce ſont des douleurs utérines, cauſées, à ce qu'on prétend, par la paſſion hyſtérique, & que *Sydenham* attribue à deux principes, ſavoir aux pertes de ſang, ou au flux immodéré des menſtrues ou des lochies, que cauſent les accouchemens laborieux, ou tel que

celui qui ſurvient vers l'âge de quarante trois ans, avant que les menſtrues ceſſent, & aux deſcentes de matrice. On diſtingue cette eſpece à un écoulement copieux d'urine limpide, au froid des extrémités, à l'abattement de la malade, aux pleurs & aux éclats de rire qui ſe ſuccedent tour à tour, & aux autres ſymptomes des vapeurs. Cette maladie eſt principalement cauſée dans les femmes en couche par le défaut ou la ſuppreſſion des lochies, laquelle a lieu lorſqu'elles s'expoſent inconſidérément au froid; ſur quoi l'on peut conſulter la diſſertation de *Sydenham*, adreſſée en forme de lettre à M. *Cole*.

11. *Hyſteralgia ex abſceſſu*, La Motte, *obſ. 37. des tumeurs.* Colique utérine cauſée par un abcès. C.

Une femme reſſentoit des douleurs violentes depuis l'os ſacrum juſqu'au pubis, qu'elle prétendoit avoir leur ſiege dans le fond du vagin. Le Chirurgien l'ayant viſitée, trouva au-deſſous de l'os ſacrum & à côté du coccix un endroit douloureux d'un pouce de large dans laquelle il ſentit quelque fluctuation. Il le perça, il en ſortit une palette de pus, & la malade fut parfaitement guérie.

12. *Hysteralgia imprægnatarum ;* Colique utérine des femmes enceintes. L.

Dans les grossesses heureuses, la sensibilité de la matrice, & les autres symptomes occasionnés par son extension & par la rétention des menstrues, cessent ou diminuent pour l'ordinaire dans les trois ou quatre premiers mois, ce qui est un signe d'une bonne grossesse, parce que la capacité de la matrice, lorsque son diametre devient double ou triple, est à sa distension, dans le rapport des mêmes diametres. Or la capacité qu'elle acquiert dans le premier cas, est à celle qu'elle acquiert dans le second, comme les cubes des diametres, ou comme 27 à 8; sa capacité dans ces deux cas est à sa distension à peu près comme 5 à 2, & par conséquent elle augmente deux ou trois fois plus que les douleurs, de sorte que dans la suite le moindre allongement des fibres suffit pour lui procurer un volume considérable. Sa sensibilité diminue aussi à proportion qu'elle met plus de tems à se distendre, & que cette distension est moindre; la nature s'y habitue, & cette habitude fait qu'elle ne se ressent point de ces changemens.

Les ſymptomes auxquels les femmes ſont ſujettes après avoir conçu, ſe manifeſtent d'autant plutôt, que le terme auquel elles ont coutume d'être réglées eſt plus court ; & ces ſymptomes qu'occaſionnent la ſenſibilité de l'uterus, la pléthore, & l'épaiſſiſſement du ſang ſont la cacoſitie, la malacie, les nauſées, les vomiſſemens pituiteux, le ptyaliſme viſqueux, la crémaſon acide, la laſſitude, les phénomenes hyſtériques.

Dans le cas où ces ſymptomes continuent trois ou quatre mois, ou augmentent, on y remédie par la ſaignée, les lavemens, une nourriture choiſie.

La colique utérine à laquelle les femmes ſont ſujettes vers les derniers mois de leur groſſeſſe, exige un tout autre traitement.

On diſtingue la colique utérine des femmes groſſes de la colique ordinaire, en ce que 1°. la douleur a principalement ſon ſiege dans l'hypogaſtre ; 2°. en ce qu'elle eſt compliquée de douleurs néphrétiques, ou de maux de reins ; 3°. de vomiſſement ; 4°. en ce que les lavemens n'apportent aucun ſoulagement, après même qu'on les a

rendus, ce qu'on doit attribuer à la distension de la matrice, à la pression des nerfs qui sont dans le voisinage, de même que dans la colique des mois.

Les remedes qui conviennent dans pareil cas sont, 1°. la saignée; 2°. le régime; 3°. un exercice modéré; 4°. la liberté du ventre.

Les femmes enceintes sont sujettes vers le quatrieme mois à des douleurs dans les aines, qui reviennent par intervalle dans la nuit, & qui les font boiter; elles sont occasionnées par la distraction des ligamens ronds, & elles se dissipent d'elles-mêmes.

13. *Hysteralgia lactea*; Infiltrations laiteuses, Vandermonde, *Journal de Médec. Juillet 1759*. par Levret. L.

Les femmes en couche y sont sujettes lorsque le lait vient à leur manquer, ou qu'elles se refroidissent; mais les nourrices sont rarement affectées de cette maladie.

Elle commence par une douleur gravative dans le bassin & dans les aines, par des foiblesses dans les cuisses, des douleurs dans les ligamens ronds.

A mesure que la maladie fait des progrès, il se forme dans la cuisse une

tumeur de même couleur que la peau, presque indolente, peu élevée. Cette tumeur grossit & est suivie d'une autre semblable dans la jambe, & la douleur s'appaise. Les pieds s'enflent ensuite, & la douleur diminue à proportion que l'enflure augmente.

L'état de la maladie est fixé au bout de huit ou dix jours, mais lorsqu'elle est sur son déclin, les cuisses se désenflent, ensuite les jambes, & enfin les pieds, de même que dans la résolution de l'œdeme.

L'infiltration laiteuse differe de la lymphatique, en ce que 1°. la lymphatique est transparente, & la laiteuse opaque; 2°. en ce que la lymphatique commence par les extrémités inférieures, & remonte vers les supérieures, au lieu que la laiteuse se jette des cuisses sur les jambes, & de celles-ci sur les pieds; 3°. l'infiltration laiteuse a son siege près de la matrice, & se répand de-là dans les extrémités inférieures.

Cure. Du moment que la maladie commence, on doit employer les sudorifiques & les cathartiques doux pour résoudre le lait qui se trouve mêlé avec le sang, avant qu'il ait formé un dépôt;

mais après que celui-ci eſt formé, il n'y a point de meilleur remede que le ſavon. On peut auſſi, pour réſoudre ces dépôts laiteux, ſe ſervir d'un cataplaſme compoſé avec des herbes émollientes, de la mie de pain & du ſavon. On peut auſſi faire entrer ce dernier dans les lavemens & dans les demi-bains, en le faiſant diſſoudre dans l'eau.

14. *Hyſteralgia lochialis;* Tranchées naturelles des accouchées, Puzos, *traité des dépôts laiteux*, *pag.* 368. A.

L'accouchement naturel eſt ſuivi de tranchées périodiques qui durent pendant quelques jours, & dans les intervalles deſquelles l'accouchée jouit d'un parfait repos. Chaque accès de tranchées eſt ſuivi d'un écoulement de lochies, ou de quelques grumeaux de ſang par la matrice. Ce viſcere qui ſe diſtend dans le fort de la douleur, ſe ramollit dès qu'elle ceſſe. Dans les intervalles qu'elle laiſſe, ſur-tout s'ils ſont un peu longs, la malade eſt ſujette à des ſueurs légeres, elle a bon appétit, & dort paiſiblement.

Cette colique utérine differe de l'inflammation de matrice ou de bas-ventre

caufée par le lait, en ce que 1°. les tranchées hyftériques font plus fréquentes; 2°. accompagnées d'une chaleur brûlante, de céphalalgie, de foif, de fievre, de douleurs vagues dans le bas-ventre & dans les lombes; 3°. les lochies font plus ichoreufes ou plus fluides, féreufes, plus abondantes, bien plus à caufe de l'irritation que fouffre la matrice, qu'à caufe de fa contraction naturelle; 4°. l'écoulement des lochies n'appaife ni les fymptomes, ni ne procure aucun foulagement à la malade. *Voyez* inflammation de matrice caufée par le lait.

Baglivi recommande comme un fpécifique dans cette maladie la teinture de fafran extraite avec l'eau de cinnamome, & une petite dofe de firop de cinnamome. Baglivi, *pag.* 224.

15. *Hyfteralgia ab fparganofi*; Dépôt laiteux dans l'hypogaftre, Puzos, *traité des accouchemens*, *pag.* 356. L.

Voici les fignes qui l'annoncent; 1°. il fe forme quelques jours après l'accouchement; 2°. il eft précédé de tranchées extraordinaires, vagues, importunes dans tout le bas-ventre, mais qui ont un fiege fixe; 3°. ce fiege eft

dans les aines, savoir dans le tissu cellulaire du péritoine, dans les ligamens larges, ou dans l'ovaire; 4°. ces tranchées ne causent aucune dureté dans la matrice, & n'excitent point l'écoulement des lochies, comme celles qui surviennent après l'accouchement ordinaire; 5°. il est suivi d'anorexie, d'insomnie, d'une fievre ou synoque ou intermittente, dont l'accès revient plusieurs fois par jour; 6°. environ dix ou quatorze jours après l'accouchement, on peut découvrir la tumeur au tact; 7°. lorsqu'on néglige ces tumeurs, ou qu'on les traite mal, il en résulte des abcès dans ces endroits, dont l'issue est toujours funeste.

On l'appelle *hystéralgie*, quoiqu'elle n'affecte point l'uterus, parce que ces tranchées ressemblent si fort aux coliques utérines, qu'on la confond aisément avec la vraie colique utérine; il n'y a point de genre de maladie dont les commencemens se ressemblent si fort, & c'est ce qui fait qu'on doit s'attacher à la connoître.

On la guérit par des saignées réitérées, & ensuite avec des bouillons faits avec la chicorée, le pissenlit, le

cerfeuil, le cresson de fontaine & le sel de *Glauber*, qui procurent une évacuation copieuse d'urine. On doit y joindre quelques lavemens, & terminer l'usage des bouillons par des cathartiques. On donnera de temps en temps à la malade des bols composés avec la poudre de vipere, le cinabre, les cloportes & l'antimoine diaphorétique.

16. *Hysteralgia calculosa*, Puzos, *Traité des accouchemens*, *pag.* 139. Mémoires de l'Académie de Chirurgie, *tom.* 2. *pag.* 130. Colique utérine causée par le calcul.

Les calculs de la matrice sont ordinairement gypseux, légers, raboteux, blancs; on les connoît au tact par le moyen de la sonde, de l'excrétion, & au sentiment de pesanteur qu'ils causent. Il survient dans certaines circonstances des douleurs gravatives dans les lombes, les cuisses, lesquelles font boiter la malade, lors sur-tout qu'elle a une descente de matrice; elles sont accompagnées d'une démangeaison férine dans le vagin & les aines, & de douleurs fébriles aiguës. Marc Donat, *hist. mirab. lib.* 4. *cap.* 30. Schenckius, *observ.* 4.

Inflammation de la matrice accompagnée de fleurs blanches, fétides, purulentes, *Act. de Leipsick, Août 1712.* On trouva, tant dans la matrice que dans les trompes, trente-deux calculs, lesquels avoient une qualité diaphorétique comme le bézoard.

Fleurs blanches compliquées de douleurs lancinantes, à l'occasion d'un ulcere formé dans la matrice par le calcul. Louis *ibid, pag. 134;* Fleurs blanches, purulentes & marasme.

Dystocie, douleurs pareilles à celles de l'accouchement, Paré, *de generat. lib. 24. cap. 9.* Hippocrat. de epidem. *lib. 5. sect. 2.*

La stérilité est inséparable de la colique utérine que cause le calcul.

Dysurie de Blancard, *anat. pract. obs. 74. trans. philos.* Hody, 1736.

Ischurie causée par un calcul dans la matrice. *Ephem. nat. cur. dec. 1. ann. 4. obs. 65.*

Hémorroïdes causées par un calcul dans la matrice, Duncan. *Pathol. lib. 2.* par la pétrification de la matrice.

On la guérit par le moyen de l'extraction que la nature ou l'art peuvent effectuer, lorsque l'orifice de la matrice

eſt ouvert, ou qu'il deſcend dans le vagin.

C'eſt celle qui eſt cauſée par un calcul formé dans le vagin lorſque la veſſie étant percée, l'urine dépoſe ſon tartre dans le fond du conduit qui eſt fermé de tous côtés par des fibres & des membranes, d'où s'enſuivent des douleurs, des tranchées dans le vagin & la difficulté de marcher. *Puzos* prétend que l'opération eſt abſolument néceſſaire. On prévient les excroiſſances & les carnoſités au moyen des tentes qu'on introduit dans le vagin, lorſqu'enſuite d'un accouchement laborieux, on craint que le col de la veſſie ne vienne à ſuppuration.

Voyez touchant cette maladie *les Mém. de l'Acad.* de Harlem, *part. 3. pag. 603.*

L'extraction eſt le remede que la nature & l'art preſcrivent, l'orſque l'orifice de l'uterus eſt ouvert, ou qu'il deſcend dans le vagin.



ORDRE CINQUIEME.

DOULEURS EXTERNES,

Parmi lesquelles sont comprises celles des membres.

JE mets de ce nombre les douleurs des mamelles, du tronc, des lombes, des jambes, des parties génitales, &c. que je n'ai pu comprendre dans les ordres précédens.

XXVIII. *MASTODYNIA*; *Douleur des mamelles.*

C'est une douleur notable & constante, soit périodique ou continue dans les deux mamelles, ou dans l'une des deux. Ce mot est dérivé de *mastos* mamelle, & *odyne* douleur.

1. *Mastodynia phlegmonodes*, Rod. à Castro, *de mammillarum inflammatione, lib. 1. cap. 16.* Douleur phlegmoneuse des mamelles. B.

Cette douleur est accompagnée d'enflure, de rougeur, d'élancemens & de

rénitence. Elle eſt cauſée par la trop grande affluence du ſang dans les artères mammaires & par la force avec laquelle il agit ſur leurs vaiſſeaux ſanguins, ainſi qu'il eſt aiſé d'en juger par la dureté, la plénitude, la vîteſſe ou la fréquence du pouls, & c'eſt ce qui occaſionne la diſtenſion, la rougeur, la douleur & la rénitence qu'on apperçoit dans les mamelles.

La raiſon pour laquelle le ſang agit avec tant de force ſur les mamelles, eſt qu'il ne peut circuler dans les vaiſſeaux capillaires, ce qui arrive toutes les fois qu'elles ſont preſſées par un corps ſerré ou baleiné, car le ſang agit alors avec plus de force ſur les parois des vaiſſeaux qu'il ne le feroit s'il circuloit avec facilité dans les veines. Cette maladie eſt ordinairement la ſuite d'une preſſion externe, d'un coup de la pléthore, de la ſuppreſſion des menſtrues.

On la guérit 1°. par une diete ténue, avec des bouillons, des crêmes, des potions délayantes, rafraîchiſſantes, telles que la tiſane d'orge, de riz; 2°. par des ſaignées réitérées du bras & du pied, des lavemens émolliens, des cathartiques antiphlogiſtiques, après

que l'inflammation eſt calmée; 3°. avec des topiques émolliens, anodins & réſolutifs; des linges trempés dans de l'oxycrat froid ou dans une décoction de feuilles & de graine de lin. Je mets au nombre des réſolutifs les cataplaſmes légers compoſés avec la graine de lin, le mélilot, la farine de feves, le miel, le vinaigre, le ſafran, la moelle de bœuf, le beurre, l'huile d'olive, &c.

2. *Maſtodynia puberum*, Krameri, *Commerc. Norimberg. 1735. hebdom.* 30. §. 2. B.

Tous les enfans qui ont atteint l'âge de 12 ou 14 ans, ſe plaignent d'une douleur dans les mamelles, accompagnée d'enflure & de démangeaiſon. Les mamelles, de même que leurs aréoles, s'enflamment, deviennent douloureuſes, & ſouvent même leurs vaiſſeaux laiteux s'excorient & ſuintent.

La cure ſe réduit à les preſſer, pour en faire ſortir la ſéroſité blanchâtre qui s'y eſt amaſſée, & à appliquer un emplâtre deſſus. *Eſſai d'Edimbourg*, *tom.* 7. *pag.* 122.

3. *Maſtodynia pilaris*, Roder. à Caſtro, *lib.* 4. *cap.* 26. *Lactis concretio*, *febris lactea*, *du même*; en François *le*

poil, en Languedocien *arcouſſel*, en Grec *tromboſis* & *trichiaſis*, en Eſpagnol *pelo*. B.

Alſaharavius prétend que cette maladie eſt cauſée par un poil, que la femme a avalé par haſard en buvant, mais c'eſt une pure rêverie. Elle cauſe dans le mamellon une douleur aiguë, accompagnée de rougeur & de tenſion ; le lait ne ſort que goutte à goutte & avec douleur, les petites glandes des mamelles, de même que celles des aréoles s'enflent, deviennent noires, & on y ſent une douleur poignante, de maniere que la mere ne peut donner à teter à ſon nourriſſon. Ces petites grappes noirâtres, que les Languedociens appellent *Cats négres*, tourmentent prodigieuſement les accouchées. Les mamellons ſe gercent, s'enflamment, deviennent extrêmement douloureux, & cet accident eſt ſuivi d'une fievre de lait éphémere accompagnée de friſſon, de céphalalgie & de ſueurs qui ſentent le fromage aigre.

On attribue tous ces accidens à un lait caillé & grumelé dans les mamelles des nourrices, mais je croirois plutôt qu'ils ſont occaſionnés par l'inflamma-

tion de vaisseaux laiteux & des glandes, & celle-ci par leur engorgement & par la violence avec laquelle le lait & le sang se portent dans les mamelles.

Elle demande le même traitement que le dépôt laiteux; mais il faut de plus oindre les ragades avec de l'huile de cire, d'œuf, du mucilage de graine de coing, & les saupoudrer avec de la gomme arabique. On peut encore employer le traitement de l'éphémere de lait, *Classe* 2, & celui de la douleur phlegmoneuse des mamelles.

4. *Mastodynia cancrosa; Cancer mammarum*. Roder. à Castro, *lib.* 1. *cap.* 22. Cancer aux mamelles.

On le connoît à une douleur lancinante qui se fait sentir par intervalles sous les aisselles, ou dans le voisinage, qui se fixe dans la mamelle, & qui est aussi vive que si on la perçoit avec une alêne. Elle est accompagnée d'une tumeur en forme de verrue, dure, profonde au commencement, à laquelle il succede une tubérosité inégale, des varices, & plusieurs autres symptomes qu'on peut voir dans la dixieme Classe, au mot *Carcinome*.

5. *Mastodynia polygala; Dépôt lai-*

teux aux mamelles, Puzos. *Lactis redundantia*, Roder. à Castro, *lib. 4. cap. 25. Sparganosis* de Dioscoride. B.

Les femmes qui accouchent, ont quelquefois une si grande quantité de lait, que les mamelles ne peuvent plus le contenir, & de là vient qu'elles se distendent & deviennent extrêmement douloureuses. Elles se gonflent, se tendent, deviennent d'une sensibilité si grande, que la mere ne sauroit donner à teter à son nourrisson, & à moins que le lait ne s'écoule de lui-même, il s'y amasse de plus en plus, & cause une inflammation dans les mamelles, dont j'ai parlé ci-dessus.

La cure devient très-difficile lorsque l'accouchée veut faire passer son lait; elle l'est moins lorsqu'elle veut ou qu'elle peut nourrir, ou se faire teter par un petit chien ou par une femme préposée pour cet effet. Il est vrai que cela est difficile & douloureux, mais elle ne sauroit s'en dispenser pendant quelques jours, jusqu'à ce que le lait ait diminué. Elle vivra de maniere à ne point l'augmenter; elle usera d'une boisson délayante, diurétique, telle que la décoction de racine de persil, pour

évacuer le lait superflu par les voies urinaires, observant d'entretenir & de faciliter l'écoulement des lochies. On réitérera les lavemens, & on ne négligera point la saignée. On empêchera la coagulation du lait, on le rendra fluide & on en procurera l'excrétion, au moyen des linges chauds & des cataplasmes résolutifs qu'on appliquera sur les mamelles. Les remedes les plus propres à produire cet effet, sont, le miel, dont on oindra les mamelles, les cataplasmes faits avec les feuilles de persil, de cigue; les quatre farines résolutives, la décoction de menthe, de sauge, de fenouil, d'ache, dont on fait des embrocations, &c.

6. *Mastodynia butyrosa*, Vandermonde, *Novembre 1758. p. 431.* Fuun, Méd. d'Harlem. D.

Une femme âgée de 40 ans, ensuite d'une frayeur qu'elle eut, ressentit pendant long-temps des douleurs très-vives dans les deux mamelles, qu'elle ne vint à bout de calmer qu'en les frottant auprès du feu, ce qui en faisoit sortir une humeur jaune & épaisse, mais elle étoit obligée de réitérer cette opération plusieurs fois par jour. On la gué-

rit enfin avec un liniment composé d'huiles aromatiques & d'esprit de vin, d'un emplâtre de basilicon, & par l'usage réitéré de l'éthiops minéral, de la gomme adragant, & de la racine de gayac, reduits en forme de pilules.

Cette humeur jaune, épaisse & semblable à du beurre, a fait donner à cette espece le nom qu'elle porte.

7. *Mastodynia ex terrore*, Mém. de l'Acad. de Harlem, *part. 3. pag. 31.*

Une femme s'étant effrayée, fut attaquée de douleurs violentes dans les mamelles, qui, après avoir résisté à tous les remedes, s'appaiserent enfin dès qu'elle les eut frottées devant le feu, la chaleur en ayant fait sortir une espece d'humeur gluante. Elles n'étoient que médiocrement gonflées & tendues. La douleur cessa tout-à-fait dès qu'on eut appliqué dessus des liqueurs spiritueuses & un emplâtre de basilicon.

8. *Mastodynia emphysematosa*, Roder. à Castro, *de flatuoso mammarum tumore, lib. 1. cap. 17.* L.

La partie est blanche, élastique, tendue, douloureuse, sans que les glandes soient tuméfiées, & si l'on on croit les Auteurs, elle résonne lorsqu'on frappe

dessus. On la distingue de la premiere espece par la blancheur de la mamelle; du cancer, par l'uniformité & l'égalité de la tumeur; il n'y a aucune dureté dans les glandes, & la rénitence est égale dans toute l'étendue de la mamelle. La douleur augmente dans le temps des ordinaires, & s'appaise souvent après qu'ils ont cessé.

On la guérit avec des emmenagogues & des topiques résolutifs, tels que la décoction des feuilles d'aneth, de mélilot, de camomille, de fleurs de sureau. *Voyez* la cure de l'Emphyseme, Classe I. & celle de la Pneumatose, Classe X.

9. *Mastodynia apostematosa; Abscessus mammarum*, Roder. à Castro, *lib. 1. cap. 16. pag. 111.* Abcès aux mamelles. L.

Cet abcès est la suite d'un phlegmon qui n'a pu venir à suppuration; il est accompagné de pulsation, de douleur & de tension. La tumeur s'affaisse ensuite, se ramollit, sa pointe blanchit, on y sent de la fluctuation, & la fievre cesse dès que le pus est formé. Il faut appliquer dessus des cataplasmes maturatifs & émolliens, ouvrir la tumeur, en faire sortir le pus, déterger l'ulcere & le cicatriser. *Voyez* le mot *Apostême*, Classe I.

10. *Mastodynia portentosa. Act. Soc. Lond. n°. 52.* L.

Cette espece étoit occasionée par le poids énorme des mamelles, dont l'une pesoit 40 livres, & l'autre 64. Cette excroissance s'étoit formée tout-à-coup presque dans l'espace d'une nuit. Les mamelles d'une femme de Toulouse, dont les regles étoient supprimées, devinrent d'un volume prodigieux; on lui fit prendre des emménagogues, & elle eut des hémorragies de nez, qui tinrent lieu de regles.

XXIX. *RACHIALGIA*; Colique de Poitou; *Dolor colicus Pictonum*, de Citois; *Pictorum & Figulorum*, de quelques-uns; *Colica saturnina*, de Juncker; *Damnoniensis*, d'Huxham; en Espagnol, *Entripado*; *Plumbariorum*, de Ramazzini; *Colica figula*, de Dubois, *année 1751*.

Nous devons ce nouveau genre au célebre *Astruc*, lequel lui donne le nom de *rachialgie*, qui est un mot composé de *algeia* douleur, & *rachis*, l'épine

du dos, parce qu'il prétend que les douleurs ont leur siege dans les nerfs de la moelle de l'épine.

Quoique la théorie de M. *Astruc* ne soit pas encore suffisamment confirmée, cela n'empêche pas qu'on ne doive retenir ce nom, vu qu'il est propre à ce genre, & qu'il sert à le distinguer des autres.

Le caractere de cette maladie consiste dans des douleurs atroces dans le bas-ventre, lesquelles répondent aux reins & au dos, & qui n'augmentent point par la pression. Elles sont ordinairement accompagnées de la retraction du nombril, d'une constipation opiniâtre, d'un engourdissement dans les mains, & de paralysie, ou bien elles se terminent par des contractures chroniques.

Elle a cela de commun avec la colique du foie causée par le calcul, qu'elle affecte principalement l'hypogastre, & s'étend jusqu'au thorax; elle est de plus chronique & revient par accès. Il est bon cependant de remarquer que la colique du foie occasionne souvent l'ictère, & affecte principalement la région de ce viscere. Elle a beaucoup

de rapport avec la colique ſpaſmodique, & pluſieurs la regardent comme une colique bilieuſe & ſpaſmodique.

1. *Rachialgia Pictonum ;* Colique de Poitou, Maladie bilieuse qui a régné depuis 1572 juſqu'en 1606.

Cette eſpece eſt cauſée par l'uſage du vin & des liqueurs auſteres qui ont fermenté, de même que par celui des acides.

Morbus Damnonienſis, Huxham, Londres 1739. *Tranſ. Philoſoph. tom.* 9. *pag.* 242. Muſgrave & Huxham ont vu cette maladie devenir endemique par l'uſage du cidre. Vandermonde, *Journal*, 1758. *pag.* 133.

Citois obſerve qu'elle a été autrefois très-commune dans le Poitou, à cauſe de l'uſage qu'on y faiſoit des vins acides & qui n'avoient pas acquis leur maturité.

Piſon, *Sennert*, *Citois*, *Craton*, *Cardan*, *Wepfer* rapportent que pluſieurs Religieux en furent attaqués, pour avoir bu du vin blanc qui n'avoit pas aſſez fermenté.

Tronchin dit avoir connu des gens qui en ont été attaqués pour avoir bu du jus de citron, de l'eſprit de vitriol,

du *Ponch*; il admet une troiſieme eſpece de rachialgie.

Ses ſymptomes ſont une angoiſſe extrême & une douleur atroce dans l'épigaſtre, un pouls foible & inégal, des ſueurs froides, une langue ſale, une haleine puante, un vomiſſement de matiere verdâtre, noire, pituiteuſe, acide; dans la ſuite une conſtipation opiniâtre, des vomiſſemens moins fréquens, une eſpece de douleur néphralgique dans le nombril, les lombes & le dos, avec un ſentiment de peſanteur dans le périnée, des urines épaiſſes, la contraction ſpaſmodique du bas-ventre. Les bras & les mains perdent leur mouvement, le malade ſent des douleurs dans les cuiſſes, les jambes, les membranes & les inteſtins; la maladie ſe termine par une paralyſie & des puſtules rouges.

Sa cure eſt la même que celle de l'eſpece ſuivante. Après que la douleur eſt calmée, rien n'eſt plus utile au malade que les eaux acidules de *Seltz*, les eaux martiales de *Glauber*, & l'exercice du cheval. Lorſqu'elle eſt ſuivie de l'ictere, c'eſt un ſigne que la colique de Poitou eſt compliquée d'une douleur

de foie, à cauſe que la bile eſt coagulée par un acide, & le malade s'en trouve mieux.

2. *Rachialgia febricoſa; Colica ab intermittenti febre*, Burlet, *de Hiſpanorum morbis* 1714. En Eſpagnol *dolor de tripas y entripado*. Tronchin, *Colica Pictonum à cauſâ ramotâ primâ*, *pag.* 45. Riviere, *Prax. Med. lib.* 10. *cap.* 1. Colique de Poitou fébrile.

Cette eſpece accompagne ou ſuit les fievres intermittentes ou rémittentes qui ont été mal traitées. Elles a été obſervée par Fernel, *Patholog. lib.* 6. *cap.* 10. par Balloni, *conſ.* 5. Spigel *de ſemitertiana*, *lib.* 4. *cap.* 13. Charles Piſon, *conſ.* 3. 4. *cap.* 2; & *Tronchin* l'a vue épidémique à Amſterdam en 1727. Les anciens l'attribuent à une bile érugineuſe, & les modernes à un venin fébrile, principalement à celui de la tierce & de l'hémitritée.

Elle cauſe des douleurs cruelles dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, accompagnées de la conſtipation, de l'enflure du bas-ventre, & ſur-tout de l'épigaſtre, de rapports & de vomiſſement. Cette douleur eſt continuelle, revient à la plus légere occaſion, ne cede pas

aisément aux remedes, & dégénere en contractures & en paralysies. Ceux qui échapperent à la colique épidémique qui régna à Amsterdam, & qui fit infiniment plus de ravage que la peste, ressembloient à des spectres automates; ils étoient pâles, défaits, ils avoient les mains retirées & pendantes, la voix glapissante, foible; & il s'en trouva même qui perdirent l'usage de la parole.

La saignée, de même que les émétiques & les cathartiques violens, sont absolument contraires à cette maladie. On doit donc se borner à ramollir le ventre par des fomentations & des bains, & avec des alimens & des remedes doux, tels que les substances oléagineuses, mucilagineuses & farineuses, auxquelles on joindra les purgatifs avec la manne, la pulpe de casse, l'huile d'amande douce, le petit lait tiede, que l'on donnera toutes les trois heures au malade en petite dose. *Citois* abandonna les cathartiques cholagogues, & leur en substitua de plus doux. Les narcotiques ne valent absolument rien. On dissipera le reste de la maladie avec le petit lait, cuit avec du chien-

dent, les bouillons de chicorée, de beccabunga, de pissenlit; & on rétablira le ton des parties avec les eaux acidules.

3. *Rachialgia metallica;* Coliques des Peintres, de plomb, des Potiers, des Barbouilleurs, &c. *Colica Pictonum à veneno*, Tronchin, *spec.* 2. *Colica pictonum, vulgò Saturnina*, Junckeri; *Colica plumbariorum*, Ramazzini, *de morb. artific. Dolor cardialgicus spasmodicus à veneno*, Frid. Hoffmann. *tom.* 2. *pag.* 257. *Mil-reech* en Anglois, c'est-à-dire, vapeur qui s'éleve des moulins. *Mémoires de la Société Royale de Londres.*

Cette espece est causée 1°. par des vins acides, édulcorés avec la litharge: on découvre la fraude au moyen d'une lessive alkaline, dans laquelle on fait bouillir de l'orpiment; 2°. par l'usage interne des préparations de plomb, telles que le sucre de saturne, qu'on emploie pour amortir les aiguillons de la chair, pour guérir la gonorrhée; 3°. par les alimens qu'on a fait cuire dans des vaisseaux de cuivre mal étamés, & remplis de vert-de-gris; 4°. par les fumées arsénicales qui s'élevent des métaux que l'on travaille au feu; d'où

vient que les Métallurgistes, & ceux qui blanchissent les cuirs des souliers avec la céruse, y sont sujets; 5°. de même que les Peintres, les Barbouilleurs, ceux qui broient & préparent les différentes couleurs; 6°. les Potiers qui vernissent leurs poteries; 7°. par l'usage interne de l'antimoine crud, trop souvent réitéré, à ce que dit *Tronchin*, *pag. 65*, & même par le cinabre, le vert-de-gris, l'outremer, & autres couleurs métalliques.

Les exemples de cette maladie sont très-fréquens, & j'ai eu occasion de l'observer à Montpellier, à Nîmes, à Alais, &c.

Cette espece a cela de particulier, que la paralysie & la stupeur n'affectent que les membres supérieurs, & jamais les inférieurs. Le nombril se retire souvent, les excrémens s'endurcissent, les malades sont pâles, foibles, & sujets à des tremblemens fréquens.

Il y a deux méthodes de la guérir: la premiere est celle dont *Dubois* s'est servi à l'Hôpital de la Charité de Paris, & dont, à ce que dit *Bouvart*, on a éprouvé depuis long-temps le succès, au point que de soixante malades,

on en a guéri cinquante-neuf. C'eſt celle qui emploie les draſtiques.

On commence par donner au malade un lavement composé d'une décoction de deux drachmes de ſéné & de pulpe de coloquinte, auxquelles on ajoute ſix drachmes de diaphœnic, & demi-once de benedicta laxativa, deux onces de miel mercuriel, & ſouvent auſſi deux onces de vin émétique. Sept heures après, on lui en donne un ſecond d'huile de noix & de vin rouge, de chacun ſix onces; le lendemain, on lui donne quatre grains de tartre ſtibié, & auſſi-tôt après que le remede a fait ſon opération, demi-drachme de thériaque récente, avec un grain de laudanum. On réitere les lavemens le troiſieme jour; après quoi on le purge avec demi-once de diaphœnic, deux drachmes de diaprunum, une once de ſirop de baies de nerprun, & ſix onces de l'apozeme ſuivant.

Prenez de cuſcute, de polypode & de ſéné, de chacun une once; de ſemence d'anis & de crême de tartre, de chacun deux drachmes: faites bouillir le tout dans deux livres d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à vingt onces.

Après avoir donné ce purgatif au malade, on lui donnera le soir un narcotique; on hâtera l'effet de ces remedes au moyen d'une tisanne sudorifique, & d'une potion cardiaque, avec le lilium de *Paracelse*, sur-tout si les douleurs subsistent ou sont à la veille de revenir, ou qu'il survienne une paralysie.

Cette méthode guérit radicalement les malades au bout d'une semaine, & prévient l'épilepsie & la paralysie, au cas qu'elles ne se soient pas encore manifestées. Au cas que la cure soit imparfaite, on la réitérera en tout ou en partie, & l'on emploiera les drastiques dans le fort de la colique. Le Dr. *Burette* a guéri par cette méthode 1200 malades dans l'espage de vingt-trois ans, à l'exception de vingt.

2°. La seconde méthode est *lénitive*. C'est celle dont M. *Bordeu* se sert à l'Hôpital de la Charité, dont M. *Haen* fait usage à Vienne, & dont les Médecins de Montpellier se servent aussi lorsque l'occasion s'en présente, ce qui est assez rare. Elle consiste à donner plusieurs onces d'huile d'amande douce au malade, des lavemens avec l'huile,

l'huile, à employer les fomentations émollientes, les narcotiques, les purgatifs doux, le petit-lait; & après que la douleur est appaisée, les eaux sulfureuses, soit thermales ou acidules. Ceux qui emploient la méthode drastique, veulent qu'on s'abstienne de la saignée, ou du moins qu'on n'y revienne pas à deux fois.

Les Auteurs ne s'accordent ni sur la cause de cette maladie, ni sur la méthode qu'on doit employer pour la guérir. Quelque méthode qu'on emploie dans les autres maladies, du moins dans les aiguës, la nature seule fait souvent tous les frais de la guérison; il n'en est pas de même dans celle-ci, elle n'a pas assez de forces pour la surmonter, & elle cede à des méthodes quelquefois opposées. Ce seroit ici un beau sujet de triomphe pour *Montagne*, lequel prétend que la méthode que les Médecins combattent le plus, est ordinairement celle qui réussit.

Une de ses variétés est:

A. *Rachialgia saturnina*; la Colique de plomb; *Colica saturnina*, d'Ilseman, 1752. Zeller, *Docimasia vini lithargyro mangonisati*, Tubinge, 1707.

Tous ceux qui eurent le malheur de boire de ce vin, furent saisis d'un resserrement de gorge, & de douleurs dans l'estomac & les intestins, lesquelles furent suivies d'une colique dans la région du ventricule & du nombril, & d'une constipation opiniâtre. Ils étoient souvent tourmentés par des vents qui ne sortoieut ni par haut ni par bas, d'une strangurie & d'un tenesme. Leur urine n'étoit presque point teinte, & se troubloit d'un moment à l'autre; leur pouls étoit dur & tardif, mais pourtant égal; ils avoient le blanc des yeux jaunes, & à la réserve des joues, le visage de couleur verdâtre, la bouche seche, des vomissemens fréquens, & des anxiétés accompagnées d'une palpitation de cœur violente.

Du moment que la maladie commence, & que les symptomes se manifestent, il faut recourir aux vomitifs & aux purgatifs, donner au malade de l'huile, du lait, des substances terreuses, telles que le bol d'Arménie, la terre sigillée, les yeux d'écrevisses, du baume du Pérou, des vulnéraires.

Prenez de la lessive de chaux vive & d'orpiment, mettez-en six gouttes dans une once de vin frélaté, il se trou-

blera, & deviendra aussi noir que de l'encre.

Ou bien, versez dix gouttes d'huile de vitriol sur trois onces de vin; s'il y a de la litharge, il deviendra aussi blanc que du petit-lait. *Voyez* la Pharmacopée de *Willis*, *pag.* 471.

4. *Rachialgia arthritica*, Astruc, *thes. de Rachialgiâ*, *pag.* 9. Quatrieme espece de colique de Poitou, de Tronchin. Zelst, *de podagrâ*, 1738.

C'est celle qui revient tour à tour avec les accès de la goutte; je veux dire qu'elle succede à celle-ci, & cesse du moment que la goutte revient. *Hippocrate*, *lib.* 6. *epidem.* a le premier observé cette alternative de la goutte & de la colique, & après lui *André du Laurent*, *quæst. anatom. lib.* 4. *quæst.* 8. *Roder. à Fonseca*, *Mercurialis*, *Musgrave*, *&c.* On peut en dire autant du rhumatisme que de la goutte.

Si le malade est fort & pléthorique, on commencera par la saignée; mais gardez-vous des cathartiques âcres, & sur-tout des émétiques. Appliquez-lui des vésicatoires sur les mollets, des ventouses seches sur la plante des pieds, & ensuite un emplâtre de galbanum,

auquel vous joindrez des fomentations tiedes sur les jambes & les cuisses, pour attirer la matiere arthritique au dehors. Appliquez-lui aussi sur le bas-ventre un sachet rempli de fleurs de camomille & de sureau, après l'avoir fait chauffer; donnez-lui un lavement d'eau & de lait, ou faites-lui boire souvent du lait pur; & comptez sur sa guérison. Après que les douleurs seront appaisées, donnez-lui du vin pour rétablir ses forces; recommandez-lui de monter souvent à cheval, & de se tenir chaudement. Voilà ce que dit *Tronchin*.

A. Cette maladie, qui régna dans le Monastere de Savigny, commençoit par une cardialgie gravative qui augmentoit après le repas, & qui étoit accompagnée d'une digestion lente & fatigante; il survenoit ensuite une constipation, les matieres fécales étoient dures, seches, & noires; les malades se plaignoient d'un sentiment d'ardeur extrême à l'estomac, accompagnée d'un tic cynique, c'est-à-dire d'un désir de rire occasionné par le chatouillement du cardia; il leur sembloit ensuite qu'on leur tiroit l'estomac avec violence vers les parties supérieures; de-là cette dou-

leur aiguë qu'ils ressentoient à l'épigastre, comme si on leur eût tordu l'estomac ; les intestins sembloient s'être portés vers le haut du bas-ventre qui étoit dur, tendu, aussi plat que s'il eût été adhérent aux vertebres ; tous les muscles souffroient, comme si on les eût arrachées ; les douleurs les plus aiguës se faisoient sentir ensuite dans les extrémités, aux coudes, aux genoux, aux jambes ; il sembloit aux malades qu'on leur brisoit ces parties : à ces symptomes succédoit l'impuissance de mouvoir les extrémités, accompagnée de l'affoiblissement du tact, & d'une douleur qui se faisoit sentir de nouveau à l'estomac ; la poitrine souffroit aussi au point qu'il sembloit aux malades qu'on leur rompoit le sternum ; la douleur étoit plus vive dans cet endroit que celle d'une brûlure, elle augmentoit au moindre tact ; les urines des malades étoient peu abondantes, leur ventre constipé, leur pouls paroissoit sain, à moins qu'il ne leur survînt une fievre maligne.

Ne peut-t-on point attribuer cette maladie aux matieres tartareuses du cidre que boivent les Normands, ou

aux fruits peu mûrs qu'ils conservent dans des souterrains abondans en salpêtre?

On guérit cette espece de rachialgie par le moyen des lavemens émolliens, des juleps anti-spasmodiques & anodins, & enfin par l'usage des bains; mais on parvient rarement à dissiper les douleurs arthritiques qui sont périodiques, & à rétablir la force de l'estomac & des extrémités. M. Marteau, *Journal de Méd. 1763, juill. 1764, janv. pag. 45. Voyez nov. 1761, pag. 415.*

B. *Rachialgia arthritica*, D. Strack, *Rachialgie arthritique.* C.

C'est une douleur aiguë de l'abdomen & des autres parties du tronc, occasionnée par une goutte vague, ou par un rhumatisme arthritique, & tout-à-fait semblable à la rachialgie métallique, avec cette différence cependant, qu'elle produit plus rarement l'épilepsie & l'espece de paralysie appellée *paresis*, dans laquelle les extrémités privées de tout mouvement, conservent un sentiment douloureux.

On connoît la goutte vague par les douleurs & les tumeurs qu'elle excite

dans différentes parties qu'elle attaque successivement ; le venin arthritique se jette sur presque toutes les parties du corps, tant internes qu'externes ; de là le carus, la péripneumonie, la pleurésie, l'asthme arthritiques. S'il attaque les visceres de l'abdomen, il en résulte la rachialgie arthritique dont voici les signes.

Douleur aiguë sans fievre & sans inflammation, pouls petit & lent, ou petit & fréquent à la fois, visage jaune ou de couleur d'olive, abattement des yeux ; ces symptomes sont précédés par des douleurs sourdes aux extrémités, ou par des lassitudes qui se font sentir après un léger exercice, par un sommeil inquiet, qui ne soulage pas, par des sueurs accompagnées d'un sentiment de brûlure & d'un picotement, pour ainsi dire, électrique. D'autres fois ces symptomes sont précédés par l'éruption d'un grand nombre de petites pustules prurigineuses, qui tombent en écailles, par une strangurie qui survient sans aucune cause manifeste, & par un écoulement d'urines limpides, quelquefois blanchâtres, comme du petit-lait, dans lesquelles

on obſervera des raies ſébacées; ce ſont là les ſignes les plus certains de la rachialgie arthritique.

La cure exige l'uſage des bains domeſtiques, ou des eaux thermales ſulfureuſes, de même que l'uſage interne de l'antimoine crud réduit en poudre très-fine à la doſe de deux ou trois grains, & d'une décoction de bois ſudorifiques; mais les bains pour ſoulager, doivent être pris en grand nombre, comme cinquante ou ſoixante, qu'on doit réitérer tous les ans.

5. *Rachialgia ab adiapneuſtiâ*; Colique de Poitou par le défaut de tranſpiration, Tronchin, *eſpece cinquieme*; *Colica Surinamenſis*, Herbert chez Tronchin. Foreſt, *obſ. lib. 21. obſ. 15.* Colique de Surinam. C.

C'eſt celle qui eſt cauſée par le défaut de tranſpiration, ou par le froid, & qui dégénere en épilepſie ou en paralyſie. Elle eſt fort commune à Surinam, ce qui vient de ce que les jours ſont extrêmement chauds, & les nuits très-froides. Il faut s'en tenir aux eccoprotiques doux & oléagineux, & y joindre les lavemens compoſés avec l'infuſion de camomille, l'opium mêlé avec

une égale quantité de cinabre, si les douleurs continuent, & faire boire au malade par-dessus de l'infusion de bois de sassafras. On terminera la cure par les eaux thermales sulfureuses.

6. *Rachialgia scorbutica, sixieme espece de* Tronchin. Eugalen. *de scorbuto, art.* 17. 24. Comme la bonne foi de ce dernier est suspecte, il faut s'en tenir aux observations de M. Tronchin, *Colique de Poitou scorbutique*. C.

Lindius ne fait aucune mention de cette espece. *Fréderic Hoffmann* parle d'une colique scorbutique, mais il emploie ce nom plutôt pour désigner la colique de Poitou en général, qu'une espece distincte. Les Anciens ont donné à cette maladie le nom de colique bilieuse.

Dans cette espece, indépendamment des douleurs cruelles que l'on sent dans le bas-ventre, il en survient d'autres dans les bras & dans les autres membres, lesquelles sont périodiques & dégénerent suivant *Eugalenus* en paralysie, ou en spasmes. Mais j'ajoute plus de foi à ce que dit M. *Tronchin*, savoir, que les extrémités inférieures, sur-tout les pieds & les jambes, devien-

nent aussi noires, & aussi dures que du poisson séché au soleil, & c'est ce que j'ai vû moi-même. Il survient une sueur saline, laquelle forme des cristaux qui se brisent sous les doigts, ainsi que l'Auteur l'a observé dans un homme qui mangeoit beaucoup de sel.

La saignée ne vaut rien dans cette maladie, & il faut s'en tenir aux laxatifs oléagineux, aux antiscorbutiques, & aux eaux chalybées.

7. *Rachialgia traumatica.* Voyez la dissertation de M. *Astruc* & l'histoire qui est à la fin, aussi bien que le Journal de Médecine, Juillet 1760, où l'on trouve deux observations sur cette espèce. D.

C'est celle qui est causée par un coup dans l'épine du dos : il conste par quantité d'observations, que des gens qui avoient été blessés dans l'épine ont été attaqués d'une colique de Poitou, je veux dire, de douleurs dans le bas-ventre & dans l'épigastre, de paralysie, de constipation & de quantité d'autres symptomes rachialgiques, dont on peut voir le détail dans M. *Astruc.* Cet Auteur prétend que le vice est dans la moelle de l'épine, dont la compression

& l'obſtruction occaſionnent la paralyſie des autres membres. Les douleurs que l'on ſent dans les inteſtins viennent de ce que les nerfs ſont affectés dans leur origine, qui eſt dans la moelle de l'épine; & à l'égard de la ſenſation que l'on rapporte aux extrémités des nerfs, il arrive à cet égard la même choſe qu'à ceux qui ſentent de la douleur dans la main ou dans le pied qu'on leur a coupé depuis long-temps, ce qui vient de la pulſation de l'artere voiſine qui a été coupée, & qui agit ſur le nerf. Il n'eſt pas étonnant, continue-t-il, que dans le temps même que la colique eſt dans toute ſa force, on puiſſe ſe preſſer & ſe toucher le bas-ventre ſans que la douleur augmente, vu que les inteſtins ont perdu leur ton & leur mouvement périſtaltique, & que les excrémens ne peuvent ſortir. C'eſt-là ce qui a fait donner à cette maladie le nom de rachialgie, de *rachis* épine du dos, & *algeia* douleur. *Voyez* la queſtion de Médecine de M. *Aſtruc*, dans laquelle il examine ſi la ſaignée convient ou non dans la colique de Poitou, ou plutôt dans la rachialgie, imprimée en 1750.

M. *Privat*, Médecin à Alais, traitoit une jeune fille, qui ensuite d'une colique d'estomac violente, fut affectée tout-à-coup pendant trois heures d'une paraplégie & d'une privation totale de sentiment & de mouvement dans les parties situées au-dessous du cou: ayant examiné cette partie, il apperçut une éminence dans la derniere vertebre du cou, & au-dessous un creux, qui lui firent juger qu'elle étoit luxée. La fille ne survécut que deux mois à cet accident. La colique d'estomac est accompagnée d'efforts violens pour vomir, & M. *Privat* ne douta point que ces efforts n'eussent occasionné la luxation de la vertebre. La douleur cessa du moment que la paraplégie survint, & la même chose arrive dans la rachialgie.

8. *Rachialgia osteosarcosis*, Benjamin Gooch; *Cases of Surgery, pag. 178. ann. 1758.*

C'est une maladie dont le principal symptome consiste dans des douleurs violentes dans tout le corps, sur-tout dans les vertebres des lombes, lesquelles sont suivies de la dislocation, de la flexibilité des os, du raccourcissement du corps.

Une femme bien portante & bien réglée, fut attaquée à l'âge de trente ans de douleurs dans tout le corps accompagnées de fievre, dont la violence se faisoit sur-tout sentir dans les extrémités. Neuf mois après, elle perdit entiérement l'usage des jambes, & l'on apperçut en elles des signes de scorbut. Pendant les quatre années qui suivirent, les autres os se ramollirent; elle devint asthmatique, bossue, elle ressentit des douleurs dans les vertebres, & son corps se rapetissa.

On lui trouva les visceres sains à l'exception du poumon & du cœur, qui étoient flasques; tous ses os, si l'on en excepte les dents, étoient ramollis; la dissolution dans les os cylindriques avoit commencé par l'intérieur des os, & ceux-ci ne résistoient pas plus au scalpel que les muscles. On employa inutilement différens remedes; les chalybés même ne produisirent aucun effet. Son corps se raccourcit de vingt-six pouces.

XXX. *LUMBAGO; Mal des reins.*

C'eſt un genre de maladie douloureuſe, dont le principal ſymptome conſiſte dans une douleur dans les reins, qui empêche de ſe redreſſer.

Les malades ſont appellés *lumbaginoſi*, *elumbes*, en François *éreintés ou érenés*; la maladie par les Grecs *lordoſis*, *oſphialgia*, *&c. Aſphialſia*, par Riolan, *Iſchias* par Archigene.

Elle differe de la colique rénale, en ce qu'elle n'eſt accompagnée ni de nauſée, ni de douleur dans les ureteres & les teſticules, ni de ſtupeur dans les cuiſſes, ni de ſtrangurie; de la colique, en ce que la douleur ſe fait ſentir dans le dos, & qu'elle ne ceſſe ni ne s'appaiſe point par l'évacuation des excrémens. Elle eſt ſouvent compliquée de la ſciatique, de maniere qu'elle empêche qu'on ne puiſſe ſe redreſſer, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de *courbature des lombes*.

1. *Lumbago rheumatica* de Sydenham, *pag. 170*. Juncker, *tab. 19*. L.

Cette maladie conſiſte dans une dou-

leur violente dans les lombes, qui fait qu'on ne peut se redresser; elle n'augmente ni par le tact, comme celle qui accompagne les plaies, ni par la chaleur du lit, comme la vérolique & la scorbutique, & le sang que l'on tire au malade est couvert d'une croûte blanche. Ajoutez à cela que les membres sont ordinairement affectés d'une douleur vague.

On la guérit par des saignées réitérées, par une diete légere au commencement, & ensuite émolliente, rafraîchissante & légérement diaphorétique. Cette maladie affecte les muscles extenseurs du dos.

2. *Lumbago arthritica*; Goutte aux lombes, appellée *osphialgia* par Hippocrate.

Cette espece est familiere aux personnes goutteuses; elle provient d'une matiere tartareuse qui irrite les ligamens & le périoste des vertebres, & s'aigrit par la pression.

Elle affecte l'épine du dos, & le plus souvent l'os sacrum, & demande les mêmes remedes que la goutte.

3. *Lumbago plethorica*, Fréd. Hoffmann, *tom.* 2. *pag.* 297. *Lumbago hæmorrhoi-*

dalis de Juncker; *Catamenialis* d'Hippocrate. *A fluore albo*, Fred. Hoffmann.

On la croit occaſionnée par la ſuppreſſion des évacuations ſanguines auxquelles on eſt accoutumé, par exemple, des menſtrues, du flux hémorroïdal, des fleurs blanches. Il y a même des gens qui prétendent qu'une trop grande continence peut l'occaſionner.

4. *Lumbago febrilis*, Moron, *Direct.* Mal des reins fébrile.

Celle-ci eſt pour l'ordinaire un ſymptome qui annonce les maladies fébriles & les phlegmaſies, & quoique paſſager, il ſert à déſigner plus diſtinctement les maladies auxquelles il ſuccede. Par exemple, la petite vérole dans les adultes, eſt accompagnée au commencement d'une douleur de reins & d'efforts pour vomir; dans les enfans, d'aſſoupiſſement.

5. *Lumbago ſcorbutica*, Eugalenus chez Sennert, *de ſcorbuto*, Lind. *de ſcorbuto;* Mal des reins ſcorbutique. A.

C'eſt une douleur dans les lombes, qui revient pour peu qu'on faſſe de l'exercice, qui augmente la nuit, qui ſurvient dans le ſecond, & ſur-tout dans le troiſieme période du ſcorbut, qui

eſt moins vague que celle des autres parties, & qui eſt accompagnée d'urines peu abondantes, troubles, fétides, ſouvent de l'enflure œdémateuſe des jambes, de laſſitude, de la pâleur du viſage, &c.

La ſaignée lui eſt contraire; mais il n'en eſt pas de même des anti-ſcorbutiques, du lait, &c. Rien ne ſoulage plus le malade, que de lui donner tous les jours une once d'oxymel ſcillitique, & de fomenter la partie douloureuſe avec de la leſſive de cendres ordinaires, dans laquelle on a fait cuire des fleurs de camomille, de ſureau, de l'abſinthe, de la rhue & de l'écorce de citron.

6. *Lumbago pſoadica*, obſervée par *Lamothe*, Chirurgien à Valogne en Normandie. A.

Cet Auteur a obſervé quelquefois ce mal des reins ſingulier, lequel eſt cauſé par l'inflammation & la ſuppuration du muſcle appellé *pſoas.* Le grand *Pſoas* a ſon origine dans les vertebres des lombes, & s'inſere dans la cuiſſe. Le petit *Pſoas* a la ſienne à côté de la vertebre ſupérieure des lombes, & s'inſere dans l'os pubis. Le grand, qui ſert à fléchir

la cuisse, est souvent affecté dans cette maladie, & c'est ce qui fait que les malades ne peuvent point étendre la cuisse, ce qui est un signe pathognomonique de cette espece. Indépendamment des remedes généraux, *Lamothe* est d'avis qu'on incise le bas-ventre, & qu'on enfonce le bistouri jusqu'à ce muscle qui s'est abcédé ensuite d'une inflammation, cette voie étant la plus courte pour faire écouler le pus, lequel ne manqueroit de causer tôt ou tard la mort au malade, s'il séjournoit dans le bas-ventre.

7. *Lumbago partûs ;* Douleur de l'accouchement. A.

Quoique cette douleur se fasse principalement sentir dans les lombes, elle ne laisse pas que d'appartenir à la colique utérine, vu qu'elle est causée par la distraction des ligamens larges qui tiennent de part & d'autre au bassin, & tiraillent le péritoine qui est adhérent aux lombes, lorsque la matrice se contracte pour chasser le fœtus dehors. Ces douleurs deviennent successivement plus fréquentes, & laissent quelques intervalles lucides qui permettent à l'accouchée de dormir; à chaque renou-

vellement de douleur, & à chaque effort que la femme fait, l'orifice de la matrice se dilate. Cette douleur a cela de singulier, qu'elle s'appaise lorsqu'on comprime les lombes de la malade avec un bandage, ou avec les poings. Il lui prend enfin un tremblement dans les genoux, le chorion perce, les eaux s'écoulent, l'enfant sort & les douleurs s'appaisent tout à coup d'elles-mêmes, après avoir résisté à tous les moyens dont on s'est servi pour les faire cesser.

8. *Lumbago à saburrâ*, Baglivi, *de fibr. motric. lib. 1. cap. 10. pag. 345.* Mal de reins causé par des saburres.

Elle est causée, à ce que dit l'Auteur, par un amas de saburres crues & indigestes dans le mésentere. Les Médecins du commun admettent cette espece & quantité d'autres sans examen, se fondant sur leur possibilité; mais ce motif ne me paroît pas suffisant, & je ne puis les admettre qu'après que leur existence aura été constatée par des observations à la certitude desquelles on ne puisse se refuser.

On la connoît aux symptomes suivans. Le malade est constipé depuis long-temps, il ne trouve plus le même

goût aux alimens. Il se plaint d'un sentiment de pesanteur dans tout le corps, de chaleur & de douleur aux reins. *Baglivi* l'attribue à une cacochylie putride amassée dans le mésentere & à des humeurs crues qui engorgent les glandes de ce viscere. Cette affection du mésentere présente les symptomes du lumbago.

On combat à Rome cette maladie, par l'usage des rafraîchissans & des émulsions, qui loin de diminuer le mal, ne font que l'augmenter. *Baglivi* commence la cure par les lavemens & les fomentations, & la termine par les purgatifs.

9. *Lumbago Miliaris*, Allione *de Miliari.*

Cette douleur est souvent un symptome qui précede l'éruption de la miliare, elle l'annonce même lorsqu'elle est compliquée de crampe, de fievre, & d'une odeur acide, & elle cesse dès que l'éruption est faite.

10. *Lumbago à nisu; Effort des reins. Reins entr'ouverts.*

Le trop grand usage des femmes, lors sur-tout qu'on les voit debout, est souvent suivi de maux de reins vio-

ſens, de l'atrophie & de paraplégie des cuiſſes, & le malade s'alite pour ne jamais plus ſe relever. Tiſſot, *de manuſtupratione*, *pag.* 212.

Ces ſortes de maux de reins ſont quelquefois la ſuite des efforts que l'on fait pour porter ou ſoulever des fardeaux, mais le plus ſouvent ils ſont occaſionnés par un rhumatiſme, ſans que ces efforts y ayent aucune part.

Ceux qui ne ſont point accoutumés à aller à cheval, & qui viennent à en monter un qui a le pas rude, ſont ordinairement attaqués de douleurs de reins qui ſont plus violentes le ſecond jour que le premier, & qui s'irritent par la preſſion ou par le tact. Ces ſortes de douleurs exigent rarement la ſaignée, & pour l'ordinaire elles s'appaiſent à l'aide du repos & de la chaleur, ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe employer les fomentations réſolutives & anodines avec une décoction de fleurs de mélilot & de camomille. Les extenſeurs des lombes, ſavoir, le ſacrolumbaire, le très-long du dos, & le demi-épineux ſont ordinairement affectés par ces ſortes d'efforts, & on peut le connoître par leur ſituation, leur origine & leur inſertion.

Balloni & *Baglivi* ont quelquefois obſervé que ces ſortes de maux de reins cauſés par un effort violent, ſont ſuivis d'un épanchement de ſang entre les muſcles, ce que l'on connoît par la fluctuation, quand même elle ne ſeroit précédée d'aucun ſigne de ſuppuration. Dans ce cas, il faut percer la tumeur avec une lancette pour lui procurer une iſſue.

11. *Lumbago ab anevriſmate*, Aubert, *in ſepulcret. Tom.* 2. *pag.* 573. *obſ.* 35. *Mal des reins cauſé par un anévriſme.* C.

Ces ſortes d'anévriſmes corrodent ordinairement les vertebres, & leur rupture eſt ſuivie d'une mort ſubite. On connoît cette eſpece à la douleur pulſative qui répond au battement des arteres, ſans aucun ſigne d'inflammation.

12. *Lumbago apoſtematoſa*, Riviere, *obſerv.* 2. communiquée par M. *François Chomel.* C'eſt celle qui eſt cauſée par un abcès dans les reins.

13. *Lumbago ſympathica*, Bonet, *obſ.* 41. 42. &c. Mal des reins ſympathique.

C'eſt celui qui eſt cauſé par la léſion de quelque viſcere voiſin, & qui ſe communique aux reins par l'entremiſe

des nerfs. On le connoît avant même que le malade soit mort. Tels sont les suivans.

Par la squirrosité de glandes du mésentere, Warthon *adenograph.*

Par une tumeur, un abcès, un squirre dans le pancréas.

Par un squirre dans le pylore, la veine cave & le pancréas.

Par un squirre dans les reins, suivi de leur putréfaction, sepulchret. 42.

Par un abcès près de la bifurcation de la veine cave, obs. 43.

Par des vers dans les reins, addit. observ. 2.

14. *Lumbago ab hydrothorace*, Morgagni, *Epist. 16. 38. 41.* Bonet, *sepulch. tom. 2. obser. 60. §. 3.*

C'est une douleur qui se fait sentir aux lombes, & que *Morgagni* attribue à la pression des eaux renfermées dans la poitrine, & principalement dans le péricarde. La maladie ne présentoit d'autres signes d'hydropisie de poitrine, que le rhume, la fievre & un pouls foible. Le malade rapportoit la douleur à la partie de l'épine du dos qui répond aux lombes.

15. *Lumbago à ſatyriaſi.* D. Hatté, *Journ. de Méd. Fév. 1755. pag. 110.* Satyriaſme.

Un homme qui ſe livroit aux plaiſirs de l'amour trois ou quatre fois chaque jour, devint ſi maigre & ſi foible, qu'il fut dans la néceſſité de recourir aux ſecours de la médecine. Le principal ſymptome dont il ſe plaignoit, étoit une douleur extrêmement aiguë, qui s'étendoit le long de l'épine, depuis le milieu du dos juſqu'au coccyx; cette douleur étoit accompagnée de gonflement dans cette partie; le malade étoit obligé, pour appaiſer cette douleur, de marcher, les genoux entiérement fléchis, en appuyant ſes mains ſur ſes gras de jambes. Au reſte point de gonorrhée, point de dyſurie, point de tremblement de mains, ni de céphalalgie gravative. Cette maladie avoit ſuccédé au ſatyriaſe, c'eſt-à-dire, à un déſir inſatiable du coït, auquel il s'étoit livré, & lorſqu'on guériſſoit la douleur des reins, le ſatyriaſe revenoit.

La cure exige la ſaignée, des fomentations émollientes, & des émulſions.

Cette

Cette espece est appellée *lumbago*, & *Ronsæus* dans *Sennert* la désigne sous le nom de *quatrieme espece d'étisie dorsale.*

16. *Lumbago pseudoischuria.* Voyez *l'ischurie néphrétique.*

17. *Lumbago ab arthrocace*, Perrault, *Journ. de Méd. May 1767. pag. 389.* C'est une douleur continuelle du dos, accompagnée de l'inflexion du tronc & de gibbosité; on découvrit dans le cadavre quelques vertebres dorsales putréfiées, le périoste rempli d'un pus inodore, les cartilages séparés, & la moelle de l'épine en suppuration.

XXXI. *Ischias*; Sciatique; *Dolor ischiaticus*, de Sennert; *Ischiagra*, de Schneider; *Malum ischiadicum*, de Nenter; *Dolor coxendicus*, de Bonet; *Morbus coxarius*, de Haen; *Sciatica*, en Latin barbare.

C'est une maladie dont le principal symptome est une douleur constante souvent continue dans le coccyx, l'os sacrum & les os du bassin, l'articula-

tion de la cuiſſe avec ces os, dans les muſcles du jarret & de la jambe, laquelle s'étend très-ſouvent le long du faſcialata, & empêche le malade de marcher, de reſter debout & le rend boiteux. On a ſouvent peine à la diſtinguer de la fortraiture.

1. *Iſchias intermittens*, Eſſai d'Edimbourg, *tom. 6. articl. 49. pag. 143.* Sciatique intermittente. L.

Cette eſpece eſt cauſée par le levain fébrile des fievres intermittentes, par exemple, de la quotidienne, de la tierce. Elle revient tous les jours, ou tous les trois ou quatre jours à la même heure avec la fievre, & ſe termine par des ſueurs. Une accouchée, qui habitoit un lieu marécageux, fut attaquée d'une douleur autour de l'os iſchion, qui s'étendoit juſqu'au vaſte externe, & revenoit tous les jours à une heure fixe avec une forte fievre, & ſe terminoit par des ſueurs. La douleur paſſée, elle ſe portoit bien, & paroiſſoit n'avoir aucune autre maladie. Après lui avoir donné l'émétique & l'avoir purgée, on en vint au quinquina, auquel on joignit l'elixir de vitriol,

les anti-spasmodiques & un emplâtre vésicatoire sur la cuisse. Elle guérit parfaitement. *Duncan Baine.*

2. *Ischias sanguineum*, Bonet, *sepulchret. obs.* 13. *A sanguine*, Moroni, *director.* L.

La sciatique est souvent causée dans les femmes, par la suppression des menstrues & des lochies, & dans les hommes, par celle du flux hémorroïdal, & c'est à ce principe que les disciples de *Stahl* l'attribuent.

Cette espece differe de la rhumatique, en ce que le sang n'est point couvert d'une coeunne blanche, lorsqu'elle est simplement causée par la pléthore. *Bonet* prétend qu'on la guérit par la saignée & par une diete légere.

3. *Ischias hystericum*, Raulin *de morbis vaporosis*, *cap.* 8. Sydenham, *p.* 132. *tom.* 1. *de colicâ biliosa.* Sciatique hystérique. L.

On la distingue des autres 1°. par la connoissance que l'on a de la disposition hystérique de la malade; 2°. En ce qu'elle est passagere, & qu'elle s'en va aussi promptement qu'elle est venue. 3°. par la sensibilité de la partie, qui

est telle, qu'on ne peut y toucher, même après que la douleur a cessé.

On l'appaise en appliquant sur la partie des linges chauds parfumés avec du succin, en faisant prendre à la malade des narcotiques mêlés avec de la teinture de castoreum. L'électrisation la calme sur le champ.

4. *Ischias gravidarum*, Mauriceau, *lib. 1. cap. 17. Douleur des cuisses & des jambes.* L.

Cette maladie consiste dans une douleur aux cuisses & aux jambes, accompagnée de l'enflure œdémateuse de ces parties & de varices, laquelle augmente dans les derniers mois de la grossesse, & est plus violente le soir que le matin, lorsqu'on est debout que lorsqu'on est couché. Elle est causée par le défaut de circulation dans les veines iliaques.

On ne doit point ouvrir les varices sans une extrême nécessité, mais les comprimer légérement avec un bandage oblique. La femme ne doit point marcher, mais se tenir couchée le plus long-temps qu'elle pourra, & bassiner les parties affectées avec du vin aro-

matique. Cette enflure se dissipe souvent avant l'accouchement, & est surtout familiere à celles qui sont enceintes de jumeaux. *Voyez* ce que j'ai dit de la colique utérine des femmes grosses, laquelle est compliquée de douleur & de stupeur dans les jambes, à cause de la distraction des ligamens ronds. On remédie à ces maladies par la saignée, & en faisant prendre à la femme une situation commode.

5. *Ischias ab sparganosi; Dépôt laiteux dans la cuisse.* Puzos, *Mém. sur les dépôts laiteux*, *pag.* 350. L.

Le *sparganosis*, suivant *Dioscoride*, est une surabondance de lait, qui oblige ce fluide à se jeter sur les autres parties.

Cette maladie attaque les femmes qui ont beaucoup de lait, & qui ne nourrissent point, environ quatorze jours après qu'elles ont accouché; & se manifeste par une douleur dans l'aine, laquelle s'étend tout le long des vaisseaux cruraux, & qui les fait enfler. Elle est suivie de la difficulté de marcher, d'une douleur dans la cuisse & dans le jarret, qui s'étend quelquefois

jusqu'à l'extrémité du pied. La tumeur œdémateuse croît quelquefois au point, que les extrémités inférieures deviennent deux fois plus grosses que dans leur état ordinaire.

On distingue le dépôt séreux du laiteux, en ce que le premier se forme dans les pieds, & remonte insensiblement sans causer aucune douleur; au lieu que le laiteux se forme dans les cuisses, d'où il descend ensuite en causant au commencement, de la douleur à la malade. Il n'y a que les femmes grosses ou les accouchées qui y soient sujettes.

On dissipe cette douleur, 1°. par une ou deux saignées; 2°. par la purgation; 3°. en appliquant continuellement des linges chauds sur la partie affectée; 4°. avec des topiques résolutifs, tels qu'une décoction d'herbes émollientes & résolutives, auxquelles on ajoute le vin blanc, l'eau de vie, le sel ammoniac; avec des embrocations de savon & du beurre, l'huile d'amande amere avec l'esprit de vin, le baume de *Fioraventi*, des frictions seches réitérées, &c. Si après qu'une cuisse est guérie, l'au-

tre vient à s'enfler, comme cela arrive souvent, on réitere les mêmes remedes.

6. *Ischias ex abscessu*, Riviere, *obs. 53. centur.* 2. Fabric. Hildanus, *observ.* 71. *cent.* 1. Lamotte *observ. Chirurg.* 110. 111. *&c.* Chifflot, *obs.* 47. *fol.* 41. Sciatique causée par un abcès. C.

Une femme eut un abcès au-dessus de l'articulation du fémur avec l'ischion, qui la tourmenta pendant un an entier, & qui la faisoit boiter. On l'ouvrit, il en sortit quantité de pus, & elle fut parfaitement guérie au bout d'un mois. Une autre en eut un dans le même endroit pendant plusieurs mois, on appliqua dessus des cataplasmes maturatifs, on l'ouvrit cinq jours après. Il suppura beaucoup & la malade guérit. J'ai eu occasion d'observer la même espece dans un Capitaine d'infanterie appellé M. du Billard.

Ischias à carie, Beniveni, *de abditis cap.* 79. C'est une suite de la premiere.

7. *Ischias syphiliticum*, Baglivi, *pag.* 206. *lib.* 2. §. 2. *Ischias Gallica*, Moroni, *Director.* Sciatique vénérienne. C.

Je traitai derniérement un homme attaqué d'une sciatique violente, & je

désespérois de sa guérison, lorsqu'il me fit entendre qu'il avoit eu il y avoit vingt ans des bubons vénériens qui l'avoient extrêmement tourmenté ; ce qui me fit soupçonner que sa sciatique étoit causée par un virus vénérien. Je lui prescrivis une décoction de salsepareille, l'antimoine crud, le brou de noix &c. & sa sciatique se dissipa au bout de quelques jours, au grand étonnement des assistans. *Baglivi*, à qui nous devons cette histoire, prend occasion de là d'invectiver contre les Médecins qui se mettent peu en peine de connoître les especes dans la pratique, & traitent toutes les maladies, par exemple la sciatique, de la même maniere.

8. *Ischias verminosum*, Delii *amœnit. pag.* 349. Zacutus, *prax. pag.* 398. Sciatique vermineuse. B.

Un enfant d'une habitude de corps extrêmement serrée, pâle, & qui avoit le bas-ventre un peu dur, étoit sujet à des douleurs dans le bas-ventre, compliquées de fievre, ce qui donnoit lieu de croire qu'il étoit atteint d'une atrophie. Il chanceloit sur ses genoux, il

portoit le pied droit en dedans, il avoit des douleurs dans le fémur, surtout dans le côté droit de l'os des iles; ce que ses parens attribuoient à la luxation du fémur. Le Chirurgien tenta de la réduire, mais l'enfant continua de boiter. Le fameux *Delius* s'étant apperçu qu'il avoit des démangeaisons dans le nez, les yeux abattus, qu'il crachoit souvent, que son urine ressembloit à du petit lait, & qu'il avoit des douleurs dans le bas-ventre, soupçonna qu'il avoit des vers dans les intestins, ce qui l'obligea à lui donner des anthelmintiques. Il rendit plusieurs vers vivans, & la sciatique, de même que les autres symptomes se dissiperent.

Zacutus rapporte qu'un homme sujet depuis un an à une sciatique violente, ayant été saigné du pied, il sortit avec le sang un ver mince long d'une palme, & que la douleur cessa aussi-tôt; mais le crédit de cet Auteur n'est pas assez bien établi pour qu'on puisse ajouter foi à son récit.

9. *Ischias à subluxatione*, Petit, *Mém. de l'Acad. des Sciences 1718*. Sciatique

causée par une luxation imparfaite. D.
La distorsion violente des ligamens, de la capsule articulaire, des tendons qui assurent l'articulation du fémur, par une chute, un coup, un effort, est suivie d'une douleur aiguë & opiniâtre qui s'appaise au moyen de la saignée, du repos, d'une diete médiocre & d'une boisson délayante. Il n'y a point de luxation parfaite sans fracture, à moins qu'elle ne soit occasionnée par le relâchement successif des tendons, & on la connoît à la longueur inégale des jambes. *Voyez* Heister, *Chirurg. part.* 1. *lib.* 3. *cap.* 10.

10. *Ischias rheumaticum. Dolor ischiadicus* de Sennert, *cap.* 6. Sciatique rhumatique. L.

Elle differe de la sciatique arthritique 1°. en ce qu'elle ne se fixe point dans les articles, mais dans les muscles situés entre l'os sacrum & le genou, même dans ceux de la jambe, je veux dire, dans la large aponévrose qui les enveloppe tous; 2°. en ce que ceux qui en sont affectés, ne ressentent point comme les personnes goutteuses des douleurs ni dans les pieds ni dans les mains;

3°. dans le cas où la douleur eſt externe, elle n'eſt point compliquée d'enflure comme dans la goutte. Cette douleur eſt extrêmement opiniâtre, elle eſt ſuivie de boitement & de l'atrophie des membres.

Il faut changer la craſe du ſang, qui eſt âcre & viſqueuſe par des potions délayantes, qu'il faut faire précéder des remedes généraux, tels que la ſaignée & la purgation. Si le malade eſt d'un tempérament chaud & ſec, il faut y joindre les bains domeſtiques chauds, le petit lait, les eaux thermales ſulfureuſes. S'il eſt froid & pituiteux, les diſcuſſifs, les attractifs, les ſudorifiques. Par exemple, les fomentations avec les feuilles de ſureau, de lierre chauffées au feu, ou avec leur décoction, le bain de ſable de mer chauffé au feu ou au ſoleil, l'immerſion dans les eaux de Balaruc, les linimens chauds avec du ſavon délayé dans de l'eau de vie, &c. produiſent ſouvent un bon effet. Dans les cas où ces remedes ne réuſſiſſent point, j'ai éprouvé qu'une électriſation un peu forte & réitérée guérit quelquefois la ſciatique.

11. *Ischias arthriticum*, Sennert, *cap.* 6. *Premiere espece de douleur sciatique;* De Haen, *de dolore coxario*, *tom.* 4. *Goutte sciatique ; Malum ischiadicum*, Nenteri, *tabul.* 32. *cap.* 5. L.

Elle attaque les personnes gouteuses, principalement celles qui sont âgées; elle se fixe dans l'os sacrum, ou dans l'articulation de la cuisse, & elle est infiniment plus violente dans ce second cas que dans le premier. La douleur est profonde, véhémente, elle s'aigrit par le mouvement, elle s'étend jusqu'aux pieds & y cause une tumeur rougeâtre & unie. Elle revient par intervalles, & n'est point fixe comme la sciatique rhumatique invétérée. Elle attaque souvent les personnes sanguines, gloutonnes, adonnées aux femmes & à la bonne chere.

Elle exige en général le même traitement que la podagre.

XXXII. *Proctalgia* ; Douleur du fondement ; *Dolor ani*, Tulpii.

C'eſt une douleur dans le fondement ou l'extrémité du rectum, & dans les environs, dont les diverſes eſpeces dépendent de tout autant de principes différens.

1. *Proctalgia inflammatoria* ; *inflammation du fondement*, Sennert, *de inflammatione ani*, *cap.* 10. B.

Elle ſe manifeſte par une tumeur chaude & une douleur aiguë, qui augmente lorſqu'on la preſſe, & qui eſt accompagnée de la conſtipation & de la fievre. Cette maladie doit ſon origine au trop fréquent exercice du cheval, à un coup violent, à la ſuppreſſion du flux hémorroïdal, à des topiques âcres, &c.

Elle eſt extrêmement difficile à guérir, & dégénere ſouvent en fiſtule. Les remedes qui lui conviennent ſont la ſaignée, une nourriture légere, les fomentations émollientes & anodines au commencement, les cataplaſmes

avec de la mie de pain blanc, le lait, le safran, les feuilles de *solanum hortense*, l'huile rosat, d'amandes douces, la décoction de mauve, de racine d'althæa, de fleurs de camomille, de mélilot, &c. Au cas qu'il se forme un abcès, il faut l'ouvrir de bonne heure & le déterger, de peur que le pus ne cause une fistule.

2. *Proctalgia cancrosa;* Chancre au fondement. C.

Il est occasionné par des fics, des thymus, des ulceres chancreux & des rhagades malins; car les fics, les crêtes, les condylomes benins, quand même ils seroient vénériens, ne causent presque point de douleur, mais sont souvent d'un très-mauvais caractere, & deviennent carcinomateux, d'où s'ensuivent des douleurs poignantes, prurigineuses, lancinantes, accompagnées de dureté, d'âpreté, d'un écoulement âcre & ichoreux, de rhagades corrosifs, dont l'effet se fait principalement sentir lorsqu'on va à la selle.

Dans le cas où ces maux sont occasionnés par un virus vénérien, il faut, après plusieurs bains réitérés, en venir

aux frictions mercurielles, & couper avec le bistouri les crêtes, les porreaux, les verrues, ou les consumer avec un caustique, & panser la plaie à l'ordinaire. Lorsque le cancer est vérolique, il est plus dangereux, & presque incurable. Il faut le consumer comme les autres, & calmer la douleur avec du beurre, ou de l'onguent composé avec la ceruse & la litharge, sans oublier les narcotiques.

3. *Proctalgia fistulosa ;* Fistule à l'anus. C.

La fistule à l'anus est ordinairement précédée de phlegmons, ou de marisca qui sont venus à suppuration. Elle consiste dans un ulcere sinueux, calleux au fondement, qui, lorsqu'il forme des sinus, des clapiers dans le rectum, la vessie, & les parties voisines, est extrêmement difficile à guérir.

On divise les fistules en complettes & incomplettes. On les guérit par une opération de Chirurgie, dont le but est de convertir un ulcere calleux en une plaie simple. Les anciens, à ce que dit *Sennert*, ont regardé la cure des fistules comme impossible, & l'on ne doit point les

consulter. L'on fera mieux de lire ce qu'*Heister* & les autres Chirurgiens modernes ont écrit là-dessus.

4. *Proctalgia intertriginosa*; *intertrigo ani.* Sennert, *Ecorchure à l'anus.* L.

C'est une douleur compliquée de l'excoriation & de la rougeur des parties. Lorsque l'excoriation provient de causes mécaniques, par exemple, de ce qu'on a resté trop long temps à cheval, on la guérit en appliquant dessus du suif, de la graisse, de l'huile rosat, de l'eau rose, &c. Les petits enfans sont extrêmement sujéts à ces sortes d'écorchures, & elle est occasionnée chez eux par l'acrimonie de l'urine qui séjourne dans les plis & dans les rides de ces parties, & qui s'y échauffe, & le moyen de les en garantir est de les tenir proprement, & de les laver souvent avec du vin & de l'eau. Les nourrices ont coutume de les saupoudrer matin & soir avec de la céruse pulvérisée, & les pauvres gens avec la poudre que l'on tire du saule carié.

Lorsque l'écorchure tient de la dartre, soit qu'elle soit simple ou vénérienne, ce qui arrive assez fréquemment

aux adultes, elle demande une autre méthode curative, & entr'autres celle qu'on emploie pour le prurit de l'uterus.

5. *Proctalgia ex rhagadibus*, Sennert, *loc. citat.* Gerçures du fondement. L.

Les rhagades ſont certaines crevaſſes qui viennent autour de l'anus ſans tumeur & ſans ſuppuration, pareilles à celles qui ſe forment aux levres, aux doigts des gens de la campagne qui voyagent dans le fort de l'hiver. Ces ulceres ſont ſecs, douloureux & incommodes; ils cauſent un teneſme, & s'irritent tous les jours par la néceſſité où l'on eſt d'aller à la ſelle. Ils ſont cauſés par l'acrimonie du ſang, & par conſéquent il convient d'abord d'y remédier par des remedes internes & par le régime, & enſuite par les moyens que la Chirurgie preſcrit.

6. *Proctalgia Braſilienſis* de Zacutus Luſitanus, *prax. pag. 396*. Maladie du Bréſil, appellée *le ver;* par les Portugais, *Bicho;* par les habitans du Bréſil *Malhundo;* par les Hollandois *Worm;* par les habitans d'Angola *Bittos*. Hiſtoire des voyages. A.

Le principal ſymptome de cette maladie eſt une douleur brûlante dans le fondement, accompagnée au commencement de conſtipation, d'une laſſitude ſpontanée, & dans la ſuite, du moins chez les habitans d'Angola, d'une triſteſſe profonde, de céphalalgie, de la débilité des jambes, de douleurs aiguës & d'une eſpece d'exophtalmie. Il ſuffit aſſez ſouvent lorſqu'elle commence, de ſe laver le fondement, & d'y introduire un ſuppoſitoire fait avec le ſuc de citron auſſi long-temps qu'on peut l'endurer; car il aigrit la douleur, mais il la guérit.

Lorſqu'on emploie trop tard ce ſuppoſitoire, l'ardeur & la démangeaiſon augmentent, le fondement s'enfle, s'ulcere, & rend quantité de mucoſité blanche & putride, ou de pus. Dans ce cas, outre le jus de limon, il faut encore laver la partie avec du ſuc de tabac. On emploie auſſi avec ſuccès les feuilles de tabac que l'on arroſe avec du vinaigre, & que l'on ſaupoudre avec du ſel marin; mais la douleur qu'elles cauſent eſt ſi violente, qu'on eſt obligé de tenir le malade par force.

Les lavemens avec la décoction de roses & de jaunes d'œufs, de même que les linimens avec l'huile rosat & la céruse, produisent aussi un très-bon effet. Lorsqu'on néglige ces secours, l'ulcere fait des progrès, le sphacele s'y met, les forces du malade s'épuisent, quoiqu'il n'ait point la fievre, & qu'il ne soit point altéré, & il meurt.

7. *Proctalgia ab exaniâ*; Chute du fondement, voyez *exaniam*, *class. 1. genr. 47.* D.

Cette maladie est assez familiere aux enfans & aux jeunes gens qui sont sujets à la diarrhée, & d'un tempérament foible. Il faut à chaque fois qu'ils vont à la selle, remettre doucement l'intestin en place, après l'avoir lavé avec du vin dans lequel on a fait bouillir des feuilles de bouillon blanc. Au cas que l'intestin soit dur & douloureux, on ne peut le réduire, qu'après l'avoir oint avec de l'huile ou du beurre.

8. *Proctalgia ex mariscis*, Riviere, *cent. 3. observ. 7.* Douleur des hémorroïdes. L.

Après avoir saigné le malade, on lui donnera avec une petite seringue des

lavemens d'huile, après avoir enveloppé la canule avec un boyau de poule. Il se nourrira de crême de seigle, & d'émulsions hypnotiques.

On appliquera sur les hémorroïdes du suc de joubarbe mêlé avec du jaune d'œuf, & un grain d'opium. On peut encore appliquer dessus les feuilles du sedum telephium de *Linnæus*, ou un collyre composé avec du blanc d'œuf pêtri avec de l'alun, après l'avoir enveloppé dans un linge.

Les personnes sujettes à ces sortes de douleurs, peuvent encore se servir d'un cataplasme fait avec de la mie de pain, du lait & du safran, le bouillon, la mauve, la racine de guimauve, la graine de lin, la fleur de camomille, les feuilles de jusquiame, ou plonger leur derriere dans la décoction de ces plantes. Rien n'est meilleur pour se garantir des marisca, que de se laver fréquemment avec de l'eau froide ou tiede, & de boire le matin une pinte d'eau dans laquelle on met un verre de lait.

9. *Proctalgia diarrhoica*; Douleur du fondement causée par la diarrhée. B.

Ceux qui ont une diarrhée violente,

fur-tout bilieufe, ou qui boivent pendant plufieurs jours des eaux minérales cathartiques, font fouvent fujets à une douleur vive, brûlante & poignante au fondement, que l'on calme aifément après que la diarrhée a ceffé, en le lavant avec ces mêmes eaux. Cette douleur, qui eft occafionnée par la diftraction violente des inteftins, n'a point fon fiege dans ces derniers, vu que leur fentiment eft émouffé, mais dans la peau qui forme le bord de l'anus, laquelle eft extrêmement fenfible. De là vient encore que ceux qui ont le calcul, ne fentent point la douleur qu'il caufe dans le col de la veffie où il eft, mais dans l'extrémité du gland, dont le tégument eft extrêmement nerveux.

10. *Proctalgia tenefmodes.* Voyez les différentes efpeces de tenefmes, & touchant la douleur du fondement, Tulpius, *obf. lib.* 3. Cet Auteur dit avoir connu un homme qui y étoit fujet quatre heures après avoir été à la felle, & qui en fut guéri par la fimple application des fangfues.

11. *Proctalgia equina.*

C'eft une douleur aiguë & inflamma-

toire qui a son siege au fondement des chevaux; elle est occasionnée par de grosses mouches qui s'insinuent dans cette partie, à laquelle elles sont aussi adhérentes que des tumeurs hémorroïdales. Voyez *les aménités académiques de* Linnæus, *tom. 8. pag. 357.*

XXXIII. *Pudendagra; Douleur des parties génitales.*

C'est une douleur dans les parties génitales, à laquelle les hommes & les femmes sont sujets. *Gaspard Torella* lui a donné le nom de *Pudendagra*, & *Wendelin Hockius* celui de *Mentulagra*.

1. *Pudendagra à parorchidio;* Douleur des testicules retirés, déplacés.

Voyez *la classe 1. genre 59. sur-tout la seconde & la troisieme espece*, dont l'une est la compagne de la colique rénale causée par le calcul.

2. *Pudendagra ex phymosi;* Douleur du gland provenant du phymosis, paraphymosis, &c.

Voyez *le genre 22. de la premiere classe*, où vous trouverez les différentes especes de phymosis, dont l'une est vaginale.

3. *Pudendagra herniosa;* Douleur de hernie.

C'est une douleur causée par une hernie, comme par l'entérocele, l'épiplocele, la cystocele, dont les unes, eu égard au lieu qu'elles occupent, sont inguinales, les autres crurales, périnéales, vaginales, hypogastriques.

4. *Pudendagra ulcusculosa;* Chancres aux génitoires.

Ce sont des ulceres ronds de la grosseur d'une lentille, rouges autour, grisâtres dans le milieu, presque de niveau avec l'épiderme, lesquels gagnent les parties voisines. Ils sont causés par un virus vénérien, & viennent dans la matrice & le vagin des femmes, sur le gland & dans l'intérieur du prépuce des hommes. Ils sont moins douloureux qu'incommodes, & le pire est qu'ils annoncent une vérole confirmée. Lorsqu'on les néglige, ils sont suivis d'un phymosis, d'une gonorrhée du prépuce avec dysurie, & quelquefois même de l'exésion du gland. On les guérit radicalement par les frictions mercurielles & les remedes qui en dépendent.

5. *Pudendagra pruriens;* Prurit des

parties naturelles ; *Impetigo ſcroti*, Fonſeca, *conſ. 68. tom. 2.*

Voyez ce que j'ai dit ci-deſſus du prurit & de celui de l'uterus. Cette eſpece n'a rien de commun avec celle qu'excitent les aſcarides de la vulve, & les dartres de ces parties.

6. *Pudendagra à gonorrhœa ; Dyſuria venerea ſicca*, Aſtruc, *lib. 3. cap. 3. de gonorrhœâ ſiccâ.*

C'eſt une douleur brûlante dans le conduit de l'uretre, ſans aucun écoulement notable de pus ni de ſemence, occaſionnée par une phlogoſe éryſipélateuſe de l'uretre, à laquelle le virus âcre & volatil de la vérole donne lieu dans les ſujets ſenſibles, accompagnée d'une dyſurie âcre, & quelquefois même de ſtrangurie. Cette maladie ſe manifeſte peu de jours après qu'on a eu commerce avec une femme gâtée, & on la guérit 1°. par la ſaignée ; 2°. en plongeant le gland découvert dans du lait tiede, ou dans de la décoction de racine de guimauve, de graine de lin ; 3°. en appliquant deſſus le cérat de *Galien*, ou un cataplaſme de mie de pain, de lait & de ſafran ; 4°. par des potions

potions délayantes, anodines, des émulsions légérement narcotiques. La douleur appaisée, il faut procéder à la cure du virus vénérien.

7. *Pudendagra arsura*, Astruc, *lib. 1. pag. 49. Incendium virgæ.*

C'est une douleur âcre dans le gland, accompagnée d'une rougeur érysipélateuse, que l'on contractoit anciennement par un commerce impur avec une femme lépreuse. A cette douleur brûlante & poignante se joignent des picotemens entre cuir & chair, & un grand échauffement dans le corps. *Jean Ardern* conseille les injections avec le lait, le sucre, l'huile & la décoction d'orge, à quoi l'on peut joindre si l'on veut, l'émulsion d'amande douce.

8. *Pudendagra cancrosa*; Douleur des cancers aux parties génitales. Cancers vénériens, Astruc, *des maladies vénériennes*, *liv. 4. chap. 2, 5, 7, & liv. 3, chap. 6.* du poulain carcinomateux.

C'est une douleur causée par un cancer occulte ou ulcéré aux parties génitales des hommes & des femmes, soit dans un poulain, dans le gland, la verge, la vulve, le vagin, &c. On

peut voir les ſignes, les cauſes & la cure de ces différentes affections aux endroits cités.

9. *Pudendagra ab aſcaridibus*, Delius, *amœnit. Medic. tom.* 1. *pag.* 341. Collection Académique, *tom.* 3. *pag.* 366. par Benjamin Scharf.

C'eſt une douleur prurigineuſe dans la vulve & le vagin, cauſée par des aſcarides, & accompagnée d'une ardeur incroyable, & d'une éruption de petits vers pareils à ceux qui ſe forment dans le fromage.

10. *Pudendagra teſtium*; Douleur des teſticules.

Cette douleur eſt ordinairement cauſée par une tumeur phlegmoneuſe, enſuite d'une gonorrhée ſupprimée, & on l'appelle vulgairement *gonorrhée tombée dans les bourſes*, ſur quoi l'on peut conſulter les Chirurgiens qui ont traité des maladies du ſcrotum.

Les douleurs que nous renvoyons aux autres claſſes, appartiennent à beaucoup de genres différens. Ces genres ſont dans la premiere claſſe, les entorſes, les fractures, l'entérocele, le phlegmon, le panaris, la piqûre des

nerfs, la coupure des tendons; dans la seconde classe, la pleurésie, l'inflammation du cerveau, de l'estomac, des reins; dans la quatrieme classe, le tic, la crampe convulsive; dans la cinquieme, la douleur de poitrine, ou fausse pleurésie; dans la sixieme, l'affection hypocondriaque, l'affection hystérique, l'hydrophobie; dans la neuvieme, le flux hémorroïdal, la dyssenterie, la passion iliaque, le cholera morbus, le tenesme, la dysurie; enfin dans la dixieme classe, la tympanite, le météorisme, l'ischurie, la vérole, le scorbut & la gangrene; les douleurs qui accompagnent ces derniers genres, sont insupportables.

Fin du sixieme Volume.



TABLE
DES ORDRES
ET GENRES DE MALADIES

Qui sont contenus dans ce sixieme Volume.

ORDRE SECOND.

ORDRE TROISIEME.

ORDRE QUATRIEME.

ORDRE CINQUIEME.

Fin de la Table du sixieme Volume.